

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JANVIER 1776.

TOME XLV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1776.

Chirurgical Observations relative to the cataract, the polypus of the nose, the cancer of the scrotum, the different kinds of rupture, the mortification of the toes and feet. By PERCIVAL POTT, F. R. S. c'est-à-dire : Observations chirurgicales sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum, les différentes especes de hernies, la mortification des orteils & des pieds ; par M. PERCIVAL POTT, de la Société royale de Londres. A Londres, chez Hawes. 1775. In-8°.

EXTRAIT TRADUIT DE L'ANGLAIS.

J'AI espéré que mes lecteurs me sauroient quelque gré, si je me hâtois de leur faire connoître ces Essais, dans lesquels

A ij

4 OBSERVAT. CHIRURGICALES,

on trouve plusieurs observations de la plus grande importance, & qu'ils ne désapprouveroient pas, si je mettois sous leurs yeux le compte qu'en rendent les journalistes Anglois, ne pouvant pas analyser moi-même l'ouvrage, qui ne m'est pas encore parvenu.

On lit dans le *Monthly Review* du mois d'Octobre, que le public est redevable de ces excellentes observations au dessein que le libraire Hawes a formé de donner en un volume in-4^o une édition complète de tous les ouvrages de M. Pott, l'un des plus célèbres chirurgiens de la ville de Londres; édition pour laquelle cet auteur lui a fourni plusieurs morceaux entièrement neufs. Mais, pour ne pas priver ceux qui sont déjà en possession de l'édition in-8^o des différents Traités qu'il a publiés jusqu'ici, il a exigé qu'on donnât séparément ces additions en un volume du même format.

Dans le premier de ces Essais, l'auteur fait plusieurs observations très-judicieuses sur la cataracte, dans lesquelles il prétend démontrer qu'on s'est mépris, à plusieurs égards, sur la nature de cette maladie, & que ces méprises de la théorie ont conduit à une pratique erronée. Il discute ensuite les avantages & les désavantages des deux méthodes qu'on suit pour faire l'opération qu'elle exige; celle de l'abattre, & celle d'extraire le cristallin au moyen d'une incision qu'on fait à la

cornée. Il observe qu'on a eu tort, dans ces derniers temps, de rejeter & d'abandonner la première de ces deux méthodes en lui supposant des inconvénients qu'elle n'a pas, ou qu'on a de beaucoup exagérés : tandis qu'on a excessivement exalté la première, qu'on l'a adoptée presque généralement, sous le prétexte que l'extraction est toujours sûre, aisée & accompagnée de succès. Il examine sans partialité les avantages & les désavantages de chacune de ces méthodes ; & , par une suite d'arguments tirés d'une pratique très-étendue, tant publique que particulière, ainsi que de l'observation la plus scrupuleuse des phénomènes, il conclut que la plus grande partie des objections qu'on a faites contre la méthode d'abattre la cataracte, sont sans force ; que les inconvénients sont plus grands, & qu'il est plus commun de ne pas réussir dans l'extraction du cristallin, que dans son abaissement, en supposant que l'une & l'autre de ces opérations sont exécutées avec la même adresse ; & que par conséquent on doit préférer l'abaissement à l'extraction.

Dans l'Essai suivant, l'auteur traite du polype du nez. Il rapporte exactement toutes les circonstances qui caractérisent une espèce de ces excroissances, dont l'extraction est impraticable, ou du moins ne peut être exécutée sans danger pour le malade, à raison

6 OBSERVAT. CHIRURGICALES,

de l'étendue de ses attaches aux parties subjacentes, ou de la malignité de son caractère. Il décrit ensuite l'espèce bénigne, qu'on peut extraire aisément sans douleur, sans hémorrhagie ou aucun autre accident. Il condamne l'usage des escarrotiques, comme une pratique dangereuse; & prononce que toutes les fois qu'un polype ne peut pas être extirpé avec le forceps, soit à cause de l'étendue de ses attaches, de sa malignité, ou par quelque autre cause, il est encore plus dangereux de l'attaquer avec des caustiques.

Le troisiemè Mémoire est destiné à décrire une maladie qu'on n'a point encore rangée parmi les maladies des artisans, quoiqu'on en ait un grand nombre d'exemples dans les hôpitaux de Londres, où on l'appelle le *cancer des Ramoneurs*, & qu'ils désignent sous le nom de *Soot wart*, qu'on peut rendre par le *poireau de la suie*. Elle commence à la partie inférieure du scrotum, a l'apparence d'un ulcere superficiel douloureux, & dont les bords sont dentelés. On ne l'a presque jamais observée que dans les adultes. Elle a été prise très-souvent par les malades & par leurs chirurgiens pour un accident vénérien, & traitée en conséquence par des remèdes mercuriels qui n'ont fait que l'aigrir. Dans ses progrès elle attaque les testicules, gagne les cordons

spermatiques qu'elle suit jusques dans le ventre , affecte quelque viscere ; ce qui est bientôt suivi de la mort. Suivant notre auteur, l'extirpation prompte de la partie attaquée , est le seul moyen qu'on puisse employer pour conserver les jours du malade.

Ce Mémoire est suivi d'une ample collection de remarques & d'observations très-instructives sur les différentes especes de hernies ; c'est un *appendix* au Traité général que l'auteur a publié sur cet objet. Les principales inductions qu'on peut tirer de ses observations, sont 1^o que les hernies de l'épiploon , considérées simplement en elles-mêmes ou dans leurs circonstances , ne sont pas si exemptes de danger qu'on l'a imaginé. 2^o Que , comme l'auteur l'avoit déjà enseigné dans son Traité des Hernies , on peut extirper une très-grande portion de l'épiploon sans qu'il en résulte aucun accident fâcheux , & que non-seulement il n'est pas nécessaire , mais qu'il est même dangereux d'en faire la ligature. Il rapporte ici trois observations sur lesquelles il avoit fondé anciennement cette opinion , & dans lesquelles l'ouverture des cadavres n'a laissé voir d'autre cause de mort que cette même ligature. Dans ces trois sujets , les intestins & les autres viscères étoient parfaitement sains ; mais dans l'un d'eux l'épiploon étoit fortement enflammé , & entièrement gangrené dans

8 OBSERVAT. CHIRURGICALES ;

les deux autres. 3^o Que dans les hernies intestinales avec étranglement , la fumée de tabac , ou , lorsqu'on n'a point l'appareil nécessaire pour l'injecter , l'infusion faite en versant une chopine d'eau bouillante sur un gros de cette plante , sont les plus puissants évacuans qu'on puisse employer , & qu'ils ont souvent procuré la rentrée de l'intestin , qui avoit échappé à toutes les tentatives qu'on avoit faites pour le replacer.

En traitant ce sujet , l'auteur a cru devoir discuter si le resserrement du tendon dans une hernie étranglée , est une affection primitive , ou l'effet d'une affection de l'intestin. Mais nous croyons devoir renvoyer à l'ouvrage même pour y lire ses remarques sur cette question délicate , & dans certains cas si importante , dont la solution peut , dans quelques circonstances particulières , influencer si fort sur la conduite du chirurgien ; nous y renverrons aussi au sujet des hernies de naissance & de celles de la vessie. Cette partie de l'ouvrage est terminée par une observation très-curieuse sur une hernie des ovaires , dont voici les principales circonstances.

Une femme de vingt-trois ans , bien portante d'ailleurs , entra à l'hôpital Saint-Barthelemi pour se faire traiter de deux petites tumeurs molles & mobiles qu'elle portoit dans chaque aine. Ces tumeurs étoient

situées à la partie externe des anneaux des muscles obliques, au travers desquels elles paroissoient avoir passé Toutes les tentatives qu'on fit pour les faire rentrer ayant été inutiles, on convint de les extirper. Dès qu'on eut incisé la peau & la membrane adipeuse, on apperçut un sac membraneux qu'on reconnut pour l'ovaire : on en fit la ligature, & on l'emporta. L'autre côté, qu'on opéra également, présenta exactement le même phénomène. Cette jeune femme, qui a joui d'une très-bonne santé depuis cette opération, avoit, avant qu'on ne l'exécutât, beaucoup de gorge, & étoit très-bien réglée. Depuis ce temps sa gorge a disparu, & ses mois ont cessé de couler.

Le volume est terminé par les observations de l'auteur sur cette espèce particulière de gangrene qui affecte les orteils & le pied, & s'étend quelquefois jusqu'à la jambe, & qui, malgré tous les secours de l'art, & en particulier malgré l'usage le plus abondant du quinquina, a jusqu'ici presque toujours conduit le malade au tombeau : ce paroît être une maladie particulière qui diffère, par sa nature & par ses symptômes, de toutes les autres espèces de gangrene, & sur-tout de celles qui surviennent à la suite des inflammations, d'un froid extérieur, d'un bandage trop serré, ou de toute autre cause connue ou sensible,

Quoique personne, observe M. Pott, n'ait une plus haute opinion que lui de l'efficacité du quinquina dans tous les autres cas où l'on a coutume de l'employer, ou pour lesquels on l'a recommandé, cependant il avoue avec douleur que dans cette maladie particulière, sur laquelle il a une expérience très-étendue, il n'a jamais vu qu'il ait eu le moindre succès. Il l'a donné aux plus fortes doses dans des intervalles très-courts, sous toute sorte de formes, soit seul, soit combiné avec différents autres médicaments ; il l'a en même temps appliqué extérieurement, en fomentation, en cataplasme, &c : la maladie n'a pas discontinué de faire des progrès qui, quoique un peu plus lents peut-être, ont cependant conduit le malade au terme fatal.

Mais le hasard lui fit enfin découvrir les effets salutaires d'un autre médicament non moins héroïque sur un malade qu'il n'avoit jamais pu engager à faire usage du quinquina, soit qu'il eût une trop forte antipathie pour ce remède, soit par obstination. Tous les petits orteils étoient complètement gangrenés, & la maladie faisoit des progrès si rapides, qu'il présuinoit que le malade n'avoit plus que quelques jours à vivre. Il lui prescrivit une forte dose d'opium, dans la seule vue de calmer un peu les grandes douleurs qu'il éprouvoit. Mais s'étant aperçu

que ce remède avoit procuré un avantage sensible, il en augmenta la dose au point que le malade en prenoit à la fin un grain toutes les trois ou quatre heures, portant la plus grande attention à ses effets narcotiques, & tenant le ventre libre au moyen des lavemens. Le résultat de cette pratique fut que le mal cessa bientôt de faire des progrès; les parties gangrenées se séparèrent, les os se détachèrent, & il ne resta qu'un ulcère qui avoit les plus belles apparences, pendant le traitement duquel l'auteur diminua par degrés l'usage des opiat.

N'osant cependant se fier à l'efficacité de ce nouveau remède sur cette seule épreuve, l'auteur le joignit au quinquina à la première occasion qui se présenta de traiter la même maladie; il eut le plaisir d'éprouver une seconde fois le même succès. Il ne vit cependant pas aucun motif d'attribuer au quinquina la moindre part à cette cure, ce qui le détermina à ne recourir qu'à l'opium pour un troisième malade; & il lui réussit également, quoique les circonstances fussent on ne peut pas plus défavorables, le malade étoit âgé de soixante-dix ans, sa constitution étoit entièrement détruite, & la maladie faisoit les progrès les plus rapides. Toutes les occasions qu'il a eues depuis de répéter cette expérience l'ont de plus en plus convaincu de la grande efficacité

de l'opium dans cette maladie particulière. Il assure qu'avec ce remède il a toujours combattu avec succès cette maladie destructive, qui n'avoit jusqu'ici cédé à aucun autre médicament connu ; & qu'il ne l'a jamais trompé dans son attente , que dans des cas où il se croit en état d'assigner toute autre cause de son inefficacité.

OBSERVATIONS

Sur les Maladies de la Turquie ; par monsieur PARIS , docteur en médecine de l'université de Montpellier.

[*Nota.* C'est par méprise qu'on a inféré dans le Journal de Décembre la Suite des Observations sur les maladies de Turquie, avant d'en avoir publié le commencement : le morceau qu'on va lire auroit dû précéder celles qu'on a vues dans ce Journal.]

L'homme qui par état s'est dévoué à être utile à ses semblables, ne doit rien négliger de ce qui peut concourir à son but. Il a contracté la plus honorable des obligations, & la société a droit de lui faire rendre un compte fidèle de l'emploi de son temps.

Un médecin a consacré ses veilles, ses travaux & sa vie même pour soulager l'humanité ; son zèle doit le rendre digne de la considération publique ; & la confiance sera

la récompense honorable de sa sollicitude & de ses fatigues.

J'ai regardé le titre honorable que j'ai reçu dans une des plus fameuses universités de l'Europe, comme une dette que j'ai contractée avec mes semblables; & il me paroît que chacun a droit de me demander ce que j'ai fait.

Persuadé que les voyages instruisent, j'ai profité de la vigueur de l'âge pour observer dans les climats éloignés la différence des maladies, le rapport des tempéraments avec les mœurs du pays, l'influence des préjugés sur les différentes actions de la vie; & je me suis flatté que des observations sans passions, sans intérêt & sans préjugés, pouvoient être utiles.

J'aurois désiré que mes talents eussent secondé mon zèle, & que mes confreres n'eussent plus rien à désirer d'après mes observations. J'invite les sçavants à parcourir la même carrière, & je les exhorte à découvrir & à publier avec la plus scrupuleuse attention, ce que je ne fais qu'indiquer.

On a beaucoup écrit sur les mœurs, la religion & la façon de vivre des Turcs: nous avons des volumes prodigieux qui ne nous apprennent que des histoires frivoles, des détails souvent très-peu intéressants, & qui ne nous démontrent que la manie qu'a eue l'auteur de publier sa vanité.

Le philosophe qui voyage, observateur toujours scrupuleux, cherche le rapport des choses; il découvre l'instruction où d'autres n'entrevoient que des ridicules; il fait servir ses judicieuses remarques à l'utilité publique.

La peste n'est pas la seule maladie que les médecins doivent observer en Turquie: ils peuvent tirer de grandes instructions en examinant la marche de la nature dans bien d'autres maladies; & ceux qui s'appliqueront à cette étude si intéressante, entreront sûrement dans une nouvelle carrière.

Parmi les maux qui affligent la Turquie Européenne, les fièvres malignes (*kara humma*) doivent certainement tenir le premier rang. Elles sont communes, mais elles ne le sont cependant pas autant qu'on le croit ordinairement. On ne les distingue pas des fièvres putrides, ou des autres espèces de fièvre: quelquefois l'ignorance en est la cause, & quelquefois le vil appât du gain les fait ainsi nommer.

J'ai observé que les fièvres malignes sont toujours compliquées avec des fièvres putrides: l'air, les aliments, le genre de vie commun, sont les *causes épidémiques des fièvres*. Je dois ajouter ici quelques autres causes particulières que l'observation confirme. 1^o Les mixtes sensibles qui renferment naturellement des hétérogènes qui

sont pernicioeux : tels sont principalement les remedes actifs employés à contre-temps , ou à trop grande dose , qui augmentent la fièvre , & produisent les accidents les plus fâcheux. Chacun sçait que ce sont de véritables poisons entre les mains des médecins qui suivent de fausses routes dans la cure des maladies.

2^o Des matieres corrompues dans les premieres voies , & mêlées dans la masse des humeurs circulantes : souvent il arrive que les symptômes redoutables des fievres ne dépendent que du spasme excité dans les premieres voies par des matieres vicieuses retenues dans l'estomac ou dans les intestins ; pour-lors les mauvais présages peuvent disparoître en peu de temps par l'évacuation de ces matieres.

Voilà pourquoi bien des maladies sont appellées malignes en Turquie : cette même erreur a souvent aussi lieu parmi nous , & bien des médecins sont les confreres de ceux que je blâme.

On ne peut jamais établir des regles générales qui soient invariables dans la pratique ; les circonstances , le temps , le lieu , le tempérament du malade , &c. le caractere particulier de la maladie , &c. doivent régler l'administration de la saignée & des purgatifs ; mais je puis assurer , sans craindre d'induire en erreur , que le plus souvent les

fièvres qu'on se plaît à nommer ici malignes, sont compliquées avec des fièvres putrides; ou, ce qui me paroît encore plus vraisemblable, ce ne sont que des fièvres putrides, c'est-à-dire, des fièvres préparées & travaillées de loin par des causes qui, agissant peu à peu sur le sang & les humeurs, les changent & les altèrent, & qui sont toujours compliquées avec des matières putrides qui croupissent dans les premières voies: car, comme le remarque le judicieux M. Menuret, les fièvres qui méritent le nom de putrides, sont toujours jointes avec une dégénération des humeurs, qui est réparée & corrigée par les efforts fébriles & par les évacuations critiques, toujours nécessaires dans ces maladies.

Comme cette cause est des plus communes, les émétiques & les purgatifs sont des secours merveilleux, & établiroient la réputation d'un médecin, si les Turcs pouvoient être capables de mettre leur confiance en un Chrétien; mais malheureusement ils ne jugent que d'après l'événement. Un succès malheureux détruit aussi facilement la bonne opinion qu'on a d'un médecin, comme un succès heureux l'avoit établie avec rapidité. La réputation n'est qu'un effet du caprice; on est, dans ce pays, hors d'état de juger sainement; & la confiance n'est jamais par conséquent que momentanée: d'ailleurs

d'ailleurs il me paroît nécessaire d'avertir les médecins qui voudroient exercer leur profession dans le Levant, qu'inutilement ils ordonneroient la diete, jamais ils ne seront obéis. Dès qu'un malade desire quelque chose, on se croit obligé de le lui donner, quoique le médecin l'ait défendu; & le malade lui-même est dans la ferme persuasion qu'il ne se doit point refuser ce dont il a envie, quelque bizarre que puisse être son goût. Si le médecin lui fait des reproches, ou si quelqu'un ose lui représenter que telle chose peut lui être contraire, il replique aussi-tôt, *mon cœur le veut, (jannum isteior.)* Cette réponse est un ordre irrévocable, auquel personne n'a le courage de s'opposer.

Dans les fievres putrides, comme dans d'autres maladies, on donne du lait à un malade quand il le demande, ou d'autres aliments très-contraires, qui changent subitement son état, qui interrompent, détournent ou rendent inutiles les efforts de la nature, & occasionnent même la mort. Conséquemment les pronostics ne peuvent jamais être d'aucune certitude; &, ce qu'il y a de bien funeste, c'est qu'on ne se repent point d'avoir contribué au malheur; mais on jette toujours la faute sur l'impéritie du médecin. Si quelqu'un veut protéger sa réputation, bien loin de blâmer la

conduite des parents, des amis ou du malade lui-même, il dit gravement que son destin étoit de mourir dans ce temps : personne ne réplique, parce que cette doctrine ne sçauroit être revoquée en doute, ni souffrir la moindre interprétation contraire aux préjugés.

Parmi les désagréments qu'a un médecin dans ce pays, je dois regarder encore comme un grand obstacle aux progrès de l'art, la négligence qu'on a pour l'avertir au commencement d'une maladie. Des femmes, des charlatans sont toujours appelés dans le principe ; ce n'est que lorsque des pilules données sans connoissance, des remèdes administrés sans précaution, ont rendu les symptômes redoutables, qu'on appelle un médecin Européen, qui, dans les derniers périodes d'une maladie, a encore à lutter contre l'ignorance, les préjugés & la jalousie d'un Juif ou d'un Grec, qui a déjà empoisonné ou assassiné le malade.

Je crois devoir ajouter que les bouillons de viande sont pernicieux & même mortels dans toutes les fièvres. Les substances animales tendent plus à la putréfaction, que les substances végétales ; & l'expérience démontre ici que, dans toutes les fièvres, les bouillons de viande sont de vrais poisons. Quoique les malades n'observent presque aucun régime, ils se contentent cependant

du riz bouilli à l'eau , & les Européens sont très-scrupuleux observateurs de cette pratique. Les médecins François sentent toute l'importance de ce régime , mais ils ne sont pas encore assez puissants pour terrasser les préjugés. Faut-il qu'un peuple ignorant & superstitieux donne des leçons à des nations éclairées , policées & sçavantes ? Les maîtres de l'art ne pourront-ils jamais mériter la confiance du malade & des assistants , jusqu'au point de déterminer despotiquement un régime ?

Des médecins Européens , qui par leur pratique & leurs talents méritent quelque confiance , assurent qu'il ne paroît point de maladies inflammatoires internes à Constantinople , à Smirne , ni dans la Turquie Européenne.

Si cette décision étoit fondée sur une expérience constante & invariable , il n'y auroit peut-être point d'objet qui méritât mieux l'attention des maîtres de l'art. La nature de l'air , les vents , les saisons , les eaux , la température & la situation , pourroient-ils être des obstacles aux maladies inflammatoires ?

Les vices de l'air méritent une considération particulière : on ne peut attribuer qu'à cette cause toutes les maladies inflammatoires , contagieuses , épidémiques. Mais

quelle est la partie, la qualité de l'air, le ministre qui produit ces maladies? c'est ce qu'on ignore. J'ajouterai, avec le sçavant M. Menuret, que des observations chymico-météorologiques qui nous manquent, faites dans différentes saisons, dans différents temps ou circonstances, pourroient éclaircir cette question qui est très-importante.

A Constantinople, à Smirne, à Andrinople, &c. un vent du nord froid succede souvent à un vent du sud fort chaud, & un temps sec à un temps pluvieux. L'air est extrêmement froid, vif & pénétrant à Andrinople. Les rhumes, les angines, les fluxions catarrhales & érépipélâteuses, sont des maladies communes.

La première année de mon séjour à Andrinople, après quelques jours de temps pluvieux, il parut un vent du nord sec, avec un froid si vif & si pénétrant, qu'il resserra tout-à-coup les pores de la peau. Il y eut une maladie épidémique qui enleva bien du monde; c'étoit une angine inflammatoire, qui peu à peu devenoit gangreneuse, & procuroit la mort. Presque tous les François en furent attaqués, aucun cependant n'en mourut. Je leur prescrivis une diete rigoureuse, & ne leur administrai pour tout remède qu'une tisane faite avec des fleurs de pavot rouge, de mauve & de camomille.

Quand je trouvois l'inflammation un peu considérable, j'ordonnois une saignée. Cette boisson sudorifique & adoucissante procuroit des transpirations douces, mais soutenues; &, après deux ou trois jours, j'avois la consolation de trouver les malades très-bien; tandis que les Turcs, les Grecs, les Arméniens & les Juifs, étoient les victimes de l'ignorance & des préjugés.

Ainsi il ne paroît pas vrai qu'il n'y a point de maladies inflammatoires dans la Turquie, puisqu'on y voit des fièvres miliaires éréthipélateuses, la petite-vérole, la rougeole, des angines, des inflammations de l'estomac, du foie, de la matrice, &c. Mais il est vrai qu'il est très-rare qu'il y ait des pleurésies & des péripneumonies simplement inflammatoires: s'il en paroît quelquefois, ce sont toujours des pleurésies ou des péripneumonies putrides; mais on doit moins attribuer cela à la nature du climat, qu'à la façon de vivre & aux habits des Orientaux. Ils ne marchent jamais avec précipitation dans les rues; les plus pauvres portent des pelisses, & sont toujours plus couverts lorsqu'ils sortent de leurs maisons. Ils nous donnent en cela des leçons de santé, auxquelles nous devrions nous conformer; car il est certain que les vicissitudes d'un air chaud & froid arrêtent, troublent

la sueur & la transpiration , parce que la suppression ou diminution des excrétiions qui purifient le sang , sur-tout de la transpiration , est une cause assez fréquente des maladies inflammatoires.

D'ailleurs, si par hasard les Turcs , les Grecs, les Arméniens & les Juifs ont pris froid , ils courent tout de suite au bain , redoublent les frictions , transpirent abondamment , & préviennent par-là bien des maladies sérieuses.

Les chaleurs de l'été sont ici excessives , & l'hiver est des plus rude ; la situation des montagnes qui nous entourent en est la cause : mais actuellement (au mois d'Août) les nuits & les matinées sont fraîches ; & , depuis neuf heures du matin jusqu'au soir , il fait des chaleurs insupportables. Il regne une maladie épidémique qui se manifeste par un éréthisme général dans toutes les parties du corps , le dégoût , la fièvre , quelquefois aux vieillards la toux pendant la nuit , mais souvent sans toux , une douleur de tête & des frissons. J'ai été attaqué de cette maladie , parce que je n'avois pas été assez couvert pendant la nuit. La diète , des boissons légèrement sudorifiques , l'attention de se bien couvrir le corps & la tête , une transpiration soutenue & un léger purgatif , terminent la maladie après quelques

jours, tandis qu'elle auroit des suites très-funestes si on la négligeoit. L'explication que donne M. d'Aumont à l'article *Froid*, (*Patholog.*) (*Dictionn. Encyclopéd.*) est trop analogue aux effets du froid dans ce pays, pour ne point la rapporter. « Quoique » l'effet immédiat du froid (dit cet auteur » éclairé) ne porte que sur les parties ex- » ternes, ou sur celles qui communiquent » avec l'extérieur qu'il affecte par les pro- » priétés physiques, cet effet ne se borne » pas à la surface de ces parties; il est atta- » ché à l'impression du froid de causer une » sorte de *stimulus* dans le genre nerveux, » un éréthisme général dans toutes les par- » ties du corps; d'où se forme un resserre- » ment dans tous les vaisseaux, qui fait un » obstacle dans tout le cours des humeurs, » à raison de la diminution proportionnée » dans le diamètre de chacun d'eux : dimi- » nution qui restreint par conséquent la ca- » pacité des parties contenant, & donne » lieu à une pléthore respective; en sorte » que la partie des humeurs qui devient ex- » cédente par-là, est forcée, par les loix » de l'équilibredans le système vasculaire du » corps animal, à se porter dans la partie » qui en est la plus foible; ou, s'il n'en est » aucune qui cede, il s'ensuit nécessaire- » ment que la circulation des humeurs trou-

24 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

» vant par-tout une égale résistance, se
» trouve aussi par-tout embarrassée, & dis-
» posée à s'arrêter. »

Il est encore bien d'autres observations plus intéressantes que j'aurai l'honneur de vous adresser, Monsieur, si vous les jugez dignes d'être insérées dans votre Journal.

1° Pourquoi les indigestions & l'inflammation de l'estomac sont des maux fort communs aux Grecs & aux Arméniens, tandis qu'ils sont fort rares parmi les Turcs?

2° Il y a ici une phthisie nerveuse qui attaque principalement les filles & les jeunes femmes, & qui mérite toute l'attention des praticiens.

3° L'abus que font les Orientaux des cauterés & des scarifications.

4° La raison pour laquelle les femmes sont ici aussi sujettes aux vapeurs, &c. &c.

TROISIEME LETTRE

A. M. ANT. DE HAEN, professeur en médecine à Vienne; par M. LOUIS ODIER, docteur en médecine à Geneve, sur la Mortalité de la Petite-Vérole.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur de vous adresser deux Lettres dans les Journaux de Médecine pour

les mois de Septembre & d'Octobre 1773, dans lesquelles j'ai prouvé, par les Extraits-mortuaires de Londres, que la mortalité de la petite-vérole avoit augmenté dans cette ville depuis l'époque à laquelle on y a commencé à l'inoculer, & qu'aujourd'hui que l'on inocule en Angleterre plus que jamais, la mortalité de la petite-vérole y est aussi plus grande qu'elle ne l'ait jamais été, soit à Londres, soit dans les campagnes : voyons à présent si dans quelque autre pays où l'inoculation de la petite-vérole ait fait proportionnellement autant de progrès qu'en Angleterre, la mortalité de cette maladie se trouve aussi proportionnellement augmentée depuis l'introduction de cette pratique. De toutes les villes de l'Europe, il n'y en a peut-être aucune où l'inoculation se soit introduite d'aussi bonne heure, & se soit aussi bien soutenue qu'à Geneve. Depuis plus de vingt-cinq ans, l'on n'a cessé d'inoculer ici toutes les années un grand nombre de personnes, & même avec plus de régularité qu'en Angleterre, puisque chaque inoculation a été dirigée par les plus habiles de nos médecins. Les charlatans n'y ont jamais eu aucune part, comme en Angleterre, & l'on a toujours pris toutes sortes de précautions pour empêcher la communication de la contagion. Cependant, depuis l'an 1750, (qui est à peu près l'époque à la-

26 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

quelle on a commencé à inoculer à Geneve,) jusqu'à présent, la mortalité de la petite-vérole a augmenté; & afin qu'on ne doute pas que cette augmentation de mortalité, soit à Londres, soit à Geneve, ne soit due à l'inoculation, M. Raft assure que depuis 1581 jusqu'à 1600, le nombre des morts de la petite-vérole étoit au nombre total, comme 73 à 1000; depuis 1601 jusqu'à 1700, comme 62 à 1000; & depuis 1701 jusqu'à 1750, comme 56 à 1000; en sorte que jusqu'alors la mortalité de cette maladie avoit constamment été en diminuant. C'est ce que je me propose de vérifier ici.

Nos registres mortuaires n'ont effectivement été tenus avec quelque exactitude que depuis 1581, & voici le tableau de ce qu'ils portent depuis lors jusqu'à présent. La premiere colonne indique l'année; la seconde, le nombre total des morts pour chaque année; la troisieme, le nombre des morts de la petite-vérole. Et, comme pendant plusieurs années, nous avons eu à Geneve différentes causes de mortalité qui ne doivent point entrer en considération dans un calcul de la nature de celui-ci, telles que la guerre, la peste, & même la famine & la misere, dont plusieurs réfugiés (après la révocation de l'Edit de Nantes) moururent ici, j'ai cru devoir faire une qua-

DE LA PETITE-VÉROLE. 27

trieme colonne pour indiquer le nombre des morts occasionnées par ces différentes causes.

TABLE des Extraits-mortuaires de Geneve, depuis 1581 jusqu'à 1773.

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite-Vérole.</i>	<i>Guerre, Peste, Misere.</i>
1581	485	35	1 peste.
1582	585	3	4 peste.
1583	453		
1584	583	9	
1585	829	180	
1586	834	3	
1587	845	1	
1588	418		
1589	913	10	66 guerre.
1590	1232	254	69 guerre.
1591	699	2	21 guerre.
1592	374	1	9 guerre.
1593	367		10 guerre.
1594	344	12	
1595	496	127	
1596	390	8	4 peste.
1597	430	3	14 peste.
1598	562	3	178 peste.
1599	578	143	77 peste.
1600	371		
Total.	11788	794	453

28 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>	<i>Guerre, Peste, Misère.</i>
1601	553	48	17 guerre.
1602	602	103	
1603	481		
1604	366		
1605	409		
1606	675	254	1596 peste. 52 peste.
1607	629	97	
1608	406		
1609	443		
1610	438		
1611	869	239	
1612	473		
1613	528		
1614	443		
1615	1985		
1616	385		
1617	811		
1618	532		
1619	421	8	
1620	739	293	
1621	384		
1622	479		
1623	559	29	
1624	545	76	
1625	703	4	
1626	605	30	
Total.	15463	1181	1665

DE LA PETITE-VÉROLE. 29

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>	<i>Guerre, Peste, Misère.</i>
De et-contre.	15463	1181	1665
1627	530		
1628	635	52	19 peste.
1629	569	20	158 peste.
1630	826	8	116 peste.
1631	602		15 peste.
1632	477	3	
1633	400	4	
1634	725	343	
1635	474		
1636	1046		575 peste.
1637	639		178 peste.
1638	810		347 peste.
1639	1081	176	221 peste.
1640	591		122
1641	442		
1642	586		
1643	573	80	
1644	393	21	
1645	425	18	
1646	426	28	
1647	425		
1648	749	252	
1649	440	12	
1650	518		
1651	654	69	
Total.	30499	2267	3416

30 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>	<i>Guerre, Peste, Misère.</i>
D'autre part.	30499	2267	3416
1652	529	14	
1653	446		
1654	440		
1655	566	163	
1656	386		
1657	395		
1658	501	26	
1659	446	13	
1660	474	3	
1661	635	45	
1662	550	4	
1663	522	5	
1664	515	18	
1665	575	46	
1666	553	1	
1667	495		
1668	524	1	
1669	653	63	
1670	719	199	
1671	579	3	
1672	475		
1673	550		
1674	535	4	
1675	828	137	
1676	829	7	
Total.	44219	3019	3416

DE LA PETITE-VÉROLE. 31

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>	<i>Guerre, Peste, Misère.</i>
De ci-contre.	44219	3019	3416
1677	485		
1678	677		
1679	783	1	
1680	656	134	
1681	619	35	
1682	598	29	
1683	618	5	
1684	695		
1685	579	1	
1686	1102	326	
1687	783	4	68 <i>misère.</i>
1688	1012	23	382 <i>misère.</i>
1689	893		318 <i>misère.</i>
1690	832		289 <i>misère.</i>
1691	753	11	198 <i>misère.</i>
1692	687	25	194 <i>misère.</i>
1693	701	19	174 <i>misère.</i>
1694	595	62	117 <i>misère.</i>
1695	466	1	
1696	625		
1697	471	11	
1698	446	13	
1699	593	28	
1700	518		
Total.	60406	3747	5156

32 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>
1701	495	.
1702	591	
1703	784	105
1704	810	35
1705	584	8
1706	720	4
1707	780	6
1708	649	3
1709	908	104
1710	672	91
1711	446	3
1712	535	
1713	591	
1714	563	26
1715	723	240
1716	525	5
1717	595	
1718	627	1
1719	662	10
1720	781	202
1721	524	2
1722	611	
1723	747	
1724	732	2
1725	783	80
Total.	16438	927

<i>Année.</i>	<i>Morts.</i>	<i>Petite- Vérole.</i>
De ci-contre.	16438	922
1726	677	160
1727	546	5
1728	628	
1729	810	
1730	743	
1731	727	30
1732	756	110
1733	679	
1734	575	
1735	629	
1736	543	
1737	867	108
1738	557	34
1739	592	13
1740	739	
1741	669	14
1742	837	183
1743	745	15
1744	577	
1745	610	
1746	839	
1747	858	11
1748	695	8
1749	759	54
1750	875	98
Total.	33970	1770

34 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

<i>Année.</i>	<i>Morts</i>	<i>Petite- Vérole.</i>
1751	662	8
1752	600	3
1753	752	20
1754	819	119
1755	752	38
1756	673	4
1757	641	2
1758	667	
1759	881	169
1760	632	28
1761	759	6
1762	731	14
1763	817	4
1764	971	152
1765	726	26
1766	779	1
1767	731	
1768	836	58
1769	723	55
1770	668	17
1771	744	81
1772	796	64
Total.	16360	869

Il paroît par cette table que, depuis 1581 jusqu'à 1600 inclusivement, il est mort à

Geneve 11788 personnes, sur lesquelles il y en a eu 794 mortes de la petite-vérole; c'est-à-dire environ 67 sur 1000, ou plutôt (car il faut retrancher des 11788, 453 mortes de peste, ou à la guerre) environ 70 sur 1000. Depuis 1601 jusqu'à 1700, il est mort 60406, sur lesquelles il y en a eu 3747 mortes de petite-vérole, c'est-à-dire environ 62 sur 1000, ou plutôt (en retranchant des 60406, 5156 mortes à la guerre, de peste, ou de misère) environ 68 sur 1000. Depuis 1701 jusqu'à 1750, il est mort 33970 personnes, desquelles 1770 sont mortes de la petite-vérole, c'est-à-dire environ 52 sur 1000. Il est donc vrai qu'à l'époque de l'introduction de l'inoculation à Geneve, la mortalité de la petite-vérole, *calculée de siècle en siècle*, avoit diminué, non pas dans la progression de 73, 62, 56, comme le dit M. Rast, mais dans celle de 70, 68, 52. Depuis 1751 jusqu'à 1772, il est mort 16360 personnes, desquelles 869 sont mortes de la petite-vérole, c'est-à-dire environ 53 sur 1000. Il semble donc que nous pourrions en conclure que, depuis l'introduction de l'inoculation à Geneve, la mortalité de la petite-vérole a plutôt augmenté que continué à diminuer, d'autant plus que, dans le même espace de temps avant l'inoculation, c'est-à-dire depuis 1729 jusqu'à 1750,

36 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

il étoit mort 15681 personnes ; dont 678 de la petite-vérole, c'est-à-dire environ 43 sur 1000.

Vous venez de voir, Monsieur, que le calcul de M. Raft ne s'accorde pas dans les détails avec le mien. Cela pourroit faire soupçonner que les extraits mortuaires de Geneve que nous avons consultés, lui ou moi, ne sont pas authentiques. Je crois pourtant pouvoir répondre de l'exactitude des mémoires dont j'ai tiré la Table précédente ; c'est de monsieur le docteur Cramer que je les tiens. Il a pris la peine de compiler & de mettre en ordre nos registres mortuaires, depuis leur commencement, avec la plus grande exactitude : & , comme il a eu la bonté de me communiquer son ouvrage, j'ai cru pouvoir me dispenser d'entreprendre moi-même ce travail, d'autant plus que je n'aurois eu ni le temps ni la patience nécessaires pour cela, & que je suis parfaitement convaincu, vu la nature de l'ouvrage de M. Cramer, qui est certainement le plus exact en ce genre que je connoisse, qu'il ne sçauroit s'être glissé aucune erreur d'importance dans ses calculs. Je doute que M. Raft puisse en dire autant des mémoires qu'il a consultés (a).

(a) J'ai appris depuis que M. Raft a consulté les mêmes Mémoires, ce qui me surprend beaucoup. Dans ce cas-là, il s'est certainement trompé,

Et quant à l'exactitude des registres mêmes, je renvoie à ce que je disois là-dessus, relativement à ceux de Londres.

Je crois donc pouvoir compter sur l'authenticité de la Table ci-dessus; & il me reste à l'analyser, pour constater l'observation de M. Raft; à voir, par exemple, si, à calculer de sept en sept ans ou de cinq en cinq ans, la petite-vérole se trouve avoir toujours diminué régulièrement, jusqu'à l'époque où l'on a commencé à l'inoculer; & si, depuis lors, elle a toujours augmenté proportionnellement aux progrès de l'inoculation. Car, si d'un côté il faut se défier, en ce genre, des observations faites sur un petit nombre d'années à-la-fois, de l'autre, celles qui se font de siècle en siècle seulement, ne sçauroient prouver une augmentation ou diminution régulière de mortalité. L'esprit de parti influe toujours sur ces sortes d'observations-là, & l'on peut les faire servir également à prouver le pour & le contre. Par exemple, M. Raft veut prouver que la mortalité de la petite-vérole avoit constamment diminué en Europe, jusqu'à l'époque de l'inoculation. Il s'appuie sur les extraits mortuaires de Geneve, en calculant de siècle en siècle. Dans le seizième, nous dit-il, elle étoit comme 73; parce que je ne puis douter de l'exactitude de ma copie & de mes calculs.

38 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

dans le dix - septieme , comme 62 ; & dans le dix - huitieme , comme 56. Mais une seule épidémie de moins dans le seizieme siecle , celle , par exemple , de l'an 1590 , auroit réduit la mortalité de la petite-vérole , dans ce siecle-là , à 48 : deux pareilles épidémies de plus dans le dix-huitieme , l'auroient fait monter jusqu'à 67 (a). D'un autre côté , M. Short veut prouver au contraire que la mortalité en général , & sur-tout celle de la petite-vérole en particulier , a toujours augmenté en Europe , depuis 1644 jusqu'à présent , indépendamment de l'inoculation. Il s'appuie sur les extraits mortuaires de Londres : car , dit-il , depuis 1629 jusqu'à 1636 , le nombre des morts de la petite-vérole étoit au nombre total , comme 1 à $30\frac{21}{21}$; depuis 1653 jusqu'à 1660 , comme 1 à $16\frac{45}{61}$; & depuis 1734 jusqu'à 1742 , en retranchant l'année 1739 , comme 1 : $13\frac{7}{16}$. Vous sentez bien , Monsieur , que , de cette façon-là , il seroit fort aisé de prouver que la mortalité de la petite-vérole , à Geneve , a constamment augmenté ou diminué ,

(a) Il faut remarquer que les trois périodes dont parle M. Raft étant inégales entr'elles , les conséquences qu'il tire des calculs faits de cette maniere ne sçauroient être exactes. Elles l'auroient été davantage , s'il avoit partagé tout cet espace de temps en trois périodes égales.

comme l'on voudroit. Pour prouver son augmentation, l'on n'auroit qu'à dire, par exemple, que, depuis 1661 jusqu'à 1668, le nombre des morts de la petite-vérole étoit au nombre total, comme 1 : 32 ; depuis 1717 jusqu'à 1724, comme 1 : 21 ; depuis 1724 jusqu'à 1730, comme 1 : 20 ; depuis 1738 jusqu'à 1745, comme 1 : 18 ; & depuis 1759 jusqu'à 1765, comme 1 : 14. Pour prouver sa diminution, l'on n'auroit qu'à dire que, depuis 1601 jusqu'à 1620, le nombre des morts de la petite-verole étoit au nombre total, comme 1 : 10 ; depuis 1641 jusqu'à 1650, comme 1 : 12 ; depuis 1661 jusqu'à 1670, comme 1 : 15 ; depuis 1681 jusqu'à 1690, comme 1 : 16 ; depuis 1741 jusqu'à 1750, comme 1 : 19 ; & depuis 1761 jusqu'à 1770, comme 1 : 23. Et cette façon de raisonner seroit tout aussi conclusive que celle de M. Short. Ce n'est donc ni de siècle en siècle, ni sur un petit nombre d'années à-la-fois, qu'il faut calculer pour examiner les progrès de la mortalité ; c'est sur toute la suite des extraits mortuaires, dans tous ses détails, comme dans sa totalité. Voici, Monsieur, une Table dressée selon ces vues, qui indique la mortalité de la petite-vérole, à Geneve, de sept en sept ans, depuis 1584 jusqu'à présent. La première colonne indique l'ordre des périodes ; la seconde, le

40 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

terme moyen annuel des morts occasionnées par la petite-vérole pendant chaque période; la troisième; la proportion du nombre de ces morts à celui des enterrements.

TABLE de la Mortalité de la Petite-Vérole, à Geneve, de sept en sept ans.

<i>Périodes.</i>	<i>Année comm.</i>	<i>Proportion aux Enterrements.</i>
1584, &c.	65	1:12 ou 83:1000
1591, &c.	22	1:20 ou 49:1000
1598, &c.	42	1:11 ou 92:1000
1605, &c.	84	1:7 ou 153:1000
1612, &c.	0	
1619, &c.	59	1:9 ou 107:1000
1626, &c.	16	1:35 ou 29:1000
1633, &c.	75	1:7 ou 136:1000
1640, &c.	21	1:23 ou 44:1000
1647, &c.	50	1:11 ou 92:1000
1654, &c.	29	1:16 ou 64:1000
1661, &c.	17	1:32 ou 31:1000
1668, &c.	39	1:15 ou 69:1000
1675, &c.	45	1:16 ou 64:1000
1682, &c.	55	1:13 ou 79:1000
1689, &c.	17	1:31 ou 32:1000
1696, &c.	7	1:72 ou 14:1000
1703, &c.	38	1:20 ou 51:1000
1710, &c.	52	1:11 ou 90:1000
1717, &c.	31	1:21 ou 47:1000
1724, &c.	35	1:20 ou 50:1000

<i>Périodes.</i>	<i>Année comm.</i>	<i>Proportion aux Enterrements.</i>
1731, &c.	35	1:19 ou 52:1000
1738, &c.	37	1:18 ou 55:1000
1745, &c.	26	1:30 ou 34:1000
1752, &c.	27	1:26 ou 38:1000
1759, &c.	57	1:14 ou 72:1000
1766, &c.	39	1:19 ou 52:1000

Suivant cette Table, il paroît que les deux périodes les plus remarquables par la bénignité de la petite-vérole, à Genève, furent celle de 1612 à 1619, & celle de 1696 à 1703. Dans la première de ces deux périodes, il ne mourut personne de la petite-vérole. Mais, l'an 1615, il mourut 1596 personnes de la peste, & l'année suivante encore 52. Il paroît que les épidémies de petite-vérole étoient alors plus régulières & plus meurtrières qu'elles ne le sont aujourd'hui. L'an 1611 il en étoit mort 239 personnes, & l'an 1620 il en mourut 293. Cette maladie revenoit assez ordinairement tous les cinq ans. C'étoit donc sur l'année 1615, sur cette année terrible par le nombre de ceux qui moururent de la peste, que devoit naturellement tomber l'épidémie de petite-vérole. Mais, comme nous l'avons déjà re-

42. LETTRE SUR LA MORTALITÉ

marqué, il est assez ordinaire qu'une forte épidémie de peste exclue les autres épidémies, ou du moins leur ôte beaucoup de leur violence; & c'est probablement là la raison pour laquelle il ne mourut personne de la petite-vérole pendant cette période. C'est ainsi qu'à Londres, depuis 1661 jusqu'à 1668, période pendant laquelle la peste fit beaucoup de ravage, il mourut beaucoup moins de monde de la petite-vérole qu'à l'ordinaire. C'est ainsi qu'à Geneve même la période de 1626 à 1633, pendant laquelle la peste avoit reparu, fut très-benigne relativement à la petite-vérole; & quoique la suivante fût très-meurtrière, malgré la peste, il faut remarquer que ce fut l'effet de deux fortes épidémies, dont la première, la plus forte qui ait jamais paru à Geneve, survint deux ans avant la peste, & la seconde, lorsqu'elle avoit déjà beaucoup diminué. Pendant les autres années, il ne mourut personne de la petite-vérole. Quant à la période de 1696 à 1703, pendant laquelle il ne mourut que 52 personnes de la petite-vérole, il faut remarquer que cette période-là fut aussi celle pendant laquelle la petite-vérole fut le moins meurtrière à Londres. Il y a donc apparence qu'il y avoit alors quelque cause commune à toute l'Europe qui diminua la mortalité de la petite-vérole: & quand une fois cette

cause qui nous est inconnue eut perdu son influence, la mortalité de la petite-vérole reprit la sienne, & se montra aussi forte qu'auparavant. On peut faire la même observation sur la période de 1710 à 1717, qui fut également meurtrière à Londres comme à Geneve.

Quant aux autres périodes, il ne paroît point que la mortalité de la petite-vérole ait jamais suivi une augmentation ni une diminution régulière; car si, au lieu de calculer de siècle en siècle, comme a fait M. Raft, on calcule de vingt-cinq en vingt-cinq ans seulement, on verra que tandis que depuis 1581 jusqu'à 1600 la petite-vérole avoit emporté à-peu-près 70 personnes sur 1000, depuis 1601 jusqu'à 1625 elle en emporta environ 86; depuis 1626 jusqu'à 1650, environ 79; depuis 1651 jusqu'à 1675, environ 60; depuis 1676 jusqu'à 1700, environ 48; depuis 1701 jusqu'à 1725, environ 56; & depuis 1726 jusqu'à 1750, environ 48: en sorte qu'il semble qu'au commencement du dix-septième siècle la mortalité de la petite-vérole augmenta considérablement, qu'elle diminua ensuite jusqu'au commencement du siècle présent, pendant lequel, après avoir augmenté, elle diminua de nouveau jusqu'à vers l'an 1750. Alors on commença à inoculer, & les progrès de cette pratique

44 LETTRE SUR LA MORTALITÉ

ont toujours été fort réguliers. En 1759 on avoit déjà inoculé un grand nombre de personnes ; cependant l'augmentation de mortalité fut très-peu considérable , puisqu'elle n'alla qu'à 38 sur 1000 pendant la période précédente. Dans celle qui suivit elle doubla presque , & fut portée jusqu'à 72 ; mais dans la dernière, pendant laquelle on inocula pour le moins autant de monde, la mortalité baissa jusqu'à 52. Elle n'a donc été régulièrement augmentée ou diminuée , ni avant l'inoculation , ni après.

Jusqu'ici, Monsieur, je me suis borné à établir quelques faits fondamentaux , relatifs à la question intéressante que vous aviez proposée aux gens de lettres & aux médecins. Je vais maintenant en examiner un autre relatif à la même question , auquel personne n'a encore fait attention ; sçavoir , si la mortalité des autres maladies épidémiques & contagieuses , n'est pas sujette aux mêmes révolutions que celle de la petite-vérole ; si la rougeole , par exemple , dont l'on n'a certainement pas augmenté la mortalité par l'inoculation , puisque les essais que l'on a faits pour l'inoculer ont , jusqu'à présent , été à peu près sans succès ; si la rougeole , dis-je , a suivi une marche différente de celle de la petite-vérole ; si la mortalité a toujours été uniforme avant & depuis l'inoculation , ou si elle a diminué

tandis que celle de la petite-vérole augmentoit? C'est ce qui fera le sujet d'une autre Lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E

De M. DE LA ROCHE, docteur en médecine à Geneve, contenant une observation sur un Tetanos guéri par l'usage du mercure.

MONSIEUR,

J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps, de vous communiquer une observation d'un tetanos guéri à notre hôpital, entre les mains de M. le docteur Manget, par l'usage du mercure, & de faire connoître par le moyen de votre Journal, plus qu'elle ne l'étoit encore, cette découverte des Anglois, qui n'avoit jusqu'alors été publiée que dans leur langue. J'ai vu depuis que mon observation n'avoit pas été inutile, puisqu'elle avoit engagé M. Duboueix (*Voyez le Journal de Septembre 1774.*) à se servir de la même méthode dans un cas désespéré, & qu'il en avoit eu tout le succès qu'il pouvoit en attendre. J'espère que ce même médecin, & d'autres instruits par ce nouveau fait,

s'en souviendront au besoin , & en acquerront de nouvelles preuves de l'efficacité de ce remede.

Je vous envoie aujourd'hui , Monsieur , encore une observation du même genre , qui confirme amplement tout ce qu'on a dit sur ce sujet. Je vous ferai d'abord l'histoire du cas telle qu'elle est dans mon journal ; j'y joindrai ensuite quelques remarques sur le traitement.

Du 5 Octobre 1774, Mademoiselle C..., âgée de près de quatorze ans , peu formée pour son âge quant au corps , d'un tempérament délicat & foible , sujette à de fortes migraines à peu près périodiques , & qui lui laissoient peu d'intervalles plus longs que quinze jours , étoit sortie ce matin , en cabriolet à deux roues , avec sa mere & une autre personne. A peine avoient-elles fait quelques centaines de pas , que le cabriolet fut renversé. La main gauche de la jeune Demoiselle , qui étoit assise sur le devant , s'est trouvée serrée entre le corps du cabriolet & la terre ; & les chevaux ayant fait quelques pas encore , elle a été extrêmement maltraitée , sur-tout dans la partie supérieure du métacarpe. On a sur le champ ramené la malade à la maison , & on a arrêté l'hémorrhagie avec de l'eau froide. On a bientôt eu un chirurgien , qui a mis sur la blessure des compresses trempées

dans un mélange d'eau-de-vie , d'eau d'arquebuse & de sel.

Quelques heures après , un autre chirurgien , le célèbre M. Cabaniss , est aussi venu la visiter. Il a examiné la plaie , & a trouvé le premier os du métacarpe fracturé à la distance environ d'un pouce de son articulation avec l'index. La partie de cet os qui forme cette articulation a été arrachée , & il n'en reste aucune trace. Les tendons extenseurs de l'index & du second doigt sont froissés & lacérés. Il y a aussi au coude droit une forte contusion & une plaie ; une portion de l'os , d'environ un pouce de diamètre , demeurant à découvert. Il a fait appliquer sur l'une & l'autre plaie un cataplasme de pain cuit dans du vin , & arrosé d'un peu d'huile.

Le 6 Octobre la malade a beaucoup souffert & très-peu dormi pendant la nuit. Elle se plaint sur-tout d'une douleur aux extrémités des doigts , & d'un peu de tension dans le cou. En examinant de nouveau la main , on a trouvé que le tendon extenseur de l'index étoit tout-à-fait divisé , mais que celui du second doigt ne l'étoit qu'en partie ; & on a achevé de le diviser avec des ciseaux. On a pansé chaque plaie avec un digestif fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf , & on a mis par dessus le même cataplasme qu'hier. On a ordonné un régime

très-sévère & rafraîchissant, & une boisson calmante, faite avec un gros de liqueur anodine minérale sur deux pintes de décoction d'orge, dont elle doit prendre une tasse toutes les trois heures. Ce soir on a répété le même pansement.

Le 7 : la suppuration commence à peine ; le pouls est févreux, & les douleurs sont très-vives ; mais depuis la section du tendon il n'y a plus de tension dans le cou. On a substitué à la boisson ordonnée hier, une décoction de kina acidulée avec l'esprit de vitriol.

Le 10 : la plaie va fort bien, & la malade est bien à tous égards. On a changé aujourd'hui le digestif qu'on a employé jusqu'ici, pour se servir d'un autre fait avec égales parties d'onguent d'Althæa, d'onguent de styrax, de basilicum, & de baume d'Arcæus.

Le 11 les douleurs ont été très-vives cette nuit. Elle se plaint du mal de tête. Le pouls est très-févreux, & bat cent trente fois dans une minute. Le soir tous ces symptômes s'augmentent. On revient au premier digestif, & l'on suspend l'usage du kina.

Le 12 : les douleurs ont été très-vives cette nuit ; elles le sont un peu moins ce matin. Les symptômes de fièvre sont un peu moins violents. Jusqu'ici l'usage des raisins lui avoit tenu le ventre libre ; mais
comme

comme elle eut hier une selle liquide, la crainte d'une diarrhée les fit interdire, & aujourd'hui elle n'a point été du ventre. Elle se plaint ce matin de soubresauts extrêmement douloureux, causés par la contraction subite & spasmodique des muscles fléchisseurs des doigts & du poignet, & qui reviennent à peu près tous les quarts d'heure. On a ordonné de continuer le kina.

A une heure après midi, après avoir rendu à la selle un peu de matières dures, elle a pris une potion anodine, avec six gouttes de laudanum liquide de Sydenham.

Le soir les soubresauts deviennent plus fréquents & plus violents; la plaie a mauvaise apparence; la suppuration est séreuse & peu abondante. On découvre que l'aponévrose palmaire a été percée à la distance d'un travers de doigt de l'index. On a fait donner tout de suite une nouvelle potion anodine avec douze gouttes de laudanum liquide, & on a ordonné qu'elle fût répétée au bout de trois heures, & qu'après de semblables intervalles on la donnât encore par deux fois avec quinze gouttes de laudanum.

Le 13 : les soubresauts sont plus fréquents, mais moins longs & moins violents : les douleurs dans la main sont très-vives. On propose de faire l'amputation du doigt index, dont le tendon

extenseur a été détruit , qui n'est plus soutenu par le métacarpe , puisque la portion de cet os avec laquelle il s'articule a été emportée , & dont le tendon fléchisseur , suivant toute apparence , a aussi souffert. Mais cette opération paroît inutile , parce que la malade rapporte l'irritation plutôt à la partie supérieure de la plaie , qu'au voisinage de ce doigt ; on la juge même dangereuse , par la difficulté qu'il y auroit à arrêter l'hémorrhagie , vu qu'on ne pourroit faire aucune compression sur cette partie , par la probabilité qu'il y a d'augmenter le mal , si le siege de la cause est ailleurs , & par l'effet que pourroit avoir sur l'imagination d'une jeune fille timide & mobile , l'effroi que cette opération causeroit. En conséquence on conclut que , s'il est nécessaire d'en venir à une opération , il ne faut pas perdre de temps à faire l'amputation du doigt , puisqu'elle seroit dangereuse probablement & inutile ; mais que si les symptômes l'exigent , on en viendra tout de suite à celle de l'avant-bras , qui n'offre guere plus d'inconvénients , & donne incomparablement plus d'espérance.

On a fait ensuite le pansement , & la plaie a paru beaucoup plus belle qu'hier : la suppuration est plus abondante & d'une bonne consistance , & les chairs sont plus rouges & plus élevées. On differe toute

décision relativement à une amputation. On soutient le poignet & les doigts, qui se contractent violemment dans les soubresauts, par une planche matelassée, dont une extrémité aboutit au coude & l'autre au bout des doigts : on la fixe sous l'avant-bras avec une bande, dans la partie immédiatement au dessus du carpe, ce qui rend les contractions moins douloureuses. On fait répéter l'anodin toutes les trois heures, les deux premières fois avec vingt gouttes de laudanum, & la troisième fois avec vingt-cinq.

Le soir on a appelé en consultation deux nouveaux médecins & un nouveau chirurgien, qui sont tous d'avis de renvoyer l'amputation, tant que les affections spasmodiques n'auront pas gagné le reste du système. On a ordonné de répéter l'anodin toutes les trois heures, trois fois avec vingt-cinq gouttes de laudanum, & trois fois avec trente, & de continuer le kina que le malade avoit refusé.

Le 14 : le laudanum a causé beaucoup d'angoisses, de nausées, & même un peu de vomissement. La malade n'a point été du ventre depuis avant-hier, & n'a point uriné depuis hier dans le jour. Elle a un peu dormi, mais d'un sommeil interrompu, presque à chaque instant, par des soubresauts qui paroissent être moins violents que

ci-devant , mais beaucoup plus fréquents. Comme la vessie est pleine , on fait tirer les urines par le moyen de la sonde. On ordonne de continuer le laudanum , à la dose de trente gouttes toutes les trois heures , dans une tasse de la décoction de kina.

Après midi : les nausées & le vomissement continuent ; il s'y joint même un peu de hoquet. On attribue tous ces symptômes à l'opium ; & , dans la vue de les soulager , on ajoute du jus de citron à la décoction de kina. On ordonne un lavement émollient , qui doit se répéter au bout de deux heures , s'il n'a point amené de selle.

Le soir on a donné trois lavements qui n'ont produit aucun effet.

Le 15 : elle prend son kina mêlé de laudanum avec tant de dégoût , qu'on ne lui en a point donné cette nuit. Elle a eu , depuis hier au soir , beaucoup d'angoisses , de nausées & de vomissements ; les soubrefauts sont moins violents , mais extrêmement fréquents. Elle a pris ce matin deux lavements , avec deux onces de manne dans chacun , qui n'ont encore produit aucun effet , & on a évacué les urines par la sonde. Quoique , dans l'espace de quarante heures , elle ait pris environ une once de laudanum liquide , il ne lui a procuré que très-peu de sommeil. Elle a cependant dormi une fois près de trois heures de suite ,

étant à peine réveillée pendant ce temps-là par les soubresauts, qui étoient moins fréquents que pendant la veille.

Dans l'après-midi elle a eu une selle copieuse ; & , comme elle étoit toujours extrêmement fatiguée par les maux de cœur, on a ordonné dix gouttes de liliū de Paracelse, à prendre toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'ils soient calmés.

Le 16 : les soubresauts sont extrêmement fréquents, & le biceps entre aussi en contraction. Le pouls est encore fiévreux, presque toujours entre 110 & 120.

Le soir : ne pouvant plus se fier à l'opium qui n'a pas eu d'effet, & que la malade ne supporte pas, on se détermine à essayer le musc. On en fait mettre, pour cet effet, dix grains en six pilules, dont on fera prendre tout de suite trois, & les trois autres au bout de deux heures. Toutes les deux heures on en donnera de nouvelles doses, en augmentant chacune d'une pilule. On fait aussi appliquer sur l'avant-bras, sur le biceps & sur la paume de la main, un emplâtre de diapalme avec trente grains d'opium.

Le 17 : la malade paroît un peu mieux aujourd'hui ; le pouls cependant est encore fiévreux, mais mou. Elle a beaucoup souffert pendant la nuit, mais les douleurs ont diminué ce matin. Il y a un peu de moiteur

sur la peau. Les soubrefauts sont toujours très-fréquents, mais un peu moins violents que ci-devant. Elle a uriné ce matin, & a fait dans la nuit une selle abondante. Elle a pris 9 pilules à chacune des deux dernières doses ; on continuera à en donner neuf toutes les deux heures.

Le soir : la plaie paroît en fort bon état. On fait augmenter chaque dose de musc d'une pilule, jusqu'à ce qu'elle en prenne quinze chaque fois. On ordonne de mettre sur la paume de la main un emplâtre de diapaline avec vingt grains d'opium, en laissant subsister le précédent sur l'avant-bras.

Le 18 : il continue à y avoir un peu de mieux. Le pouls est à 106. La peau est moite. Les soubrefauts sont moins fréquents & moins violents ; mais elle se plaint d'une chaleur intérieure. On a jugé que, si ce sentiment de chaleur continuoit, il ne falloit donner le musc que toutes les trois ou quatre heures.

Le 19 : elle a pris quinze pilules de musc toutes les deux heures, jusques vers le milieu de la nuit. Elle s'est plaint alors de frissons & de chaleur alternativement ; &, depuis lors, on ne le lui a donné que de trois en trois heures. Ce matin elle est plus tranquille : le pouls est assez bon, & tous les symptômes paroissent encore avoir

diminué. On ordonne de suspendre jusqu'au soir l'usage du musc.

A midi : on observe de la roideur dans la mâchoire , qui s'ouvre à peine d'un travers de doigt , & aussi dans les genoux , & des mouvements convulsifs au visage. On ordonne de la mettre tout de suite dans un bain tiède , & de lui faire d'abord après une friction avec un gros de pommade mercurielle , faite avec égale quantité de mercure & de graisse ; & on fait donner une nouvelle dose de musc , que la malade avale avec beaucoup de difficulté.

Après le bain on apperçoit beaucoup de roideur dans le cou & dans le dos ; mais la douleur de la main paroît un peu diminuée. Cependant tous les Membres de la Faculté consultants , sçavoir cinq médecins & trois chirurgiens , ont décidé unanimement qu'il falloit faire l'amputation du bras ; mais le pere de la malade n'a jamais voulu y consentir. En conséquence on a ordonné de lui faire prendre , toutes les trois heures , deux pilules , chacune d'un grain d'opium.

Le soir à dix heures : le pouls est à 160. Elle parle beaucoup , & paroît avoir un peu de délire : elle est d'ailleurs assez tranquille , elle souffre peu , & n'est pas beaucoup fatiguée par les soubresauts ; mais la roideur du cou , du dos & de la mâchoire , est augmentée. L'inspiration se fait quelque-

fois avec peine, & même en excitant du bruit. La déglutition est aussi devenue un peu plus difficile.

Le 20 la seconde dose d'opium excita un peu de mal de cœur & de vomissement; a cause de cela, on n'en a plus donné. Elle a été depuis lors passablement tranquille. Le pouls ce matin est à 124. Cependant les symptômes continuent, & la roideur est même augmentée. Elle se plaint de froid dans les extrémités. Elle a pris un bain de deux heures, après lequel elle a eu beaucoup plus d'angoisses; & l'on a fait ensuite une friction comme celle d'hier. On a résolu de continuer ce même traitement deux fois par jour.

Le soir le bain l'a extrêmement fatiguée, & elle n'a pu y demeurer long-temps; & quoiqu'accoutumée avant sa maladie au bain froid, elle ne pourroit pas le supporter du tout, s'il étoit au dessous de trente degrés. On a fait ce soir la friction avec un gros & demi de pommade. Le pansement, qui s'est fait après la friction, a été fort douloureux. Tous les muscles du bras, & même ceux du dos du côté gauche, subissent de fortes & fréquentes contractions: il y a aussi quelques mouvements convulsifs dans le bras & la main droite. On a essayé de mettre sur la plaie des plumaceaux trempés dans une solution de demi-

once d'opium sur trois livres d'eau , & l'on n'y a point appliqué de digestif.

Le 21 : la nuit a été passablement bonne. Les convulsions & la roideur ont diminué. Le pouls est bon. La plaie a bonne apparence. L'opium n'a point changé l'état de la suppuration ; elle est seulement un peu moins abondante. Il paroît y avoir un commencement de salivation. Le bain l'a fatiguée , ainsi qu'hier , & elle n'a pu y demeurer une demi-heure. On n'a pansé ce matin la plaie qu'avec le digestif.

Le soir elle n'a pu demeurer au bain un quart d'heure ; elle y a pris de l'angoisse , de l'oppression & des convulsions ; elle avoit dormi avant pendant deux heures. La contraction du bras a augmenté , & il est tout à fait ferré contre le tronc. On a ordonné de suspendre les bains , & de faire les frictions avec deux gros d'onguent. On a pansé la plaie avec l'opium comme hier. Le pansément ne se fera plus que toutes les vingt-quatre heures.

Le 22 : elle a dormi presque toute la nuit. Les soubresauts sont moins fréquents & moins violents.

Le soir elle a continué à être mieux. La plaie paroît plus rouge. Elle ouvre assez la bouche pour pouvoir tirer la langue d'environ un demi-pouce. Il y a un commencement de salivation. On a pansé la plaie

sans opium, & l'on a ordonné de suspendre les frictions & de donner un lavement avec deux onces de manne, parce que la maladie est constipée.

Le 23 : le lavement procura hier au soir six selles liquides, mais féculentes. La salivation cessa d'abord, & il revint beaucoup d'angoisse; ce qui engagea à faire répéter la friction à minuit. L'angoisse a duré jusqu'à quatre heures du matin. A cinq heures il est revenu de la diarrhée. A présent (à sept heures) le pouls est à cent huit, c'est-à-dire moins fréquent qu'il ne l'a été depuis plusieurs jours. On a fait donner tout de suite, à cause de la diarrhée, quinze gouttes de laudanum liquide, & on a ordonné de continuer les frictions matin & soir.

A midi, après cinq selles liquides & des douleurs de ventre, elle a pris vingt gouttes de laudanum qui ont arrêté la diarrhée & les douleurs, mais qui ont excité des maux de cœur & de l'angoisse. Elle tire la langue autant qu'hier.

Le soir : le pouls est à cent vingt-quatre, & serré. La roideur du cou & du dos est très-grande, la tête est tirée en arrière; la langue cependant sort autant que ce matin. Tout le corps est couvert d'une sueur abondante. Il n'y a aucune apparence de salivation. On a pansé la plaie avec l'opium.

Le 24 : la friction hier au soir fut suivie

de six selles liquides, après lesquelles on lui fit donner un lavement composé de deux onces d'eau, & de quarante gouttes de laudanum. Ce lavement excita des tranchées, & elle le rendit bientôt après. Pendant la nuit, elle a été assez tranquille. Le poulx ce matin étoit bon, & à cent dix, La peau est moite, mais il n'y a pas de sueur, & le pansement n'en a pas excité comme il faisoit ci-devant. Il n'y a presque point de soubresauts; la roideur du cou, du dos & de la mâchoire a diminué. Il n'y a point de salivation, mais les gencives sont un peu gonflées. La plaie va fort bien, & on la panse ce soir avec l'opium. On a donné vingt gouttes de laudanum ce matin après la friction, & on en donnera autant après chacune à l'avenir.

Le 25 : la malade fut si fort agitée hier au soir pendant la friction, qu'on ne put pas l'achever; & elle fut suivie d'un peu de délire. Il y a sur les jambes beaucoup de boutons que les frictions ont excités; & comme ils causent assez de douleur, on les fait laver toutes les trois heures avec une solution de sucre de Saturne. La nuit a été passable, mais ce matin elle a beaucoup d'angoisse. Elle sue abondamment, & se plaint de maux de ventre; elle n'a eu depuis hier au soir qu'une selle moulée. Le poulx est dur, & à cent trente. La roideur a

un peu augmenté. Les muscles de l'abdomen sont extrêmement durs & tendus dans l'inspiration, un peu moins dans l'expiration. On a ordonné de suspendre les frictions, & de lui faire prendre sur le champ une potion faite avec quinze grains de musc, & vingt gouttes de laudanum liquide.

Le soir elle a eu une selle à dix heures, & ses douleurs de ventre ont cessé après qu'elle a eu pris sa potion; mais depuis lors elle a été dans de fortes angoisses, & s'est beaucoup plaint de sa main, ainsi que de démangeaisons, sur-tout au bras, & de douleurs par tout le corps, mais particulièrement dans le bras gauche. A quatre heures elle a refusé de prendre une nouvelle potion de musc & d'opium, parce qu'elle la trouvoit trop âcre. A cinq heures, immédiatement avant le pansement, elle a pris deux grains d'opium dissous dans un peu d'eau. La plaie va fort bien, & on ne l'a pansée qu'avec un simple cérat. Comme les contractions soudaines & spasmodiques ont à peu près cessé, on a ôté la planche qu'on avoit mise le 13 pour soutenir le poignet & les doigts; elle étoit devenue d'autant moins nécessaire, que les doigts sont constamment tout-à-fait contractés. Elle tire la langue un peu mieux que ce matin, à peu près de la longueur d'un travers de doigt. La roideur du cou & du dos a un

peu diminué. Les jambes sont toujours courbées de gros boutons, & il y a une éruption sur presque toute la peau. La sueur continue; le pouls est fort, & à cent quarante. Elle se plaint toujours d'une douleur dans le bras droit qui a de la peine à s'étendre.

A onze heures du soir : les deux grains d'opium qu'elle a pris à cinq heures l'ont beaucoup tranquillisée. Le pouls est à cent quarante-quatre, & plein. Elle a un peu de rêverie, mais elle s'en apperçoit elle-même, & d'ailleurs elle est tranquille. Elle a repris à neuf heures trois grains d'opium dissous dans un peu d'eau.

Le 26 : elle a été fort tranquille cette nuit; elle a un peu dormi, & beaucoup bu. Ce matin le pouls étoit à cent vingt. A sept heures, comme on la mettoit sur le bassin qu'elle avoit demandé, elle a été prise de convulsions générales, avec étouffement & un sentiment de froid, & elle a craint de mourir; c'étoit la première fois qu'elle eût manifesté une semblable crainte. Ceci cependant s'est bientôt calmé, & elle a depuis dormi par moments.

A neuf heures : le pouls est à cent trente-deux. Le ventre est assez mou. Il y a toujours une éruption abondante sur toute la peau, de la sueur, une démangeaison considérable par tout le corps, & beaucoup de

roideur & de douleur dans le bras droit ; dont la plaie est recouverte d'une croûte.

A cinq heures : le pouls est à cent vingt ; il a été dans l'après-midi à cent quarante. Elle a eu entre deux & trois heures beaucoup d'angoisse, & même, à ce que disent les assistants, un peu de difficulté pour avaler. Cependant à présent la roideur de la mâchoire est moindre, puisqu'elle peut assez bien tirer la langue ; celle du dos & du cou paroît aussi un peu diminuée. Elle a eu avant midi deux selles, dont la dernière étoit un peu sanguinolente. Elle boit fort bien. Le pansement est peu douloureux, & la plaie paroît en fort bon état. Elle a pris à onze heures, à deux heures & à quatre heures, chaque fois deux grains d'opium dissous dans de l'eau, & elle en prendra encore autant à neuf heures. On continue à laver la peau avec la solution de sucre de Saturne.

Le 27 : elle a dormi ou reposé tranquillement pendant presque toute la nuit. L'opium cette fois n'arrête point les urines. L'éruption demeure la même. Elle tire la langue moins qu'hier. Le pouls est à 128. Elle a pris à six heures une dose d'opium, & elle en prendra une nouvelle à neuf heures. La douleur & la roideur du bras droit ont augmenté ; & on a découvert sur l'olécrane, à côté de la plaie, une tumeur phleg-

moneuse qui paroît contenir un peu de pus. On a enveloppé le coude d'un cataplasme fait de mie de pain & de lait.

Le soir : le pouls est à 130. La plaie de la main gauche a moins bonne apparence ; les chairs en sont un peu livides & affaïssées. L'enflure au bras droit est moindre, & le pus paroît s'être échappé par la plaie voisine ; mais il y reste beaucoup de douleur & de roideur, & la peau paroît livide. La roideur du cou, du dos & de la mâchoire, a augmenté. L'éruption & la sueur sont toujours les mêmes. La malade est extrêmement foible ; elle a eu une selle en diarrhée, tout-à-fait féreuse ; & une seconde, à six heures, plus féculante. On a ordonné une potion faite avec deux gros d'extrait de kina & trois onces d'eau, dont elle doit prendre une cuillerée toutes les quatre heures.

A dix heures : le pouls est à 150, & la malade se plaint de beaucoup de douleur au bras droit & d'angoisse. On fait renouveler le cataplasme & répéter l'anodin.

Le 28 : elle a été tranquille cette nuit pendant quelques heures ; mais l'angoisse est revenue ce matin. Pendant une grande partie de la nuit, elle a souhaité qu'on lui ferrât fortement le pied droit, ce qui, disoit-elle, la soulageoit beaucoup. Les symptômes de tetanos ont augmenté, & la déglu-

tion est plus difficile. A sept heures on a répété l'anodin, qui l'a un peu calmée. Le pouls est à 150. Elle a tant de peine à prendre l'extrait de kina, qu'on a résolu de ne plus lui en donner, mais d'y suppléer par des lavements composés de quatre onces d'eau, d'un quart d'once de kina, d'autant de gomme arabique & d'un jaune d'œuf, qu'on lui donnera toutes les quatre heures.

Le soir à cinq heures : elle a pris deux lavements qu'elle a gardés quelque temps ; mais qui l'ont extrêmement fatiguée. Les plaies vont assez bien ; mais la roideur a encore augmenté : elle est plus grande que lorsqu'on lui faisoit des frictions mercurielles, & telle que, de la tête aux pieds, il n'y a pas une jointure dans tout son corps qui puisse se fléchir, excepté celle du tronc avec les extrémités inférieures, qui admet un peu de flexion, mais avec beaucoup de difficulté, & seulement au moyen d'une force étrangère. Elle ne peut recevoir de lavements que couchée sur le dos, ce qui rend leur administration très-difficile. Cette raison, jointe à l'angoisse & à la fatigue qu'ils lui causent, en font suspendre l'usage. Le pouls a un peu baissé dans le jour ; à présent il est revenu à 140. On a ordonné de répéter sur le champ l'anodin, & on a fait faire dix pilules composées de vingt grains

grains de mercure & de quarante grains de conserve de cynorrhodon , triturés ensemble jusqu'à ce que le mercure paroisse parfaitement éteint. Elle prendra toutes les trois heures une de ces pilules , dissoute dans un peu d'eau , ou dans la potion anodine quand celle-ci sera nécessaire.

A onze heures elle a pris deux pilules mercurielles , chacune dans la potion anodine. Le pouls est à cent trente-six.

Le 29 , à cinq heures , elle a pris une nouvelle pilule délayée seulement dans du sirop , parce que depuis une heure elle avoit assez bien dormi. Depuis lors l'angoisse est revenue ; & à huit heures on a voulu lui donner la potion anodine , mais elle a eu grande peine à en avaler la moitié à plusieurs reprises : cependant cette difficulté d'avalier n'a pas duré long-temps ; elle a un peu bu bientôt après , & pris une nouvelle dose de mercure. La roideur est très-grande , & l'abdomen est extrêmement dur & tendu. Le pouls est à cent trente.

Le soir : le pouls est à cent vingt-huit. La roideur des muscles abdominaux est toujours la même ; mais celle du cou , du dos & de la mâchoire , paroît un peu diminuée. Les plaies ont fort bonne apparence. La malade a pris à midi la pilule avec l'anodin , & à quatre heures elle en a pris deux sans

opium; elle continuera à en prendre deux toutes les trois heures.

Le 30, à deux heures, il est survenu de l'angoisse, & quelques convulsions au visage & dans les jambes; mais à trois heures on lui a donné l'anodin, & tout s'est calmé. La nuit d'ailleurs a été assez bonne, quoiqu'elle ait peu dormi. Elle a bu abondamment, soit du lait, soit du sirop avec de l'eau. Elle a pris son mercure régulièrement. Les gencives sont plus rouges; la roideur est moindre. Le pouls est à cent vingt. Comme elle est un peu resserrée, on lui fait donner un lavement simple.

Le soir: le pouls est à cent trente. Les gencives sont plus rouges & plus gonflées; elle a pris son mercure régulièrement toutes les trois heures, deux fois ce matin avec l'anodin. Le lavement a amené une selle copieuse sans diarrhée, ensuite elle a été fort tranquille. Les plaies vont fort bien; le pus est abondant & d'une très-bonne qualité. On a ordonné de ne plus faire prendre les deux pilules que toutes les six heures.

A onze heures: elle a eu deux selles en diarrhée, & on lui fait prendre tout de suite l'anodin. Le pouls est à cent vingt.

Le 31: elle a eu pendant la nuit beaucoup d'angoisse, qu'une dose de la potion anodine a un peu calmée; mais elle en con-

serve encore, & elle a beaucoup d'humeur, ainsi qu'hier. Elle a bu facilement pendant la nuit, mais peu abondamment. Sa bouche se remplit de salive qu'elle avale. Elle a plus de peine à tirer la langue. Le pouls est à cent vingt-six. On a ordonné de suspendre le mercure.

A une heure : elle a eu depuis dix heures trois selles un peu sanguinolentes. Les plaies vont fort bien ; la roideur de tous les muscles est considérablement diminuée.

Le soir : le pouls est à cent quarante. Les levres & les gencives sont toujours bien gonflées.

Le 1^{er} Novembre : elle s'est réveillée cette nuit d'un sommeil fort tranquille, avec beaucoup d'angoisse que l'anodin a calmée. Le pouls est à cent vingt. La langue & les levres sont couvertes d'aphtes & de petits ulcères. Elle a craché un peu de salive pendant la nuit. On a ordonné de suspendre l'usage de l'opium.

A dix heures, on a essayé de lui laver le dos & la poitrine ; ce qui l'a extrêmement fatiguée, & a excité beaucoup de mouvements convulsifs.

Le soir : le pouls est à cent quarante. La salivation continue. Elle a toujours beaucoup d'humeur ; elle refuse de boire, parce que cela l'essouffle beaucoup. L'essoufflement commence même au moment qu'on

lui offre le gobelet. Pour suppléer à la boisson on lui fait donner tout de suite un lavement d'eau tiède , qui doit se répéter au bout de deux heures.

A huit heures on lui a offert à boire , & elle a eu une forte attaque d'essoufflement qui a duré cinq minutes , avec des mouvements convulsifs de la tête & des jambes , & qui a fini par un peu de délire. Elle en avoit déjà eu beaucoup pendant le jour. Elle a des besoins d'uriner si pressants , qu'elle n'a pas même le temps de demander l'éponge qu'on met sous elle. Le premier lavement a amené une selle.

Le 2 : la nuit a été assez bonne. Elle a un peu bu. Le pouls est à 124. Pendant le pansement elle a eu des mouvements convulsifs de la tête & des jambes , & elle pouffoit des cris semblables à ceux qui accompagnent quelquefois les attaques hystériques. Elle refuse absolument de boire. On a fait donner sur le champ un lavement d'eau tiède , & on a ordonné de lui faire prendre de temps en temps une cuillerée d'une potion faite avec la teinture de castor & l'eau de fleurs d'oranges , & de ne lui offrir d'ailleurs que de bons bouillons ou du chocolat.

A trois heures : les symptômes hystériques & l'aversion pour toute boisson continuent. Elle a pris cependant deux fois de

la potion. Le lavement de ce matin a amené une selle assez abondante. On en fait donner sur le champ un autre fait avec du lait & un jaune d'œuf.

A six heures : le pouls est à 150, serré & inégal. La respiration, qui jusqu'ici a été fort lente, excepté dans les paroxysmes d'essoufflement dont nous avons parlé, est à présent fort précipitée, & va à 50 par minute. La mâchoire & les bras sont fort roides. Elle refuse absolument de boire. Elle a rendu en partie son lavement, qu'on a fait répéter sur le champ.

A dix heures : elle est toujours dans le même état. Elle a rendu son lavement. On a ordonné d'en donner tout de suite un autre, auquel on ajoutera quatre grains d'opium dissous dans un peu d'eau.

Le 3 : la respiration est fort tranquille. La nuit a été excellente ; elle a dormi en trois reprises plus de six heures. Le pouls cependant est à 140. Elle a gardé son dernier lavement. Elle a bu passablement : elle a pris dans la nuit un bouillon, & ce matin deux tasses de chocolat. On a ordonné de lui donner un lavement simple, de revenir à l'usage de la potion anodine suspendue depuis deux jours, & de mettre sur les gencives un peu de miel rosat.

Le soir : le pouls est à 150. La respiration est lente & facile. Elle a eu dans la

journée deux fois de l'angoisse, que la potion anodine a calmée chaque fois. Après la seconde elle a été fort tranquille & de bonne humeur. Elle parle facilement ; elle boit ; elle tire parfaitement la langue. La roideur du cou & du dos est peu considérable ; mais celle des bras & des muscles de l'abdomen l'est encore. Elle dit qu'en avalant elle sent de la douleur , comme si la gorge étoit écorchée , & qu'il y eût des ulcères dans les côtés de la bouche. Cependant les lèvres , les gencives & la langue paroissent plus nettes aujourd'hui. Le lavement n'a rien opéré. On a ordonné de lui faire prendre ce soir deux onces de pulpe de casse , & de suspendre l'usage de l'opium , jusqu'à ce qu'elle ait eu au moins deux selles.

Le 4 : la médecine d'hier au soir l'a menée deux fois abondamment & sans diarrhée : cependant le ventre est toujours un peu gonflé. Elle a eu beaucoup d'agitation pendant la nuit , & à cinq heures elle a pris sa potion anodine qui l'a un peu tranquilisée. Le pouls est à 128. Les plaies vont bien. La roideur est la même qu'hier.

Le soir : le ventre est assez gonflé , quoiqu'elle ait pris un lavement qui l'a un peu menée ; mais sa tension a diminué. Elle a pris de l'opium à quatre heures ; on lui donnera ce soir , en deux reprises , une demi-once de l'électuaire lénitif de la Phar-

macopée de Londres, dissous dans un peu d'eau.

Le 5 : elle a eu trois selles copieuses après la médecine. La nuit a été assez tranquille, & elle a beaucoup bu. Ce matin à cinq heures elle a pris avec appétit deux tasses de chocolat ; elle a eu ensuite de l'angoisse, que l'anodin a calmée. Elle se plaint beaucoup des ulcères de la bouche, & de démangeaisons à la peau, sur laquelle, particulièrement aux bras & aux cuisses, il y a de gros boutons remplis de pus, semblables à ceux de la petite-vérole. Le pouls est à cent vingt. Le ventre est moins tendu, mais toujours assez gonflé. Pour cette raison, on lui fera prendre toutes les deux heures un gros d'électuaire lénitif, jusqu'à ce qu'elle ait une selle.

Le soir : elle a eu une selle abondante, & ensuite elle a pris son anodin qu'elle demandoit avec instances.

Il est inutile, Monsieur, de poursuivre plus loin l'histoire détaillée de cette maladie, qui depuis quelques jours ne nous laissoit plus de crainte pour la vie de notre malade. Sa convalescence, quoiqu'assez longue, le fut moins cependant que nous n'osions nous en flatter. Le 8 Décembre elle commença à pouvoir mâcher, & dès lors, prenant tous les jours un peu plus de nourriture solide, elle reprit bientôt des

forces & de l'embonpoint, qui augmentoit à vue d'œil. Les symptômes hyſtériques diminuerent auffi avec le retour des forces, & peu à peu on la ſevra de l'opium, dont elle avoit beaucoup de peine à ſe paſſer, quoiqu'elle le ſupportât ſi difficilement dans les commencemens.

Sa convaleſcence cependant fut troublée par quelques ſymptômes déſagréables, entr'autres une douleur de rhumatisme à l'épaule droite, & une autre au haut de la cuiffe gauche, & beaucoup de furoncles, dont quelques-uns étoient fort conſidérables en diverſes parties du corps.

La roideur qui reſtoit encore dans diverſes jointures ne tarda pas à ſe diſſiper, excepté celle du bras gauche; il ſe paſſa beaucoup de temps avant que l'articulation du coude & celle de l'épaule devinſſent parfaitement libres. Celle du poignet ne l'eſt pas, & vraisemblablement ne le ſera jamais complètement, vu que les ligaments de cette partie avoient beaucoup ſouffert, qu'ils ſont conſidérablement épaiſſis, & que, ſuivant toute apparence, il y a une anchyloſe du carpe avec le métacarpe. L'articulation du carpe avec l'avant-bras admet des mouvemens d'extension & de flexion, mais qui ſont encore trop gênés pour permettre de redreſſer tout-à-fait le poignet. On y a cependant appliqué des fomentations & des

bains de toute espèce, qui ont paru réussir jusqu'à un certain point, pour en diminuer la roideur.

La plaie de la main s'est parfaitement fermée au commencement de Janvier, c'est-à-dire au bout de trois mois. Il en sortit tout-à-fait sur la fin une petite esquille qui paroissoit détachée de la partie supérieure de la portion restante du premier os du métacarpe. Le doigt *index* n'a aucun mouvement de flexion ni d'extension. Il s'est en apparence considérablement raccourci, la première phalange n'étant plus soutenue par le métacarpe. Le mouvement du pouce, qui n'avoit point souffert dans l'accident, est très-libre. Le second doigt admet un peu de flexion. Le troisième & le petit doigt agissent comme auparavant.

Le bras droit, dont la plaie, beaucoup moins considérable que celle de la main gauche, avoit moins attiré l'attention, étoit cependant assez malade. Le nerf cubital avoit souffert par la violente contusion; &, quoique d'abord la main parût en bon état, elle s'affoiblit considérablement pendant la maladie, ainsi que l'avant-bras; ils sont même encore foibles & atrophiés; ce qui n'est point arrivé au bras gauche, qui, dans l'accident, avoit été beaucoup plus maltraité.

La douleur au haut de la cuisse gauche,

dont nous avons parlé, n'est pas encore tout-à-fait dissipée. Toute la cuisse est faible & atrophiée, ainsi que le bras droit; ce qui, joint à la douleur qu'elle y sent, la fait un peu boiter, beaucoup moins cependant que lorsqu'elle a commencé à marcher. Cette partie n'avoit pourtant point souffert dans la chute, & l'affection dont nous parlons ne se manifesta qu'après la guérison du tétanos, de même qu'une foiblesse dans les muscles du dos, si considérable, que la malade a eu pendant long-temps beaucoup de peine à bien soutenir sa taille, & qu'ils n'ont pas même encore repris toute leur force.

Ces foiblesse musculaires déterminèrent à l'envoyer à Aix en Savoie, où elle a pris les douches pendant le mois de Juin. Elles lui ont fait beaucoup de bien; &, pour achever la guérison, elle doit y retourner bientôt. La jeune personne, à ces symptômes près, est en parfaite santé; & son tempérament, délicat jusqu'ici, paroît se fortifier de jour en jour.

REMARKES.

Il n'y a point aujourd'hui de praticien qui ne connoisse par sa propre expérience, ou par celle d'autrui, les excellents effets qu'on peut attendre de l'opium dans le tétanos. Les Journaux & tous les Recueils d'Observations, qui se multiplient chaque

jour, nous fournissent un grand nombre de très-belles cures en ce genre. Nous y voyons, en général, qu'elles n'ont pu se faire que par des doses d'opium si considérables, qu'on ne sçauroit les donner avec sûreté dans d'autres cas, ou à des personnes en santé : il y en a même dont on n'est venu à bout, qu'en faisant prendre au malade une quantité d'opium telle que beaucoup de médecins n'oseroient jamais la pousser aussi loin. Mais, par cela même qu'il faut donner l'opium en grande quantité pour le donner avec succès, il arrive qu'on manque beaucoup de cures ; & , quoique la maladie mette le système animal en état de résister plus facilement aux funestes effets de cette drogue, il arrive cependant que, pour l'ordinaire, quelque-une de ses fonctions en souffre. C'est sur-tout celles de l'estomac & des intestins qui en sont lésées ; & souvent cela va au point qu'il devient impossible d'en continuer l'administration, & qu'on est obligé de l'abandonner avant qu'il ait pu produire aucun effet salutaire.

C'est ce qui arriva dans le cas que j'ai l'honneur de vous communiquer. Aussi-tôt que les premiers symptômes de spasme se manifestèrent, on donna de l'opium, & on se flatta que, chez un sujet aussi jeune & aussi foible, une quantité assez médiocre

suffiroit pour calmer ces accidents, qui n'avoient lieu que dans la partie même où étoit la blessure. Mais on fut étonné bientôt de voir combien la malade pouvoit en supporter. Le peu d'effet des premières doses les fit augmenter assez rapidement, & répéter toutes les trois heures, c'est-à-dire qu'on ne mit entre chaque dose que l'intervalle nécessaire pour juger, d'après l'effet de la précédente, si l'on pouvoit en hasarder une nouvelle. On calma un peu la violence des douleurs que causoient les soubresauts ; cependant ils devenoient toujours plus fréquents, & à peine put-on gagner quelques moments de sommeil. On jugea, par cette opiniâtreté du mal, qu'on avoit tout lieu de craindre qu'il devînt général, & on se hâta de prendre des mesures en conséquence.

Il auroit fallu pouvoir augmenter encore les doses d'opium, & peut-être qu'on en auroit obtenu des effets plus marqués ; mais cela devint impossible : on ne put pas même continuer celles qu'on avoit déjà données ; il étoit survenu des maux de cœur insupportables, & diverses fonctions du système furent interrompues.

Il faut observer cependant que dans la suite l'opium devint un remède très-important, lorsqu'on se borna à le donner comme anodin, ou dans l'intention de corriger les

effets du mercure sur les intestins. Il faisoit cesser pour l'ordinaire , presque sur le champ , les angoisses & autres symptômes hystériques , qui , se combinant avec ceux du tétanos , devinrent effrayants , lorsque la crainte d'une trop forte salivation fit suspendre l'usage de ce remède pendant deux jours. La malade s'y étoit tellement accoutumée , & elle connoissoit si bien tout le calme qu'il lui procuroit , qu'elle le demandoit souvent elle-même avec instances.

Il faut remarquer aussi que le premier jour qu'on se détermina à donner de l'opium , la plaie de la main étoit en mauvais état , & la suppuration séreuse & peu abondante ; & que le lendemain , après avoir fait prendre à la malade soixante gouttes de laudanum , la plaie & la suppuration avoient très-bonne apparence.

Enfin , nous avons encore ici une observation qui montre bien que l'on ne doit pas beaucoup redouter les effets de l'opium sur les plaies. Pour soulager les douleurs que cauçoit celle de la main , & dans l'intention de diminuer l'irritation qui se répandoit de-là sur tout le système , on la pansa avec des plumaceaux trempés dans une solution d'opium , & on y revint à différentes fois , sans jamais s'appercevoir , ni que les chairs fussent plus affaîssées ou livides , ni que la suppuration eût moins bonne

apparence. Il est vrai que , d'un autre côté , on n'eut pas de bons effets bien marqués de cette application , ceux qu'on obtint paroissant plutôt devoir se rapporter au mercure qu'on employoit en même temps.

On n'eut pas lieu d'être plus content de l'essai qu'on fit du musc , qu'on regardoit avec raison comme un des plus puissants anti-spasmodiques , & qu'on donna en très-grande quantité , plus grande même , à ce que je crois , qu'aucune qui ait jusqu'alors été employée en Europe , vu que notre malade en prit jusqu'à cent cinquante grains en douze heures. Il parut d'abord adoucir un peu les symptômes ; mais , quoiqu'on en continuât l'usage aussi hardiment qu'il étoit possible , nos espérances furent frustrées , & le serrement de la mâchoire se manifesta peu d'heures après qu'on en eut suspendu l'usage. Malgré les grands effets de cette drogue dans la plupart des maladies convulsives , il ne paroît pas qu'elle en ait eu souvent dans le tétanos ; & dans presque tous les cas qu'on a cités en exemple de l'utilité du musc dans cette maladie , il a été joint à l'opium. Le petit nombre de médecins qui en ont fait l'essai sans l'associer à d'autres remèdes , l'ont fait le plus souvent sans succès , & je ne connois qu'un seul exemple du contraire : il est cité par le M. le docteur Wall , dans son Mémoire sur

le Musc. Voyez les Transactions Philosophiques , n° 474.

Je crois devoir remarquer ici que l'on est généralement trop timide dans l'usage qu'on fait de cette drogue , qui n'agit pour l'ordinaire qu'en dose assez considérable. Les Chinois en donnent sans crainte la dixième partie d'une once par dose ; & jamais , suivant M. Wall , il n'a eu des effets , chez des adultes , au dessous de six grains. On doit bien faire attention à ceci ; & , lorsqu'on le donne en trop petites doses , ne pas jeter sur ce remède un blâme qui ne doit tomber que sur la timidité du médecin.

L'opium ni le musc n'ayant pas été suffisants pour empêcher le tétanos de se manifester , on ne pouvoit se flatter d'en obtenir la guérison par leur moyen. On se déterminâ pour lors à essayer le mercure , non qu'on en attendît beaucoup de succès , vu que presque tous les médecins consultants regardoient le cas comme désespéré , mais comme étant la dernière chose qu'on eût à tenter , sur-tout puisqu'il falloit renoncer à l'amputation du bras , qu'on regardoit unanimement comme étant ce qui pouvoit le plus sûrement contribuer à la guérison. On fit donc des frictions avec l'onguent mercuriel , & l'on ordonna en même temps des bains , dans l'idée qu'ils favoriseroient l'absorption du mercure , & qu'agissant

comme anti-spasmodiques, ils concouroient à la guérison. Mais ces bains, loin de faire du bien, parurent au contraire fatiguer extrêmement la malade; ils lui occasionnoient beaucoup d'angoisses, & même des convulsions, de sorte qu'on fut bientôt obligé de les discontinuer.

Il paroît étrange qu'un remède qui *a priori* sembloit si propre à relâcher la violente contraction des muscles, n'apportât aucun soulagement, & même augmentât le mal. Ceci me rappelle un cas de la même nature, où le bain avoit été tout aussi évidemment nuisible que dans celui-ci; ce que j'attribuai dans le temps à une disposition particulière du malade. Ayant depuis consulté divers auteurs, j'ai vu que tous recomman-
doient ce remède, mais sans trouver chez eux des faits d'où je pusse conclure positivement qu'il eût eu souvent de bons effets bien marqués; j'ai trouvé au contraire le témoignage d'un médecin très-éclairé, & qui exerçoit sa profession dans les climats chauds de l'Amérique, où le tétanos est très-fréquent, opposé à cette pratique (a). Il dit que, quoique l'usage du bain tiède paroisse très-raisonnable & promette du succès, il l'avoit toujours trouvé beaucoup moins utile que les fomentations émollientes & anti-spasmodiques; & qu'il avoit vu quel-

(a) *Hillary on the air & diseases of barbadoes.*

quelquefois les malades mourir au moment où on les sortoit du bain, quoiqu'ils n'y eussent pas demeuré plus de vingt minutes, & que la chaleur de l'eau ne fût qu'à vingt-neuf ou trente degrés. De Haen (a) aussi raconte un fait semblable où un malade, que le bain paroïssoit avoir soulagé, tomba mort un instant après en être sorti. Il n'est pas facile d'expliquer ces faits, & je m'abstiendrai de donner là-dessus aucune conjecture. Il me suffit d'avoir fait remarquer que ce remède n'est pas sans danger, & que les médecins qui voudront l'employer doivent au moins ne le faire qu'avec la plus grande prudence.

Le mercure procura dans ce cas-ci une guérison qu'on n'avoit pu obtenir par les remèdes regardés presque généralement jusqu'ici comme les plus puissants. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit dans le Journal de Septembre 1773, sur ses effets dans le tétanos. Je me contenterai de donner une ou deux remarques que me fournit l'histoire de la maladie que nous avons sous les yeux.

Nous fûmes obligés de donner le mercure à deux reprises à notre malade, & rien n'est plus évident que la promptitude avec laquelle il modéra les symptômes toutes les fois qu'un peu de salivation ou le gonfle-

(a) *Ratio medendi*, édition de Leyde, vol. 3, page 210.

ment des gencives annonçoit qu'il avoit pénétré dans le système des lymphatiques. Lorsqu'on fut obligé d'en suspendre l'usage, la violence du mal devint plus grande que jamais; elle augmentoit aussi chaque fois qu'il se portoit trop loin sur les intestins, & occasionnoit de la diarrhée; & diminuoit bientôt lorsqu'on pouvoit l'empêcher de prendre cours, & le retenir par-là plus long-temps dans le corps. Il est vrai que lorsqu'il agissoit le mieux, il arriva que la mâchoire parut plutôt plus serrée, mais c'étoit en conséquence de l'engorgement des glandes salivaires & d'un peu d'inflammation de la gorge. Le relâchement des autres muscles faisoit qu'on ne pouvoit pas s'y tromper. Cette observation rend on ne peut pas plus évidente l'efficacité de ce remède dans le tétanos, ou tout au moins son efficacité dans le cas présent.

L'onguent mercuriel, après quelques frictions qu'on ne pouvoit faire qu'aux jambes & aux cuisses, à cause des douleurs qu'elles auroient excitées si on avoit entrepris de les faire sur le tronc ou les extrémités supérieures, irrita la peau, & y occasionna des boutons très-douloureux. Cét inconvénient obligea de les suspendre au bout de quelques jours; on y fut aussi porté à cause de la diarrhée que le mercure excitoit, & qui ne pouvoit être calmée par le claudanum

liquide que la malade ne supportoit plus, quoique l'on trouvât ensuite qu'elle supportoit d'assez fortes doses d'opium dissous dans de l'eau : mais peu de temps après le mal reprit de nouvelles forces, & l'apparence d'un danger prochain engagea à se tourner une seconde fois du côté du mercure ; & , comme il n'étoit plus possible de l'administrer par des frictions, quoiqu'on n'eût pas d'exemples qu'on l'eût donné intérieurement dans cette maladie, on ne balança pas à prendre ce parti. La préparation de ce minéral à laquelle on donna la préférence, fut choisie comme étant une des plus douces ; & à l'aide de l'opium qui l'empêcha d'agir trop sur les intestins, elle modéra bientôt les symptômes au point d'ôter enfin toute crainte de danger. Il suit de-là que dans cette maladie, ainsi que dans toutes celles où l'on emploie le mercure, il importe peu que ce soit intérieurement ou extérieurement qu'on le donne, & que pourvu qu'il entre dans le système des lymphatiques, de quelque façon qu'il s'y introduise, cela est assez indifférent.

Je ne dois pas conclure sans ajouter ici que l'illustre M. Tissot, ayant oui parler de ce cas, nous fit avertir qu'il en avoit guéri deux de la même nature par l'usage du calomel. Notre malade étoit déjà hors de tout danger quand nous l'apprîmes ; mais

84 ENGORGEMENT CONSIDÉRABLE

cette autorté, venant à l'appui de notre observation, nous fit plaisir en nous assurant encore plus le succès que nous pouvions à l'avenir attendre de la même méthode.

OBSERVATION

Sur un engorgement considérable au scrotum & à un testicule, avec différents dépôts, guéris sans le secours de la castration; par M. CHARNAUX, chirurgien gradué, juré & accoucheur, ancien prévôt de sa Compagnie, & chirurgien-major de l'hôpital militaire de Salins, &c.

L'opération de la castration ne s'exécute aujourd'hui que dans une extrême nécessité, comme lorsqu'un squirrhe ou un cancer rendent l'extraction d'un testicule absolument indispensable.

Le sarcocèle se trouve, chez beaucoup d'auteurs, au nombre des maladies qui exigent la castration; mais l'exige-t-il toujours? & la nécessité de l'extirpation du testicule n'est-elle pas bornée aux circonstances dans lesquelles le sarcocèle est cancéreux, ou menace de le devenir? On trouve dans les différents auteurs plusieurs observations qui indiquent cette vérité; celle que je vais donner pourra concourir à l'établir.

Le nommé Nicolas Montfort, dit la Vio:

lette, natif d'Armoy, juridiction de Vesoul en Franche-Comté, soldat au régiment de Bourgogne, compagnie de Bariegre, âgé d'environ vingt-deux ans, est entré à l'hôpital militaire de Salins le 6-Novembre 1773, pour engorgement au scrotum & au testicule droit, suite d'une forte contusion occasionnée par un froissement considérable. Cet accident étoit arrivé le 1^{er} Novembre, & avoit forcé le malade de séjourner dans deux différents hôpitaux, dans lesquels il fut saigné trois fois; mais, comme on se décidoit à lui faire l'opération de la castration dans le dernier, le médecin de cet hôpital, qui n'étoit pas de cet avis, lui conseilla de se faire conduire à l'hôpital de Salins, dont je suis le chirurgien.

L'engorgement étoit si considérable, que la tumeur ressembloit à un pain d'une livre, de figure oblongue. Elle étoit très-douloureuse; & le tiraillement qu'occasionnoit sa pesanteur, lorsqu'elle n'étoit pas soutenue, faisoit tomber le malade en syncope. Le cordon des vaisseaux spermatiques étoit très-gros; il y avoit cependant peu d'inflammation, & la couleur de la partie tiroit sur un brun violet, ce qui me fit craindre un commencement de mortification. Le pouls étoit foible & petit, de sorte que je cherchai plutôt à ranimer & à soutenir les forces de ce malade, qu'à combattre l'inflammation

86 ENGORGEMENT CONSIDÉRABLE

par les anti-phlogistiques , tant internes qu'externes. Je lui fis donner quelques cuillerées de vin en forme de cordial ; je prescrivis de bons consommés, donnés de quatre heures en quatre heures ; j'ordonnai une décoction de quinquina , à prendre par gobelets de trois heures en trois heures ; j'appliquai sur la partie tuméfiée un cataplasme anodin & émollient , avec partie égale de poudre de quinquina ; & je soutins le tout par un suspensoir.

Bientôt la maladie changea de face ; il y eut des élancements dans la partie engorgée ; ce qui étoit brun & livide prit la couleur de l'inflammation ; & le huit j'abandonnai le quinquina , tant intérieurement qu'extérieurement ; je n'appliquai plus qu'un cataplasme de pulpes d'herbes émollientes ; je défendis le vin ; je tins le ventre libre par des lavemens émollients & huileux , & ne nourris le malade que de crêmes d'orge & de bouillons légers. Le poulx pour-lors s'éleva & se rapprocha de l'état naturel.

Dès le lendemain je sentis une fluctuation sourde dans la tumeur : je ne doutai pas qu'il ne se fît un dépôt ; je continuai les mêmes remèdes ; & le onze , la fluctuation m'ayant paru beaucoup plus sensible , j'ouvris le scrotum dans sa partie latérale droite la plus déclive. Je parvins bientôt au foyer

purulent, mais cette incision ne me donna qu'une cuillerée de pus. Comme j'étois bien persuadé que cette évacuation n'étoit pas suffisante pour une tumeur aussi considérable, je poursuivis mes recherches, & je trouvai le testicule plus gorgé que dans l'état naturel; j'y sentis de la fluctuation; j'ouvris ses tuniques; & un nouveau dépôt entre l'albuginée & le testicule, me fournit autant de pus que le précédent. J'observerai que ce pus avoit détruit environ moitié du testicule; qu'une fusée s'étoit étendue le long du cordon des vaisseaux spermatiques jusqu'au pubis, & que ce cordon étoit très-engorgé; ce qui me fit prolonger mon incision du scrotum, après quoi je pansai mon malade avec de la charpie brute, & je continuai le cataplasme & le suspensoir.

Quelques-uns de mes confreres désespéroient du succès, & croyoient la castration inévitable; mais comptant beaucoup sur le bon tempérament du malade, sur son âge & sur la suppuration, j'étois bien décidé à tout tenter avant d'en venir à ce moyen extrême, dangereux & pernicieux, blâmé des plus grands praticiens, & odieux à l'humanité.

Le lendemain le malade fut pansé avec un digestif de térébenthine, de jaune d'œufs & huile d'hypéricum; le cataplasme fut continué; & le troisième jour après l'opération

88 ENGORGEMENT CONSIDÉRABLE

la suppuration devint si considérable , que je cessai le cataplasme , & substituai pour défensif des compresses trempées dans l'eau vé géto-minérale de Goulard.

Bientôt la partie se dégorgea sensiblement. La fusée le long des vaisseaux spermaticques (dont j'ai parlé) fournissoit beaucoup ; je l'injectai avec l'eau qui me servoit de défensif, ce qui, aidé d'une légère compression, eut tout l'effet desirable ; & au bout de dix jours le dégorgement fut si parfait, que la peau du scrotum se rida, & laissa sortir le testicule d'environ demi-pouce. Le pouls du malade devint naturel. Le 23, je lui permis de la soupe. Il fut purgé le 26 & le 28 : je le mis ce même jour au quart de portion : ces purgatifs diminuèrent la suppuration. Je continuai les mêmes pansements que dessus jusqu'au 6 Décembre ; j'abandonnai pour-lors le digestif, & me contentai de plumaceaux & de compresses trempés dans l'eau vé géto - minérale , & j'accordai au malade la demi-portion. Le 10, il fut purgé de nouveau ; le 23, sa médecine fut réitérée ; le 24, je lui prescrivis les trois-quarts de portion ; le 2 Janvier 1774, purgé ; le 3, la portion ; le 9, purgé ; il sortit le 12 bien portant, le tout parfaitement cicatrisé.

Pendant le cours de ce traitement, j'ai eu toujours attention de tenir le ventre

libre au malade qui fait le sujet de cette observation. Le testicule, qui a débordé sur la peau du scrotum jusqu’à la fin du traitement, a contracté intérieurement adhérence avec cette partie : la cicatrice est solide. Si la suppuration en a détruit une partie, du moins reste-t-il assez entier pour en assurer l’utilité, & ne point diminuer les forces.

On voit ici que tout paroïssoit rendre la castration nécessaire ; & la guérison du malade, opérée sans recourir à cette mutilation, doit, à ce qu’il me semble, encourager à donner plus de confiance à la nature, & à ne jamais se hâter d’extirper un organe qu’il est intéressant de conserver.

O B S E R V A T I O N

Sur un enfant venu au monde sans aucune apparence de vie, ranimé par une méthode simple & facile ; par M. LAVALLÉE, maître en chirurgie, & inspecteur des nourrigons & des nourrices au département de Meaux.

Le 23 Octobre 1775 je fus appelé à neuf heures du soir pour accoucher la femme du nommé Gaunnon, laboureur à Chaunconin, village distant d’une petite demi-lieue de Meaux. Cette femme souffroit depuis le matin les douleurs les plus aiguës,

entremêlées d'engourdissements & de cram-
pes dans les cuisses & dans les jambes, &
accompagnées quelquefois de convulsions
qui agitoient tout le genre nerveux. Le tra-
vail fut des plus laborieux; & cette femme
ne fut délivrée que le 24, entre deux &
trois heures de l'après-midi. L'enfant étoit
très-volumineux, sur-tout par la tête qui se
présenta la première. Il naquit sans mouve-
ment, pâle, & presque sans chaleur natu-
relle; les muscles des extrémités, tant su-
périeures qu'inférieures, étoient dans l'ato-
nie. Après l'avoir ondoyé, j'apportai mes
soins pour la rappeler à la vie. Je présimai
que l'état où il étoit, étoit l'effet de la com-
pression que le cordon ombilical, qui fai-
soit une ou deux circonvolutions autour du
cou de l'enfant, avoit faite sur les jugu-
laires externes; & de celle qu'il avoit éprou-
vée lui-même de la part de la tête de l'en-
fant quelques moments avant l'accouche-
ment, malgré toutes les précautions que je
pus prendre dans ces mêmes moments.

En conséquence je pris le parti de laisser
couler le sang du cordon après l'avoir coupé.
A la première cuillerée qui s'épancha, le
mouvement du cœur devint sensible au tact,
à la seconde l'enfant bâilla, & son corps,
de pâle qu'il étoit, devint d'un bleu livide.
Je continuai à faire couler quelques cuille-
rées de sang; &, appliquant ma bouche sur

celle de l'enfant, je lui inspirai un peu d'air dans les poumons. Aussitôt il sortit par les narines une mucosité écumeuse & brunâtre. A ces premiers secours je joignis de légères frictions avec du vin chaud sur la région du cœur, sur la poitrine & sur le bas-ventre, & cela pendant l'espace d'environ une heure. Ces frictions réveillèrent peu à peu les forces vitales de l'enfant, qui enfin, après plusieurs bâillements, commença à crier : sa chair reprit sa couleur naturelle ; & , au bout de deux heures, il fut en état de prendre le teton de la nourrice qui le lui présenta. Actuellement il se porte fort bien.

Ce n'est pas la première fois que j'ai employé ce moyen ; il m'avoit déjà réussi sur deux enfants, dont je délivrai la femme d'un maître tailleur de Meaux, nommé Dulin : cette femme étoit déjà accouchée deux fois, & ses enfants étant venus au monde sans mouvement, on les réputa morts, & on les abandonna : ceux dont je la délivrai ne donnerent pas plus de signes de vie en venant au monde ; mais, ayant employé les moyens que j'ai décrits ci-dessus, je parvins à les ranimer.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1775.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 7 h. du jour.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	5	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
2	4 $\frac{1}{4}$	8	2 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
3	2	3 $\frac{1}{2}$	3	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
4	3 $\frac{1}{2}$	5	3 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$	27 9	27 9
5	3 $\frac{1}{2}$	8	7	27 9	27 8	27 7
6	6	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{3}{4}$	27 7	27 7	27 6
7	6	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6	27 6
8	8	10	8	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{3}{4}$
9	7	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11	28 $\frac{1}{4}$
10	4 $\frac{1}{2}$	7	4	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2
11	4 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	8	28	27 11	27 10
12	10	10 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
13	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{3}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$
14	5 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
15	2 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9
16	5	5	3	27 8 $\frac{1}{4}$	27 11	28 1 $\frac{1}{4}$
17	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 7
18	6 $\frac{1}{4}$	8	3	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
19	1 $\frac{1}{2}$	5	1 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{3}{4}$	28 3
20	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
21	02	1 $\frac{1}{4}$	02 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 4 $\frac{1}{4}$
22	03	1 $\frac{1}{2}$	01	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$
23	03	1 $\frac{1}{2}$	0	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
24	1 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$
25	1 $\frac{1}{4}$	2	1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
26	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
27	1 $\frac{1}{2}$	2	1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
28	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	4	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
29	3 $\frac{1}{2}$	7	7 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28	28
30	8	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-E. brouill. couvert.	N-E. nuages, brouillard.	Nuages.
2	N-E. nuag. v.	N-E. nuag. v.	Beau.
3	N-E. n. couv.	N-E. pl. couv.	Nuages.
4	N-E. couvert.	N-E. couv. pl.	Pluie.
5	N-E. brouill. couvert.	N-E. nuages	Nuages.
6	E-N-E. b. n.	E-N-E. c. pl.	Pluie.
7	E-N-E. nuag.	S-O. couv. pl.	Pluie.
8	O. nuag. couv.	O. couvert.	Nuages.
9	O. couvert.	N-O. nuages.	Nuages.
10	N-N-O. ép. br.	N. couvert.	Nuages.
11	S. pluie.	S. pl. brouill.	Pluie.
12	S-O. couvert.	S-O. c. vent.	Couvert.
13	S-S-O. c. pl.	S-S-O. c. pl.	Pluie.
14	O. nuages.	O. pl. grêle, nuages.	Beau.
15	O. brouill. c.	O-S-O. pluie.	Pluie.
16	N-N-O. pl. v.	N-N-O. nuag.	Couvert.
17	S. couvert.	S-O. pluie.	Nuages.
18	S-O. couvert.	O. pluie.	Pluie.
19	N. beau.	N. nuages.	Beau.
20	N. brouillard.	N. nuages.	Beau.
21	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
22	N-N-E. beau.	N-N-E. b. n.	Beau.
23	N. beau.	N. nuages.	Beau.
24	N. brouillard.	N-E. couvert.	Couvert.
25	N. cou. neige.	N. pluie, cou.	Couvert.
26	N. brouillard.	N. brouillard.	Couvert.
27	N. brouillard.	N. couvert.	Couvert.
28	E-N-E. br. c.	S. neige, cou.	Couvert.
29	S. n. brouill.	S. pluie.	Couvert.
30	S-S-O. brouil. nuages,	S-S-O. nuag. brouillard.	Couvert.

94 MALADIES RÉGN. A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $12\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur de 3 degrés au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $15\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $4\frac{1}{4}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces $4\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

1 fois du N-N-E.

6 fois du N-E.

3 fois de l'E-N-E.

4 fois du S.

2 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

5 fois de l'O.

1 fois du N-O.

2 fois du N-N-O.

Il a fait 8 jours, beau.

12 jours, du brouillard.

19 jours, des nuages.

22 jours, couvert.

13 jours, de la pluie.

2 jours de la neige.

1 jour de la grêle.

3 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre 1775.

Les affections catarrhales, qui avoient commencé à régner sur la fin du mois dernier, se sont beaucoup multipliées dans celui-ci, & ont pris le caractère de fièvre catarrhale, qui s'annonçoit par

des douleurs plus ou moins vives dans les différentes parties du corps, des maux de gorge, des frissonnements irréguliers qui se renouvelloient au moindre mouvement; de l'agitation pendant la nuit, de la toux, &c. Cette maladie s'est jugée le plus communément par des urines bourbeuses & par des sueurs plus ou moins fortes: on a observé cependant dans quelques personnes une expectoration abondante, & dans d'autres un dévoiement critique. Les remèdes qui ont le mieux réussi ont été les béchiques incisifs, le sirop de vinaigre, l'oxymel simple, l'oxymel scillitique, le kermès, &c: un purgatif, qui n'a cependant pas été toujours nécessaire, terminoit ordinairement la cure.

Ces affections étoient accompagnées de quelques fluxions de poitrine qui ont été funestes aux vieillards.

LIVRE NOUVEAU.

Traité de l'apoplexie & de ses différentes especes, avec une nouvelle méthode curative, dont l'utilité est prouvée par l'expérience. On y traite également de la paralysie & de ses différentes especes particulières, &c; par M. G. B. *Ponsart*, docteur en médecine, médecin consultant de S. A. S. le prince évêque de Liege. A Liege, chez *Demany*. 1775. In-12.

COURS D'ACCOUCHEMENTS.

M. *Alphonse Leroy*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, a commencé son Cours d'accouchements & de maladies des femmes, le jeudi 14 Décembre 1775, à cinq heures & demie du soir.

En son Amphithéâtre rue de la Huchette.

M. *Alphonse Leroy* se propose de commencer, les premiers jours de Février prochain, un Cours de pathologie anatomique.

T A B L E.

<i>EXTRAIT. Observations chirurgicales sur la cata-</i> <i>raëte, &c. &c. Par M. Percival Pott, méd.</i>	Page 3
<i>Observations sur les maladies de Turquie, Par M. Paris,</i> <i>médecin.</i>	11
<i>Troisième Lettre à M. Ant. de Haen, méd. Par M. Louis</i> <i>Odier, méd. sur la Mortalité de la Petite-Vérole.</i>	24
<i>Lettre de M. de la Roche, méd. contenant une obser-</i> <i>vation sur un Tétanos guéri par l'usage du mercure.</i>	45
<i>Observation sur un engorgement au scrotum & à un tes-</i> <i>ticule. Par M. Charnaux, chirurgien.</i>	84
<i>Observation sur un enfant venu au monde sans aucune</i> <i>apparence de vie. Par M. Lavalée, chir.</i>	89
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant</i> <i>le mois de Novembre 1775.</i>	92
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de No-</i> <i>vembre 1775.</i>	94
<i>Livre nouveau.</i>	95
<i>Cours d'Accouchemens.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

**J'LI, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Janvier 1776. A
Paris, ce 24 Décembre 1775.**

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

FÉVRIER 1776.

TOME XLV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de ny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1776.

EXTRAIT.

Traité de la Dyssenterie ; par M. ZIMMERMANN, D. M. membre des Académies de Berlin, de Munich, de Parme, de Pesare ; des sociétés de Zurich, de Basle, de Berne, & médecin de Brugg. Traduit de l'allemand par M. LEFEBVRE de Villebrune, D. M. A Paris, chez Vincent. 1775. In-12.

M. ZIMMERMANN a cru devoir publier ce Traité à l'occasion d'une dyssenterie épidémique qui ravagea, en 1765, la Suisse & une partie de l'Allemagne. Les médecins éclairés ne le jugeront pas indigne de l'auteur de l'*Expérience en médecine* ; & je ne

doute pas qu'ils ne sçachent gré à M. Lefebvre d'avoir enrichi notre langue de cette production intéressante, dont je vais tâcher de leur donner une idée.

Ce Traité est divisé en deux parties : la première a pour objet la dyssenterie épidémique que M. Zimmermann a eu occasion d'observer ; la seconde traite des différentes especes de dyssenteries, & de la maniere de les guérir. Après avoir indiqué dans un premier chapitre les lieux où cette maladie se manifesta, il détaille dans le second les symptômes par lesquelles elle se manifestoit. Ceux qui en étoient pris ressentoient d'abord un froid universel qui durroit plus ou moins : quelques-uns ne sentoient qu'un léger frisson, qui revenoit quelquefois dans le cours de la maladie, & se changeoit en une chaleur assez grande. Tous éprouvoient, à la première attaque de la maladie, une prostration extrême des forces ; mais c'étoit sur-tout dans l'épine du dos & dans les lombes qu'ils sentoient cette foiblesse. Les douleurs de ventre se firent sentir avec une extrême violence dès le commencement : les évacuations ne suivirent pas aussi-tôt chez quelques-uns : plusieurs étoient d'abord très-resserrés, sentant de grandes douleurs d'estomac, & se trouvant plus mal que ceux qui alloient à la selle.

Presque tous ceux qui en furent attaqués

se plaignirent d'abord d'amertume dans la bouche, & d'envies de vomir continuelles. Un grand nombre vomit même une matière bilieuse immédiatement après le frisson. Le vomissement devenoit extrême chez quelques-uns dès les premiers jours; & ils se sentoient foulagés. Chez plusieurs autres cela n'arrivoit que dans le progrès de la maladie, & le vomissement les soulageoit lorsqu'il arrivoit dans les quatre premiers jours.

Après avoir ainsi exposé les symptômes les plus généraux de cette maladie, M. Zimmermann s'étend sur les différents accidents particuliers qu'il eut lieu d'observer chez les malades qu'il eut à traiter; il s'arrête sur-tout aux signes sur lesquels il fonda ses pronostics, & passe aux différents accidents qu'éprouverent ceux qui échappèrent à l'épidémie.

Dans le troisieme chapitre il recherche la nature de cette dyssenterie particuliere, & il démontre qu'elle étoit du genre des putrides. D'abord elle avoit été précédée d'une fièvre putride qui avoit affecté principalement la poitrine, & ces deux maladies furent caractérisées par les mêmes symptômes, & cédèrent à la même méthode curative. Il en trouve la cause dans les alternatives de chaud & de froid. Le mois de Juin fut très-variable, & en grande

partie humide ; & quand le soleil paroissoit , la chaleur étoit étouffante. Le mois de Juillet fut presque aussi inconstant , quoique sans une chaleur aussi grande. Le mois d'Août fut jusqu'à la moitié obscur & pluvieux : ensuite il y eut des jours sereins & chauds , mais qui étoient suivis de nuits extraordinairement froides. Le ciel fut toujours serein jusqu'à la mi-Septembre. Le milieu du jour fut extrêmement chaud , & il faisoit un froid insupportable le soir & le matin , mais sur-tout la nuit. Après cela l'air fut nébuleux , humide , frais ; & les jours sereins furent suivis de pluie. Octobre fut très-variable , mais généralement frais ; la fin du mois se termina par des tempêtes & un froid assez sensible.

Ces alternatives furent plus que suffisantes pour déranger la transpiration , ce qui , joint à l'état de flaccidité des solides , & à la disposition putride que les humeurs , sur-tout la bile , acquirent par la chaleur de l'été , dut nécessairement produire tous les accidents qui accompagnoient cette espèce de dyssenterie. M. Zimmermann observe en effet qu'il résidoit dans l'estomac & dans les intestins une matière bilieuse qui causoit les plus vives douleurs , & cherchoit d'abord à sortir par haut & ensuite par bas. C'est à l'irritation causée par l'humeur bilieuse qu'il attribue tous les acci-

dents qu'on observa dans cette maladie, plutôt qu'à une ulcération des intestins, comme l'ont imaginé quelques écrivains, dont il réfute l'opinion avec beaucoup d'avantage.

Les indications curatives que notre auteur expose dans son quatrième chapitre, étoient d'expulser très-promptement du corps l'ennemi, qui devenoit encore plus redoutable à proportion qu'il y restoit plus de temps ; & par-là, dit-il, on s'opposoit efficacement aux progrès de la putridité. La nature montrait assez la voie par laquelle on devoit chasser la matière corrompue ; tous les malades avoient des nausées, plusieurs vomissoient abondamment, & étoient soulagés. Il usa donc de doux vomitifs, & il les employa même lorsque les selles étoient très-sanguines ; & ces vomitifs mouroient ou arrêtoient le flux de sang. Après l'usage des vomitifs, il recouroit aux purgatifs, dont l'usage étoit indispensable. Le sang des selles ne l'empêcha pas d'employer ces remèdes, parce qu'il s'aperçut, après les premières tentatives, que la matière acrimonieuse étant sortie des intestins, il ne paroissoit plus de sang dans les selles. Il s'en servoit aussi long-temps qu'il voyoit une matière putride acrimonieuse, mais sans soupçon d'inflammation ou de suppuration. Ses purgatifs étoient fort doux, & d'une

nature acide, pour s'opposer à la putréfaction. Lorsqu'il s'est agi de fortifier l'estomac & les intestins après la maladie, il se servit de toniques, & préféra ceux qui étoient capables de procurer en même temps quelques légères évacuations. Cependant en général il n'avoit presque pas besoin de prescrire ces remèdes : les malades se rétablissoient d'eux-mêmes. Il eut soin d'approprier le régime aux causes de la maladie & aux circonstances particulières des malades. Quant à l'air, il fut très-attentif à le maintenir pur dans les appartements ; mais il avertit sur-tout d'éviter le moindre refroidissement si dangereux dans cette maladie.

Je ne rapporterai point ici les moyens prophylactiques que M. Zimmermann conseille pour se mettre à l'abri de cette épidémie, & prévenir les suites de la contagion. Je ne le suivrai point non plus dans l'exposé qu'il fait, au cinquième chapitre, de sa méthode générale & particulière, ni dans celui des différents moyens particuliers qu'il tenta avant d'avoir découvert la vraie méthode de guérir cette dangereuse maladie, moyens qui font l'objet du sixième chapitre ; ces détails perdroient trop à être abrégés, & les bornes d'un Extrait ne me permettent pas d'en dire assez pour dispenser mes lecteurs de recourir à l'ouvrage même : je me

contenterai d'observer que les préceptes qu'il donne sont tous appuyés sur un grand nombre d'observations qui ne sont pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage.

M. Zimmermann a cru devoir exposer dans le septième chapitre de sa première partie, les inconvénients qui résulterent de l'abus que quelques médecins, & le peuple sur-tout, firent des astringents, des incrasants, des aromates, de l'eau-de-vie & du vin. On sçait que les anciens médecins, bien loin de chercher à évacuer la matière morbifique dans la dysenterie, cherchoient au contraire à arrêter les évacuations par des remèdes astringents & épaississants : leur opinion a si bien germé parmi le peuple, que l'expérience n'a pas encore pu le détromper de cette méthode. Notre auteur rapporte plusieurs observations qui constatent de la manière la plus évidente les inconvénients & les suites fâcheuses qui résultent de l'application de ces sortes de médicaments. Il ne s'élève pas avec moins de force contre l'usage des aromates, de l'eau-de-vie & du vin ; & c'est en rapportant de nombreuses observations, par lesquelles il paroît que l'usage de ces secours a été suivi des effets les plus funestes.

Ces abus ne sont pas les seuls préjugés qui s'opposèrent aux sages précautions que les magistrats de la Suisse prirent pour di-

minuer ce fleau, & aux efforts des médecins. Ces préjugés ne sont pas tellement particuliers aux habitants de la Suisse, qu'on ne les retrouve parmi nous : on ne lira donc pas sans fruit le chapitre huitieme que M. Zimmermann a particulièrement consacré à cet objet, non plus que le neuvieme, qui termine la premiere partie, & dans lequel il indique les moyens qu'il croit les plus propres à diminuer ces préjugés.

J'ai déjà dit que la seconde partie de l'ouvrage que j'analysois, traitoit des différentes especes de dyssenteries. Il n'admet point les dyssenteries sans fièvre, dont parlent certains auteurs ; il observe que si, dans certaines dyssenteries, le pouls n'est pas fréquent dans le principe de la maladie, il est toujours petit ; que d'ailleurs le frisson, la foiblesse, l'abattement qui ont lieu à la premiere attaque de la maladie, doivent être regardés comme les avant-coureurs d'une vraie fièvre, qui se manifeste un peu plutôt, ou un peu plus tard ; & il regarde la fièvre comme tellement de l'essence de la maladie, qu'il croit qu'on doit traiter ces maladies, tantôt comme de vraies fièvres inflammatoires, tantôt comme des fièvres bilieuses ou putrides, tantôt comme une fièvre compliquée d'inflammation & de putridité, tantôt comme une fièvre maligne, & quelquefois enfin comme une fièvre bilieuse,

accompagnée seulement de symptômes de malignité.

M. Zimmermann indique les signes suivants, comme les plus propres à caractériser chacune de ces espèces de dyssenteries :
 « Une dyssenterie avec inflammation se ma-
 » nifeste d'abord, dit-il, par une forte fie-
 » vre, par un pouls très-dur : or le pouls
 » est le plus souvent petit dans la dyssen-
 » terie, & rarement plein, sinon dans le
 » progrès de la maladie. Le malade sent les
 » tranchées les plus vives, qui s'augmen-
 » tent encore par le moindre toucher, &
 » sur-tout par le vomissement : les selles
 » sont très-petites, la tête douloureuse, le
 » visage rouge, & quelquefois le ventre
 » météorisé.

« Une dyssenterie avec fièvre putride
 » se déce le par l'amertume que le malade
 » sent d'abord à la bouche, par le vomis-
 » sement d'une matière bilieuse, & quel-
 » quefois mêlée de vers, par le frisson qui
 » revient plusieurs fois dans le cours de la
 » maladie, par une fièvre légère en appa-
 » rence, par la pâleur assez ordinaire du
 » visage, par le soulagement qui suit le vo-
 » missement, par la variété des excréments,
 » & quelquefois par les vers qui s'y voient.

« On peut toujours présumer d'avance
 » qu'une dyssenterie est maligne, lorsqu'il y
 » a certain nombre de malades pressés les

» uns contre les autres dans un endroit res-
 » serré ; elle est possible par nombre d'autres
 » causes internes & externes. Les signes les
 » plus marqués de cette espèce de dyssente-
 » rie, sont une foiblesse extraordinaire su-
 » bite, un grand serrement vers le creux de
 » l'estomac, une tête lourde, un air hagard
 » & cadavéreux, un esprit indifférent pour
 » tout, & extrêmement abattu, des con-
 » vulsions légères, mais fréquentes, une
 » voix très-foible, nombre de défaillances,
 » quelquefois une éruption miliaire, des pé-
 » téchies, des aphtes dans la bouche, un
 » pouls très-foible, un grand mal-aise, &c. »

Il faut lire dans l'ouvrage même les pronostics que M. Zimmermann tire des différents symptômes qui accompagnent ces trois espèces de dyssenteries. Je vais tâcher de donner à mes lecteurs quelques notions des méthodes curatives variées qu'il propose pour chacune : « Dans la dyssenterie inflam-
 » matoire, la saignée faite d'abord est un
 » point essentiel ; & l'on ne doit point balan-
 » cer à la réitérer, lorsque les forces sont
 » encore en vigueur, & que le corps n'est
 » pas épuisé par la fréquence des selles : alors
 » la saignée produit quelquefois des effets
 » rapides ; ensuite on donne tous les jours
 » trois lavements émollients. Il est essen-
 » tiel de ne pas donner chaque lavement
 » tout entier à la fois, mais par partie, afin

» qu'il reste & ne rejaillisse pas sur le champ.
 » Intérieurement des remèdes adoucissans,
 » émolliens, lubrifiens, comme la gomme
 » arabique, la *poudre tragachant* de la
 » Pharmacopée de Londres, le sirop d'al-
 » théa, & sur-tout beaucoup de lait d'a-
 » mandes ou de crème d'orge. On fait sur
 » le bas-ventre des fomentations chaudes
 » de camomille cuite dans le lait, & arro-
 » sée d'une décoction chaude de mauve.
 » Lorsque l'inflammation a disparu entié-
 » rement, on peut utilement se servir de
 » petites doses de teinture aqueuse de rhu-
 » barbe, en continuant toujours le lait d'a-
 » mandes. »

J'ai déjà indiqué ci-dessus la méthode
 qu'il suivoit pour traiter les dyssenteries
 accompagnées d'une fièvre bilieuse, autre-
 ment appelée putride : j'observerai seule-
 ment ici que les purgatifs qu'il préfère dans
 cette maladie, sont les purgatifs acides, tels
 que les tamarins & la crème de tartre. On
 trouve sur ce traitement plusieurs remarques
 très-intéressantes dans ce même chapitre ;
 je suis forcé d'y renvoyer le lecteur, pour
 passer à la méthode curative qu'il propose
 pour les dyssenteries malignes.

Il recommande d'abord de faire respirer
 au malade un air pur, & de le tenir très-
 proprement. Quelquefois on est forcé d'é-
 viter les évacuans ; quelquefois les vomitifs

seuls sont nuisibles dans le commencement, & on peut se servir des purgatifs avec avantage. Assez souvent il faut d'abord donner un vomitif, & purger immédiatement après. On a quelquefois recours à la saignée au commencement des fièvres malignes, lorsque la maladie n'est pas encore bien caractérisée, que le mal de tête est considérable, le pouls fréquent & plein. Sans blâmer cette pratique. M. Zimmermann dit qu'il n'y a jamais eu recours. Il faut s'abstenir des vomitifs & des purgatifs, lorsque les selles sont aqueuses & si fréquentes, que les malades sont comme mourants deux heures après l'invasion de la maladie, & meurent même : dans ce cas, il faut aussitôt recourir aux cordiaux & aux astringents. Il y a des épidémies particulières où ils ne conviennent pas, & où même ils ne produisent aucun effet. On peut alors recourir aux purgatifs ; & s'ils ne réussissent pas mieux, on essaye les sudorifiques, sur-tout si la nature paroît prendre cette voie. Le vin fait, dans cette espèce de dyssenterie, autant de bien qu'il fait de mal dans les autres espèces.

Rien n'est plus difficile que de guérir une dyssenterie qui a duré long-temps, & qui a été négligée ou mal traitée. Le but qu'on doit se proposer en traitant cette dyssenterie, c'est de faire évacuer les humeurs

TRAITÉ DE LA DYSSENTERIE. 111

corrompues, & de fortifier en même temps les intestins. Dans l'état purulent de ce conduit, il faut tâcher de mondifier & de guérir les ulcères ; mais cela n'est pas toujours facile.

Pour ne rien laisser à desirer sur la matière qu'il avoit entrepris de traiter, notre auteur a consacré deux chapitres à l'examen de quelques nouveaux médicaments & de certains spécifiques qu'on a vantés contre cette cruelle maladie ; il se montre à cet égard, comme sur tout le reste, excellent observateur & praticien consommé. Son ouvrage est certainement le meilleur Traité que nous ayons sur cette matière importante.

EXTRAIT.

Système physique & moral de la Femme, ou Tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs & des fonctions propres au sexe ; par M. ROUSSEL, docteur en médecine en l'université de Montpellier ; avec cette épigraphe :

*Feminarum verò virtus est, si spectetur corpus, pulchritudo ;
& si animus, temperantia & studium operis....*

ARISTOT. Rhetor. Lib. 1, c. 5.

A Paris, chez Vincent. 1775. In-12.

La femme, cet objet charmant que la

nature s'est pluë à orner de tous ses dons, a fait depuis long-temps l'objet des méditations des philosophes & des médecins. Ceux-ci se sont attachés à étudier sa constitution physique, ceux-là à développer ses dispositions morales. Malgré les observations utiles que les uns & les autres ont faites sur ce double objet, il s'en faut de beaucoup qu'ils aient épuisé la matiere. Il eût été à souhaiter, comme l'observe M. Roussel, que les médecins se fussent un peu plus arrêtés sur la constitution générale de la femme, & qu'ils n'eussent point paru la regarder comme un être semblable en tout à l'homme, excepté dans les fonctions qui caractérisent le sexe. Il eût été à souhaiter qu'à des considérations sur cette constitution fondamentale, on eût pris la peine de lier toutes les notions détachées & particulières sur les fonctions du sexe qu'on trouve dispersées dans les ouvrages des physiologistes, des praticiens & des accoucheurs.

C'est cet ensemble que M. Roussel a cru devoir présenter au public. Pour rendre son ouvrage plus complet, & ne laisser rien à désirer, il a en même temps considéré le rapport qu'ont avec cette constitution de la femme, les mœurs, le caractère & les inclinations particulières au sexe. En cela il n'a fait que rétablir la médecine dans ses véritables droits; ce n'est en effet que dans son
sein

sein qu'on peut trouver les fondemens de la bonne morale ; & si quelque chose peut conduire la médecine à sa perfection , ce sera l'attention qu'on aura de ne perdre jamais de vue ce ressort intérieur qui régit les êtres animés.

Son ouvrage est divisé en deux parties. La première traite des différences générales qui distinguent les deux sexes. Ces différences ne se laissent pas toujours appercevoir : il est un temps où l'homme & la femme ne paroissent point, au premier aspect , différer l'un de l'autre : ils ont à peu près le même air , la même délicatesse d'organes , la même allure , le même son de voix : indifférent & isolé , chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même ; leur existence , purement individuelle & absolue , ne laisse appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entr'eux une dépendance mutuelle.

« Cet état équivoque ne subsiste pas
 » long-temps ; l'homme prend bientôt des
 » traits & un caractère qui annoncent sa
 » destination. Ses membres perdent cette
 » mollesse & ces formes douces qui lui
 » étoient communes avec ceux de la femme :
 » les muscles , qui sont les principaux instru-
 » mens de la force animale , sont dispa-
 » roître ou rendent plus dense , par leurs
 » contractions répétées , le tissu muqueux

» qui remplissoit leurs interstices , & les
 » énerroit ; ils acquierent par-là plus de
 » faillie , & tendent à donner à chaque or-
 » gane une forme plus décidée. Ce n'est
 » plus bientôt le même individu ; la teinte
 » rembrunie de son visage , & sa voix de-
 » venue plus grave & plus forte , annon-
 » cent en lui un surcroît de vigueur néces-
 » faire au rôle qu'il va jouer : la timidité de
 » l'enfance a fait place à un instinct qui le
 » porte à braver les périls ; il ne craint rien,
 » parce qu'un sang bouillant qui s'agite dans
 » ses vaisseaux , & qui cherche à franchir les
 » digues qui le retiennent , lui fait croire
 » qu'il peut beaucoup. Sa taille haute , sa
 » démarche fiere , ses mouvements souples
 » & assurés , ses nouveaux goûts , ses nou-
 » velles idées , enfin tout retrace en lui l'i-
 » mage de la force , & porte l'empreinte du
 » sexe qui doit asservir & protéger l'autre.

» La femme , en avançant vers la puberté ,
 » semble s'éloigner moins que l'homme de
 » sa constitution primitive. Délicate & ten-
 » dre , elle conserve toujours quelque chose
 » du tempérament propre aux enfans. La
 » texture de ses organes ne perd pas toute
 » sa mollesse originelle ; le développement
 » que l'âge produit dans toutes les parties
 » de son corps , ne leur donne point le
 » même degré de consistance qu'elles ac-
 » quierent dans l'homme : cependant , à me-

» sure que les traits de la femme se fixent ,
 » on apperçoit dans sa forme , dans sa taille
 » & dans ses proportions , des différences ,
 » dont les unes n'existoient point , & les
 » autres n'étoient point sensibles. Quoi-
 » qu'elle parte du même point que l'homme ,
 » elle se développe néanmoins d'une ma-
 » nière qui lui est propre ; de sorte que , par-
 » venue à un certain âge , elle se trouve ,
 » peut-être avec étonnement , pourvue de
 » nouveaux attributs , & sujette à un ordre
 » de fonctions étranger à l'homme & jus-
 » qu'alors inconnu à elle-même : enfin , il
 » se découvre une nouvelle chaîne de rap-
 » ports physiques & moraux , qui devient
 » pour l'homme le principe d'un nouvel
 » intérêt propre à l'attirer vers elle , & pour
 » elle une source de nouveaux besoins. Ces
 » rapports du côté du physique sont en par-
 » tie le résultat des modifications du tissu
 » cellulaire , qui acquiert de l'expansion dans
 » les organes destinés à marquer spéciale-
 » ment le sexe , tandis qu'il s'affaïsse ou se
 » resserre dans les autres parties ; & un des
 » effets les plus marqués de ce changement ,
 » c'est de rendre plus sensibles les propor-
 » tions naturelles des pièces qui forment
 » la charpente du corps. »

Après ce tableau des changements qu'é-
 prouvent les deux sexes à l'âge de puberté ,
 M. Roussel examine la structure des parties

solides qui servent de base au corps de la femme ; ensuite il traite de la nature des parties solides & sensibles qui composent ses organes. Il trouve que toutes ses parties molles, ou les fibres qui les composent, sont plus grêles, plus petites, plus déliées & plus souples que celles dont le corps de l'homme est composé. Cette délicatesse étoit nécessaire pour soutenir les révolutions auxquelles le sexe de la femme l'assujettit ; révolutions qui auroient bouleversé tous ses organes, s'ils avoient offert une trop forte résistance. Outre cette organisation particulière des parties constitutives de la femme, M. Roussel pense que le tissu cellulaire qui les embrasse toutes, & qui est en plus grande quantité chez elles que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tout sens dans ses cellules, doit aussi modifier leur structure & leur sensibilité ; mais c'est lui sur-tout qui donne aux membres de la femme ces surfaces uniformes & polies, cette rondeur & ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent & ne doivent point avoir.

La petitesse des éléments qui constituent les organes de la femme, est le principe de la mobilité singulière qu'on observe en elle. De ce que les femmes ont à mouvoir de moindres masses que les hommes, il s'en suit qu'elles doivent les diriger mieux ; que,

leurs mouvements étant plus faciles & plus prompts, elles ont plutôt appris l'usage de leurs facultés. Une autre qualité physique concourt encore à rendre plus mobiles les parties sensibles de la femme ; c'est ce degré de mollesse qui leur est particulier. « Quoi-
 » que l'essence de la sensibilité, dit M.
 » Roussel, ne consiste ni dans le chaud, ni
 » dans le sec, ni dans l'humide, il est ce-
 » pendant manifeste, par l'exemple des tem-
 » péraments, & par celui des climats, qu'elle
 » tient à ces qualités physiques. Dans les
 » uns & dans les autres, la sensibilité varie
 » selon la constitution du corps ou de l'air ;
 » & on remarque qu'elle ne jouit jamais
 » mieux de toute la plénitude de ses droits,
 » que lorsqu'une humidité modérée, & telle
 » qu'elle se trouve dans les enfants & dans
 » les femmes, prête à leurs organes, sans
 » trop les énerver, toute la souplesse dont
 » ils sont susceptibles. »

Une certaine foiblesse doit être l'effet combiné de cette dernière disposition unie à des organes d'une médiocre masse. Plus sensible que robuste, plus mobile que capable de mouvoir, la femme possédera donc toutes les qualités vitales dans le degré le plus exquis, mais avec des forces physiques très-bornées ; de manière que son existence consistera plus en sensations, qu'en idées & en mouvements corporels. C'est

à cette disposition qui rend les organes de la femme plus actifs que forts, & qui leur donne plus de sensibilité que de consistance, qu'elle doit cette finesse de tact & cette pénétration qui consistent à saisir dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choses de détail, & de rapports déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. Il est vrai que cette faiblesse qui caractérise ses organes, lui interdit les efforts de cette contention d'esprit qui est nécessaire à l'étude des sciences abstraites, même pour s'y égarer ; & que son imagination trop mobile est peu capable de garder une assiette permanente qui dépende de cette faculté de l'âme : mais aussi, c'est de cette faiblesse que naissent ces sentiments doux & affectueux qui constituent le principal caractère de la femme ; c'est du sentiment de son impuissance qu'elle tire cette disposition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui est la base des vertus sociales. En un mot, & tout le monde en convient, les femmes ont une morale plus active que les hommes. Les premières font souvent le bien que les derniers ne font que projeter.

Les passions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Si l'on examine toutes les espèces d'animaux, on voit que

chez eux le moral se rapporte constamment au physique : la colere & la cruauté marchent toujours avec la force , & la timidité est toujours le partage de la foiblesse. A quoi serviroit à la femme une audace que son impuissance démentiroit à chaque instant ? La témérité sied mal lorsqu'on a à peine la force nécessaire pour se défendre. Les passions douces sont les plus familières à la femme , parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution physique. L'attendrissement , la compassion , la bienveillance , l'amour , sont les sentiments qu'elle éprouve & qu'elle excite le plus souvent. Elles ne sont cependant pas exemptes des atteintes de la colere , passion qui semble directement opposée à leur constitution ; elle est même quelquefois assez vive chez elles , parce qu'elle tient en même temps à leur sensibilité physique , & à cette fierté que les hommages & les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elles. Mais il est aisé de s'appercevoir , par le contraste frappant que forment les mouvements impétueux de cette passion avec la foiblesse ordinaire de leur sexe , avec combien de désavantage elles sortent de leur état naturel. Leurs traits , plus mobiles que ceux des hommes , se déplacent plus aisément ; & l'altération qui en résulte dans leur figure , en les rendant difformes , ne par-

vient pas même à leur donner un air plus terrible. La même foiblesse qui fait que leur colere est peu redoutable pour les autres , fait aussi qu'elle est moins dangereuse pour elles-mêmes. On a observé qu'elle a des suites plus funestes dans les hommes que dans les femmes.

Aucun état de l'ame ne quadre mieux avec la flexibilité des organes de la femme , que le caprice , qui consiste dans le passage brusque d'un sentiment à un autre sentiment tout opposé. La sensibilité , qui est une suite naturelle de cette organisation , en livrant les femmes aux impressions d'un plus grand nombre d'objets , doit produire nécessairement dans leur esprit une foule de déterminations qui sont à chaque instant détruites l'une par l'autre. Quand il ne rebute point par son excès , le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite essentiel du sexe : il produit du moins une certaine variété d'idées qui plaît toujours.

La foiblesse , & la sensibilité qui en est la suite , sont donc , conclut M. Roussel , les qualités dominantes & distinctives des femmes : elles se retrouvent par-tout chez elles ; elles sont non-seulement la source de certaines affections morbifiques qui leur sont plus particulieres qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur sont communes

avec eux, un certain aspect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la forme du sentiment; c'est par cette règle qu'elles jugent toujours les choses & les personnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opérations de l'esprit, qu'à l'impression qu'ont faite sur elles ceux qui les leur ont suggérées; & quand elles cedent, c'est moins aux traits victorieux du raisonnement, qu'à une nouvelle impression qui vient détruire la première. Cette organisation étoit sans doute nécessaire dans le sexe à qui la nature devoit confier le dépôt de l'espèce humaine encore foible & impuissante. Celle-ci eût mille fois péri, si elle eût été réduite aux secours tardifs & incertains de la foible raison. Mais le sentiment plus prompt que l'éclair, aussi vif & aussi pur que le feu, dont il émane, pousse une femme à travers les flammes, fait qu'elle s'élance au milieu des flots pour sauver son enfant; il fait plus, il la porte à remplir avec une patience qu'on n'admire pas assez, & même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes & les plus pénibles.

La sagacité avec laquelle M. Roussel a développé le caractère physique & moral de la femme, l'élégance avec laquelle il en a tracé le tableau, m'ont entraîné malgré moi, & m'ont fait donner à cette partie

de mon Extrait une étendue beaucoup plus considérable que ne le comportoient les bornes que je suis accoutumé de me prescrire. Je vais présenter d'une manière plus rapide les autres idées neuves & fines qu'on trouve dans son ouvrage.

Les femmes n'ont pas un tempérament si varié que les hommes, ou, pour mieux dire, elles ont toutes le même. Leurs solides spongieux & mous, leurs vaisseaux plus ramifiés & plus déliés, ne peuvent admettre que des humeurs très fluides. De ce rapport des solides & des fluides, il doit résulter un caractère de fraîcheur & de vie, qui est l'annonce indubitable de la plus parfaite santé : d'où il paroît que le tempérament qu'on appelle sanguin est, en général, celui des femmes. Tout s'altère dans la nature, & ces altérations sont plus ou moins rapides. Le tempérament des femmes est sujet, comme tout le reste, à éprouver des altérations infinies. M. Roussel n'a pas cru devoir traiter dans cet ouvrage de celles qui constituent l'état de maladie, il se réserve de les discuter dans un Traité particulier. Il a cru devoir s'arrêter aux variations qu'éprouve le tempérament des femmes pendant le cours de leur vie, sans que leur santé proprement dite en soit notablement altérée; & l'on sent que ces variations doivent, pour être apperçues, être considé-

rées dans des époques où elles deviennent sensibles par leur somme.

Ces altérations sont presque nulles jusqu'à l'âge de puberté. Cette époque brillante, qui arrive plutôt pour les femmes que pour les hommes, peut être accélérée ou retardée par des causes morales, comme le prouve la différence qu'on observe à cet égard entre les filles de la campagne & celles des villes. C'est alors que la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, & à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante, le degré de perfection qu'elle exige. Son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siège, & différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, & l'autre le nourrit, l'augmente & le fortifie. Alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi & se modifie : elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différents organes qui leur sont soumis. Le principe actif, ou la force intérieure qui opère ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties de la consistance, de la chaleur & du coloris. Tout

s'anime alors dans la femme : ses yeux , auparavant muets , acquierent de l'éclat & de l'expression : tout ce que les graces légères & naïves ont de piquant , tout ce que la jeunesse a de fraîcheur , brille dans sa personne. De ce nouvel état , il résulte en elle une surabondance de vie , qui cherche à se répandre & à se communiquer.

Lorsque le vœu de la nature est rempli , elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but : la femme perd peu à peu de son éclat ; la force expansive dont les organes tiroient leur coloris & leur forme séduisante , diminue , se ralentit ; & une flaccidité désagréable succéderoit à la souplesse & à la fermeté élastique dont ils étoient doués , si cet embonpoint qu'amene ordinairement l'âge adulte ne les soutenoit , & n'en imposoit par un certain air de fraîcheur. La nature tâche d'en tirer parti ; elle ranime par intervalles l'éclat de la femme ; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs sous ses pas pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin , ne pouvant plus la défendre contre les impressions destructives du temps , & la tenant quitte de tout envers l'espece , elle abandonne à son individu l'usage des derniers moments qui lui restent. Mais enfin la vieillesse , qui est toujours plus hative pour la femme que pour l'homme , vient tout flétrir

& tout détruire : l'impulsion vitale qui animoit tous ses organes, se concentre vers l'intérieur, & se fait à peine sentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur servoit de support se dissipe, & les abandonne à leur propre poids; d'où résulte un affaïssement général, qui défigure la femme par les mêmes choses qui l'embellissoient autrefois. Parmi les débris dont elle est entourée, les cheveux, que l'homme perd de bonne heure, se montrent encore chez elle, & font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout-à-fait la flexibilité qui faisoit leur caractère, & qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore & vieillit à sa manière.

M. Roussel passe ensuite à l'examen des moyens naturels qui conservent, & des causes accidentelles qui peuvent changer ou faire dégénérer le tempérament de la femme. Parmi les causes qui le conservent, il place au premier rang un travail modéré, auquel on ne supplée qu'imparfaitement par la promenade qui n'exerce que les parties inférieures du corps, laissant les autres dans l'inaction. Un travail excessif, peu proportionné à leurs forces, peut accélérer la vieillesse & détruire leurs charmes : mais l'excessive indolence nuit encore plus à leur santé; c'est elle qui est la principale source de tous les symptômes nerveux auxquels

sont si exposées les femmes qui abusent de leur opulence, & chez lesquelles l'oisiveté & les passions ont altéré la sensibilité primitive. Les mêmes raisons qui éloignent les femmes d'un travail violent & soutenu, leur interdisent les travaux plus dangereux encore d'une étude suivie. Le jeu, en produisant la paresse, & en tenant l'ame dans des secousses alternatives de crainte & d'espoir, ne porte pas moins de trouble dans les fonctions animales; il ressemble en cela à toutes les autres passions fortes.

Mais, parmi les sources les plus fécondes des dérangements de l'économie animale, il faut placer l'abus des aliments & des boissons: M. Roussel en fait connoître tous les inconvénients, encore plus considérables pour les femmes que pour les hommes. Ensuite il s'élève contre l'abus & le danger des cosmétiques, & des différents moyens qu'on a coutume d'employer pour perfectionner la taille; & c'est par-là qu'il termine la première partie de son ouvrage.

Il débute dans la seconde partie, qui traite des différences particulières qui distinguent les deux sexes; il débute, dis-je, par réfuter l'opinion de ceux qui ont cru voir quelque ressemblance entre les organes de la génération de la femme & ceux de l'homme. Il entre ensuite dans quelques détails anatomiques sur la structure de ces

parties. Il déduit de la différence de ces organes dans les deux sexes, & de leurs diverses fonctions, l'attrait invincible qui entraîne un sexe vers l'autre. Chaque individu, dit-il, a bien en lui les moyens de se conserver, mais non celui de se reproduire; il a besoin, pour ce grand objet, du concours d'un autre individu qui lui ressemble par son espece, & qui soit différent par son sexe. De ce besoin naît la dépendance réciproque des deux sexes. Notre auteur fait à ce sujet une assez longue digression sur la beauté, qu'il fait consister dans l'aptitude à bien remplir un objet utile & grand, fondée sur des rapports exacts & sensibles.

Aux convenances physiques que la nature a mises dans la femme pour exciter l'homme à se rapprocher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui, quoique opposées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premières: ces qualités sont la pudeur & la coquetterie. Elles sont comme deux ressorts qui agissent en sens contraire. L'une tâche de faire naître les desirs, que l'autre repousse pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme. L'une, par des amorces artificieuses, engage le combat, que l'autre tâche de faire durer, pour rendre la victoire plus douce & la défaite plus honorable. La coquetterie fait re-

chercher ce que la pudeur refuse ; & l'infailible effet de ces deux moyens ainsi combinés , est d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'on défend , & de l'autre l'ardeur de celui qui le poursuit.

Après avoir exposé les moyens sur lesquels la nature a établi son plan , & les mesures qu'elle a jugé à propos de prendre pour parvenir à ses fins , M. Roussel entre dans le détail des fonctions qui , dans la femme , concourent à l'acte de la génération ; & d'abord il recherche quel est le principe du flux menstruel. Il croit qu'il n'est pas impossible qu'il n'y ait quelques rapports entre les révolutions de la lune & le flux périodique de certaines femmes , chez lesquelles il semble suivre l'ordre des phases de cet astre ; & quoiqu'il pense que , dans l'état naturel des choses , le sang menstruel ne diffère point de celui de la masse générale de laquelle il derive , il est cependant porté à croire qu'il peut arriver , dans certaines circonstances , qu'il acquiere dans la matrice un degré d'exaltation qui peut le rendre capable des effets pernicieux qu'on lui a attribués quelquefois.

Les vaisseaux de la matrice , & quelquefois ceux du vagin , paroissent être les sources immédiates du sang menstruel. Il adopte sur la cause de son excretion , le sentiment proposé par M. de Bordeu , qui le regarde
comme

comme l'effet d'une action particulière de la matrice, secondée quelquefois par l'action sympathique des autres organes; effort qui produit la gêne de la respiration, les maux de tête, & divers autres symptômes, selon la diverse direction des mouvements spasmodiques. Il a sur l'utilité de cette évacuation une idée qui pourra paroître singulière à bien des lecteurs; c'est qu'il imagine qu'il a pu exister un temps où les femmes n'étoient point assujetties à ce tribut incommodé, & que le flux menstruel, bien loin d'être une institution naturelle, est au contraire un besoin factice, contracté dans l'état social. Les raisonnements sur lesquels il fonde cette conjecture, la rendent assez probable.

Quant à l'influence de la femme dans l'acte de la génération, il adopte entièrement le système d'Hippocrate, auquel on est enfin forcé de revenir, après s'être longtemps égaré dans une infinité d'hypothèses plus séduisantes que fondées. On sçait que ce médecin regardoit la semence, dans l'homme & dans la femme, comme un extrait de toutes les parties du corps. Il croyoit que la liqueur séminale de l'homme, mêlée avec celle de la femme dans la copulation, & arrangée par la nature ou par une *faculté génératrice*, formoit un nouvel être. En voulant rajeunir cette doctrine,

M. de Buffon n'a rien ajouté à sa solidité par les accessoirs dont il l'a revêtue : notre auteur a cru devoir rejeter les ornemens superflus dont il l'avoit décorée, & les explications précaires qu'il y avoit jointes. Il réfute aussi les différentes opinions qu'on a proposées jusqu'ici sur cette fonction importante & obscure. Il aime mieux supposer que la semence est une matiere animalisée, dont chaque partie est capable de devenir un centre d'activité, comme chacun des morceaux d'un polype peut devenir un polype. Cette matiere lancée dans la matrice s'y attache en totalité ou en partie : cet organe, frappé par la sensation qu'il desiroit, & que la présence de cette matiere lui procure, s'en empare aussi-tôt, y ajoute ce qui lui manque pour former un fœtus, le couvre des enveloppes qui doivent le mettre à l'abri des accidents, & concourir avec les autres moyens à lui donner le degré de perfection qu'il y doit recevoir. On ne peut pas douter que la matrice ne soit un organe actif, doué d'un instinct particulier, inexplicable, lequel non-seulement ajoute à la matiere fournie par le mâle, mais encore la modifie, l'arrange d'une maniere relative & convenable à chaque espece. M. Roussel est persuadé que la disposition morale où se trouve la femme dans l'acte de la copulation, a beaucoup de pouvoir dans la

formation du fœtus, soit pour modifier de différentes manieres sa constitution physique, soit pour déterminer le caractère & la trempe de son esprit. Il croit même que le fœtus doit participer aux affections de la mere après la conception : il est devenu une partie de son individu ; elle l'a associé à son être ; elle lui fournit la matiere propre à le nourrir & à le faire croître ; il vit autant de la vie qu'elle lui communique , que de la sienne propre.

Nous ne suivrons pas M. Roussel dans ce qu'il dit sur les phénomènes de la grossesse, sur le terme naturel de l'accouchement, sur l'accouchement naturel, ni sur l'allaitement des enfans ; ses idées sur tous ces objets perdroient trop à être abrégées : d'ailleurs ce que j'ai rapporté de ses opinions, & de la maniere dont il les présente, suffira sans doute pour engager le lecteur à recourir à l'ouvrage même ; ouvrage qu'on liroit avec le plus grand plaisir, quand la doctrine qu'il contient ne seroit pas établie sur les fondemens les plus solides, par le charme que l'auteur a sçu repandre dans son style, & par le ton de philosophie dont il a assaisonné ses observations.



L E T T R E

*De M. PICQUÉ, docteur en médecine à
Avezac en Nébouzan, sur les tempé-
raments en général, & sur quelques idiosyn-
crasies particulières.*

MONSIEUR,

L'amour de l'humanité fait qu'on écoute toujours avec indulgence ceux qui travaillent pour elle. On applaudit au succès : on applaudit même au simple desir. J'oserais donc vous parler de choses que je crois importantes : peut-être ne serai-je pas utile ; mais du moins je souhaite l'être avec ardeur. C'est mon unique but.

Parmi le nombre infini de connoissances que doit réunir un médecin, celle des tempéraments est une des plus nécessaires & des plus difficiles à bien saisir. M. Clerc a semé sur cette matière des doutes brillants, qui peuvent fournir des réflexions solides si on les approfondit. Avant lui Van-Helmont avoit voulu détruire les anciennes divisions des tempéraments ; mais ses déclamations n'instruisoient pas : elles étoient par conséquent inutiles & ridicules.

On a considéré les tempéraments sous quatre points de vue principaux, qu'on a peut-être voulu trop distinguer les uns des

autres, & dont sans doute les dernières nuances se rapprochent & se confondent ensemble; ce sont des anneaux séparés dont la réunion forme une chaîne continue: mais il y en a certains qui ont une plus grande liaison entr'eux; & l'on range dans une même classe, & sous la même dénomination, tous ceux qu'un grand nombre de rapports bien marqués semble rapprocher davantage, & presque identifier.

Dans tous les temps les médecins ont avancé que certains tempéraments étoient plus sujets à certaines maladies; Pitcarn même a prétendu que les tempéraments n'étoient autre chose qu'une disposition primitive & indélébile à telles ou telles maladies; & cette opinion paroît être aussi celle du grand Boerhaave. Ce que l'imagination avoit avancé, l'expérience le confirme: tous les jours dans la pratique nous voyons la vérité de cette assertion. Ce que le raisonnement & l'observation réunis attestent & démontrent, tout esprit juste doit l'admettre & le croire. Mais comment reconnoître le vrai tempérament d'un malade qu'on voit pour la première fois? C'est là le nœud gordien. Ne le coupons cependant pas comme Alexandre: tâchons de le dénouer. Le temps & la patience viennent à bout de tout.

Si l'on pèse attentivement toutes les no-

tions que fournit l'examen réfléchi du sexe ; de l'âge , de l'éducation , du genre de vie d'un malade issu de tels parents , né & habitant dans un tel climat , sujet à telles maladies antérieures ; & qu'on les combine avec les inductions qu'on peut tirer du caractère de son esprit , de l'habitude de son corps , de l'inspection de son visage , de l'état de son pouls , de la quantité & de la qualité de ses excrétiions ordinaires , des symptômes qui accompagnent la maladie actuelle : je crois réellement qu'on saisira avec exactitude & précision son vrai tempérament.

J'arrive chez une jeune demoiselle que je n'avois jamais vue , qui étoit née & qui habitoit au pied des Pyrénées. Sa physionomie étoit animée ; ses yeux grands , bleus & brillants ; son coloris d'un beau rouge incarnat ; ses cheveux blonds ; ses veines larges & bleues ; son pouls plein & rapide ; ses urines en petite quantité. Je l'interroge : ses réponses sont pleines de sel & de délicatesse : l'esprit le plus vif & le plus juste perce à travers ses moindres paroles. Les principaux symptômes de la maladie actuelle étoient soif , chaleur , mal de tête , insomnie , oppression , toux , point au côté. Les maladies précédentes avoient été la rougeole , la petite-vérole , des rhumes , des ébullitiions de sang , des fièvres éphé-

meres. Les parents avoient quelque signe du tempérament bilieux , & presque tous ceux du tempérament sanguin. Pouvois-je ne pas conclure que le sien étoit marqué au même coin ? Ainsi j'avois une idée juste, claire & précise du tempérament de la malade , qui me conduisoit comme par la main à la connoissance du caractère de la maladie , & des remedes propres à la combattre & à la détruire.

Voilà la marche que j'observe toujours dans mes recherches sur la nature des dérangemens morbifiques que je dois attaquer & vaincre. Le tempérament fixe mes premiers regards : c'est un fil salutaire qui guide mes pas dans le dédale obscur & tortueux que je vais parcourir. Telle est aussi la route que nous trace l'immortel Boerhaave. Un médecin , dit-il , arrive vers un malade ; il ne connoît encore rien de la maladie : il doit cependant en rechercher nécessairement la cause prochaine ; & c'est d'abord sur le tempérament qu'il doit porter sa vue. Obéissons à ces préceptes , ce sont ceux de la nature.

Il est vrai que tous les tempéramens ne sont pas aussi marqués & aussi évidens : on en trouve dont les nuances sont si légères & si délicates , qu'elles échappent presque aux yeux les plus clairvoyans ; mais alors même , si la justesse & la sagacité

séparent tous les points disparates & combinent tous les rapports analogues, on voit la lumière dissiper insensiblement les ténèbres ; & l'on parvient enfin à saisir la vérité, lors même que dans le principe on n'espéroit pas d'arriver à la vraisemblance.

Mais c'est avec la plus grande circonspection qu'on doit agir, sur-tout dans les cas épineux. Il est essentiel de tout voir, & de bien voir tout. Rien n'est bas, rien n'est minutieux. Il faut saisir les grandes choses, sans négliger les plus petites. La moindre inexactitude peut nous mener à l'erreur. Le malade en est la victime ; & le médecin honnête-homme sent le remords semer à pleines mains l'amertume dans son cœur.

Il me semble cependant, Monsieur, qu'il faut tâcher de ne pas généraliser trop les principes. Peut-on toujours les appliquer sans gêne à tous les cas individuels ? Non sans doute. Alors l'homme vraiment observateur les restreint, les modifie, les abandonne même quelquefois. Il sent & l'étendue immense de la science, & l'étroitesse de son esprit ; interdit, il hésite, il s'arrête ; & j'aime mille fois mieux l'aveu ingenu de son ignorance, que le vain étalage d'une fausse & frivole érudition.

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'après les travaux les plus pénibles, on se trouve n'avoir rien fait ? On observe, on étudie,

on combine, on établit des principes, on tire des conséquences : le raisonnement pense bâtir un système sur des fondemens que l'expérience croit avoir posés ; mais un atôme avoit échappé ; on l'apperçoit ; tout change ; tout s'anéantit ; l'ouvrage n'est plus rien, & l'artiste est bien peu de chose. Souvent la nature se cache à nos yeux, élude nos recherches & se joue de nos efforts.

Ce que je dis, je l'ai vu, je l'ai éprouvé dans une infinité de circonstances. Je ne parlerai aujourd'hui que des faits qui sont relatifs à l'idiosyncrasie des différens individus.

Chaque homme a une constitution propre, qui, sous certains rapports, a une analogie étonnante avec celle de son voisin, & qui sous d'autres s'en éloigne totalement. Ces dissemblances s'annoncent souvent d'elles-mêmes ; mais quelquefois elles fuient, elles échappent. Ce qu'on voit n'est pas ce qu'on croit voir ; & ce qui est réellement, voilà ce qu'on démêle le moins : alors on ne marche qu'en tatonnant, & l'on ne s'instruit que par ses propres fautes.

Dans une fièvre putride épidémique qui régnoit, il y a quelque temps, à Saint-Arroman, j'éprouvai les plus heureux effets des saignées blanches & des lavemens simples ou adoucissans. Deux fois néanmoins ces

remedes tromperent mes espérances. Je fus obligé d'en abandonner l'administration, & je ne sçus saisir aucun signe qui pût m'apprendre une autre fois à démêler les mêmes singularités.

La maladie régnante attaque une jeune fille d'un tempérament bilieux, bien constituée, & accoutumée aux pénibles travaux de la campagne. J'ordonne des saignées blanches : à peine les pieds sont-ils dans l'eau, que le sang reflue à la tête, & occasionne une céphalalgie cruelle. On cesse le bain des jambes, & bientôt ces nouveaux symptômes cessent d'eux-mêmes. Le lendemain on réitere le pédiluve : la même scene se représente encore, & se termine de même. J'arrive : on me raconte le fait. On renouvelle les saignées blanches en ma présence : voici ce que je découvris. L'impression de l'eau, quoique chaude, occasionnoit une légère constriction dans les muscles & les vaisseaux des extrémités inférieures : la malade l'annonçoit ainsi ; & d'ailleurs l'eau du chaudron paroissoit descendre un peu l'instant d'après l'immersion. Le pouls devenoit plus rapide & plus tendu au bras & aux tempes ; le coloris étoit plus brillant, & les yeux plus animés. Quelque temps après qu'on eut cessé le bain des jambes, & que la malade eut été couchée, tout revint à son premier état.

Dans la même épidémie, des lavements simples, des lavements huileux, des lavements composés avec une décoction de mauves, occasionnerent constamment des tranchées à un jeune homme bilieux & robuste, qui supportoit très-bien l'action des purgatifs, même un peu forts. Après qu'il venoit de prendre un lavement, on sentoît évidemment son abdomen se gonfler & se tendre sous la main, & un moment ensuite son pouls devenoit plus petit & plus vîte. Cet état duroit quelque temps encore après qu'il avoit rendu le lavement : puis le calme revenoit peu à peu.

Plus on pratique, plus on apperçoit de cas individuels qui s'éloignent de la règle générale, & qui souvent mettent en défaut la sagacité de l'observateur. J'espère, Monsieur, que vous me permettrez d'en rapporter encore quelques-uns. Soyez indulgent si je suis importun ; mais il me semble qu'en médecine on ne sçauroit trop entasser des faits. Quelques rayons épars donnent à peine une foible lueur ; réunis au foyer du miroir ardent, ils peuvent même produire un embrasement considérable.

Une jeune demoiselle d'un tempérament bilieux, d'une constitution robuste, attaquée d'une fièvre putride des premières voies, prit le tartre stibié : il n'occasionna ni évacuation, ni nausées, ni mal-aise. J'ar-

rive : tout indiquoit la nécessité d'évacuer par haut. Je réitere l'émétique à haute dose : il n'y eut point d'évacuation encore ; mais la malade sentit augmenter son mal , & je le vis. Lorsque l'estomac s'oppose à l'effet des vomitifs , c'est d'un mauvais augure , dit M. Bordeu ; & il faut se bien garder d'insister trop sur ce remède , suivant la remarque de M. Ferrein. J'abandonnai donc cette voie , & j'eus recours aux cathartiques. Le premier n'opéra presque point ; mais après son action la bouche fut plus mauvaise , la langue se chargea davantage , la soif devint plus pressante , il y eut des grouillements d'entrailles , & le pouls parut intestinal bien marqué. C'étoit le 6 : le 7 tout étoit encore dans le même état. Je laissai pendant quelques jours à la nature le soin de combattre & de détruire l'ennemi ; mais la nature ne fit rien. Je crus devoir aider son action : je fis passer un cathartique actif qui produisit quelques évacuations ; mais le ventre se tendit , la respiration devint gênée ; le pouls fut petit , vite , serré. Tous les signes qui annoncent la saburbe des premières voies subsistoient néanmoins encore. Après deux jours de repos , je présurai que des laxatifs très-doux opéreroient bien. Le 13 j'employai la manne & la moëlle de casse dans une légère décoction de polypode de chêne :

les déjections furent copieuses ; & le soulagement marqué. Je réitérai encore deux fois le même remède ; le succès fut toujours égal, & la santé revint à grands pas. Depuis cette époque, dans le besoin, c'est à ce purgatif que cette demoiselle a recours, & elle s'en trouve bien. Veut-elle en substituer quelqu'autre, veut-elle seulement y faire quelque légère modification, ses espérances sont frustrées ; il faut revenir à la première formule.

Une santé ferme & constante avoit toujours été l'apanage d'un bon laboureur, dont le tempérament étoit sanguin & la constitution robuste. A peine, jusqu'à l'âge de cinquante ans, connoissoit-il même de nom les médicaments. L'orage vint interrompre ce calme heureux, & le mal troubla le cours de ses jours sereins & tranquilles. Il y eut des indications pour évacuer ; mais ce fut en vain que j'employai l'émétique, les purgatifs de toutes les classes, les lavements. Néanmoins, malgré les efforts du mal, malgré les secousses des remèdes, la nature prévalut & la fièvre se calma. Il restoit encore beaucoup de foiblesse & d'impotence. J'ordonnai des pilules avec égales parties de rhubarbe choisie, de racine sèche d'aunée & de bon quinquina, à la dose de demi-gros. Qu'arriva-t-il ? des déjections étonnantes. Peut-être étoient-elles l'ouvrage

de la nature seule ? Je suspens l'usage de ce médicament : le ventre est resserré. Peut être la rhubarbe seule produit-elle toutes ces évacuations ? Je l'emploie ainsi : rien ne paroît. Je réitere les pilules : les selles sont encore très-copieuses , & le malade guérit.

Mais les deux remèdes qui nous montrent le plus de variétés dans leur opération , ce sont sans contredit le lait & l'opium. Comme je vais toujours lisant , toujours questionnant , toujours écrivant , je ne finirois jamais si je voulois rapporter toutes les singularités que me fournissent sur leur usage ma mémoire & mes tablettes. Je vais donc parcourir légèrement ce qui regarde l'un & l'autre ; & je ne chercherai qu'à crayonner avec fidélité les exemples que je vais donner , & à les présenter sous leur vrai point de vue.

De cruelles insomnies accabloient une demoiselle d'un tempérament mélancholique , & sujette de tout temps à un asthme sec dont les accès étoient & très-fréquents , & très-violents. On lui ordonne l'opium : elle le prend à la dose ordinaire : il n'opere rien. On en augmente un peu la quantité : toute la nuit elle fut d'une gaieté délicieuse : les propos légers , le ris , le chant , la danse , elle invoquoit tous les plaisirs honnêtes , les savouroit tous , & les inspiroit à tous les assistants. Peut-être que si l'on eût forcé

un peu plus la dose, un sommeil profond en auroit été le fruit ? Cela se peut ; mais on ne le fit point.

Une fièvre inflammatoire, accompagnée d'un rhume affreux & de saburre abondante dans les premières voies, accabloit un bourgeois d'un tempérament bilieux. Je mis en usage tout ce qui me parut propre à combattre l'ennemi : mais le mal ne diminuoit pas encore ; & ce qui inquiétoit le plus, c'étoit une insomnie cruelle & continue. Le sirop de pavot blanc ne produisit aucun effet : le laudanum solide échauffa beaucoup : le laudanum liquide donna des nausées pendant vingt-quatre heures. Le sommeil ne reparut que lorsque la fièvre eut totalement cessé.

Dans une dyssenterie épidémique qui régnoit à Avezac il y a un an, & dont le vrai traitement consistoit dans l'ipécacuanha, la rhubarbe, les acides & les délayants ; une femme d'environ soixante ans, d'un tempérament bilieux, & sujette depuis longtemps à un rhumatisme goutteux, ne trouva de soulagement que dans l'usage des narcotiques. Le sommeil n'étoit ni plus profond, ni plus tranquille ; mais les tranchées cessoient, les déjections s'arrêtoient, & pendant vingt-quatre heures le calme le plus heureux succédoit à la situation la plus critique. Enfin, en augmentant peu à peu la

dose des somnifères, on vit s'évanouir tout-à-fait cette cruelle maladie. Est-il étonnant, dira-t-on ? Tant d'auteurs ont fait l'éloge des calmants dans la dyssenterie ! Qui n'en a vu de bons effets dans de pareilles circonstances ? Eh bien ! prenons qu'ordinairement le laudanum soit un remède héroïque dans le flux de sang. N'est-il pas vrai que chaque épidémie a un caractère particulier ? N'est-il pas démontré que souvent ce qui convient à l'une est très-nuisible à l'autre ? Je l'ai lu dans tous les bons ouvrages, je l'ai vu dans plusieurs épidémies qui ont régné dans quelques villages de mon district, mais jamais plus évidemment que dans l'épidémie qui affligeoit, il y a deux ans, Escala & Molere, petits hameaux distants d'environ une lieue l'un de l'autre ; & ici & là tous les signes annonçoient une vraie fièvre putride des secondes voies : cependant le camphre & le quinquina produisoient de très-bons effets à Molere, & nuisoient beaucoup à Escala. C'étoit tout le contraire de la crème de tartre, des tamarins & du petit-lait : les malades d'Escala les supportoient à merveille, & en étoient très-soulagés ; & ceux de Molere sentoient leurs maux s'aggraver par leur usage. Mais à quoi aboutit cette digression ? A ceci uniquement. Dans la même épidémie, telle dyssentérique employa vainement les remèdes

medes qui réussissoient si bien aux autres, & elle fut foulagée & guérie par les opiatiques, qui ne produisoient aucun bon effet chez les autres malades : donc son tempérament s'éloignoit de la regle générale ; & c'est dans son idiosyncrasie qu'il faut chercher la cause de la bizarrerie dans l'opération de ces remedes.

On voit une infinité de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout tempérament, qui ne peuvent supporter l'usage du lait ; aux uns il donne des aigreurs, aux autres des tranchées ; à ceux-ci il occasionne la diarrhée, à ceux-là la constipation. Mais il est sur-tout deux especes de maladies dans lesquelles on l'ordonne très-fréquemment, & dans lesquelles il devient souvent très-nuisible : ce sont la phthisie & les vapeurs. Combien de fois, après avoir ordonné ce remede avec la plus grande confiance, n'ai je pas été obligé de l'abandonner, parce que je voyois, par son usage, le mal augmenter à vue d'œil ! Il est bien vrai cependant que dans ces cas ce n'est pas toujours l'idiosyncrasie qui est la vraie source de ces anomalies : on doit accuser souvent d'autres causes très-évidentes, comme les caprices de l'esprit, la foiblesse de l'estomac, la tendance générale des humeurs à l'acidité, l'usage habituel du vin ou des liqueurs spiritueuses. Mais c'est au médecin

à percer jusqu'à la vraie cause de ces variétés : c'est à l'homme de la nature à saisir, à connoître, à distinguer ce qui est la suite nécessaire de la constitution propre de l'individu d'avec ce qui n'est réellement que l'effet de la maladie ou d'un régime vicieux. C'est à ces traits qu'on peut juger que les disciples de la nature sont vraiment les maîtres de l'art.

Quelquefois, il est vrai, Monsieur, l'on croit avoir découvert une idiosyncrasie particulière, & ce que l'on apperçoit dépend uniquement du concours des circonstances actuelles. Les circonstances changent, & tout change avec elles. Telle constitution qu'on croyoit propre, individuelle, singulière, rentre dans la classe des tempéraments vulgaires. L'observateur est surpris de s'être trompé ; mais il a acquis un degré de défiance de plus, & c'est un grand avantage pour lui & pour ses malades.

Un ecclésiastique d'un tempérament pituiteux, âgé d'environ soixante ans, à la suite d'un rhume, eut besoin d'être purgé. Le chirurgien fit passer une potion ordinaire : elle n'opéra point : une plus forte occasionna quelques tranchées, mais sans évacuation. J'ordonne une légère dissolution de casse & de manne dans une verrée de tisane béchique : il paroît des déjections considérables. On réitere mon purgatif ; il

évacue encore beaucoup , & le mal dispa-
roît. Bon , me dis-je à part moi ; c'est en-
core ici une idiosyncrasie particulière ; &
aussi-tôt d'écrire sur mes tablettes , & de
noter ce cas en gros caractères. Quelque
temps après , nouvel amas de saburre chez
ce digne pasteur : nouvelle indication pour
évacuer. Mettons en usage le même remède
que la dernière fois. Il ne fera rien , objecte
le chirurgien. Vous verrez , lui dis-je , des
évacuations très-copieuses. A merveilles ,
répond-il en souriant malicieusement. Là-
dessus je fis une longue dissertation sur les
tempéramens généraux & l'idiosyncrasie de
chaque individu , & une formule très-courte.
Le malade prend la purgation ; mais pour
des évacuations , pas la moindre. Je reviens.
Qui fut bien surpris ? ce fut moi. Qui fut
bien content ? ce fut le chirurgien. Je ba-
lançois : je posois des principes : je tirois
des conséquences : je mettois à contribu-
tion tous les faits , & toutes les raisons que
me fournissoient ma mémoire. Non que je
rougisse de m'être trompé : il ne m'en coûte
rien d'avouer mon erreur & de me rétracter ;
mais je craignois que le malade ne fût
la victime d'un remède un peu trop actif.
Je flotfois encore dans cette incertitude ,
lorsque ce bon prêtre me dit d'un ton pé-
nétré : Au nom de Dieu , mon cher doc-
teur , raisonnez moins , & écrivez plus. Je

le fis : le malade guérit, & j'en fus bien aise.

Une autre fois j'avois vu chez un homme d'un tempérament phlegmatique les émétiques & les purgatifs blanchir sans effet, si vous en exceptez peut-être celui d'aggraver la maladie, & le vin d'absinthe chalibé produire des déjections copieuses. L'indication pour évacuer cette même personne se présenta quelques années après ; & moi d'ordonner le vin d'absinthe chalibé ; & le ventre de se resserrer, & le mal d'augmenter. Mon homme lui-même demande l'émétique : ce n'est qu'avec peine que je le lui permets ; mais son effet surpasse mes espérances & celles du malade. Sans autre secours il recouvre la santé, le plus précieux des biens, le plus prompt à s'envoler, & le plus lent à revenir.

J'espère, Monsieur, que ces deux faits suffiront pour faire voir avec quelle circonspection il faut agir en médecine. Souvent le raisonnement égare : quelquefois l'expérience elle-même trompe & séduit. Je l'ai vu plusieurs fois ; mais si je voulois écrire l'histoire de toutes mes bévues, le travail seroit trop long & n'instrueroit pas assez. Il ne faut pas ennuyer son lecteur, du moins lorsqu'on ne peut point lui être utile. Mais une chose utile peut-elle ennuyer jamais ? On le dit, & je ne le comprends pas : au

moins, je sçais très-bien qu'il est bon que quelqu'un ose avouer ses fautes, afin d'en empêcher d'autres d'y tomber. Les malheurs instruisent quelquefois mieux que les succès; & il est toujours agréable que ce soit ceux des autres plutôt que les siens propres.

OBSERVATION

Sur une suppuration du foie, accompagnée d'un squirrhe dans le pancréas, d'où l'on a tiré neuf pierres triangulaires de la même grosseur & grandeur, & compliquée avec une suppuration presque générale dans tous les viscères du bas-ventre; par M. FOURNIER, médecin des Etats de Bourgogne, &c.

Les maladies chroniques sont pour l'ordinaire si enveloppées, & les embarras des viscères qui les occasionnent prennent une tournure si bizarre, qu'on ne sçauroit découvrir leur véritable cause, ni déterminer d'une manière précise l'endroit qui a été premièrement affecté; d'ailleurs les différents tempéraments des malades, leur façon d'exposer leurs maux, & les symptômes qui paroissent sous diverses formes nous donnent souvent le change, & tout se réunit pour épaisir le voile qui couvre le dérangement des parties internes; c'est ce qu'on

verra dans l'observation suivante, accompagnée d'accidents très-particuliers, & d'un désordre général dans tous les viscères du bas-ventre.

La nommée Dubruel, âgée de trente-six ans, d'un tempérament assez délicat, se plaignit, au commencement du mois de Janvier, d'une colique qui, revenant par intervalles, se faisoit principalement sentir entre la région épigastrique & ombilicale, tirant du côté droit où répond le lobe inférieur du foie.

A cette colique succéderent, quelques jours après, deux autres douleurs, quelquefois moins vives, mais souvent très-violentes : elle rapportoit la première vers les vertèbres du dos, en passant par dessous l'estomac ; & se plaignoit de l'autre dans l'emplacement du mésentère.

Jusques-là, elle avoit supporté son mal avec beaucoup de patience, & avoit négligé d'y apporter quelque remède ; elle s'étoit seulement confiée à un chirurgien de la ville, qui avoit employé deux saignées, & autant de purgations sans aucun succès : on la soupçonnoit même d'être mélancholique & vaporeuse ; & on croyoit que l'absence de son mari, qui étoit en Espagne, ne contribuoit pas peu à augmenter son indisposition, & à en multiplier les accidents. Mais le mal ayant redoublé le 3 Février, &

la malade se sentant dans un abattement général, on songea sérieusement au secours, & je fus appelé le même jour pour en prendre soin.

Après l'avoir examinée avec toute l'attention dont je pouvois être capable, je trouvai une rénitence bien marquée dans la substance convexe du foie, & un gonflement profond & douloureux dans l'endroit du mésentère; la malade avoit encore un ictère général, un mouvement de fièvre lente, avec des frissons & des redoublements irréguliers.

Tous ces symptômes me firent juger qu'il y avoit une suppuration dans le foie, dont il seroit impossible de prévenir les funestes suites : mais je ne pénétrai point dans la cause qui occasionnoit cette douleur si vive vers le fond de l'estomac, & qui répondoit aux vertèbres du dos; je crus d'abord que la sécrétion interceptée de la bile dans la substance du foie, & une partie de la suppuration entraînée dans la masse des humeurs, & déposée dans les vaisseaux gastriques, pouvoient être non-seulement la source de cette vive douleur, mais encore de la jaunisse & du mauvais état où se trouvoit l'estomac, la malade ne pouvant supporter la plus légère nourriture, non-seulement par l'inquiétude qui en étoit inséparable, mais encore par la répugnance in-

vincible qu'elle avoit pour tous les aliments.

Je fixai mes premières indications sur la suppuration du foie, & m'attachai à calmer les douleurs, & à rétablir autant qu'il seroit possible les digestions. Pour remplir ces vues, après avoir procuré du repos à la malade par les narcotiques, elle fut d'abord purgée avec la décoction de racine de polypode de chêne où on avoit dissout deux onces & demie de manne; je lui ordonnai ensuite des bouillons de poulet avec les plantes chicoracées, le capillaire & les sommités fleuries d'hypéricum, qui étoient suivis dans la journée du petit-lait, où on ajoutoit une cuillerée de suc de menthe.

Ces légers remèdes ayant paru diminuer un peu la violence du mal, je fis prendre à la malade quelques gouttes de baume de la Mecque, & le lait d'ânesse deux fois par jour, qui passa très-bien pendant trois semaines; mais les redoublements devenoient plus forts, & se prolongeoient plus longtemps, malgré la teinture de quinquina que je donnois de temps à autre, plutôt dans la vue de soutenir son estomac, que dans celle d'en diminuer la source, de manière qu'il fallut abandonner le lait & tous les remèdes: les douleurs étoient insupportables, & ne cédoient que bien faiblement aux calmants qu'on étoit obligé de renouveler deux & trois fois dans la journée.

Les redoublements étoient si pressants & si vifs, qu'ils se succédoient les uns aux autres, & ne donnoient à la malade aucun moment de repos. La consommation étant parvenue à son dernier période, elle succomba à la continuation & à la violence de ses tourments, le 13 Mai de la même année.

J'avois déjà demandé avec instance, pour prix de tous mes soins, l'ouverture de son cadavre, qu'on m'avoit accordée; &, après y avoir procédé en présence de deux médecins & de trois étudiants en médecine, nous observâmes les dérangements suivans.

En premier lieu le foie étoit d'une grosseur prodigieuse, & se trouvoit attaché par une adhérence très-intime aux côtes.

En deuxième lieu sa face convexe présentait en différens endroits une suppuration abondante, principalement dans l'endroit de l'adhérence, où elle se trouvoit si étendue & si considérable, que la main élargie pouvoit à peine la couvrir: la matière purulente n'avoit point travaillé superficiellement, elle avoit pénétré toute la substance du foie, & en avoit gagné la face concave, dans laquelle on remarqua les mêmes vestiges de suppuration, sur-tout dans une grande portion où l'on trouva que l'endroit de l'adhérence aux côtes & de la grande suppuration de la face convexe aboutissoient.

Cet aboutissant tenoit encore à une grande masse qui se trouvoit logée au-dessous, & qu'on ne put jamais embrasser avec les deux mains : pour déterminer quel en étoit l'assemblage, il fallut le séparer du foie, ce qu'on fit en donnant légèrement, & sans déranger la situation des parties, de petits coups de scalpel dans l'endroit de l'attache & de la grande suppuration ; mais elle avoit si fort fusé, qu'il ne fut pas possible de pousser fort loin cette dissection ; à peine étoit-elle commencée, que le pus se répandit de tous côtés avec abondance, & qu'il se fit une ouverture d'où l'on tira neuf pierres de figure triangulaire, disposées de manière qu'elles y formoient une espèce d'édifice d'autant plus singulier, que leurs faces portoient extrêmement juste les unes sur les autres.

La séparation du foie d'avec la masse qui étoit par-dessous, parut alors dans son entier. On passa à l'examen de ce corps qui se trouve formé par l'assemblage de la portion antérieure du pancréas, qui, étant d'un plus grand volume & très-durcie, avoit gagné la face convexe du foie, & s'y étoit attachée ; elle avoit formé de pareilles adhérences avec le pilore, le duodénum, le mesocolon, le colon, la vésicule du fiel, & le rein droit qui commençoit à se ressentir de la suppuration ; car on y en observa

des traces sensibles. La veine-porte étoit devenue cartilagineuse. Toutes ces parties s'étant irrégulièrement réunies, étoient dans un désordre inexprimable, gonflées, squirreuses, carcinomateuses, totalement délabrées par la suppuration : les glandes mésentériques, spécialement celles qui sont près des vertèbres lombaires, étoient dans le même état, gypsées, squirreuses, suppurées, & si grosses, que leur masse, du moins de certaines, n'étoit pas différente de celle des œufs de poule, tandis que celles qui étoient plus éloignées des lombes, avoient seulement le volume des œufs de pigeon.

R E P L I Q U E

De M. GUILHERMOND, chirurgien du Roi en ses châteaux de Choisy, & ordinaire de madame la Comtesse d'Artois; à M. LAUGIER, docteur en médecine & en chirurgie de la Faculté de Montpellier, médecin à Corps en Dauphiné.

Il n'étoit pas nécessaire, Monsieur, de prétexter ni invitation ni défi de ma part, pour rompre le silence auquel vous vous étiez engagé : je n'avois pas prétendu, en vous exhortant à y persister, vous lier à votre promesse, ni vous interdire de mettre au jour les nouveaux moyens que vous

156 REPLIQ. DE M. GUILHERMOND,
pourriez employer pour venger vos observations des coups que je leur ai portés. Je vous avouerai qu'ils m'ont paru bien foibles ; & nos lecteurs jugeront facilement , sur ce qui me reste à vous dire , si vous êtes plus heureux dans votre Replique , que vous ne l'avez été dans votre premier exposé & dans votre Réponse.

Ce placenta enkysté , assez mal présenté d'abord , peut-être plus mal défendu ensuite , sur le compte duquel vous me reprochez d'avoir altéré la maniere dont vous étiez exprimé , ne me semble pas mériter une plus ample discussion ; & , sans considérer la nouvelle broderie que vous appliquez sur son vieux vêtement , je passe à votre femme de la Salle en Beaumont. Et à son égard j'ai à vous dire , 1^o que vous trouverez , Monsieur , dans l'art des accouchements de M. Levret , au commencement , trois ou quatre paragraphes qui vous convaincront de la fausseté de votre jugement sur mon assertion qui établissoit la possibilité de déterminer le degré de saillie de l'os sacrum par celui de l'applatissement du pubis , & de reconnoître le plus ou le moins de rétrécissement du détroit supérieur du bassin , par le plus ou le moins d'écartement des tubérosités des ischions. 2^o Que quand il seroit vrai que cette arme eût été puisée dans l'arsenal des possibles ,

il feroit inconféquent d'en conclure qu'elle est absurde. 3^o Que vous n'avez pas même cet avantage dans la petite portion de théorie, si toutefois le raisonnement qui suit mérite d'être appelé ainsi, que vous enfantez pour prouver ce qui n'exista jamais.

En effet, qui voulez-vous, Monsieur, qui croie que des membranes, les eaux étant formées, sur-tout après quatre jours de travail, ce qui n'est pas nécessaire, soient encore soutenues au-dessus du col & de l'orifice de la matrice, & que le fardeau de la grossesse n'occupât que la partie supérieure & latérale de cet organe ? Qui au contraire ne verra pas que vous avez tout confondu, la matrice avec le vagin, & que vous avez logé vos doigts & partie de votre main dans l'étendue de cette dernière partie, & non dans l'orifice de la première, qui étoit, je vous le répète, bordée par les membranes ? Qui ne sentira que cette charge cantonnée de la matrice, étayée par l'action d'un muscle qui depuis long-temps a perdu son existence, n'est qu'un être chimérique qu'il vous a plu de réaliser ? A qui persuaderez-vous que les défauts du bassin apportent quelque changement au mécanisme des parties qui sont en action pendant le travail de l'enfantement, & en changeant la marche ? Vous vous flattez cepen-

158 REPLIQ. DE M. GUILHERMOND;
dant d'avoir donné une bonne explication,
& d'avoir bien réfléchi.

Vous n'êtes pas plus heureux avec vos paralytiques, apoplectiques & dormeurs, qui n'ont & ne peuvent avoir aucun rapport avec votre petit cadavre. Qu'importe en effet que dans ces différents états ils aient la tête penchée, ou que leurs extrémités paralysées fléchissent sous leur poids dès qu'ils ne sont plus soutenus? En est-il moins vrai que lorsqu'ils mourront les mêmes extrémités seront étendues; que cet accident est commun aux hommes & aux animaux qui périssent ou qu'on égorge, même aux volatiles; qu'il est produit par la contraction convulsive des muscles? En est-il moins vrai que, quoique ces extrémités conservent de la souplesse plus ou moins longtemps, suivant les saisons, elles restent cependant étendues, & que cette contraction coopere conjointement avec le froid à la roideur qui s'en empare? Et à l'égard du fœtus, si, comme dans l'adulte, ses extrémités s'étendent lorsqu'il périt dans le sein de sa mère, comme il n'y a pas lieu d'en douter, comment voulez-vous qu'on vous accorde que vous avez trouvé celui dont est question comme amoncelé & pelotonné, sur-tout si, comme je le répète & l'affirme, la matrice qui contenoit tout le fardeau de

la grossesse, n'avoit pas perdu de la dilatation à laquelle elle avoit été portée?

Vous n'aimez pas, dites-vous ensuite, Monsieur, à être mon débiteur; & en conséquence vous rappelez une phrase de votre premier exposé, conçue en ces termes: « La disproportion de ce dernier (le » détroit) au volume de la tête étoit si considérable, que j'ai lieu de croire que je n'aurois pas été plus heureux avec le forceps » courbe; » & il falloit ajouter, Dont à la vérité je n'étois pas pourvu alors, qui la terminoit, & qui, rétabli comme j'ai cru le devoir, prouve que vous l'auriez employé si vous en aviez été pourvu, que vous ne sçaviez pas que la difformité extrême du bassin en interdisoit l'usage, & m'assure le droit de présumer au moins que vous auriez mieux réussi avec le tire-tête à bascule.

D'abord assez mal avisé pour taxer encore d'idée précieuse une vérité démontrée même dans l'observation de la femme du Glaifil en Champsaar, vous n'êtes ensuite ni plus clair, ni plus précis, ni plus exact pour constater un fait aussi extraordinaire que le seroit la mole volumineuse nichée dans la trompe droite de cette femme, que lorsque vous l'avez présenté. Car enfin, en admettant, comme vous paroissez le faire, l'élévation de la trompe pendant la grossesse, & la plaçant avec Roëderer

160 REPLIQ. DE M. GUILHERMOND,
sur la partie latérale antérieure du ventre ;
il est impossible que la mole qu'elle conte-
noit fût couchée sur le muscle psoas , avec
d'autant plus de raison , que , comme je vous
l'ai fait observer , cette trompe , qui éga-
loit à peu près le volume & la pesanteur de la
matrice après l'accouchement & la déli-
vrance , devoit reprendre sa situation trans-
versale ; il l'est encore plus que la matrice
inclinée à gauche pût masquer & effacer
une tumeur qui , versée à droite , étoit outre
cela antérieure à ce viscere. Il est évident
que le passage de Roëderer que je vous ai
cité détruit absolument votre assertion à cet
égard. Et à propos de ce passage , vous
osez me dire que vous ne sçavez pas si je
l'ai bien entendu ; mais il ne tenoit qu'à
vous de vous en convaincre ; vous aviez
sous la main mes premières Réflexions sur
cette observation , l'une desquelles portée
en substance , qu'en admettant que la trompe
ainsi chargée ait pu être élevée pendant la
grossesse de cette femme & prendre la di-
rection presque perpendiculaire , comme
dans les cas ordinaires , le corps qu'elle
contenoit devoit former sur la partie laté-
rale , & même un peu antérieure du ventre ,
une tumeur qui devoit excéder le niveau
du côté opposé , & dans le même point ,
de trois pouces ou environ. Eh bien , Mon-
sieur , l'ai-je bien entendu ?

Je

Je ne sçais pas d'ailleurs où vous avez pris que je vous ai dit, sur un certain placenta ramassé & cantonné que votre imagination vous a fourni, & que vous avez mis en scene, qu'il pût être le seul cas qui pût vous faire soupçonner que le corps que vous touchiez étoit un second enfant; je sçais de reste qu'il en est beaucoup d'autres. Je sçais aussi, & vous n'y répondez pas, que, dans la supposition d'un second enfant, la matrice doit être élevée au dessus de la région ombilicale. Je me souviens que vous avez dit que vous aviez porté la main dans la matrice pour délivrer cette femme: je crois qu'il est impossible, en se conduisant ainsi, de ne pas rencontrer le sac qui contiendrait un second enfant; & je ne doute pas sur cette nouvelle preuve, & sur toutes celles que je vous ai données, que l'idée que vous en avez eue ne soit évidemment fausse.

Je conviens à présent avec vous que les cicatrices, non pas de la membrane interne, mais celles qui terminent la suppuration de la matrice, ensuite de manœuvres indiscrètes & imprudentes, sont la cause fréquente d'accouchemens prématurés. Mais quel rapport cela a-t-il avec les tumeurs du col & du corps de cet organe? L'expérience ne confirme-t-elle pas tous les jours que les femmes qui sont dans cette dernière

162 REPLIQ. DE M. GUILHERMOND,
circonstance parviennent ordinairement à la fin de leur terme ? Comment cette assertion peut-elle donc être contraire à la raison , au bon sens , & à cette même expérience ? Ce qui y est contraire , Monsieur , c'est l'expansion de la matrice gênée , comme vous le dites , par un corps contenu dans une trompe mobile.

Vient ensuite que j'ai hardiment changé l'état de la question relativement à la circonstance où vous vous trouviez , & que j'ai fait abstraction de la facilité que vous aviez à porter la main dans la matrice. Mais j'aurai la même facilité pour introduire une main dans ce viscere pour en extraire ma mole , si la nécessité m'y contraint ; je terminerai cette opération sans aucun danger : dans la circonstance où vous croyiez être , au contraire , malgré cette facilité , elle étoit , je vous le répète , impraticable , sans y comprendre tous les accidents qui auroient été la suite d'une tentative aussi indiscrete.

Dites-moi à présent , pourquoi avez-vous mis en opposition , sur ce que je ne comprenois pas que cette femme n'eût jamais éprouvé qu'un peu de pesanteur , ces luxés & ces femmes dont les ovaires étoient obstrués ? Le ridicule que vous vous êtes donné , & que vous me reprochez mal-à-propos , cesse aujourd'hui , puisque vous convenez

qu'ils ont souffert. Mais il ne falloit pas vous en donner un autre en affirmant, comme vous le faites, qu'il n'y a que les ovaires enflammés qui fassent éprouver des douleurs vives, & qui mettent, comme je l'ai dit, les femmes à la torture; l'expérience confirme le contraire; & le *semi-prolapsus*, quoique par relâchement des ligaments, outre la pesanteur, occasionne toujours des tiraillements douloureux.

Qu'importe après cela que cette femme se soit trompée ou non? que le corps que vous avez touché fût une tumeur de la cavité de la matrice, ou non? Votre objet étoit de constater l'existence d'une mole dans la cavité de la trompe, & vous n'y avez pas mieux réussi.

Sur l'observation qui concerne madame votre épouse, vous commencez par établir, ce qui étoit contenu dans la dernière des premières réflexions que je vous ai adressées, que la cavité de la matrice s'agrandit & augmente en tout sens, quoiqu'elle ne soit pas occupée par le fardeau de la grossesse. Vous dites ensuite que, dans le cas où vous étiez, cette cavité étoit plus large que profonde, ce qui est absolument impossible. Et ne croyez pas, Monsieur, en avoir donné la preuve par ce que vous ajoutez ensuite: car enfin, si le fardeau de la grossesse s'est opposé à l'expansion de la matrice, c'est

sur une des parties latérales qu'elle a produit cet effet par pression, suite du contact immédiat : mais cette pression n'a pu avoir lieu sans rétrécir la cavité de cet organe d'un côté à l'autre, & produire un effet entièrement opposé à votre assertion, qui d'ailleurs n'est pas conforme à l'observation. Car la trompe, dont l'origine part des parties latérales du fond de la matrice, étant chargée du fardeau de la grossesse, doit s'élever & s'élève effectivement dans le ventre de la femme qui se trouve dans cette circonstance ; mais elle ne peut s'élever sans entraîner le fond de la matrice ; mais le fond de cet organe ne peut être entraîné sans qu'il ne s'allonge : sa cavité fera donc alors plus profonde que large, & elle conservera sa figure elliptique, que le renversement de la trompe dans cette cavité ne sera pas capable de lui faire perdre.

Quoi qu'il en soit au reste, il est toujours vrai que vous n'avez pu introduire que vos doigts & partie de votre main dans cette cavité, même lorsqu'elle ne contenoit qu'un pied & une jambe de l'enfant. Vous tirâtes sur ce pied, vous fîtes sortir la cuisse, & vous reportâtes la main pour aller chercher l'autre pied ; vous fîtes ensuite tourner le corps de votre enfant, & après vous reportâtes la main pour dépouiller la tête de la capsule qui empêchoit sa sortie, que vous

obtinées enfin en donnant à cette tête la situation la plus convenable. J'ai cru que la chose étoit impossible ; j'ai pris la liberté de vous le dire, & je croyois vous l'avoir prouvé : cependant vous persistez à soutenir que vous avez exécuté avec assez d'aisance toutes les manœuvres nécessaires pour terminer un accouchement aussi extraordinaire ; & vous dites que je n'ose heurter de front vos prétentions sur ce point. Je croyois bien, Monsieur, ne vous avoir rien laissé à desirer à cet égard ; mais, puisque vous ne trouvez pas que je me sois expliqué assez clairement, j'ai l'honneur de vous dire aujourd'hui, 1^o qu'il faut pouvoir introduire la main en entier dans la matrice pour pouvoir saisir les pieds ; car enfin, il faut pouvoir la fermer pour remplir cet objet, & la chose est impossible si elle n'y est pas toute entière. 2^o Qu'il est impossible de croire, & que vous ne persuaderez à personne, que si vous n'avez pu introduire votre main en entier dans la cavité de ce viscere lorsqu'elle ne contenoit que le pied & la jambe d'un enfant, vous ayiez pu l'y introduire lorsque le corps l'occupoit. 3^o Qu'il est impossible que le corps d'un enfant à terme pût se loger dans un vuide qui ne pouvoit admettre votre main, qu'il y pût tourner, & à plus forte raison sa tête. 4^o Enfin que je ne crois pas, & que per-

sonne ne croira , ou que l'enfant fût dans la trompe , ou que , s'il y étoit , il ait pu se loger , traverser & sortir par les voies naturelles qui ne pouvoient admettre votre main. Vous devez voir à présent que je n'évite pas le nœud de la difficulté : je me suis amusé ci-devant à le délier ; aujourd'hui , en imitant un homme célèbre , je le tranche. Quant à ma question sur la contraction nécessaire à votre trompe , elle est si naturelle , que cette imputation de ridicule dont vous la gratifiez tombe d'elle-même ; & mon étonnement sur ce que vous n'avez pas ondoyé sur le premier pied sorti , est fondé sur un précepte auquel on ne manque jamais dans les cas les plus simples d'accouchements par les pieds.

A l'égard de ce qui se passe au Brésil , relativement à ce qui s'est passé à Paris & en Gascogne , ces faits ne prouvent rien , sinon que parfois il s'est trouvé des Parisiennes & des Gasconnes douées des privilèges des Brésiliennes , & invinciblement que la matrice de ces filles avoit bien plus la faculté de s'étendre & de se développer pour contenir jusqu'au terme du part un enfant & ses annexes , que toutes les trompes des adultes ; & la contradiction que vous me reprochez sur le fait rapporté par Vésale n'est ni juste , ni fondée , puisque je n'ai point affirmé , & que j'ai simplement dit

que les trompes ne me paroissent pas, &c.

Toujours occupé à me trouver des torts, j'ai, selon vous, confondu la contractilité avec le resserrement. Mais, quand cela seroit, il n'est pas moins vrai que les parties latérales de la matrice ont plusieurs plans de fibres charnues dans toute leur étendue, qui leur procurent une action qui ne laisse rien à desirer pour le salut des femmes qui accouchent ; & que les trompes, occupées ou non, ne peuvent avoir que cette action vermiculaire dont vous convenez, seulement, à la vérité, dans l'état naturel.

Je ne sçais pas à présent si vous voyez la terre ; mais je vous vois, moi, dans un gouffre environné de brouillards si épais, qu'ils vous privent de la lumière.

ÉCLAIRCISSEMENTS

En Réponse à la Lettre de M. ICART, chirurgien ; par M. PUJOL, médecin de l'Hôtel-Dieu de Castres.

C'est donc sérieusement, Monsieur, que vous annoncez les ligatures de fil d'archal comme un grand secours pour la fracture avec fracas des os cylindriques. Vous ne soutenez pas cette prétention comme une idée purement théorique ; vous l'avez vue, dites-vous, mise avec succès en pratique par

feu MM. Sicre & Lapujade, chirurgiens de Toulouse. Quant au premier, souffrez que je venge la mémoire de cet habile professeur que j'ai connu très-particulièrement. Je puis vous protester qu'une idée aussi creuse ne lui est jamais venue dans l'esprit ; j'en atteste tous ceux qui ont assisté à ses cours d'opérations, où il ne manqua jamais de raconter ses faits de pratique, tant soit peu importants. Pour ce qui est de M. Lapujade, je n'oserois nier qu'il ne fût capable de pareille tentative : un homme qui ouvroit le bas-ventre dans le *volvulus*, qui usoit sans façon de pommades arsénicales pour les ulcères *cacoëthes*, & devenu célèbre autant par la témérité de ses procédés, que par leur bizarre singularité, peut bien avoir employé les ligatures en question ; mais qu'elles aient eu les succès brillants dont vous dites que vous avez été le témoin, voilà ce dont vous me permettez de douter : pour me le faire croire, vous auriez besoin de quelque chose de plus que de ces certificats officieux qui tombent si aisément sous votre main, & que vous sçavez si adroitement prodiguer dans toutes les occasions. Croyez-moi, nous pouvons mettre ce conte à côté de ce nez coupé, noyé dans un tas de boue, & réuni pourtant quelque temps après par M. Garengeot ; de ces deux doigts de la main, re-

tranchés d'un coup de poignard, ramassés par vous-même dans le milieu de la rue, & que vous parvîntes, avez-vous dit plusieurs fois, à rétablir dans leurs premières fonctions; & enfin de ce cheval écorché que vous fîtes couvrir si à propos d'une peau de mouton tué récemment, cheval admirable, qui, s'étant approprié la nouvelle dépouille, donna désormais une riche toison toutes les années.

Le traitement des fractures avec fracas, est un de ceux qui ont demandé jusqu'ici, de la part du chirurgien, le plus de lumières & de sagacité. Le grand objet, après avoir remis les os en place, est de les y maintenir sûrement. Pour cela on a imaginé des éclisses, des fanons, des boîtes de diverses sortes, des bandages plus ou moins compliqués, &c. Il faut, Monsieur, de la tête pour adapter avec justesse ces différents secours aux circonstances particulières: leur perfection & leur bonne administration ont beaucoup exercé la chirurgie moderne. Mais votre méthode lumineuse & simple va rendre inutile toutes ces recherches scientifiques: il n'y a qu'à bien serrer les os avec des lacs de fil d'archal. Ces liens solides mettent sans contredit à l'abri de tout nouveau déplacement, & le moindre maréchal peut exécuter aisément cette belle opération. C'est-là ce qui s'appelle une invention mer-

veilleuse. Après cela, vous êtes bien com-
plaisant de m'exhorter à *enrichir la chirurgie de mes rares secrets* ; votre découverte est un vrai trésor pour elle. J'avoue qu'elle passe ma portée ; & vous méritez bien mieux que moi sans doute le titre flatteur que vous voulez bien me donner de *conservateur des membres*.

Ce qui me fâche, pour le bien de l'humanité, c'est que vous vouliez restreindre votre admirable manœuvre à des cas purement imaginaires, & qu'on ne trouve pas dans la pratique. Vous n'approuvez, dites-vous, l'usage des fils d'archal, que *lorsque l'os se trouve entièrement dénudé des chairs, & même de son périoste*, c'est-à-dire, lorsque l'os cylindrique, qui est supposé fracassé, se trouve dépouillé dans tous les points de son contour des téguments, des muscles, des nerfs, des vaisseaux sanguins, & même de son périoste. Vous craignez sans doute, & avec raison, que ces parties molles & sensibles étant percées, déchirées, & ensuite irritées & étranglées par ces rudes ligatures, ne donnent lieu aux accidents les plus graves. Mais dites-moi, s'il vous plaît, quel est le genre de coups qui peut produire une plaie si singulière, & une dénudation de l'os si exacte & si générale ? Je veux bien pourtant vous passer la supposition, quelque inadmissible qu'elle me paroisse dans le

fait : dites-moi donc encore de quelle utilité pourroient être alors vos fils d'archal pour la conservation du membre fracturé ? Dans l'opération de l'anévrisme pour la ligature du tronc artériel, on ne fonde l'espoir qu'on a encore de conserver le bras que sur l'action des arteres collatérales qui demeurent intactes ; mais, par votre hypothèse, tous les vaisseaux de communication & tous les influx vitaux se trouvent détruits, la partie inférieure à la fracture ne tient plus à la supérieure que par quelques points osseux ; ne voyez-vous pas qu'elle est morte totalement, & sans ressource ? Cependant vous affirmez que, dans de pareilles circonstances, vous avez vu employer vos fils d'archal *avec succès*, & vous n'avez pas craint de faire imprimer dans un journal estimé cette assertion absurde. Ah, Monsieur, que je vous plains ! Quelle idée allez-vous donner au public de votre candeur & de votre capacité !

Disons les choses comme elles sont. Ce n'est que depuis la lecture de mon Mémoire que vous vous êtes avisé de restreindre votre méthode au cas chimérique dont nous venons de parler. Les os de l'avant-bras de M. la Boulbene, quoique très-fracturés, n'étoient pas, bien s'en faut, dénudés, ainsi que vous l'exigez aujourd'hui ; vous al-
liez pourtant, & vous n'en disconvenez pas,

vous servir de vos fils d'archal, si MM. Raymondon & Malébouche vos confreres, ne s'y fussent opposés vivement. Ces Messieurs éprouverent vos sarcasmes; vous me fîtes même part dans le temps de vos projets & de vos plaintes à ce sujet; & vous n'aurez pas oublié combien je vous parus éloigné d'applaudir à vos ligatures métalliques. M. Raymondon traita le malade, & parvint à le guérir en assez peu de temps. Je ne veux pas vous ôter la gloire d'avoir suivi ses pansements: bien loin d'être jaloux de votre louable assiduité, je vous félicite au contraire d'avoir été témoin oculaire de cette belle cure; mais, en vous appropriant à ce titre telle portion que vous voudrez de l'encens que j'ai donné à l'habile guérisseur de M. la Boulbene, avouez que ce militaire ne dut pas son salut aux efforts de votre génie; il est même clair, par les nouvelles restrictions que vous assignez à l'usage de vos fils d'archal, que vous êtes persuadé vous-même aujourd'hui que vos soins lui eussent été très-nuisibles.

Tout homme qui pense conclura de ce fait, confirmé par votre propre aveu, que, du temps de l'accident de M. la Boulbene, vous vous serviez encore de vos fils d'archal dans les fractures avec fracas, lors même que l'os n'étoit pas dénudé des chairs & de son périoste: donc lorsque, dans mon

Mémoire, j'ai attribué cette pratique à un chirurgien que par délicatesse je n'ai pas voulu nommer, vous n'aviez nul sujet de vous plaindre; & je n'ai rien dit, dans le fond, que votre Lettre ne justifie pleinement. Si vous ne vous servez plus de cette méthode, comme vous l'assurez, à qui en avez-vous l'obligation? Ne soyez point ingrat.

Cependant vous soutenez avec chaleur, & vous semblez même prouver, que le nommé Sandral, neveu de Seguiet, ne subit pas le traitement des fils d'archal, & qu'il mourut d'un accident étranger à la plaie de son bras, puisqu'on trouva du sang épanché dans la poitrine. Je ne discuterai pas la légitimité des certificats que vous alléguiez ici. Je n'étois pas, il est vrai, à Castres lors de cet événement; & quoique je ne fusse pas non plus sur *les bancs* de Toulouse, comme vous le dites malignement, je ne vous en ferai pas un procès. C'est d'après le récit de M. Lauger que je rédigeai cette observation qui me parut digne de remarque, & dont la vérité peut vous être confirmée, quand vous voudrez, par toute sa famille. M. Lauger étoit un citoyen très-intelligent, qui se mêloit d'administrer gratuitement aux pauvres les secours chirurgicaux, & qui a fait des opérations qui eussent fait honneur au meil-

leur artiste. Il fut le premier appelé pour Sandral , & ne voulut pas se charger de cette cure ; il fit mander des chirurgiens en titre. La ville de Castres , où vous vous trouvâtes alors par hasard , n'avoit pas encore le bonheur de vous posséder ; votre sort n'étoit fixé nulle part , & vous portiez successivement dans tous les lieux de la province vos pas incertains , & vos talents rares pour ce qu'on appelle *les opérations*. On vous conduisit à la hâte chez cet enfant ; & vous proposâtes vos fils d'archal avec une confiance qui vous attira celle des parents du blessé. M. Lauger se retira , en désapprouvant votre manœuvre projetée , & regarda dès-lors cet enfant comme perdu. Il apprit sa mort douze jours après , & ne manqua pas de l'attribuer tout naturellement à vos fils d'archal. Il peut se faire pourtant que les chirurgiens qui furent consultés ensuite avec vous , réussirent à vous détourner de votre dessein , & que vos ligatures n'eurent pas lieu : ce qui s'est passé depuis chez M. la Boulbene prouve cette possibilité ; mais , quand bien même cela seroit , l'erreur de M. Lauger , née de vos propres paroles , ne fait aucun tort à vos sentiments : on n'attribue rien à vos fils d'archal dont ils ne soient & dont vous ne les reconnoissiez aujourd'hui très-capables. J'ai pu moi-même ajouter foi à ce récit d'au-

tant plus innocemment, que vos propos m'avoient convaincu plusieurs fois qu'il ne contenoit rien que de très conforme à votre façon de penser. Au reste, si on lit dans mon Mémoire que Sandral mourut deux jours après sa blessure, c'est-là une erreur du copiste ou de l'imprimeur; l'un ou l'autre a pris *deux* pour *douze*. Cette légère inadvertance ne méritoit ni la rigueur de vos apostrophes, ni la faveur d'un certificat.

Ce qui me surprend sur-tout, c'est que vous ayiez pu faire entendre que je vous ai désigné nominément au public dans l'observation de Sandral: il est aisé de vous montrer le contraire. Trois chirurgiens, comme vous le dites vous-même, furent appelés pour ce blessé. On lit seulement dans mon Mémoire, que celui d'entr'eux qui mit en avant les ligatures du fil d'archal, étoit le même qui avoit proposé l'amputation dans l'observation précédente, dont le sujet est la fracture au bras du sieur Benezet: or, dans cette autre observation, vous pouvez voir que je fais appeler presque toute la chirurgie de Castres, & qu'un seul chirurgien, que je ne désigne en aucune façon, parla de l'amputation, & fut la cause que les parents alarmés manderent le rhabilleur. Pouvois-je prendre plus de précautions pour ménager votre amour-propre, & pour vous confondre avec vos confrères.

res ? Est-ce ma faute si , nouvel Erostrate , vous avez voulu vous illustrer à quelque prix que ce fût , en vous présentant sur l'arene , & en levant le masque dont je vous avois couvert si humainement ? Les gens attentifs sentiront que , dans un Mémoire où je prétends que les fausses manœuvres sont ce qui rend le plus souvent les amputations nécessaires , je ne pouvois éviter de prévenir le public contre les ligatures de fil d'archal , tandis que sous mes yeux , & dans une grande ville , un lieutenant du premier chirurgien du Roi tâchoit de les accréditer : je devois même articuler quelque chose de positif sur cette étrange manipulation , sans quoi les gens de l'art , surpris de sa nouveauté , eussent pensé peut-être qu'elle étoit le fruit de mon imagination échauffée.

Mais ce n'est pas tout : vous m'accusez d'avoir voulu , en rapportant l'observation du sieur Benezet , décrier toute la chirurgie de Castres. Sur quoi fondez-vous cette accusation ? Est-ce que vous croiriez que toute la chirurgie de Castres est renfermée dans votre personne ? Relisez l'observation , & vous y verrez que selon moi nos chirurgiens avoient donné à ce bras la situation & fait les pansements les plus convenables lorsque le rhabilleur arriva : j'ajoute que ce rhabilleur , que je représente comme un homme inepte & grossier, ne changea rien à la situation

tion du membre, & qu'il n'y fit que des applications mal assorties. Je me récrie enfin sur ce que les chirurgiens furent congédiés honteusement, & sur ce que cet homme eut, dans l'esprit prévenu du public, l'honneur de la guérison ; il ne faut qu'entendre le françois pour voir que je combats l'injuste préjugé du public, que j'attribue la guérison à la seule manœuvre de nos chirurgiens, & que je les venge même de l'effronterie de l'agreste charlatan.

Quant à l'observation du nommé Belboze, insérée aussi dans mon Mémoire, elle ne fournit pas matière à des inculpations assez graves contre vous pour que je n'aie pu vous y nommer avec toute décence. Je n'ai pas caché que je ne vis cet enfant qu'à son arrivée à l'hôpital, & quelques jours après son amputation. Comme cette opération fut suivie de la faillie de l'os & d'autres accidents très-graves, elle entroit naturellement dans le plan de mon Mémoire, & vous n'avez pu sans injustice me prêter des motifs de malignité. Nous devions traiter ce malade, de concert ; vous me fîtes donc part de ce qui s'étoit passé avant & pendant son amputation. Selon votre rapport, la jambe fracturée étoit déjà attaquée de gangrene lorsque vous fûtes appelé, & vous vous crûtes obligé de l'amputer dans la gangrene même. Je crus

que par ce procédé, qui étoit familier chez les anciens, vous aviez voulu comme eux prévenir l'hémorrhagie ; car je ne pouvois appercevoir ici d'autre nécessité. Aujourd'hui que l'on a tant perfectionné les moyens d'arrêter l'hémorrhagie, n'ai-je pas pu vous marquer en passant que c'étoit une faute en général de suivre la méthode antique ? Mais, comme c'est ici une opération à laquelle vous n'êtes pas à même de vous exercer souvent, & que c'est même la seule que je sçache que vous ayiez faite en ce genre, c'eût été déraisonnable de ma part de vous en faire un crime ; je n'y ai jamais songé. Pourquoi donc faire dire à votre certificat mendié chez vos subalternes de campagne, gens aussi intéressés que vous à pallier une faute commune, qu'il est faux que vous ayiez amputé dans la gangrene ? Les propos contraires que vous m'ont rendus alors, vous les rendîtes à M. Lévêque, & à bien d'autres personnes ; c'est même à cette prétendue nécessité d'anticiper sur la gangrene, que vous attribuâtes toujours la faillie de l'os. Comment votre cœur a-t-il pu souscrire à un bas artifice ? Vous me mettez en droit de ne vous en croire désormais que sur bonnes attestations.

C'est encore plus gratuitement que, pour prouver le besoin urgent de cette amputation, vous avancez aujourd'hui que la jambe

de Belboze avoit été réduite en *bouillie* par la chute d'une pierre de quarante quintaux, & qu'elle étoit entièrement sphacélée. Dans ce tableau, l'imagination paroît vous avoir tenu lieu de mémoire; du moins dans votre certificat il n'est pas dit un mot ni de vos quarante quintaux, ni de votre bouillie, ni du sphacele: j'use donc de mon privilege, & je persiste à croire que cette opération pouvoit bien n'être pas indispensable.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, vous auriez pu vous épargner les frais de cette nouvelle piece; votre certificat n'infirmé en rien mon observation. Je ne la rapporte uniquement, comme il est aisé de le voir, que pour prouver que la résection de l'os que je vous proposai, & qui vous parut une chose inouïe, auroit pourtant épargné bien des dangers & bien des longueurs au pauvre malade, sans compter qu'il eût pu dans la suite se servir d'une jambe artificielle, ce qui eût rendu sa vie beaucoup plus douce. Aujourd'hui que, mieux instruit, vous avez cru devoir passer condamnation sur ce fait essentiel, vous convient-il de relever par une atrocité deux circonstances indifférentes, que j'ai averti d'ailleurs ne rapporter que d'après vous-même?

Comme vous vous êtes attaché à me contester tous les faits, vous avez cru qu'il

falloit encore me contredire sur la longueur de la faille de l'os, longueur que j'ai estimée, par approximation, *à près d'un pouce*. Pour m'opposer un fait contraire, vous dites que la pièce d'os tombée par exfoliation n'a que trois lignes. Je ne veux pas vous chicaner sur vos dimensions; mais avez-vous voulu prouver par-là que la faille n'étoit en effet que de trois lignes? Le subterfuge n'est pas tolérable. D'abord la longueur de la faille n'augmente ni ne diminue le besoin de rescinder le bout d'os excédent; elle ne rend l'exfoliation ni plus ni moins difficile. En second lieu, les trois lignes de longueur qu'a pour le moins, selon vous, la pièce exfoliée, prouvent même que la faille étoit plus considérable; car il ne faut pas s'attendre que l'exfoliation se fasse net au niveau des chairs; le bout d'os restant présente ordinairement un cône plus ou moins pointu; qui n'est point matelassé, & l'usage de la jambe de bois devient impossible. C'est ce qui est arrivé à Belboze. Ce malheureux, qui s'est expatrié, étoit à Castres il n'y a pas six mois: les Sœurs de la Charité l'ont vu & pansé un grand nombre de fois depuis sa sortie de l'hôpital; elles vous diront qu'il marche toujours sur ses deux béquilles; le moindre froissement renouvelle les excoriations du bout de sa cuisse. Vous appelez cela être parfaitement

guéri? Vous êtes bien modeste de borner votre ambition à de pareils succès.

M. Louis a démontré, dans son Mémoire sur la Saillie de l'Os (a), que *la maladresse de l'opérateur ; ou sa mauvaise conduite, contribuent à cette saillie ;* & il prescrit une manipulation particulière pour prévenir ce fâcheux accident. Je vois bien que vous avez entendu parler des ouvrages de ce fameux chirurgien ; mais les avez-vous lus? Vous assurez qu'en faisant l'amputation de Belboze, vous tâchâtes de prévenir la saillie de l'os ; *en suivant la méthode de MM. Veyret & Louis*, auteurs que vous aviez vus cités conjointement, mais pour un autre objet, dans le cours de mon Mémoire. Ces deux chirurgiens font pourtant leur amputation d'une façon bien différente. M. Veyret (b) fait la section en deux temps, selon la méthode vulgaire, & ne parle même d'aucun moyen nouveau de prévenir la saillie de l'os : M. Louis, au contraire, blâme toute cette manœuvre, & dit formellement que la double section est inutile, qu'elle ne fait qu'allonger l'opération & multiplier les douleurs, sans la moindre nécessité (c). Ces deux méthodes,

(a) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, édition in-4°, Tome II, page 283.

(b) *Ibid.* page 357.

(c) *Ibid.* page 265.

vous le voyez , ne se ressembloit gueres ; vous ne pouvez les avoir suivies toutes les deux à la fois. C'est là une petite bévue qui fera douter de la sincérité de vos assertions , & qui prouve du moins que vous ne connoissez pas parfaitement les auteurs ni les méthodes de chirurgie.

Après cela , comment osez-vous m'exhorter à étudier , me reprocher de ne rien entendre à la chirurgie ni à *la partie anatomique* , & vous glorifier d'avoir *fait condamner plusieurs de mes systèmes par les professeurs en chirurgie de Montpellier* ? Avez-vous oublié combien de fois mes petites connoissances vous ont empêché de faire de grandes fautes ? Parmi mille exemples , rappelez-vous avec quelle obstination vous voulûtes appliquer le trépan à la Supérieure actuelle des Sœurs de la Charité de cette ville , sous prétexte d'une fracture imaginaire au crâne : je vis votre erreur , & la fis sentir : vous fûtes remercié , malgré vos affreux pronostics ; & dans quinze jours je parvins à rétablir la malade , sans la moindre incision. Rappelez-vous encore la chute du nommé Picart , restant à présent près du Pont-Vieux à Castres. Après un coup grave , aussi à la tête , il fut porté à l'Hôtel-Dieu. Selon vous , le crâne étoit fracturé en plusieurs endroits , le besoin du trépan étoit des plus urgents. Que ne fus-

je pas obligé de faire pour modérer votre empressement ? Je fis appeler tous nos chirurgiens , qui décidèrent qu'il n'existoit pas une seule fêlure. Je fis observer qu'il étoit prudent d'attendre l'apparition des signes *consécutifs* , attendu que les *primitifs* sembloient diminuer de jour en jour. De quel ton ne plaisantâtes-vous pas sur le nom de ces signes , & sur cette distinction essentielle que vous ne connoissiez pas ? Il fut pourtant unanimement convenu , contre votre avis , qu'il n'y avoit pas encore d'indication suffisante pour le trépan. Ce renvoi vous parut un arrêt de mort ; vous n'entriez plus dans la salle qu'en demandant si le malade étoit expiré ; le matin il devoit mourir le soir , le soir il ne pouvoit aller au lendemain. Les Sœurs actuelles de l'hôpital vous ont vu jouer cette comédie pendant quinze jours : cependant le malade fut guéri , & se porte encore à merveilles.

Quoique mon dessein ne soit point de vous faire de la peine , vous m'avez mis dans la répugnante nécessité de ne pas taire l'histoire de M. le comte de Cardaillac , pour lequel vous fîtes venir en effet une consultation des chirurgiens de Montpellier. Cette histoire est encore plus authentique ; elle s'est passée dans l'évêché même , & sous les yeux de notre illustre prélat. Il y avoit quinze jours que cet homme de

distinction avoit reçu un coup de pied de cheval à la jambe , lorsque vous eûtes occasion de l'examiner : il se trouvoit beaucoup mieux ; & vous ne l'alarmâtes pas peu lorsque vous lui annonçâtes , après votre examen , que sa jambe avoit été mal soignée , qu'il s'y étoit formé des sinus profonds & des clapiers , & qu'il falloit mettre incessamment à découvert toutes ces prétendues cavités par de larges incisions , faute de quoi vous lui prophétisâtes les plus funestes suites. Là-dessus je suis appelé : je sonde moi-même , contre mon usage , & je ne trouve qu'une plaie très-superficielle , qui me parut ne demander que le plus simple pansement. Mon avis plut au malade , ainsi qu'à plusieurs autres chirurgiens que je fis appeler ; & , à votre grand regret , cet homme riche se passa de vos opérations. Que fites-vous alors ? Animé contre moi , vous dressâtes un Mémoire à consulter , qui contenoit l'état où vous supposiez la jambe de M. de Cardaillac ; vous le présentâtes aux chirurgiens & à M. de Cardaillac lui-même , pour en certifier la vérité. Le malade ne voulut pas vous délivrer un certificat , sous l'honnête prétexte qu'il ne connoissoit pas ces matieres. M. Malbouche , votre confrere , en vous le refusant aussi , osa vous représenter combien peu fidele étoit votre exposé. Tout le monde n'eut pas le même

courage. Vous fîtes partir le Mémoire , & les chirurgiens de Montpellier opinèrent pour des incisions multipliées ; mais leur Consultation n'étoit pas arrivée , que M. de Cardillac se trouva parfaitement guéri avec le seul onguent de la Mere. Qu'on juge , d'après ce fait , de la nature de vos triomphes & de l'importance de vos certificats.

Cependant vous n'avez pas craint de me traduire aux yeux du public , non-seulement comme un ignorant , mais encore comme un imposteur , & un homme plein d'*impudence* & de *témérité*. Après ce qui vient d'être dit , il ne me reste rien à répondre à ces imputations peu réfléchies ; il est même certain que je n'eusse fait aucune attention à vos déclamations , sans ces trois certificats dont vous avez eu le secret de les étayer , & dont l'appareil imposant pourroit frapper bien d'honnêtes gens.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

D É C E M B R E 1775.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	7	8 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$	28 $3 \frac{1}{2}$
3	4 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 4	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $4 \frac{1}{2}$
4	3 $\frac{1}{2}$	4	3 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5	28 $5 \frac{1}{4}$
5	3 $\frac{1}{2}$	5	4 $\frac{1}{2}$	28 $5 \frac{3}{4}$	28 $5 \frac{1}{2}$	28 5
6	4 $\frac{1}{2}$	7	6	28 5	28 5	28 $5 \frac{1}{2}$
7	5	6 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $6 \frac{3}{4}$	28 $5 \frac{3}{4}$	28 $5 \frac{1}{2}$
8	4 $\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{2}$	28 $5 \frac{1}{2}$	28 5	28 $4 \frac{1}{2}$
9	3 $\frac{1}{4}$	6	2	28 $4 \frac{3}{4}$	28 5	28 5
10	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	$\frac{1}{4}$	28 6	28 $6 \frac{1}{2}$	28 $7 \frac{1}{4}$
11	01 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 $7 \frac{1}{4}$	28 7	28 $6 \frac{1}{2}$
12	03	1 $\frac{1}{4}$	0	28 6	28 $5 \frac{1}{2}$	28 6
13	01 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	01	28 5	28 $4 \frac{3}{4}$	28 4
14	$\frac{1}{2}$	4	3	28 $3 \frac{3}{4}$	28 3	28 4
15	2	4 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	28 4	28 4	28 $4 \frac{1}{2}$
16	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{4}$	28 $4 \frac{1}{2}$	28 $5 \frac{1}{2}$
17	02 $\frac{1}{2}$	1	0 $\frac{1}{2}$	28 6	28 $6 \frac{1}{4}$	28 $6 \frac{1}{2}$
18	02 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	0	28 $5 \frac{3}{4}$	28 5	28 $4 \frac{1}{4}$
19	01	3	0	28 $3 \frac{1}{2}$	28 3	28 $2 \frac{1}{4}$
20	02	2	0 $\frac{1}{2}$	28 $2 \frac{1}{2}$	28	27 11
21	3 $\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{2}$	27 $8 \frac{1}{2}$	27 8	27 $5 \frac{1}{2}$
22	4 $\frac{1}{2}$	6	3 $\frac{1}{4}$	27 $6 \frac{1}{4}$	27 8	27 $9 \frac{1}{4}$
23	6	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	27 8	27 6	27 $7 \frac{1}{2}$
24	5 $\frac{1}{4}$	7	6	27 $4 \frac{1}{4}$	27 2	27 4
25	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 $4 \frac{1}{2}$	27 5	27 6
26	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	27 $8 \frac{1}{2}$	27 9	27 $5 \frac{1}{2}$
27	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28 $\frac{1}{2}$
28	2	2 $\frac{1}{2}$	2	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
29	1 $\frac{1}{2}$	3	2 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
30	3	5	2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2
31	3	4 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 $2 \frac{1}{4}$

ETAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S. brouillard.	S. brouillard.	Couvert.
2	S. ép. brouill.	S. brouillard.	Brouillard.
3	S. ép. brouill.	S. brouillard.	Brouillard.
4	S. ép. brouill.	S. brouillard.	Couvert.
5	S. c. brouill.	S. brouillard.	Brouillard.
6	S. couvert.	N. couvert.	Couvert.
7	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
8	N. couvert.	N. nuag. cou.	Couvert.
9	N-O. nuages.	N-O. nuag. b.	Beau.
10	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
11	N. brou. beau.	N. nuages.	Beau.
12	N. brouillard.	N. beau.	Beau.
13	N. brou beau.	N. beau.	Beau.
14	O-S-O. brou. petite pluie.	O-S-O. brouil.	Beau.
15	N. brouillard.	N. nuages.	Beau.
16	N. brouill. n.	N-N-E. nuag.	Beau.
17	E-N-E. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
18	E-N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
19	N-E. nuages	N-E. nuages.	Beau.
20	N-E. beau.	N-E. nuag.	Beau.
21	S. pl. couv.	S. couv. pl.	Pluie.
22	O. nua. couv.	O. nuag. pl.	Beau.
23	S-O. couvert.	S-O. pl. couv.	Beau.
24	S-S-O. pluie, vent.	S-S-O. pluie, vent.	Pluie.
25	S. pluie, vent.	S. pluie, vent.	Beau.
26	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
27	O-S-O. couv. brouillard.	O. ép. brouill.	Brouillard.
28	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
29	S. pl. neige.	S. couvert.	Couvert.
30	S. couv. nuag.	S. nuages.	Nuages.
31	S. couvert.	S. couvert.	Couvert.

188 MALADIES RÉGN. A PARIS.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $8\frac{1}{4}$ degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de 3 degrés au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $11\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de $15\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

1 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

11 fois du S.

1 fois du S-S-O.

2 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

3 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il a fait 15 jours, beau.

12 jours, du brouillard.

11 jours, des nuages.

14 jours, couvert.

7 jours, de la pluie.

1 jour de la neige.

2 jours, du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1775.

Les affections catarrhales, qui s'étoient si fort multipliées à la fin du mois dernier, ont régné pendant tout celui-ci d'une manière si générale, que peu de personnes en ont été exemptes. Toutes celles qui en étoient attaquées n'ont pas été prises de la fièvre. Il y en a eu un très-grand nombre

chez lesquelles elle ne s'est manifestée que par une toux plus ou moins vive qui les tourmentoit, sur-tout pendant la nuit ; quelques autres , en petit nombre , en ont été quittes pour de légers maux de gorges ; enfin il y en a eu qui n'ont éprouvé que quelques douleurs de coliques , suivies de déjections muqueuses & bilieuses. Cette maladie a été plus universelle que dangereuse , quoiqu'il y ait quelques personnes chez lesquelles on a eu beaucoup de peine à la déraciner.

Nous avons eu avis qu'on avoit observé une maladie semblable dans plusieurs endroits du royaume , nommément à Bordeaux , Lyon , Marseille , & en plusieurs autres villes de l'Europe , sur-tout dans la Flandre. On lui a donné , à Paris , le nom de *grippe* , parce qu'elle paroïssoit affecter d'abord les organes de la gorge.

LIVRES NOUVEAUX.

De novorum ossium in integris aut maximis , ob morbos , deperditionibus , regeneratione experimenta ; ubi , maximâ materiæ affinitate ; breviter de fracturis , & de vi quam natura impendit in ossibus elongandis dum crescunt ; autore Michaelæ Troja , medicinæ doctore Neapoli , & chirurgo è latere in regali S. Jacobi Nosocomio ; viro clarissimo Josepho Lieutaud , potentissimi Galliarum Regis Archiatro ; Regiæ Scientiarum Parisiensis nec non Londinensis Academiæ socio , &c. C'est-à-dire : Expériences sur la régénération de nouveaux os dans les grandes déperditions de leur substance dans les maladies , ou même dans leur soustraction totale ; ouvrage dans lequel on traite par occasion des fractures , & de la force que la nature emploie pour allonger les os dans leur accroissement ; par M. Michel Troja , docteur en médecine.

190 LIVRES NOUVEAUX.

cine de Naples, & chirurgien de l'hôpital S. Jacques; dédié à M. *Lieutaud*, premier médecin du Roi de France, des Académies de Paris & de Londres, &c. Paris, chez *Didot le jeune*. Prix broché 2 liv.

Traité des Jardins, ou le Nouveau de la Quintinie, contenant, 1^o la description & la culture des arbres fruitiers, 2^o des plantes potageres, 3^o des fleurs, 4^o des arbres & arbrisseaux d'ornement. Première Partie, jardin fruitier; seconde Partie, jardin potager. Paris, chez *Didot le jeune*. 1775. In-8^o, 2 vol. Prix 7 liv. 4 s. les deux vol. brochés. Le Tome I séparément, 4 liv. 4 s; le Tome II, 3 liv. 4.

Collection de planches enluminées & non enluminées, représentant au naturel ce qui se trouve de plus intéressant & de plus curieux parmi les animaux, les végétaux & les minéraux, pour servir d'intelligence à l'histoire générale économique des trois regnes de la nature; par M. *Buc'hoz*. Il paroît deux cahiers de cette collection, qui contiennent chacun douze feuilles de gravures tirées sur grand papier au nom de Jesus; & dix feuilles enluminées, faisant en tout vingt-deux feuilles. Chaque cahier se vend 30 liv. On les trouve chez *Didot le jeune*.

Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre épidémique, fait & imprimé par ordre du Gouvernement; par M. *Marret*, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au college des médecins de Dijon, agrégé honoraire du college royal de médecine de Nancy, censeur royal, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, &c. A Dijon, chez *Frantin*; & se vend à Paris, chez *Didot le jeune*. 1775. Brochure in-8^o.

Traité de la Petite-Vérole, tiré des Commén-

taires de *G. Van-Swieten* sur les Aphorismes de *Boerhaave*, avec la méthode curative de *M. de Haën*, premier professeur de médecine pratique à Vienne en Autriche. A Paris, chez *d'Houry*. 1776. In-12.

Le traducteur a enrichi ce Recueil déjà précieux par lui-même, d'un très-grand nombre d'observations intéressantes que sa pratique lui a fournies.

Institution des sourds & des muets par la voie des signes méthodiques; ouvrage qui contient le projet d'une langue universelle, par l'entremise des signes naturels assujettis à une méthode. A Paris, chez *Nyon l'ainé*. 1776. In-12.

Observations sur les pertes de sang des femmes en couches, avec le moyen de les guérir; par *M. le Roux*, maître en chirurgie à Dijon, & chirurgien de l'hôpital général de la même ville. A Dijon, chez *Frantin*; & à Paris, chez *Didot le jeune*. 1776. In-8°.

COURS DE MALADIES DES YEUX.

M. Arrachart, membre du college & académie royale de Chirurgie, ancien chirurgien des camps & armées du Roi, a ouvert, le mardi 3^e Janvier 1776, un Cours de Maladies des yeux. Il commencera par la description anatomique des parties de l'œil, & passera ensuite à l'examen des maladies particulières qui affligent cet organe. Ceux qui voudront le suivre, sont priés de se faire inscrire chez lui, rue de la Comédie Française. Il continuera ses leçons tous les mardis, jeudis & samedis, à dix heures précises du matin,



T A B L E

<i>EXTRAIT. Traité de la Dyssenterie.</i> Par M. Zimmermann, méd.	Page 99
<i>EXTRAIT. Système physique & moral de la Femme. &c.</i> Par M. Roussel, méd.	111
<i>Lettre de M. Picqué, méd., sur les tempéraments en général, & sur quelques idiosyncrasies particulières.</i>	132
<i>Observation sur une suppuration du foie.</i> Par M. Fournier, méd.	149
<i>Réplique de M. Guilhaumon, chirurg. à M. Laugier, médecin.</i>	155
<i>Eclaircissements en Réponse à la Lettre de M. Icart, chirurg.</i> Par M. Pujol, méd.	167
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1775.</i>	186
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Décembre 1775.</i>	188
<i>Livres nouveaux.</i>	189
<i>Cours de Maladies des yeux.</i>	191

A P P R O B A T I O N.

J'I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,
le *Journal de Médecine* du mois de Février 1776. A
Paris, ce 24 Janvier 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MARS 1776.

TOME XLV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1776.

EXTRAIT.

Nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes par la fumigation, avec les procès-verbaux des guérisons opérées par ce moyen; par M. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la faculté de médecine en l'université de Paris, & chevalier de l'ordre royal de S. Michel; publiée par ordre du Roi. Paris, chez Méricot l'ainé. 1776. In-8°.

IL n'est point de maladie sur laquelle on ait autant écrit, il n'en est point pour laquelle on ait proposé tant de remèdes que la maladie vénérienne; malgré cela, j'oserais le dire, on n'a pas trouvé de méthode ap-

pliable à tous les cas ; ou, pour mieux dire, on n'a pas encore découvert quelle est celle de ces méthodes qu'on doit préférer dans chaque cas particulier. Pénétré de cette vérité, M. Lalouette, après avoir perfectionné la méthode des fumigations, & s'être assuré, par une pratique longue & heureuse, de tous ses avantages, a cru devoir faire part au public des fruits de ses travaux ; & c'est par l'ordre d'un Roi à qui rien de ce qui peut tendre au bien de ses sujets n'est indifférent, qu'il publie aujourd'hui cette méthode telle qu'il l'a pratiquée dans un hôpital qu'il avoit érigé à ses frais, & où il a traité un grand nombre de malades sous les yeux des médecins & des chirurgiens les plus éclairés de cette capitale.

Il n'a pas cru devoir s'arrêter à décrire une maladie qui n'est que trop connue, & qui a été si bien décrite dans un grand nombre d'ouvrages de médecine, sur-tout dans celui de M. Astruc ; il n'a pas cru non plus devoir en rechercher les causes, ni établir les signes auxquels on connoît ses différents degrés, ni ceux qui peuvent servir à en faire prévoir l'événement : mais il s'est principalement occupé de l'examen des différents traitements qui ont été en usage autrefois, ou qui le sont encore aujourd'hui pour la cure de cette maladie ; il s'est attaché à observer les effets de chacun des re-

remèdes qu'on y a employés ; & , en comparant les avantages & les inconvénients de chaque méthode , il a tâché d'indiquer les raisons qui doivent faire donner la préférence à l'une de ces méthodes. C'est par cette marche qu'il entreprend de démontrer que la méthode des fumigations , telle qu'il la propose , est celle qui convient au plus grand nombre de cas.

Les fumigations furent pratiquées presque aussitôt qu'on eut découvert l'efficacité du mercure pour la guérison du mal vénérien. Dans ces premiers temps , on se servoit , pour les administrer ; de résines , de gommes résines , de bois odoriférants , auxquels on associoit tantôt l'orpiment , tantôt le cinabre , & quelquefois le sublimé corrosif , le réalgar , &c ; remèdes les uns dangereux , les autres insuffisants. La manière de les administrer fut d'abord périlleuse. On exposoit le malade tout nu sous un pavillon qui le couvroit entièrement. Il se tenoit debout , ayant entre ses jambes un réchaud rempli de charbons ardents , sur lesquels on jettoit de la poudre ou des pastilles composées des drogues dont nous venons de parler. Il demouroit exposé à la fumée pendant un temps plus ou moins long ; & , comme quelquefois il étoit sur le point de suffoquer , on pratiquoit dans le pavillon une ouverture par laquelle il respiroit un air frais. Au

sortir de-là , on plaçoit le malade dans un lit chaud ; & , après lui avoir donné un verre de vin , on le faisoit suer pendant une heure ou deux.

Les cures qu'on avoit obtenues par cette méthode , toute défectueuse qu'elle étoit , l'avoient fait adopter par un grand nombre de médecins. Ceux même qui donnoient la préférence aux frictions , convenoient assez unanimement d'avoir recours à la fumigation lorsque la maladie étoit rebelle , & qu'elle avoit résisté aux autres méthodes. C'est d'après cela que M. Lalouette crut qu'il ne seroit pas impossible de perfectionner cette méthode , & d'en éloigner les dangers , en détruisant les vices du remède , & en changeant tout-à-fait la maniere de l'administrer.

Plusieurs des accidents qui naissent de l'usage du mercure sont moins dûs à la nature de ce demi-métal , qu'à des substances étrangères & métalliques qui lui sont unies. Le mercure , quoique distillé , entraîne toujours avec lui quelque portion des métaux auxquels il a été uni. On peut reconnoître ce mélange frauduleux en mettant ce mercure impur dans une cuiller de fer , qu'on place sur un feu assez vif pour qu'elle puisse rougir : à mesure que le mercure s'évapore , il se fait de petits petillements qui augmentent en raison de l'évaporation , qui se termine enfin par une décrépitation semblable

à celle qui se fait lorsque l'on jette du sel marin sur des charbons embrasés. La combinaison que l'on fait de cette substance métallique avec le soufre pour le convertir en cinabre, ne suffit pas toujours pour le purifier de ces substances hétérogènes: elles sont entraînées par le mercure qui se sublime avec le soufre; de sorte que le mercure revivifié du cinabre, qu'on regarde comme le plus pur, n'est pas toujours exempt de parties hétérogènes.

M. Lalouette parcourt successivement toutes les préparations mercurielles qu'on peut employer en fumigations. La plupart des chaux de mercure demandent un trop grand feu pour être revivifiées, & celles qui peuvent s'élever en fumée adhèrent au corps sous leur forme de chaux; forme sous laquelle cette substance ne sçauroit pénétrer par les pores de la peau, ni par conséquent entrer dans le torrent de la circulation. Le précipité rouge, improprement appelé précipité, jetté sur les charbons, s'élève peu & exhale une vapeur nitreuse très-funeste à la poitrine. Le mercure dissous dans l'acide nitreux, & dégagé par l'acide marin, ne diffère pas du sublimé corrosif. La vapeur qu'il répand fatigue la poitrine, cause des picotements intolérables au nez & aux yeux, avec de la suffocation. Le mercure précipité du sublimé corrosif par l'alcali fixe,

bien lavé, séché, forme une chaux qui n'adhère ni à l'or, ni au cuivre. Jetté sur les charbons ardents, ce précipité s'élève beaucoup plus haut que les précédents, répand une légère odeur d'acide marin qui ne blesse pas les poumons comme l'acide nitreux, & s'applique à la surface du corps sous la forme d'une poudre rouge. Il se dégage quelques portions de mercure qui se revivifient ; mais il s'en dégage si peu, qu'il ne peut opérer aucun effet important. Le précipité qu'on obtient en versant de l'alcali fixe dans une dissolution de mercure par l'acide nitreux, jetté sur le feu, s'élève peu, & la vapeur qu'il exhale est d'une odeur désagréable, & fatigue la poitrine. Si, dans une dissolution de sel ammoniac, on fait dissoudre du sublimé corrosif, & qu'on verse dessus de l'alcali fixe, il se fait un précipité blanc qui, bien lavé & séché, n'adhère ni à l'or, ni au cuivre, & qui, mis sur la langue, y laisse un goût métallique amer : jetté sur des charbons embrasés, il répand une odeur très-désagréable, & qui fatigue la poitrine. La vapeur s'élève très-peu, & l'action du feu ne dégage presque point de mercure.

Convaincu par ces expériences que le mercure réduit en chaux ne peut s'élever, & que lorsqu'il s'élève il ne peut passer au travers des pores de la peau, M. Lalouette a tenté différents moyens de lui donner plus

de volatilité, le dégager pour la plus grande partie de son précipitant, en brisant ses entraves par le feu, le réduire en vapeurs légères, lui restituer son état métallique, & le mettre en état de jouir de toute sa mobilité qu'il avoit perdue.

Pour remplir ces vûes, M. Lalouette prit une livre de sublimé corrosif qu'il avoit fait avec soin par le concours de l'acide nitreux, suivant le procédé de Léméri. Il le dissolvit dans une suffisante quantité d'eau; il le précipita avec une livre d'alcali fixe aussi dissout. Le précipité étoit d'un rouge foncé : il lava ce précipité, & fit sécher : il en obtint onze onces.

Il mit ces onze onces de précipité dans une cucurbite cylindrique de terre non vernissée haute de huit pouces, & de six pouces de diamètre. Il la plaça dans un fourneau de réverbère, de deux pieds de haut, sur huit pouces de diamètre intérieur, de huit pouces de cendrier, neuf pouces de foyer où est placée une grille qui soutient le fond de la cucurbite. Sur ce fourneau est un collet qui s'y ajuste, & laisse dans son milieu une ouverture de sept pouces pour le passage de la cucurbite, laquelle y est fixée avec de la terre par quatre endroits, de manière qu'il reste quatre ouvertures pour le passage du feu. Il y adapta un tuyau du même diamètre que la cucurbite, mais de terre ver-

niffée intérieurement & extérieurement , d'une forme coudée , dont chaque branche a à peu près onze pouces de long jufqu'à la courbure intérieure. A ce tuyau il adapta cinq aludels de terre auffi verniffée , dont le grand cercle eft de huit pouces de diamètre , & l'axe de fept pouces. Il les pofa & fixa fur une planche horizontale. Après avoir bien luté les jointures , & fermé le dernier aludel avec un couvercle percé dans fon milieu , il commença à échauffer fa matière par un feu très-doux , qu'il augmenta infenfiblement jufqu'à ce que la grille rougît. Il l'entretint dans cet état pendant deux heures , après lesquelles il augmenta le feu jufqu'à faire rougir la cucurbite ; & il le maintint pendant les deux dernières heures à ce degré. Les vaiffeaux refroidis , il trouva dans le cinquieme aludel une pouffiere blanchâtre légèrement acide , qui en enduifoit tout l'intérieur. Dans le quatrieme il trouva une pouffiere d'une couleur un peu cendrée , enduifant fimplement la moitié de l'aludel dans fa partie inférieure. Dans le troifieme la pouffiere étoit plus grife dans fa partie inférieure , & la partie fupérieure de l'aludel étoit enduite de petits globules mercuriels. Dans le fecond & le premier la pouffiere étoit plus grife , en plus grande abondance , mêlée de mercure coulant qui fe laiffoit aifément appercevoir , ainfi que dans leur

partie supérieure. Le tuyau coudé contenoit dans sa partie horizontale un enduit mercuriel sensible, appliqué sur des couches blanches, salines, extrêmement minces. Toute la poudre renfermée dans les quatre aludels & dans la partie horizontale du coude, n'avoit aucun goût acide. Après avoir recueilli le mercure & la poudre, il pesa le tout, & il en trouva dix onces.

Ce qui resta dans la cucurbite étoit une matiere rougeâtre très-légère, pesant environ deux gros, qui n'étoit autre chose que des débris de tartre vitriolé contenu dans l'alcali fixe, & de mercure réduit en chaux qui lui donnoit sa couleur, & qui n'avoit pas été exposé à un feu assez violent pour se revivifier.

Pour séparer la matiere pulvérulente du mercure coulant, & lui enlever quelque portion de sublimé, s'il en restoit encore, & s'assurer par-là de la parfaite neutralité, M. Lalouette mit toute la masse dans un mortier de marbre posé dans le fond d'une terrine de terre vernissée : il versa de l'eau chaude dessus; & en triturant le mercure & la poudre avec un pilon de verre, & versant continuellement de l'eau dessus, il entraîna ce qui étoit pulvérulent, qui retomboit dans la terrine, tandis que le mercure coulant restoit dans le mortier. La matiere s'étant déposée, & l'eau étant devenue par-

faitement claire, il la décanta : après avoir lavé plusieurs fois le dépôt, il le fit sécher. Cette poudre pesa environ six onces. Elle est d'une couleur ardoisée tout-à-fait insipide, & adhère facilement à l'or & au cuivre. M. Lalouette nomme cette poudre, *poudre mercurielle simple*.

Dans une autre opération, il prit une livre de sublimé corrosif fait par la même méthode que le premier, & une livre de limaille de fer très-pure en poudre fine. Il les mêla exactement ensemble ; il versa de l'eau dessus en quantité suffisante pour en former une pâte, & dissoudre en partie le sublimé, afin que l'acide attaquât la terre martiale. Dans ce mélange la matière s'échauffe ; & lorsqu'elle est refroidie, elle a tout-à-fait perdu ce goût d'adstriction & de corrosion qu'elle avoit auparavant. Après l'avoir exposée à une chaleur suffisante pour en dissiper toute l'humidité, il la mit dans sa cucurbite cylindrique, & y ajusta le même appareil que dans la première opération. Les vaisseaux refroidis, il retira ce qui étoit dans les aludels, & sépara la poudre du mercure coulant par le moyen de l'eau chaude ; ce qui lui donna environ six onces d'une poudre d'un gris plus foncé que la première, & quatre onces de mercure coulant. Comme, dans cette opération, l'acide marin volatilise le fer, M. Lalouette appelle

cette poudre *mercurielle martiale*. Cette poudre, mise sur la langue, n'y fait aucune impression, & est absolument insipide. Jettée sur le feu, elle s'enflamme, répand une flamme bleuâtre, plus colorée que celle que produit la poudre mercurielle simple : d'où l'on peut conclure qu'elle contient un peu plus d'acide marin que la première ; car M. Lalouette s'est assuré par plusieurs expériences que l'acide marin étoit inflammable par lui-même. Il conclut, de ce qu'elle contient cet excès d'acide marin, qu'on ne doit l'employer seule qu'avec beaucoup de ménagement.

Le mercure coulant provenant de cette opération, ainsi que de la précédente, doit être regardé comme le plus pur possible, & ne peut être soupçonné de renfermer aucune substance métallique étrangère ; & ce mercure est le seul qu'on doive employer dans le traitement des maladies vénériennes par la fumigation, ou les frictions.

Ayant ramassé les quatre onces de mercure coulant de l'une & l'autre opération, il les mit dans un mortier de marbre, qu'il avoit fait chauffer auparavant. Il y ajouta ensuite quatre onces d'argile pure bien pulvérisée ; il tritura ces deux substances pendant environ quatre heures, ayant eu soin de chauffer de temps en temps le mortier : cette précaution accélère de beaucoup la

division du mercure. Cette poudre est désignée par M. Lalouette, sous le nom de *poudre mercurielle argilleuse*.

Comme cette poudre ne contient aucune substance saline, & qu'elle n'est autre chose qu'un mercure très-divisé, elle ne peut en aucune manière offenser les organes sensibles & d'une grande délicatesse, comme les yeux, les poumons; c'est pourquoi elle peut aisément être employée dans toutes les maladies des yeux, du visage, du nez, de la bouche, de la langue & de la gorge, & dans les phthysies naissantes. Elle peut servir encore à augmenter la quantité de mercure libre, en en mêlant tantôt plus, tantôt moins aux poudres mercurielles simple & martiale, qui d'ailleurs peuvent être employées seules dans les circonstances qu'on indiquera.

M. Lalouette a prévu qu'on pourroit lui objecter que les première & seconde poudres fumigatoires ne différoient pas du mercure doux, & qu'il doit avoir les mêmes propriétés. Il convient que cela doit paroître d'abord vraisemblable : mais les expériences qu'il a faites avec lui n'ont pas eu, à beaucoup près, les mêmes succès; car non-seulement il s'enflamme moins vite & monte moins rapidement, mais encore répand une odeur d'acide marin beaucoup plus abondante, & excite quelquefois la toux; d'où

il infere que l'acide marin y est en plus grande quantité que dans la poudre.

Enfin M. Lalouette fait une *liqueur mercurielle* en mettant demi-once de la poudre mercurielle simple dans un pot de terre vernissé, versant par dessus deux pintes d'eau distillée, la faisant bouillir jusqu'à la réduction de moitié. Il laisse refroidir la liqueur qui est blanchâtre ; & , lorsque la poudre qui n'a pas été dissoute s'est déposée, il filtre la liqueur plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle soit claire & limpide.

Pour découvrir la quantité de sel contenue dans cette liqueur, M. Lalouette a fait les expériences suivantes. 1^o Il a évaporé cette liqueur, & il en a retiré huit grains d'un sel noirâtre, qui est un sel mercuriel doux, soluble, d'un goût un peu amer. Ce sel s'humecte promptement à l'air, & est gras au toucher.

2^o La même opération faite avec l'eau de rivière, la liqueur étoit plus amère, & elle a laissé, après l'évaporation, une plus grande quantité de sel que la première.

3^o La poudre martiale, traitée de la même manière avec l'eau distillée & avec l'eau de rivière, a donné les mêmes résultats, à cela près que la pellicule qui se forme pendant l'opération, & qui est argentine lorsqu'on fait bouillir la poudre mercurielle simple dans l'eau distillée, grise avec l'eau de ri-

viere, est ici de couleur d'iris où le rouge domine.

M. Lalouette annonce cette liqueur comme pouvant être d'un très-grand secours dans les maladies rebelles & opiniâtres, dont le siege principal est dans les viscères, & dans les gonorrhées de l'un & de l'autre sexe. On peut en faire prendre depuis une once jusqu'à quatre, & même plus, dans quelque boisson appropriée. Elle ne contient qu'un quart de grain de mercure par once. Cette liqueur peut encore servir à bassiner les plaies, sans y faire le moindre escarrhe. On peut aussi s'en servir en injection, soit dans du vin miellé, soit dans de l'eau d'orge.

Quoiqu'il préfère cette liqueur au sublimé corrosif, il ne conseille cependant pas de la regarder comme un remède anti-vénérien pour les adultes ; il propose seulement de s'en servir comme d'un remède auxiliaire dans des maladies opiniâtres, en employant d'ailleurs les différentes poudres fumigatoires. Il croit cependant qu'elle pourroit être de la plus grande utilité pour les enfants du premier âge, attaqués du mal vénérien ; & que peut-être elle pourroit seule suffire dans bien des cas où la fumigation ne pourroit pas avoir lieu.

Dans toutes les maladies qui affectent la peau, comme pustules, chancres, rhagades,

des, poreaux, condylômes, crêtes, M. Lalouette se sert de sa poudre mercurielle martiale, à la dose depuis un gros jusqu'à deux. Dans les commencements, il laisse un jour d'intervalle; & si la bouche ne s'échauffe pas, que les gencives ne se tuméfient pas & ne deviennent pas sensibles, il continue deux jours de suite, & laisse reposer un jour. Lorsque les maladies extérieures sont presque dissipées, il donne la poudre mercurielle simple, depuis un gros jusqu'à deux, observant toujours les effets du remède, pour les accélérer ou les retarder. Il continue ainsi jusqu'à l'entière disparition des symptômes, & même au-delà.

Dans les maladies des yeux, du visage, de la gorge, il commence par la poudre mercurielle argilleuse, d'abord à la dose de demi-gros : suivant la règle déjà prescrite, il augmente insensiblement jusqu'à la dose d'un gros. Il ne borne pas la cure à cette fumigation locale; il en donne une à toute l'habitude du corps immédiatement, & la dose est moins forte, ayant égard à la dose déjà donnée.

Dans les commencements des phthies véroliques, il se sert d'abord avec succès de la même poudre argilleuse, & il passe insensiblement à la poudre mercurielle simple, principalement si les crachats purulents & sanguinolents ne changent pas de nature, &

qu'il n'y ait point de diminution dans les autres symptômes. Dans les engorgements glanduleux, dans les bubons endurcis, dans les tumeurs aux testicules, avec ou sans suppuration, la poudre mercurielle martiale lui a toujours mieux réussi.

Dans les enkylofes & les exostoses véroliques, la même poudre lui a toujours paru préférable, principalement quand les douleurs sans inflammation étoient très-violentes; mais lorsqu'elles étoient apaisées, il la mêloit avec succès, à parties égales, avec la poudre mercurielle argilleuse.

Dans les écoulements vénériens chez les femmes, lorsque l'inflammation est en partie dissipée, on peut se servir avec succès de la poudre mercurielle simple. Cette fumigation ne doit être que particulière, la malade étant placée sur un chevalet que M. Lalouette a imaginé à cet effet. Les maladies vénériennes dont les femmes sont attaquées, offrent, selon lui, moins de difficultés pour être guéries par cette méthode que par toute autre; & il a vu des maladies très-considérables de la matrice guéries par ces fumigations locales.

La fumigation avec la poudre mercurielle simple termine très-promptement la cure des gonorrhées rebelles, lorsque les symptômes inflammatoires sont dissipés. Celle avec la poudre mercurielle martiale est de la plus

grande utilité dans les fistules au périnée, survenues à la suite des gonorrhées anciennes. Elle n'est pas moins efficace dans le gonflement des glandes prostatées imbibées d'une humeur vérolique, d'où procèdent souvent des stranguries & des rétentions d'urine.

Après avoir fait connoître les avantages de cette méthode, M. Lalouette décrit les instrumens les plus propres pour l'administration des fumigations. C'est une caisse ou boîte où le malade, assis sur une traverse de bois qui se hausse ou se baisse à la faveur de crémaillères, est entièrement enfermé, à la réserve de la tête qu'il passe au travers d'une ouverture pratiquée dans le couvercle supérieur, ouverture qui se ferme par une planche échancrée qui marche dans une coulisse. Il y a à la partie inférieure une ouverture par laquelle on introduit le fourneau, & sur l'un des côtes une porte qui ferme à coulisse, par laquelle on fait la projection de la poudre fumigatoire.

Telle est la nouvelle méthode de donner les fumigations, imaginée par M. Lalouette. Il n'est personne qui ne voie qu'il a parfaitement rempli l'objet qu'il s'étoit proposé de rendre cette méthode plus sûre & plus efficace; & il y a tout lieu de présumer que l'expérience continuera de confirmer les avantages qu'il s'en étoit proposés; car

212 OBS. SUR UN ÉLÉPHANTIASIS

il paroît constaté, par les procès-verbaux qu'il rapporte à la fin de son ouvrage, qu'elle est pour le moins aussi efficace que la plupart des méthodes connues pour détruire les accidents vénériens les mieux caractérisés.

OBSERVATION

Sur un éléphantiasis guéri par l'usage des bains & des anti-scorbutiques; par M. TELLINGE, médecin pensionné de la ville de Rhétel-Mazarin, & professeur de l'art des accouchements.

*Est lepra species, elephantiasisque vocatur;
Quæ cunctis morbis major sic esse videtur,
Ut major cunctis elephas animalibus exstet.*

MAUR, de Virib. Herbar, cap. v.

S'il est une maladie capable de réunir sur celui qu'elle attaque tous les sentimens de compassion, d'étonnement & d'horreur, c'est sans doute l'éléphantiasis. Cette cruelle maladie, aussi ancienne que le monde, s'est répandue sur presque toute la terre, & a pris, dans les différens temps & dans les différens climats, mille formes diverses, toutes présentant le spectacle le plus effrayant. Les historiens n'en parlent qu'en frémissant. Arétée semble n'avoir pu trouver d'expressions assez fortes, à son gré, pour

la décrire. Les bornes d'une simple observation ne me permettent pas de rapporter ce qu'ils disent de cette maladie, rare de nos jours, & sous le ciel heureux que nous habitons. Je me contenterai de rendre ce que j'en ai vu.

Je fus appelé, le 10 Février dernier, au Chenois-Rivierre, pour y voir le nommé Jacques Joffrant, âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament sanguin, marié depuis environ quatre mois. Il avoit été attaqué, dès le temps de son mariage, sa femme étant toujours très-saine, d'une espece de gale qui s'étoit répandue sur toute l'habitude de son corps. Il avoit, pour cette maladie, consulté une femme. (Les lumieres de notre siecle n'empêchent pas le public d'être tous les jours dupe de l'ignorance la plus crasse.) Cette femme, sans examiner la nature du mal, sans exiger de son malade la moindre précaution, avoit employé, pour le guérir, une pommade mercurielle qu'elle donne à tout venant. Ce remede, loin d'opérer l'effet desiré, avoit tellement irrité la maladie, que les pustules s'étendirent de plus en plus, & qu'en très-peu de temps tout le corps fut couvert de tubercules, de croûtes, de taches livides & d'ulceres. La peau étoit dure, inégale, & toute gercée en forme d'écailles. Au fond de chaque gerçure étoient des pustules remplies d'une

humeur qui, en s'écoulant, formoit par son âcreté des ulcères rongeurs dans les petits intervalles qui étoient sains, ou plutôt moins malades que le reste. La tête étoit entièrement parsemée de grosses pustules écailleuses. Il y avoit un bourdonnement continu dans les oreilles, & il en couloit une humeur limpide d'une fétidité insupportable. Les yeux fournissoient continuellement une liqueur de même nature, & assez âcre pour excorier le visage en y coulant. Le pouls étoit petit & intermittent. Le malade étoit tourmenté par une très-grande soif, & conservoit cependant le même appétit que dans l'état de santé. La barbe & les ongles des mains & des pieds tomboient. Toutes les parties du corps étoient très-enflées, & insensibles au toucher.

Quoique tous les symptômes de l'éléphantiasis décrits par Arétée ne se trouvasent pas réunis chez mon malade, je n'hésitai pas sur le genre de cette maladie, & je crus ne devoir pas en dissimuler le danger. Cependant un examen scrupuleux du malade, l'autorité d'ailleurs de Boerhaave & de son Commentateur, ne me laissèrent aucun doute sur l'analogie qu'il y a entre l'éléphantiasis & le scorbut. Je blâmai tout remède mercuriel, & je prescrivis aussitôt les bains, que je fis répéter deux fois le jour; je recommandai au malade de ne prendre,

soit pour boisson, soit pour nourriture, autre chose que des anti-scorbutiques, & je lui fis donner tous les huit jours un léger minoratif. Les remèdes & le régime furent suivis exactement jusqu'au 30 Mars. Le malade se trouvant alors très-bien, pressé d'ailleurs par ses affaires, ne voulut plus rien faire ; il voyagea à son ordinaire, & n'en éprouva aucun accident, excepté une légère ophthalmie.

Cet homme n'a cessé de coucher avec sa femme pendant toute la maladie, & celle-ci a toujours joui de la meilleure santé. Dans les premiers jours du traitement, lorsque le malade sortoit du bain, sa peau s'exfolioit & tomboit en lambeaux de toutes les parties de son corps, & découvroit en tombant une infinité d'ulcères d'où couloit une humeur âcre & rongeante. L'eau répandoit chaque fois une odeur si infecte, qu'il n'étoit pas possible d'en aborder. La barbe & les ongles ne commencerent à pousser qu'un mois après l'entière convalescence.

Cette hideuse maladie n'attaque quelquefois qu'une partie. Je traite actuellement une femme de cette ville, chez laquelle elle est fixée à la jambe gauche ; mais elle est si ancienne, que je n'ose en espérer la guérison.



L E T T R E

De M. MORAND, pensionnaire ordinaire de l'Académie royale des Sciences de Paris, & médecin adjoint de l'hôtel royal des Invalides ; à M. LEROY, professeur en médecine de l'université de Montpellier, correspondant de l'Académie des Sciences ; sur l'examen du cadavre d'une femme dont la maladie a été décrite dans le volume des Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1764.

Ce qui vous a été mandé de Paris est très-vrai, Monsieur ; l'histoire que j'ai publiée en 1752 d'un ramollissement général des os, dans une femme morte sous la paroisse S. Roch, ne se trouve pas la seule observation de marque que j'aurai eu occasion de suivre en fait de maladie des os. Vous connoissez le Mémoire que j'ai communiqué à l'Académie en 1764, & qui a été inséré dans le volume de cette même année, *sur une femme* dont les membres étoient devenus en peu de temps contre-faits d'une manière singulière.

A cette époque, Monsieur, je ne m'étois pas borné à suivre la malade en observateur. La situation de la veuve Meslin, (c'étoit le nom de la malade) quoiqu'ingrue

rissable, à n'en juger que par quelques apparences extérieures, n'étoit pas portée à ce degré qui s'annonce évidemment au-dessus du pouvoir de l'art, & dans lequel le sage Hippocrate prescrit de ne rien entreprendre. Cette femme d'un courage peu commun, d'une humeur aussi rare que l'état auquel elle se trouvoit réduite, jouissant d'un embonpoint qui ne l'a jamais quittée, n'étoit pas accablée par le mal. Il étoit extraordinaire, effrayant, & certainement difficile : c'est, je crois, dans ces occasions précisément que l'amour de l'humanité doit, s'il se peut, prendre de nouvelles forces dans le médecin pour tirer avantage de la théorie médicinale, judicieusement rapprochée du flambeau de la pratique. La singularité du fait me disoit que c'étoit un de ces cas précieux où le médecin ne peut trop se rappeler que la médecine est un présent du ciel, sinon en faveur du malade qui ne peut se ressentir de ses effets, du moins en faveur de ceux qui par la suite des temps se trouveroient menacés d'une affliction du même genre. En particulier, Monsieur, persuadé par ce que mes yeux m'ont appris dès mon enfance, en passant des heures entières dans des salles de malades, convaincu depuis par différentes circonstances dans lesquelles je me suis trouvé, qu'il est peu de cas où le mé-

decin doit formellement désespérer d'un malade , je m'étois sérieusement occupé de la recherche des causes de l'état de la veuve Messin, & des tentatives capables de les arrêter ou de les détruire. Mes réflexions & mes vues s'étoient tournées du côté des bains particuliers ; ce remède me sembloit une partie importante du traitement qui entroitoit dans mon plan ; il n'étoit question que de la possibilité de placer la malade dans une baignoire ; malheureusement les douleurs énormes , inséparables des moindres mouvements de toutes les parties du corps de la malade , apportojent à l'usage de cette ressource un obstacle insurmontable ; & j'ai été forcé de m'attendre avec douleur à voir le phénomène de médecine devenir tôt ou tard un phénomène anatomique.

C'est où la chose en est aujourd'hui ; Monsieur : cette femme est morte à la fin du mois dernier , après plus de vingt ans de souffrances , sans avoir pu , dans cet espace de temps , s'aider en aucune manière de ses membres , ramassés & reployés de la façon la plus gênante , & sans qu'il lui ait été possible non plus de changer en rien la seule & même attitude de son corps , représentée dans la planche qui accompagne mon mémoire de 1764.

J'ai été informé de cette mort par M.

Saillant, docteur-régent de notre Faculté, qui a assisté cette pauvre malade de ses visites & de ses conseils, & qui m'invita à me trouver à l'ouverture du cadavre, le 20 Décembre dernier. J'aurois fort désiré qu'on y eût procédé avec un certain appareil, & en présence d'un grand nombre de témoins ; comme j'avois fait pour l'ouverture de la femme Supiot : vous vous rappelez peut-être que j'y avois invité tous les anatomistes connus.

L'avertissement que j'ai reçu trop tard pour la veuve Mellin ne m'a point laissé le temps de me concerter avec M. Saillant, pour tenir dans cette occasion la même marche que j'avois tenue pour la femme Supiot. Il ne s'est trouvé à l'ouverture de celle-ci que quatre de nos docteurs, M. Lezurier, M. Coutavoz, M. Saillant & moi. Cette séance a été suffisante pour faire appercevoir que l'examen entier de la charpente osseuse fourniroit la matière d'une recherche intéressante. Des arrangements particuliers ont facilité cet examen ; & le concours des lumières de ceux de mes confrères qui ont assisté à l'ouverture, ne peut manquer de jeter du jour sur la maladie. A notre prochaine assemblée de l'Académie, je communiquerai la description que j'ai dressée de ce squelette. La riche collection de maladies des os, que j'ai commencée il y a long-

220 REMEDE CONTRE LE TÉNIA.

temps, me met à portée de rendre ce travail intéressant par quelques pieces de comparaison, que je crois pouvoir rapporter au genre de maladie de la veuve Meslin. Je ne puis que vous renvoyer au volume de nos Mémoires, dans lequel ce détail aura place. Vous sçavez seulement pour l'instant, qu'outre la maladie articulaire compliquée d'une rétraction des muscles qui, de proche en proche, a forcé les jointures des extrémités, tant supérieures qu'inférieures, & a produit un déplacement général des os dont les articulations sont composées, cet examen a fait reconnoître dans le plus grand nombre des autres parties osseuses une altération très-extraordinaire, & dont j'ignore qu'il se trouve aucune mention dans les Observations de Médecine.

REMEDE CONTRE LE TÉNIA,

*A M. MINAUR, D. M. par M. LAGENE,
D. M. M.*

En me demandant mon secret contre les vers plats, vous vous êtes mépris dans l'expression, mon cher confrere. Mon secret ! Le mot est indigne de vous & de moi. Hé quoi ! auriez-vous pu croire qu'un médecin qui a sacrifié sa santé pour le public dans le traitement des maladies épidémi-

ques, & qui ne desireroit la recouvrer que pour la lui sacrifier encore, fût un homme à secret ? Allons, avouez votre faute, & je vous la pardonne ; & en signe de réconciliation je vais vous communiquer le remede dont je me sers heureusement contre le ténia, de quelque espece qu'il soit : je prétends si peu en faire un mystere, que je consens volontiers à le publier par la voie du Journal de Médecine. Je me conformerai aussi aux regles de mon état, aux desirs de l'amitié, & aux vues bienfaisantes du ministère, qui vient de rendre public un remede contre cette maladie, après en avoir obtenu le secret par une récompense. Quelle sera la mienne ? Hélas ! dans le triste état où je suis, ce n'est pas des hommes que je l'attends, mais du suprême Rénommateur. Voici la recette du remede, & la maniere d'en user.

On fera prendre la veille un lavement fait avec la décoction de figues grasses : ensuite on commencera le lendemain le traitement.

R. Racines de petite valériane sauvage pulvérisée récemment, une drachme ; coquille d'œufs calcinées & porphirisées, vingt grains ; délayez dans un plein verre de vin blanc, & faites prendre le matin à jeun.

Le malade restera dans le lit, couvert : ordinairement il sue un peu. On ne lui

222 REMEDE CONTRE LE TÉNIA.

donnera ni boisson, ni aliments pendant trois heures ; ensuite on lui servira un potage, & il observera un bon régime pendant le cours du traitement. On réitère cette potion pendant trois matins consécutifs.

Le quatrième jour on purgera de la manière suivante.

R \bar{c} . Mercure doux, dix grains ; panacée mercurielle, quatre grains ; diagrede souphré, douze grains ; coquilles d'œufs calcinées & porphirisées, vingt grains ; mêles en triturant ; &, avec suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher, faites un bol à prendre le matin à jeun. Deux heures après, le malade avalera un verre de la tisane qui suit.

R \bar{c} . Séné mondé, demi-once ; versez dessus deux livres d'eau chaude : ajoutez huit grains sel fixe de tartre ; laissez infuser sur des cendres chaudes, pendant la nuit ; le matin coulez avec expression pour l'usage.

Une heure après le premier verre de cette tisane, on donnera un bouillon : ensuite on continuera où on discontinuera la tisane, selon que le purgatif agira plus ou moins, & on conduira le malade ainsi qu'il est d'usage dans les jours de purgation. Le soir on donnera le même lavement.

Dans les personnes robustes, & dans celles où une langue chargée, & autre

signes indiquent des amas dans l'estomac , je débute par faire vomir avec le tartre stibié en lavage , donné à verrées.

Je réitere ordinairement la potion vermifuge encore pendant trois jours , & le purgatif après : quelquefois même je reviens au remede pour la troisieme fois , ce qui est rare.

Les doses prescrites sont pour un adulte ; on doit les varier selon l'état & l'âge du malade.

Je ne vous dirai rien sur son efficacité ; l'expérience vous en dira plus que les plus belles promesses : j'ajouterai seulement que je me suis servi , avec un entier succès , de la même potion , continuée pendant un mois , pour prévenir la rage dans plusieurs personnes mordues par un chien enragé. Mes observations sont assez heureuses pour donner les plus flatteuses espérances , mais elles ne sont pas assez nombreuses pour être décisives ; ce sera à vous à les vérifier dans les cas que votre pratique pourra vous offrir , sans négliger les autres secours. Soyez le dépositaire de ce remede , recevez-le comme un legs d'un ami mourant , qui voudroit être encore utile après sa mort , & se survivre ainsi à lui-même. Si mes vues sont justifiées par le succès , je pourrai dire : *Non omnis moriar* ; du moins vivrai-je encore quelque temps dans votre souvenir.



OBSERVATION

Sur la restitution artificielle du nez & du palais détruits par la carie ; par monsieur VERDEIL, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin-chirurgien de la même Faculté, & l'un des médecins de la direction des habitants de Lauzanne.

Jean Beck étoit âgé de vingt-huit ans, lorsqu'il reçut d'un de ses amis un violent coup de bâton sur le nez. Le mal fut d'abord négligé ; mais, devenant de plus en plus sérieux, on songea aux remèdes : malheureusement la carie avoit déjà attaqué les os, & les meilleurs remèdes ne purent l'empêcher de causer les ravages les plus affreux. Les os quarrés du nez furent bientôt rongés ; le nez tomba ; & , le mal gagnant l'intérieur, détruisit successivement la cloison du nez, la majeure partie du vomer, les cornets inférieurs de chaque côté, avec plus de la moitié de la voûte du palais du côté droit, tout le voile du palais & la luette. Les os de la mâchoire supérieure furent aussi attaqués. Beck perdit le bord latéral droit de cet os, avec les deux incisives, la canine droite, & la première molaire de ce côté ; en sorte que le nez & la

bouche

bouche ne formoient qu'une seule cavité effrayante. Lorsqu'on regardoit dans la bouche, on appercevoit de chaque côté deux trous qui répondoient aux antres d'Highmore, & une petite portion de la cloison nazale vers le bord de la bouche, entre les deux cornets supérieurs & la racine de la langue.

Dans un état aussi triste, l'infortuné Beck ne pouvoit ni parler, ni articuler. De très-habiles chirurgiens lui conseillèrent les moyens connus pour remédier à de pareils accidents, mais il ne put s'en servir, parce qu'ils le bleffoient, l'incommodoient beaucoup. Il fut donc obligé d'avoir recours à sa propre industrie; &, à force d'essais, il est parvenu au point de paroître en public sans choquer, de s'énoncer intelligiblement, & d'avaler sans peine toute espece de nourriture, tant fluide que solide. Comme les moyens qu'il a imaginés sont très-simples & fort aisés à imiter dans plusieurs circonstances, je pense qu'il ne sera point inutile d'en donner la description.

1^o Il a d'abord fallu songer à remplacer le nez perdu. Pour cet effet, notre Beck a fait faire un nez de bois de tilleul, & l'a fait peindre de la couleur la plus approchante de celle de son visage; derrière le nez, c'est-à-dire à la partie qui regarde les arrières-narines, il a fait adapter une boucle

226 RESTITUTION ARTIFICIELLE

d'argent, avec un anneau mobile auquel il passe une gance faite de plusieurs fils de soie bien cirés. Ce nez étant ainsi disposé, il garnit le côté où se trouve la gance & qui appuie sur le visage, d'un peu d'emplâtre diapalme; il fait passer la gance par l'ouverture que le nez perdu a formée, & l'accroche à la dent canine du côté gauche; par ce moyen, le nez artificiel est si bien affermi, qu'il n'est pas possible de le déranger sans rompre la gance de soie, & aucun ressort ne cause une pression douloureuse, qui est accompagnée souvent d'accidents fâcheux sur des parties aussi sensibles.

2^o Pour remédier à l'ouverture du palais, notre malade a pris un morceau d'éponge très-fine. Il l'a coupée exactement de la grandeur de cette ouverture, & en a fait un vrai obturateur. La luette est remplacée par une petite plaque d'argent mince, élastique, de la même figure que la luette, & garnie vers le gosier d'un peu d'éponge. La surface de l'éponge, qui regarde l'intérieur de la bouche, est garnie d'un morceau de maroquin, qui empêche que l'éponge ne se remplisse en buvant, & qui offre une superficie aussi lisse que le palais. De cette manière l'ouverture du palais est exactement fermée; les bords sont mollement comprimés par l'éponge; la mastication & la déglutition se font sans difficulté,

& la parole est sonore , distincte & bien articulée : il est seulement obligé de changer l'éponge de temps en temps , parce qu'elle est sujette à prendre de l'odeur , par la putréfaction des humeurs qui l'arrosent continuellement.

R É F L E X I O N S

Sur un article inséré dans le Journal de Mai de l'année 1775, page 427, sous ce titre : Observation sur les mauvais effets des remèdes caustiques & escarrhotiques , &c. employés dans la guérison du cancer , &c. faite sur une femme qui est morte à la suite & par les effets de l'application d'un remède de ce genre , sur un cancer qu'elle avoit au sein ; avec une observation sur la destruction d'un ver plat & de plusieurs vers strongles , opérée par les remèdes proposés par un anonyme , n° 10 , page 79 du Journal de Juillet 1773.

I. Nous n'attribuerons pas , avec l'auteur du fait qui donne lieu à nos Réflexions , la mort de la femme dont il parle , à l'emplâtre escarrhotique qu'elle a employé , mais aux nouveaux ravages que le vice cancéreux avoient faits , tant intérieurement qu'extérieurement.

L'ulcération de la tumeur formoit un égoût dont la suppression passagere caufoit des mal-aïses, & même des accès de fièvre qui cessoient quand il se rouvroit. Il étoit donc nécessaire qu'en le tarissant tout-à-fait, il survînt dans la suite, & après un calme trompeur de quelques mois, de nouveaux accidents d'autant plus funestes, qu'ils n'étoient ni prévus, ni prévenus. Voici quelques faits analogues à celui-ci.

1. Un coutelier déjà âgé avoit sur le nez un petit ulcere qui pouvoit passer pour un *noli-me-tangere*. Une femme lui appliqua un caustique qui détruisit la tumeur. La plaie guérit parfaitement. Cet homme s'en tint à cette cure locale, & se crut en sûreté. Il jouit en effet pendant quelque temps d'une bonne santé; mais ensuite il commença à sentir des mal-aïses qui furent suivis d'embarras dans les viscères, de désordre dans les fonctions, de fièvre lente, &c. & enfin de la mort.

2. Dans le même temps, un ecclésiastique à peu près du même âge se fit cautériser par la même femme un petit bouton qu'il portoit sur le nez, & sur lequel il se faisoit une croûte qui tomboit & se renouvelloit alternativement. Cet homme avoit toujours joui jusqu'alors d'une santé parfaite, dont il étoit redevable à sa tempérance peut-être autant qu'à sa bonne constitution. De-

puis la suppression de cette espece d'émonctoire, il s'est formé peu à peu à la région de l'estomac un embarras qui cause des étouffements, &c. Il a fait plusieurs remèdes pour se délivrer entièrement de cette maladie consécutive, mais sans succès. Vraisemblablement les gens de l'art qu'il consulte, ignorent l'origine de son mal, &, par conséquent, ne lui peuvent faire qu'un traitement conjectural & palliatif.

3. J'ai vu extirper avec l'instrument tranchant, & avec beaucoup de dextérité, une tumeur cancéreuse suppurée, qui occupoit le centre de la mamelle d'une femme forte & vigoureuse. Le sang étoit vicié. La cure du vice local n'a pu sauver la malade. L'infection générale des humeurs l'a fait périr dans la suite.

4. Je donne actuellement des conseils à une vieille fille qui avoit sur le nez un bouton pareil à celui de l'ecclésiastique dont on a fait mention plus haut. Ce petit mal l'inquiétoit beaucoup. Elle reçut un coup de pied de cheval au dessous du tendon du muscle grand pectoral, à côté de la mamelle droite. La contusion donna sans doute lieu à l'engorgement du tissu cellulaire. Peu à peu il s'y est formé une tumeur, dont l'accroissement a fait disparaître totalement celle du nez. La nouvelle tumeur est venue à suppuration, & s'est ouverte.

230 RÉFLEXIONS SUR UN ARTICLE

Je propose en vain à cette malade les bains domestiques, les bouillons usités contre les maladies de la peau, celles de la lymphe & des glandes, les cauterés, les purgations, &c ; c'est une ouvrière à qui les moyens pécuniaires manquent, & qui d'ailleurs ne redoute pas un mal non encore existant, & qu'elle ne sçait pas prévoir.

Si ces secours avoient été employés pour la femme dont l'histoire nous fournit ces remarques, on auroit pu la garantir des suites qu'a eues la guérison de son cancer, parce qu'il ne suffit pas de guérir le vice local dans tous les cas où la masse générale des humeurs est infectée d'un virus, surtout lorsqu'elle est habituée à s'en débarrasser en partie par ce même vice local.

Au surplus, on doit regarder comme une très-belle cure celle qui, comme on le lit dans l'observation, s'opère en moins de quinze jours par des moyens aussi simples que faciles, & qu'il seroit aisé de rendre sûrs en les appliquant à propos & méthodiquement : il ne faut qu'un peu d'expérience & de réflexions pour se convaincre que l'instrument tranchant n'est ni moins douloureux, ni sujet à moins d'inconvénients.

II. Une demoiselle de trente ans ou environ, qui est d'une bonne constitution, & qui jouit de beaucoup d'embonpoint, étoit tourmentée par des coliques & des

douleurs dans l'hypochondre gauche. Elle avoit d'ailleurs une faim insatiable, & néanmoins se sentoît plus foible que quand elle mangeoit moins. Enfin elle rendit à plusieurs reprises des portions de ver plat, dont une avoit quelques aunes de long. Je lui fis faire usage des remèdes indiqués dans le Journal de médecine du mois de Juillet 1773, page 79, n^o 10: ils lui firent rendre quelques vers strongles fort longs, & tuèrent le ver plat, qui apparemment est tombé en pourriture, & a été entraîné, confondu avec les excréments, sans qu'il ait été possible d'en appercevoir aucun vestige. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis plus d'un an, cette demoiselle se trouve délivrée de ses douleurs, de sa faim canine, de son anéantissement, & de tous les autres accidents qui provenoient de la présence de ces vers, & sur-tout du ver plat, dans ses intestins.

Voilà une nouvelle preuve de l'efficacité de ces remèdes contre les vers, & même contre le ténia ou solitaire, ainsi appelé, parce qu'il est seul de son espèce. Quant à leur infailibilité contre les vers strongles, j'en pourrois rapporter mille preuves surprenantes.



OBSERVATION

*Sur un Accouchement heureusement retardé ;
par M. A. GIROUD, gradué en médecine,
membre du college de chirurgie de
Grenoble.*

Natura arte adjuta interdum facit miracula.

L'épouse du fleur Mariat, commis à la Douane de cette ville, qui fait le sujet de cette observation, avoit eu dans l'espace de trois ans & demi quatre enfants. Les suites des couches avoient été si heureuses, qu'elle ne s'étoit jamais apperçue de la moindre altération dans ses fonctions, lorsqu'un soir, fermant sa boutique, elle voulut lever une planche de noyer assez pesante : l'effort qu'elle fit pour la placer lui causa une douleur si vive dans la région lombaire, qu'elle fut obligée de se mettre au lit. Les remèdes qu'on lui fit dissiperent insensiblement cette douleur. Quelque temps après cet accident, elle s'aperçut d'une descente de matrice pour laquelle elle fit usage pendant quelques mois d'un pessaire, & par la suite elle devint encore enceinte. Elle porta sa grossesse à terme, malgré les peines & les incommodités qu'elle souffrit pendant tout cet intervalle de temps. Les premières douleurs s'étant fait sentir, elle manda sa

sage-femme ordinaire. Trois jours s'étant passés en efforts inutiles, il survint une hémorrhagie utérine compliquée de descente, qui obligèrent de recourir aux talents d'un accoucheur. La malade fut saignée; l'hémorrhagie continua, les forces s'affoiblirent: on lui administra ses Sacraments. Le chirurgien jugeant alors que l'art devoit suppléer au défaut de la nature, ayant dilaté l'orifice de la matrice, fit l'extraction de l'enfant qu'il ne put avoir qu'en détail. La mere fut plusieurs jours sans connoissance, & sa convalescence très-longue. Voilà ce que je pus sçavoir de plus positif lorsqu'on vint réclamer mon secours.

Ce fut le 27 du mois d'Octobre de l'année passée, à onze heures du soir, que je fus prié de donner mes soins à cette femme, grosse pour la fixieme fois. Elle étoit sur la fin de son neuvieme mois, & dans les douleurs pour accoucher depuis quatre heures après midi: vers les dix heures il survint une perte de sang qui effraya la malade & les assistants. Je la trouvai couchée, très-fatiguée, non pas de la perte, mais d'une longue promenade qu'on lui avoit fait faire par sa chambre, dans l'espérance d'accélérer l'accouchement. Les douleurs, qui étoient légères & momentanées, revenoient toutes les dix ou douze minutes. Un corps sphérique, dur & charnu, excédoit les grandes

levres , de la grosseur au moins des deux poings. Dans l'examen que j'en fis , je reconnus aussi-tôt la matrice entraînant avec elle une partie de l'enfant qu'elle contenoit. Son orifice étoit exactement situé à la partie inférieure de ce globe , & dilaté du diametre d'une piece de douze sous ; son col étoit absolument effacé : y ayant infiné le bout du doigt *index* , je sentis distinctement la tête de l'enfant , & une légère collection des eaux , qui dispa-roissoient aussi-tôt que les douleurs cessôient. Les parois du bord circulaire de cet orifice étoient dans une grande tension , très-amincies & fortement appliquées sur la tête , en sorte qu'il paroissoit peu susceptible d'une dilatation ultérieure.

Les douleurs n'étant que fort peu expulsives , la matrice & son orifice parfaitement sains , j'osois tout espérer de la nature , si je parvenois à faire la réduction de ce viscere ; j'évitois par-là d'en venir à des dilatations qui , quoique bien ménagées , auroient pu non-seulement fatiguer la malade , mais encore lui causer une hémorrhagie , peut-être encore la chute de matrice , & sur-tout le déchirement , dont les suites sont sinon mortelles , du moins toujours très-fâcheuses. En effet , j'ose dire que si de pareils accidents arrivés à quelques femmes de cette ville , & parvenus à notre con-

noissance, n'ont pas conduit toutes leurs victimes au tombeau, ils leur ont du moins laissé un souvenir bien douloureux qu'elles conserveront le reste de leurs jours.

Ayant considéré très-scrupuleusement l'état de cette femme, je fus convaincu, 1^o que les douleurs qu'on avoit prises pour celles de l'accouchement ne procédoient que des tiraillements des ligaments qui arrêtent & suspendent la matrice; 2^o que la perte de sang ne provenoit que de la rupture de quelques vaisseaux capillaires du vagin; 3^o que cette descente complète étoit très-récente, & due à la promenade & aux efforts inconsidérés que la malade avoit faits pour terminer ses souffrances; ce qui la rendoit conséquemment plus susceptible de réduction. (a).

Pour cet effet, je fis situer la femme sur le dos, les fesses plus élevées que la poitrine; je baignai avec du vin chaud ce corps refroidi & desséché par l'air; & l'ayant saisi à pleine main, j'essayai de le faire rentrer en le poussant tout doucement de bas en haut. Mais la résistance que j'éprouvai dans l'intervalle même des douleurs, m'obligea de tenter une autre méthode. Je portai donc

(a) *Vide Nosolog. method. autore Francisco Boissier de Sauvages, edit. ultim. Tom. I, class. I, ord. 6. Elabor. ab illustriss. Cusson, D. M. M. Ætiopias, pag. 187.*

les doigts de la main droite entre la partie postérieure de la matrice & le vagin renversé; je réduisis celui-ci, tandis que j'appuyois la paume de la main gauche, avec quelque ménagement, sur la partie de la matrice qui enveloppoit la tête de l'enfant; par ce moyen je réussis à les repousser dans le vagin, en dirigeant mes mouvements vers le *rectum*. Je la saisis ensuite avec les quatre doigts & le pouce de la main droite; & lui faisant décrire la ligne courbe de l'os *sacrum*, j'eus la satisfaction de la réduire parfaitement. Alors le calme survint, la perte disparut, les douleurs cessèrent, & la malade s'endormit. Avant de la quitter, je recommandai fort soigneusement de ne la point laisser lever de quelques jours: mais ce fut inutilement; car à son réveil, se sentant à son aise, il lui plut de s'habiller, de vaquer à ses affaires domestiques, & de se comporter comme à son ordinaire. Elle y a réussi en effet, sans se plaindre de la moindre incommodité jusqu'au 7 du mois de Novembre suivant, c'est-à-dire, dix jours après la réduction, qu'elle accoucha à cinq heures du matin, si heureusement, qu'à mon arrivée je trouvai l'enfant fait, la matrice n'ayant point changé de place: je n'eus d'autre peine que celle de faire la ligature & la section du cordon; & je délivrai la mere d'autant plus facilement, que l'arrière-faix dé-

taché étoit tombé dans le vagin : c'étoit un garçon qu'elle a voulu nourrir pour la première fois, & l'un & l'autre se portent fort bien aujourd'hui.

J'ai donné cette observation dans l'espérance qu'elle pourroit être utile à un effain d'accoucheurs éphémères de tout âge, de tout sexe & de tout état, répandus depuis quelques années dans nos environs, (si toutefois le hasard la fait un jour tomber entre leurs mains,) & dont toute la science consiste à se servir de moyens d'autant plus cruels, qu'ils les jugent propres à terminer promptement un accouchement (a).

(a) Je fus au mois de Juin 1773 à Venon, village distant d'une lieue de cette ville, pour accoucher la fermière des dames religieuses de sainte Marie-d'en-Haut, dont l'enfant se présentoit par une épaule. J'y trouvai la sage-femme, qui me dit que si on lui eût permis d'agir selon ses connoissances, elle m'auroit sûrement épargné la peine de me rendre auprès de la souffrante; que ce n'étoit pas la première fois qu'elle avoit remédié à de pareils accidents: elle ajouta qu'elle avoit accouché la fermière de M^e Girard, notaire à Grenoble, d'un enfant qui se présentoit par l'oreille, au moyen d'un crochet dont elle se servoit pour dépouiller la tête de ses téguments; ensuite, ayant vuide le crâne & emporté une partie des os qui le forment, elle accoucha la mère si heureusement, qu'elle jouissoit encore d'une bonne santé. J'avoue que je ne pus sans frémir entendre cette femme se glorifier d'un procédé plein d'horreur, & qu'on aura de la peine à croire. En effet,

238 OBS. SUR UN ACCOUCCH. &c.

Ils pourront sûrement en tirer les inductions suivantes ; 1^o qu'on ne doit point se hâter de dilater l'orifice de l'utérus , si ce n'est dans le cas d'une hémorrhagie considérable & soutenue ; 2^o qu'il faut au moins tenter de réduire cet organe lorsqu'il est déplacé , pour faciliter ses contractions ; 3^o que si la réduction n'est pas possible , il convient de recourir au plutôt aux relâchans , tels que la saignée , les applications émollientes , les bains tièdes , ceux de vapeurs , &c. comme les moyens les plus doux & les plus propres à remédier à l'éretisme , pour passer insensiblement aux plus actifs , suivant le xcj^e. Aphor. d'Hippocr. section viij , qu'on peut sans doute appliquer ici : *Quæcumque medicamentis non curantur ferrum curat*, &c. Ces moyens opéreront infailliblement le ramollissement & le relâchement des fibres orbiculaires de l'orifice utérin , & procureront la facilité de faire une dilatation suffisante & beaucoup moins douloureuse. Enfin l'on évitera à coup sûr , par ces secours toujours salutaires , le déchirement de ces parties , l'inflammation & la gangrene.

une femme se servir d'un instrument aussi cruel ; c'est le comble de l'effronterie (pour me servir de l'expression d'un sçavant médecin de cette province ,) & d'une insolente mais dangereuse sécurité.



OBSERVATION

Sur l'hydrophtalmie , ou grosseur contre-nature du globe de l'œil; par M. TERRAS, maître en chirurgie de Genève , chirurgien du grand hôpital , & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur une grosseur contre-nature du globe de l'œil , compliquée d'une espece de staphylome.

Dans le mois de Juin 1775 , la femme Forestier me fit voir son enfant , âgé d'environ trois ans & demi , ayant la tête très-volumineuse , les extrémités inférieures faibles , tellement qu'à son âge il ne pouvoit pas encore marcher seul ; d'ailleurs cet enfant me parut assez robuste & avoir assez d'embonpoint , mais le visage défiguré par une affection du globe de l'œil gauche , qui le rendoit d'un volume considérable ; cette grosseur se terminoit par un allongement de la chambre antérieure & de la cornée , si grand , qu'il excédoit les paupieres au point qu'elles ne pouvoient plus couvrir l'œil , & , par conséquent , se fermer.

Au rappprt de la mere de l'enfant , sa maladie datoit de la troisieme semaine de sa

naissance : on apperçut comme un point nuageux sur le centre de la cornée transparente ; peu de temps après, le globe commença à augmenter de volume , se forjetta en dehors , & forma sur les derniers temps de la maladie une faillie ou proéminence , telle que nous l'avons dit ci-dessus.

Cet état de l'œil s'est formé peu à peu dans l'espace de plus de trois ans ; depuis quelques jours avant l'opération , il se faisoit un suintement d'une matiere séreuse , & en partie purulente , à travers le point le plus saillant de la cornée , sans que néanmoins j'aie pu y observer d'ouverture , mais seulement une légère ulcération extérieure : l'opacité de la cornée ne me permit point de voir l'état de l'iris , ni ce qui se passoit dans la chambre antérieure & derriere l'uvée.

Le globe de l'œil étoit très-mobile malgré son volume : l'enfant ne se plaignoit d'aucunes douleurs ni à l'œil , ni à la tête.

Cependant le désagrément d'une si grande difformité , la compression qui commençoit à se faire sur les paupieres par l'augmentation du volume du globe , (au point que les canaux & points lacrymaux ne faisoient qu'imparfaitement leurs fonctions, puisqu'il y avoit larmolement ,) l'augmentation sensible du globe de l'œil , la crainte bien fondée qu'il ne survînt à l'organe & à la tête , des douleurs qui auroient rendu

la

la maladie plus compliquée & plus grave, & les moyens curatifs plus incertains, la ferme résolution du pere & de la mere de l'enfant de le soumettre à tout ce qui seroit nécessaire pour corriger sa difformité, & prévenir de plus grands maux ; tous ces motifs, dis-je, déterminèrent à une consultation (a) des médecins & chirurgiens de l'hôpital François (b), à laquelle je fus appelé. Après avoir examiné l'œil & pris connoissance de toutes les circonstances, fondés sur les motifs ci-devant énoncés, nous nous décidâmes à pratiquer l'opération que je vais décrire, qui consistoit à emporter circulairement toute la cornée, ainsi que l'iris, & de vider le globe de l'œil, en procurant l'évacuation des humeurs.

Ce fut le 19 du mois d'Août que je fis cette opération en présence & assisté des consultants. L'enfant tenu sur les genoux de sa mere, je bandai l'œil sain, & fis tenir élevée la paupière par un aide, en fixant en même temps, autant qu'il fut possible, le globe ; je fis aussi baisser & tenir la paupière inférieure. Je portai une aiguille courbe, enfilée d'un

(a) L'enfant & ses parents furent assistés de l'hôpital François.

(b) MM. les docteurs Manget & de la Roche ; & MM. Mechinot & Macaire, maîtres en chirurgie.

double fil, sur la protubérance contre-nature de la cornée, que je traversai à une certaine distance du côté opposé. Je formai une anse avec le fil dont je me servis pour soutenir le globe d'une main, pendant qu'avec la droite je portai une lancette armée à une ligne de profondeur dans la cornée opaque ou sclérotique; je pénétrai dans la chambre antérieure. Dès ce moment il sortit une grande quantité d'humeurs séreuses & un peu colorées. En soutenant toujours le globe avec l'anse, je portai des ciseaux à la Daviel dans l'ouverture de la cornée opaque, & la coupai circulairement sur la ligne & le point où j'avois plongé la lancette: j'enlevai par ce moyen une partie de cette membrane, & toute la cornée transparente qui étoit très-affectée, ainsi que l'uvée, qui sans doute étoit poussée dans la chambre antérieure par le corps vitré.

Il sortit pendant l'opération une assez grande quantité de sang, & l'œil s'affaissa considérablement. Après l'opération je pressai le globe, & procurai encore l'évacuation de beaucoup d'humeurs assez épaisses & sanguinolentes, qui étoient vraisemblablement le corps vitré en partie dissous & mêlé avec du sang. Après cette pression, le globe nous parut tout-à-fait affaibli & vuide (a).

(a) Le cristallin devoit être dissous & sorti avec l'humeur aqueuse, puisque je ne le vis point.

J'appliquai dessus l'œil quelques plumeaux de charpie douce, & des compresses imbibées d'un mélange d'eau commune & d'eau rose, aiguësées d'une dixième partie d'esprit de vin. L'enfant fut porté dans son lit, & je recommandai de lui donner de temps en temps quelques cuillerées d'une potion calmante.

Le lendemain matin je trouvai que l'enfant avoit assez bien passé la nuit; mais je fus surpris de trouver le globe de l'œil aussi plein & aussi tendu qu'avant l'opération, à cette différence près que la protubérance n'existoit plus, attendu que je l'avois emportée, & détruit la chambre antérieure: une légère hémorrhagie avoit traversé l'appareil. A l'ouverture de la sclérotique se présentait comme une portion de membrane tendue, de couleur brunâtre, qui sembloit retenir dans le fond du globe les fluides & les substances qui le grossissoient encore. Fâché de cet événement, (car je m'attendois de trouver l'œil affaîlé) le surlendemain de l'opération, accompagné d'un de mes élèves, l'enfant placé convenablement, la paupière élevée, je plongeai une lancette à travers la membrane dont je viens de parler; je la divisai en étoile, & je pressai avec précaution le globe: je la vuidai encore: il sortit beaucoup d'humeurs épaisses, de portions membraneuses & de sang. Je fis

le pansement comme le jour de l'opération.

Vingt-quatre heures après, je fus voir mon petit malade; je le trouvai inquiet; il avoit mal passé la nuit, & son pouls étoit fort accéléré. Je fus encore bien plus surpris que la première fois de trouver le volume du globe de l'œil deux fois plus considérable même qu'avant l'opération; il excédoit de beaucoup la circonférence orbitaire; les paupières étoient de niveau avec le sourcil, tellement pressées par le globe, (qui étoit dur & tendu) qu'elles étoient de l'épaisseur d'un doigt, & très-œdématisées; l'ouverture de la sclérotique étoit occupée & remplie par une substance fongueuse & spongieuse de mauvaise couleur, qui avoit quelque rapport avec les végétations carcinomateuses.

Mon intention, secondée de l'avis de quelques-uns des consultants, fut de laisser agir la nature, d'en suivre & faciliter simplement la marche. J'employai un jour ou deux sur l'œil une fomentation résolutive; je passai à l'application de la pommade de Goulard, étendue sur un linge fin.

Le quatrième jour de cette dernière époque, tout étoit à-peu-près dans le même état; je me bornai pour toute application à quelques feuilles de morelle. Le sixième jour j'observai sur la joue de l'enfant beau-

coup de matiere d'une couleur fanieufe & en partie purulente ; les paupieres & le globe me parurent un peu moins gonflés. Vers le dixieme jour tout prit une tournure plus favorable d'une maniere très-sensible ; l'écoulement continua avec assez d'abondance. J'avois soin de faire renouveler les feuilles de temps en temps , & de tenir l'œil & les environs proprement. Le séjour des matieres & leur âcreté avoit occasionné sur la joue un prurit & de petits boutons qui furent dissipés par des lotions faites avec un mélange d'eau distillée de fleurs de sureau & d'eau rose.

Enfin par degrés le dégorgement a opéré l'affaïssement du globe de l'œil au point désiré , tellement que, vingt-sept jours après l'opération, la guérison a été complete. Les paupieres avoient repris l'état le plus naturel ; il n'y a plus d'inflammation ni de larmoïement ; l'œil se présente sous la forme d'un petit globe légèrement convexe antérieurement, avec un léger enfoncement au milieu, formé par les points de réunion de la circonférence de la sclérotique , dont les bords en s'affaissant se sont rendus convergents & forment la cicatrice ; le petit globe est très-mobile , la conjonctive qui le recouvre est de couleur naturelle ; en sorte que la différence est peu frappante & point désagréable : on pourroit la corriger tout-à-

fait dans la suite par le moyen d'un œil artificiel.

Nous terminerons notre observation par quelques remarques que l'exposé historique bien suivi ne nous a pas permis de faire.

Nous avons dit dans le titre que la maladie étoit compliquée d'une espèce de staphyloïme, quoique les pathologistes ne donnent ce nom que lorsque la cornée est divisée, & que l'uvée s'insinue plus ou moins à travers la solution de continuité ; ce qui n'avoit pas lieu dans le cas dont je viens de parler : mais cela auroit pu arriver dans la suite, si on n'avoit remédié à la maladie.

L'accroissement du corps vitré, sa dépravation, l'abondance de l'humeur aqueuse, qui étoit aussi altérée, formoit les causes conjointes du volume de l'œil & de l'allongement de la chambre antérieure : à ces causes, on doit ajouter le mauvais état de la cornée, qui étant affoiblie opposoit moins de résistance aux humeurs que la sclérotique, qui n'avoit cependant pas laissé que de s'étendre considérablement.

Une semblable maladie du globe de l'œil ne pouvoit être guérie que par l'opération qui a été pratiquée ; une simple incision à la cornée n'auroit pas suffi pour détruire tout le mal ; car, lors même qu'on auroit évacué les humeurs, il restoit à combattre la maladie de la cornée. Cette maladie

n'étoit pas non plus d'une nature à exiger l'extirpation du globe en entier ; cette importante opération ne se pratique guere que dans le cas de cancer ou de carcinome du globe de l'œil. Les praticiens trouveront sur ce sujet d'excellents préceptes dans le sçavant Mémoire qu'a donné le célèbre M. Louis sur les maladies du globe de l'œil ; inféré dans le cinquieme tome des *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*.

Le petit moignon (si on peut s'exprimer ainsi) qui reste après l'opération , comme je l'ai pratiquée , corrige beaucoup la difformité d'un orbite qui seroit vuide : les muscles , n'étant point intéressés par l'opération , le font mouvoir avec facilité.

J'avoue que lorsque je vis pour la seconde fois le globe de l'œil si excessivement augmenté , & l'état de l'enfant , je craignis que la maladie ne prît une tournure cancéreuse , & aussi fâcheuse que celle que rapporte Fabrice de Hilden , dans ses *Observations de Chirurgie* (a).

Il y a apparence que par l'ancienneté de la maladie quelques vaisseaux capillaires étoient devenus variqueux ; que la membrane crystalline & vitrée avoit acquis plus de solidité & d'étendue ; que la choroïde pouvoit être parsemée de vaisseaux dilatés ; ce qui avoit causé le gonflement. La pourri-

(a) Traduct. françoise , Liv. V, observ. xxxvij.

ture des portions membraneuses, la dissolution & la putréfaction des suc épanchés, ont produit la matiere de la suppuration qui a procuré dans l'espace de peu de jours un dégorgeement parfait, & le tout s'est terminé très-heureusement. L'absence de douleurs lancinantes & de signes d'affection au cerveau, me tranquilliserent cependant sur l'événement.

Enfin cette observation, ainsi que d'autres de cette nature, rapportées par les praticiens, prouvent l'excellence de l'art, & jusqu'à quel point de hardiesse & de perfection de grands hommes l'ont porté à l'avantage de l'humanité.

II^e OBS. Quelque temps avant que j'eusse donné mes soins à celui qui fait le sujet de ma premiere observation, je fus consulté pour l'enfant du nommé d'Ormont, fondeur, âgé de deux ans & demi, beau de figure, & me paroissant bien constitué. Sans qu'il se fût plaint d'aucune douleur, & sans avoir été sujet à des fluxions aux yeux, l'enfant avoit le globe de l'œil gauche très-sensiblement augmenté, au point de lui causer de la difformité. Les parents s'étoient déjà apperçus de cette maladie depuis deux à trois mois. Les deux cornées étoient dans un état sain, quoique dilatées : l'enfant ne distinguoit point les objets, & paroissoit même ne pas voir du tout de cet œil.

A travers la cornée transparente, je distinguai que l'iris étoit très-dilaté, se portant vers la chambre antérieure; le crySTALLIN étoit poussé contre l'uvée; il étoit d'un volume bien au dessus de l'état naturel, & me parut opaque; l'étendue de la chambre antérieure étoit aussi plus grande que dans l'état naturel.

On juge de-là, que la principale cause du gonflement & du volume de l'œil, dépendoit de l'augmentation du corps vitré, qui produisoit tous les autres effets, & la maladie du globe, connue sous le nom d'*hydrophthalmie*, que le sçavant M. Louis, avec sa précision ordinaire, a très-bien distinguée de l'exophthalmie, comme on peut voir dans le Mémoire ci-devant indiqué.

Comme l'enfant ne souffroit encore que peu ou point de douleur à l'œil ni à la tête, & que l'extension du globe n'étoit cependant pas portée à un haut degré, je conseillai quelques purgatifs, & l'application de quelques topiques auxquels, je l'avoue, je n'avois pas grande confiance. J'insinuai au pere de l'enfant que je comptois qu'il en faudroit venir à une simple opération pour vuider l'œil, qu'il devoit regarder comme perdu.

Le pere & la mere de l'enfant, naturellement portés à rejeter une opération dont ils ne concevoient pas toute l'utilité & la

facilité, ne me revinrent plus trouver. J'avois, en quelque façon, oublié ce petit malade, lorsqu'environ deux mois après je rencontraï une dame qui, s'intéressant à cet enfant, me pria de le revoir. Le lendemain je fus chez les parents, & fus bien surpris de le trouver dans un état déplorable. Le globe de l'œil étoit si gonflé & si dur, que les paupieres en étoient élevées; il formoit une telle saillie, qu'il s'étendoit sur tout le grand angle jusqu'au sourcil. Le malade souffroit depuis quelques jours les douleurs les plus cruelles. Le dégoût, la fièvre s'en étant emparés, il ne reposoit ni le jour ni la nuit. Par la nouvelle inspection que je fis du globe, je n'y trouvai de changement que dans l'augmentation de l'état décrit ci-devant; la conjonctive étoit cependant gonflée, & formoit comme un bourlet autour du globe.

Comme dans cette ville il ne manque pas de charlatans, qui y vivent dans une grande sécurité, bien que tous les jours le public soit leur dupe, la mere de l'enfant m'avoua que, depuis quelque temps, elle l'avoit confié à un de ces personnages sans titre, qui lui avoit promis de le guérir. Je la dissuadai fort de cette aveugle confiance, & lui fis entendre que, bien que son enfant fût dans un si triste état, il y avoit encore de la ressource dans une opération qui

ne consistoit qu'à faire une petite ouverture dans un endroit déterminé de l'œil, pour le vider; que c'étoit le seul moyen de lui sauver la vie. J'avois décidé cette mere, tout à la fois trop tendre & trop foible pour persister dans sa résolution : en conséquence, je disposai pour le lendemain tout ce que je crus nécessaire, n'ayant d'autre but ni d'autre intérêt que d'être utile à ce pauvre enfant. Je priai M. Guyot (a) de vouloir bien m'assister dans cette opération.

Mais je ne sçais par quelle raison l'on me fit dire, le matin du jour décidé pour l'opération, de ne pas me donner la peine de venir. J'appris, trois semaines après, qu'on avoit laissé périr misérablement ce pauvre enfant, entre les mains sans doute de cet empirique.

Je regrettai de n'avoir pas suivi la maladie de cet enfant : j'aurois peut-être pu vaincre l'opiniâtreté des parents, & les décider à une opération dont le succès n'étoit pas même douteux; sur-tout si elle eût été pratiquée peu de temps après que j'eus examiné l'enfant, & dès que les douleurs commencerent à se faire sentir.

On ne pouvoit pas se promettre un succès si assuré de l'opération, si elle eût été faite dans le second période où j'ai vu le

(a) Habile chirurgien de cette ville; associé de l'Académie royale de Chirurgie de Paris.

petit malade & la maladie ; mais néanmoins c'étoit encore l'unique ressource pour tirer cet enfant des bras de la mort.

On a cependant vu des cas où la nature a suppléé à l'opiniâtreté des malades & de leurs parents , & même quelquefois à la timidité & à l'ignorance des praticiens , par la rupture de la cornée ; & dès lors l'œil s'est vidé plus ou moins promptement , & tous les accidents ont cessé. Mais l'on voit qu'un si heureux événement n'arrive pas toujours ; & , lors même qu'il pourroit arriver , il n'est pas prudent de l'attendre , parce que les malades souffrent violemment ; le mal peut se communiquer jusqu'au cerveau , & les faire périr d'une manière très-cruelle.

On trouve aussi dans le Mémoire de M. Louis , déjà cité , d'excellentes choses & de bonnes observations sur ce sujet , qui me dispensent de porter plus loin mes remarques & mes réflexions.

J'ajouterai seulement , pour l'instruction des jeunes chirurgiens , qu'ils ne doivent pas rester dans une pérnicieuse sécurité , lorsqu'ils seront consultés pour ce genre de maladie du globe de l'œil , & qu'ils ne doivent se fier ni s'amuser long-temps à attendre l'effet des remèdes , soit topiques ou autres ; mais plutôt tâcher de décider les malades à une opération très-simple ,

pour vuidér les humeurs surabondantes de l'œil ; opération qui est cependant susceptible de variation , & qui doit être soumise aux circonstances particulieres : mais toujours est-il vrai qu'on peut dire qu'elle n'est pas susceptible d'autant d'inconvénients que l'opération de la cataracte , que les moins experts pratiquent tous les jours. Dans l'une , on se propose de conserver soigneusement le globe de l'œil ; & dans l'autre , au contraire , de le vuidér. Il y auroit encore bien de remarques à faire , pour encourager les jeunes praticiens à pratiquer , dans les cas dont nous venons de parler , les opérations que les indications , le génie & la saine pratique doivent suggérer , mais que la brièveté qui doit accompagner les observations ne nous permet pas de suivre , & qui d'ailleurs , comme nous l'avons dit , n'ont pas échappé aux lumieres & à la sagacité de M. Louis.

L E T T R E

*De M. *** à M. DE VILLÉ , chirurgien
major des Carabiniers de MONSIEUR ,
au sujet d'une plaie grave , qui indiquoit
l'amputation de la jambe dans son articulation.*

MONSIEUR ,

Au commencement du mois d'Août der-

254 PLAIE GRAVE QUI INDIQUOIT

nier , un des chirurgiens de quartier de l'hôpital de la ville de * * *, me confia qu'il avoit depuis trois jours dans cette maison un homme qui , en repassant sa faux , le genou gauche appuyé sur son manche , fut saisi d'un accès épileptique , auquel il étoit sujet , & tomba , ce même genou sur le tranchant de ce dangereux outil ; se coupa le ligament qui unit la rotule au tibia , en se faisant une plaie transversale de quatre pouces de longueur sur un & demi de profondeur , ou environ. Le gonflement & l'état douloureux de toute l'extrémité , en imposèrent à ne pouvoir examiner l'intérieur de l'articulation , de sorte qu'il s'en tint à quelques saignées , aux cataplasmes anodins , & à la situation propre à favoriser la réunion. Il me dit aussi que cet homme avoit une fièvre violente & continuelle depuis le second jour de l'accident : la plaie étoit sèche & blaffarde : quoique , le cinquième jour de l'accident , & le troisième de son entrée dans l'hôpital , elle fût considérable , elle avoit été , au rapport du blessé , peu sanglante : il avoit de temps en temps des mouvements convulsifs dans les membres.

Tel est l'exposé que me fit le chirurgien ; ce qui me fit croire qu'il dispoût ses vues en faveur de la réunion , considérant cette plaie comme simple , quoiqu'elle fût essentiellement compliquée , & même d'accidents.

Un certain mérite qu'on lui connoît m'en auroit imposé, & je me serois tu, si j'eusse moins connu son caractère, & les préceptes qui nous sont donnés tout nouvellement par un des professeurs royaux de l'Ecole de chirurgie de Paris, qui n'est pas moins fait pour inspirer du courage & de la confiance, que pour remplir la place honorable qui le fait connoître de toute l'Europe depuis tant d'années; préceptes qu'on trouve au cinquieme volume in-4^o des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, dans un Essai sur les Amputations dans les articles. Je l'engageai à en faire usage, & de craindre les suites de ces sortes de plaies, si bien connues de M. de la Faye, comme il nous le fait voir dans son Pronostic des Plaies, disant que « les graves sont celles des par- » ties membraneuses, tendineuses, aponé- » vrotiques, & en particulier celles des ar- » ticularions. . . . Le succès de leur cure est, continue cet auteur, » quelquefois douteux, » à cause des accidents dont elles sont sou- » vent accompagnées. »

Rien de plus vrai. Je ne pus le gagner en faveur de mon opinion. Je n'entendis parler du malade que par une invitation pour examiner cette plaie après sa mort, arrivée le dixieme jour de l'accident; & je trouvai un homme âgé de quarante-cinq à cinquante ans, d'une forte construction;

256 PLAIE GRAVE QUI INDIQUOIT

l'extrémité inférieure gauche extrêmement engorgée, depuis l'aîne jusqu'au talon, & particulièrement la cuisse, qui étoit entièrement gangrenée à sa face externe; au dessous de la rotule, une plaie transversale de quatre à cinq pouces de longueur, son ligament coupé, & pénétrante dans l'articulation d'un pouce & demi & plus d'ouverture, l'intérieur absolument intact. Enfin on eût facilement emporté la jambe avec un bistouris commun, en achevant l'amputation dans l'article, suivant le trajet de la plaie, par l'état des parties intégrantes.

S'il m'étoit permis, Monsieur, d'ajouter ici quelques réflexions, je prendrois la liberté de m'excuser, n'applaudissant pas à la discrétion de ce chirurgien, sur l'amputation que j'ai crue nécessairement indiquée, en raison de la nature de l'articulation lésée, (vu qu'on sçait que généralement les plaies des articulations n'indiquent pas toujours le retranchement du membre; j'ai des faits, à ce sujet, assez intéressants pour m'occuper du soin de les rendre un jour publics) & de l'essence de la plaie. Cette articulation est la plus composée de la machine; c'est elle qui reçoit la majeure partie du poids de notre corps; c'est par elle que nous résistons sous les fardeaux énormes dont nous nous chargeons: aussi est-elle protégée & maintenue par des liens d'une
force

force sans exemple , rangés dans un ordre favorable à l'augmenter. Il se filtre dedans une humeur glaireuse & lubréfiante , en quantité proportionnée à sa capacité & à ses usages : elle est un obstacle , comme on sçait , à la réunion des plaies des capsules qui enveloppent les articulations , & lui servent de limites. La plaie pénétrait dans l'articulation au dessous de la rotule , d'un pouce & demi de diametre d'un angle à l'autre. Les muscles extenseurs de la jambe avoient remonté la rotule de plus d'un pouce en haut. L'engorgement excessif de toute l'extrémité , effet de la section imparfaite des parties tendineuses , ligamenteuses & aponévrotiques , qu'on peut regarder comme ayant été cause prochaine de la gangrene , ne se seroit-il pas dissipé ? & eût-il produit cette gangrene , si on eût achevé ce qui étoit commencé , je veux dire l'amputation dans l'article ? D'où il s'en fût suivi dégorgeement sanguin , pas moins inévitable dans la pratique de cette opération , que nécessaire aux plaies qui en ont été privées dans leur premier temps ; & dégorgeement de suppuration des parties charnues , aux dépens desquelles on eût formé un lambeau , ainsi qu'il étoit praticable , & que M. Brasdor , l'auteur de l'Essai cité , le recommande , qui , en dissipant

l'inflammation, eût calmé la douleur & apaisé la fièvre.

Mais il est trop vrai que, de tous les arts, il en est peu où les progrès soient plus lents, & l'application des découvertes plus difficilement accréditée, qu'en chirurgie. Les raisons n'en sont pas moins nombreuses qu'elles ont de victimes.

Le malade fut apporté à l'hôpital le second jour qu'il se blessa. C'étoit le temps, je pense, d'essayer par un procédé opératoire, de rendre cet homme à sa famille, en le privant d'un de ses membres, je le répète, pour lui sauver la vie.

C'est ainsi que souvent une fausse prudence nous prive des droits que l'art nous offre sur lui & sur l'humanité !

CONJECTURES

Sur la maladie épizootique qui regne dans les provinces méridionales du royaume ; par M. BRASDOR, professeur royal en chirurgie, &c.

Personne n'ignore qu'une irritation mécanique, exercée sur des surfaces sensibles, peut produire dans l'économie animale les plus grands désordres. La présence des vers dans l'estomac, les intestins,

&c. donne lieu à des symptômes dont on ne soupçonneroit pas la relation avec leur cause, si l'observation répétée n'avoit appris que la perte de la vue, de la voix, la paralysie, la pleurésie, &c. peuvent en dépendre.

Fernel rapporte l'histoire d'un soldat qui mourut le vingtième jour de sa maladie, après être devenu furieux, & dans le nez duquel on trouva deux vers velus. Les vers causent ou compliquent souvent des fièvres fâcheuses, qui ont des caractères de malignité. Que l'on fasse l'une ou l'autre supposition, leur influence est toujours dangereuse.

On en trouvera aisément la raison dans les différentes manières dont ces insectes nuisent; mais il est à remarquer que l'exercice trop long ou trop violent de l'action musculaire, produit dans les liqueurs des perversions semblables à celles qui résulteroient de l'action des miasmes putrides. On lit dans *l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, année 1766, l'Observation communiquée par M. Morand, de deux bouchers qui eurent des anthrax & autres accidents, après avoir tué chacun un bœuf qui avoient été tous les deux examinés & trouvés sains. On ne put rien inférer des recherches qui furent faites, sinon que ces animaux avoient été vraisemblablement

surmenés ; en sorte que , dans ce cas , le seul excès de mouvement avoit donné lieu à des phénomènes de malignité. Il peut donc y avoir des maladies putrides dont la cause n'est point dans des miasmes pernicious , dans l'intempérie de l'air , des saisons , &c ; vérité connue , mais que je devois rappeler.

Quoi qu'il en puisse être , j'ai cru devoir exposer les idées que m'ont fait naître les écrits sur la maladie épizootique qui ravage les provinces méridionales du royaume. Je trouve , à quelque différence près cependant , beaucoup de conformité entre cette maladie , & celle qui attaqua l'espèce des chiens en 1763. La vacillation de la tête ; les convulsions , la foiblesse des extrémités postérieures , l'abattement , la tristesse , l'abaissement des oreilles , les cris plaintifs , & , ce qui est plus remarquable , le gonflement des yeux , l'écoulement de la morve par les nazeaux , la quantité de morve souvent ichoreuse , mêlée d'un sang noir , trouvée , à l'ouverture des cadavres , dans les anfractuosités du nez , & s'étendant dans la traché-artère , me paroissent établir entre les deux cas une analogie frappante.

Je fis , dans le temps , des recherches sur la maladie des chiens ; j'en ouvris plusieurs : je trouvai à presque tous , dans le labyrinthe des narines , un ver , à la plu-

part deux, d'une espece inconnue. La réserve nécessaire ne me fit proposer que comme hypothese, dans mon Mémoire^(a), l'opinion qui auroit fait dépendre de ces insectes la maladie & ses symptômes, qu'il étoit possible d'expliquer en général par cette supposition. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que l'on voit souvent des maladies graves cesser par l'évacuation des vers.

Je ne puis dire s'il y en a dans le nez des bœufs, ainsi que j'en ai trouvé dans le nez des chiens : la similitude des symptômes, & sur-tout l'état du nez, observé dans les vivants & les cadavres, autoriseroit à le soupçonner. On n'en a, à la vérité, point trouvé dans les animaux qui ont été ouverts ; mais on ne peut rigoureusement conclure qu'il n'y en a pas, à moins que les recherches n'aient été dirigées expressément vers cet objet ; & il me semble que, dans une aussi grande calamité, il seroit permis à un citoyen de former des vœux pour que ce soupçon fût vérifié. Car enfin si cela étoit, si des vers, en irritant de différentes manières la membrane pituitaire qui est d'un sentiment si exquis, produisoient les symptômes auxquels le bétail est en proie . . . que de

(a) Il est inséré dans le Tome VI des Mémoires de mathématique & de physique, présentés à l'Académie des Sciences, &c.

corollaires naîtroient de cette supposition admise comme vraie ?

On pourroit rendre raison de la plupart des phénomènes de la maladie , de sa qualité contagieuse , & peut-être du peu d'utilité qu'on a retirée des précautions prises contre la contagion : les œufs de ces insectes pouvant être portés par les vents à de grandes distances , on verroit pourquoi jusqu'ici toutes les tentatives de curation ont été infructueuses. Ce seroit le ver qu'il faudroit détruire : or les saignées & les autres évacuans , les cauterés , les sétons , &c. ne peuvent absolument remplir cette indication.

Quand, par des recherches ultérieures, la supposition seroit reconnue pour réelle , on connoîtroit à la vérité la voie qu'il faudroit tenir pour parvenir à la cure ; ce qui seroit beaucoup : mais il resteroit à trouver les moyens de détruire ou d'évacuer la vermine meurtrière ; ce seroit l'objet de nouvelles expériences ; & il faut espérer qu'avec des tentatives , on parviendrait à faire des découvertes utiles , &c.

Il est prescrit, dans l'Instruction publiée par ordre du Roi , de laver les nazeaux , la langue & le palais , avec du vinaigre dans lequel on aura fait infuser de l'ail. On ne peut se flatter que des vers qui seroient logés dans les cavités du nez des bœufs ,

puissent être atteints d'une manière suffisante par une semblable lotion, parce qu'on n'a pas la ressource de la leur faire attirer ; l'air seroit plus propre, en parcourant ces anfractuosités dans le mouvement d'inspiration, à porter par toute leur étendue les substances dans lesquelles on auroit reconnu les propriétés désirées : on pourroit au reste combiner les deux procédés.

Boerhaave rapporte l'exemple, qu'il caractérise de terrible, d'une jeune fille de Rotterdam, dont les six sinus pituitaires étoient pleins de vers qui croissoient d'heure en heure. Il la guérit par une légère fumigation de cinabre, & une décoction de tabac dans l'eau, qu'elle attiroit dans ses narines, dont l'usage continuel fit sortir les vers.

Reterodami terribile in puellâ exemplum exitit, cui omnes sex sinus pituitarii vermibus pleni fuerunt, qui de horâ in horâ incresebant. Hanc sanavi fumo leviori cinabarino & tabaci cum aquâ decocto per nares attracto, quo continuo coëgi animalia ut de naribus desilirent (a).

Ma spéculation n'est peut-être qu'un rêve ; mais c'est le rêve d'un citoyen. La grandeur du fléau, l'inutilité de tout ce qui a été fait jusqu'ici, me serviront d'excuse. Dans le cas extrême qui réduit à sacrifier les bêtes malades, & une partie de celles qui

(a) *Hermanni Boerhagæ Prælect. Acad. 792.*

se portent bien, j'ai cru pouvoir hasarder des conjectures d'après ce que j'ai observé dans un cas analogue. Si elles peuvent donner lieu à des idées plus lumineuses, mes vœux seront comblés; si elles ne servent à rien, on ne peut me blâmer d'avoir essayé d'être utile.

OBSERVATION

Sur une tumeur au sein, guérie par les pilules de ciguë.

Les observations multipliées servent à raffermir les praticiens dans l'administration des remèdes dangereux.

Une femme âgée de vingt-neuf ans, d'une constitution grêle, se fit une contusion, huit jours après ses couches, à la mamelle gauche, qui devint bientôt enflammée, dure & douloureuse. Elle y appliqua tout de suite une pommade qu'une de ses amies lui donna; ce qui ne la soulageant point, l'obligea à se servir des cataplasmes faits avec l'oignon de lys cuit, qui ne produisirent aucun effet, de même que ceux avec la mie de pain, le lait, le safran & le jaune d'œuf, qui furent employés après. Enfin, lassé de tous ces remèdes, elle me fit demander: je la trouvai, à la vérité, sans fièvre, mais se plaignant de douleurs lancinantes qui se fai-

soient sentir de temps à autres autour de la mamelle, qui étoit très-dure, livide, & couverte d'un millier de boutons, y ayant un petit abcès dans le tissu cellulaire, immédiatement sous la papille, de la largeur d'une petite fève de marais, & les glandes axillaires engorgées.

A l'aspect de tous ces symptômes, je n'hésitai pas, après les observations de M. Storck & de plusieurs autres médecins sur l'efficacité de la ciguë dans pareils cas, de lui faire appliquer une compresse de linge fin, imbibée souvent dans la décoction chaude de la feuille, prendre une pilule de l'extrait, du poids d'un grain, trois fois le jour, & par-dessus un verre d'infusion de fleurs de sureau tiède.

Huit jours après les douleurs furent moins fortes, les boutons desséchés sans avoir suppuré; l'abcès, qui s'étoit percé le lendemain de ma première visite, & duquel étoit sorti fort peu de pus assez louable, fut totalement guéri avec du digestif. La partie étoit toujours très-dure, mais moins livide; ce qui encouragea beaucoup la malade, les parents & moi, & fit que j'augmentai tous les jours d'une pilule sur les trois doses, jusqu'à la concurrence de six à chaque, qui produisoient tout l'effet que je pouvois en attendre.

Un jour que je fus obligé de m'absenter,

comme j'ignorois si je reviendrois bientôt ; je lui laissai quelques doses toutes séparées ; & , dans l'espérance d'être plutôt guérie , elle prit , malgré ma défense expresse , quatre pilules de plus à chaque pendant deux jours.

A mon retour je la trouvai tourmentée de vertiges ; & elle m'avoua ingénument son imprudence , qui fut cependant bientôt réparée en supprimant le remède pour trois jours seulement.

Elle s'étoit obstinée , malgré mes représentations , à allaiter son enfant : celui-ci , qui n'avoit essuyé aucune incommodité pendant le traitement , eut plus d'un mois , à compter du jour de l'imprudence , les yeux tournés en l'air , la tête tremblante , les fièvres quartes , & fut fort inquiet ; le tout se rétablit dans l'état naturel , en le faisant tetter une autre nourrice sitôt que je m'en fus aperçu , excepté les fièvres qu'il garda sept mois.

Je supprimai le lait à la mere , qui quinze jours après , terme de deux mois & demi de traitement , fut totalement guérie.

L'objet de cette observation est non-seulement de donner une nouvelle preuve de l'efficacité de l'extrait de ciguë & de la décoction de la feuille dans pareilles maladies , mais pour qu'on soit très-circonspect à livrer entre des mains imprudentes de pareils remèdes , qui pourroient tuer les malades ,

comme cela feroit arrivé à la mere & à l'enfant , si mon prompt retour ne l'eût empêché.

O B S E R V A T I O N

Sur une fève de haricot, qui de la trachée-artere est descendue jusques dans la bronche droite, & a été rejetée au cinquieme jour par l'expectoration; par M. BEAUSIER DE LA BOUCHARDIERE, ancien chirurgien major des armées du Roi.

Νέσων φύσας ἰατρει. HIPPOCR.

Les corps étrangers qui de la trachée-artere sont passés dans les bronches du poumon, y excitent des accidents terribles, pour lesquels la médecine & la chirurgie n'offrent que des secours bien foibles, bien lents, & souvent infructueux. Ces corps paroissent se soustraire entièrement à l'action des remedes intérieurs & extérieurs. C'est alors la nature qui pourvoit à ses besoins: la gêne & la douleur deviennent des ressorts plus ou moins efficaces.

On en voit plusieurs exemples dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

Ceux qui sont les plus analogues à l'observation suivante, se trouvent dans les *Mém. Acad. de Chirurgie*, T. I. part. 2. in-12. page. 436 & suiv. Paris, 1765.

On peut y joindre l'expulsion que fit une demoiselle, d'un pépin de raisin qu'elle avoit avalé sans s'en appercevoir. Elle eut une toux violente, beaucoup de peine à respirer, une fièvre lente. On la traitoit comme pulmonique; & elle ne guérit que lorsqu'elle fut débarrassée par hasard, c'est-à-dire par l'effort de la nature, du corps étranger qui la consumoit peu à peu. (*Anecd. de Méd. T. II. Lille, 1766.*)

Je fus appelé le 3 Avril 1775, pour voir le fils de M. Heritte, marchand en cette ville, âgé de sept à huit ans. Il avoit mis dans sa bouche une feve de haricot. Cette feve enfila l'arriere-boche, & s'engagea vraisemblablement sous l'épiglotte: l'enfant se sentit tout-à-coup suffoqué. Son pere, pour le soulager, appercevant la feve, essaya de la faire descendre dans la cavité, qu'il croyoit être celle du gosier. L'enfant toussa sans cesse, devint violet, tomba dans des convulsions affreuses. A cet état violent succéda un peu de calme. Le malade buvoit & mangeoit, ce qui prouvoit la liberté de l'œsophage. La fièvre se mit de la partie, les convulsions augmentèrent, le pouls devint petit. Le corps étranger avoit glissé de la trachée-artère dans la bronche droite. Le malade eut une toux violente & continuelle, douleur de côté, & tous les symptômes de la pleurésie,

n'ayant de repos ni jour ni nuit, vomissant tout ce qu'il prenoit. Je le fis saigner, le pouls étant devenu plein, vomir & éternuer. Nous étions spectateurs inutiles de la tragédie ; l'art ne présentait aucun secours heureux. Les boissons émollientes, les potions béchiques & lubréfiantes, l'oxymel scillitique, le kermès, furent employés sans succès (a). Enfin, au sixième jour, la feve, dont l'écorce s'étoit déchirée par l'humidité, se sépara, & fut rendue par une forte toux. Dès cet instant la fièvre disparut, l'enrouement, la toux, la difficulté de respirer se dissipèrent par degrés ; le malade fut rétabli au bout de huit jours.

Que pouvoit-on faire de plus ? Attendre l'événement qui a été l'ouvrage de la nature ; &, au cas qu'il se fût formé abcès au poulmon, en supposant que le foyer eût été voisin de la plevre, tenter de l'ouvrir par l'opération de l'empyeme : ce qui eût été une ressource incertaine & pleine de dangers. La fièvre lente, la pulmonie, la

(a) La plupart des auteurs, tant anciens que modernes, conseillent, pour procurer la sortie de ces corps, d'exciter l'éternement, de provoquer la toux, & même le vomissement, de frapper plusieurs fois le malade sur le cou & sur le dos. Aëtius propose les acides, ce que contredit Fabricius Hildanus. Mém. de l'Acad. de Chirurgie, Tome I, part. 2, page 436. Observ. &c. par M. Hevin.

270 FEVE DESC. DANS LA BR. DROITE,
phthisie , eussent été les suites d'un pareil
accident.

Les réflexions solides & lumineuses qu'on
trouve à la fin du Recueil d'Observations
sur les corps étrangers que reçoit la tra-
chée-artère, (*Mém. Acad. de Chirurgie*,
T. V in-4^o, page 537, 1774.) « prouvent
» que le corps étranger est entraîné dans
» les bronches par l'inspiration , & repoussé
» vers la glotte dans le mouvement d'ex-
» piration ; & que les mouvements alterna-
» tifs étant excités plus fortement par la
» présence d'un corps étranger , il sera ex-
» pulsé par la voie favorable que l'art aura
» ouverte , sans que le chirurgien soit dans
» le cas de faire des recherches laborieuses
» & d'un succès incertain , comme on a pu
» le craindre. »

Mais ne peut-il pas se trouver des cas où
le corps étranger , par sa petitesse , sa ron-
deur , son poli , son poids , au lieu d'être
tenu en suspens par l'expiration & l'inspira-
tion alternatives , suive le canal pendant l'ins-
piration ? « Les cerceaux cartilagineux sont
» tellement construits & arrangés , que , dans
» l'état d'expiration , les plus petits rentrent
» un peu dans les plus grands , ou du moins
» ils sont plus rapprochés les uns des au-
» tres. » (Senac , sur Heist. T. II. p. 122.)

Le contraire arrivant dans l'inspiration ,
les cerceaux sont plus éloignés les uns des

autres, offrent un diamètre plus étendu, ce qui, joint au courant d'air inspiré, doit opérer un mouvement d'étrusion, précipiter la chute des corps étrangers, que la pente, la gravité, la rondeur & le poli favorisent : le resserrement spasmodique des bronches doit les fixer ensuite. Il est vrai que si le corps étranger est léger, large, irrégulier, il peut présenter des surfaces ou des aspérités qui l'arrêtent ou l'accrochent; mais alors il doit y avoir des signes sensibles, ou du moins rationnels, que la présence du corps & la douleur donnent. Dans notre Observation, la trachée-artère n'offroit aucune inégalité, aucun embarras; elle jouissoit de toute sorte de liberté : le malade ne se plaignoit d'aucune douleur dans l'étendue de ce canal, lorsqu'on y passoit la main. La difficulté de respirer & les grandes douleurs partoient visiblement du poulmon.

OBSERVATION

Sur une fistule à l'anus, accompagnée d'une vérole confirmée; par M. LEAUTAUD, maître en chirurgie à Arles, prévôt de sa Compagnie, ci-devant chirurgien en chef de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville, & correspondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, &c.

Un négociant de cette ville d'Arles, sexa-

général, bien frais, bien portant en apparence, ayant appris le succès avec lequel j'avois opéré plusieurs personnes, dans l'hôpital, de la fistule à l'anus, m'envoya un de ses domestiques me prier de vouloir bien lui faire une visite, lorsque mes affaires me le permettroient. Le jour même de cette invitation, je me rendis chez lui : il m'entretint pendant presque une heure d'une fistule au fondement, qu'il portoit depuis quarante ans, & dont il étoit résolu de se faire traiter ; il finit son narré par une prière de me charger de la cure. Voici le précis de l'histoire de cette maladie.

Il avoit l'âge de trente-deux ans, lorsque sans cause externe, récente au moins, il sentit les annonces d'un dépôt phlegmonieux à la marge de l'anus. Le chirurgien qu'il appella le saigna trois fois, & appliqua sur la partie tuméfiée des cataplasmes composés de vieux levain, de sain-doux rance, d'oignon de lys, de basilicum, l'espace de vingt jours ; au bout duquel temps l'abcès, pourri à force de suppuration, perça de lui-même, le chirurgien n'ayant pas jugé à propos d'en faire l'ouverture, pour sauver le malade du péril affreux où l'auroit exposé une hémorragie inévitable ; & le reste de la cure fut continué par l'emplâtre de divinum, dont le chirurgien lui exaltoit les propriétés pour la cure radicale de toute sorte de reliquats

liquats en ce genre. Le malade le crut aveuglément à sa parole sur tous les points, & a vécu fort patiemment dans cette foi jusqu'au jour de ma visite.

La fistule, autant que je m'en souviens, & que je pus en juger par mon stylet, aboutissoit à l'intestin, & le perçoit d'outre en outre; son ouverture externe étoit éloignée de près d'un pouce de l'anus, & l'interne de la hauteur de deux, & quelques lignes; l'intérieur étoit de part & d'autre plein de callosités & de clapiers.

La nature de cette maladie connue, il ne fut plus question que d'arrêter le temps de l'opération: le malade le fixa au mois de Mai, espérant beaucoup de la belle saison; deux longs voyages d'ailleurs qu'il avoit à faire pour son commerce, & qu'il devoit entreprendre au premier jour, ne lui permettant pas de s'y rendre plutôt. Je n'oublia rien pour le faire passer sur toutes ces considérations, car il étoit plus entêté de son printemps, que de ses négociations. Je le quittai donc jusqu'à ce temps-là.

Mon malade, au retour de ses voyages, prit un parti opposé à celui que je lui avois offert; & je n'en ai pas été fâché dans la suite, l'événement m'en ayant consolé. Il fut à A. se mettre entre les mains de M. M***, chirurgien maître-ès-arts, certainement très-entendu, & qui mérite, par sa longue expé-

rience & ses beaux succès, toute l'étendue de réputation dont il jouit dans nos provinces. Mais il n'échappa pas à l'erreur que je m'étois préparée, c'est-à-dire qu'il regarda la fistule comme une maladie purement locale, & en conséquence il tailla à plein drap, & répara la breche par une bonne & solide cicatrice. S'il en eût recherché la première cause, comme j'avois manqué de le faire, il eût senti la nécessité de son existence, & l'efficacité de son écoulement.

Deux ans après ses voyages, le malade me fit appeller, pour me prier de voir sa situation. Hélas! quel spectacle offrit-il à mes yeux! La maladie primitive dont il étoit attaqué depuis sa jeunesse sembloit ne s'être dissimulée pendant un grand cercle d'années, que pour attendre le temps où elle pourroit avec avantage fondre sur un homme de cette trempe, que pour déployer avec d'autant moins de réserve qu'elle avoit été plus tranquille, tout ce qu'elle a dans son caractère d'humiliant, d'horrible, de féroce. Son corps, auparavant robuste, nerveux, musculeux, plein d'embonpoint, étoit tout décharné, un cadavre vivant, ses traits défigurés, affreux, méconnoissables; toutes les parties de sa tête jusqu'aux pieds étoient couvertes de larges ulcères, & leurs intervalles marqués d'une lividité mortelle; entièrement & universellement

dépilé, paralytique de tous ses membres; plus d'ouïe, peu de vue; le bras gauche enfin, car je ne finirois plus si je voulois m'arrêter à une énumération de toutes les horreurs qui annonçoient en lui une vérole confirmée, estropié, raccourci, totalement atrophié, paralytique : sa langue seule & son esprit étoient encore sains & libres.

On vit un torrent de larmes distiller de ses yeux à mon abord. Ha ! Monsieur, comment m'avez-vous laissé, (ce sont ses propres termes) comment me retrouvez-vous ? N'y a-t-il pour moi plus de remèdes ? Mon état est-il absolument sans ressource ? -- Non Monsieur, lui dis-je, revenu du saisissement où son aspect m'avoit mis d'abord : on vous soulagera ; mais auparavant circonstanciez-moi, je vous prie, toutes les débauches de votre vie.

Elles se réduisent à bien peu de chose, me dit-il. Veuf depuis un an, je fus obligé, dans ma trentième année, de faire un voyage à Marseille, pour terminer des affaires où ma présence étoit indispensable. Ardent naturellement, dans un âge où l'homme pète de volupté, je me livrois sans choix, sans réflexion, à celles qui, à mon gré, affi-choient le plus d'appas & de coquetterie, à cette folle & violente passion qui, à la honte des hommes, regne avec tant de licence dans le monde. Mais, contaminé par un si

odieux commerce, je sentis bientôt tout ec que ces misérables, à qui la convoitise nous livre, servent d'amer, de désolant à ceux qui s'oublient sur le poison qu'elles cachent; ma verge enfla, devint tendue, douloureuse; mes urines étoient toujours précédées d'une cuisson très-piquante; & les dernières gouttes que je lâchois, m'en laissoient une qui me perçoit le cœur par sa durée & par sa force; mon écoulement étoit enfin de la couleur d'un verd printanier.

J'étois occupé de la découverte d'un habile homme en ce genre, lorsque mon linge me trahit auprès de ma blanchisseuse. Elle s'étoit déjà apperçue de ma pâleur, de mon inquiétude. Les taches de suppuration contre lesquelles je me précautionnai par mes chemises, la confirmèrent dans l'idée qui lui étoit déjà venue de la nature de mon indisposition. Elle vint dans mon appartement en confidence & avec un air d'amie, m'offrir les services d'un empirique, soi-disant chirurgien, dont elle me vanta les connoissances & me détailla les cures. Je consens, dis-je, qu'on l'amene. D'abord il me rase les aines, & m'y applique des emplâtres dont il refusa constamment de me décliner le nom; il me saigne ensuite; il m'abreuve pendant cinq jours; il m'injecte, & il m'assure ma guérison le sixième. Ne sentant que

bien peu de douleur, & l'écoulement tari depuis deux jours, je crus cet assassin sur sa foi; je mis ordre aux affaires dont ma maladie avoit retardé le réglement, & je revins à Arles.

Dans la nuit du jour de mon arrivée, je fus éveillé par une douleur cruelle, qui me faisoit les bourses; elles enflèrent, elles durcirent, elles s'enflamerent. Le chirurgien que j'appellai à mon secours me dit que cet accident ne venoit que du trot du cheval, ou de ce qu'en le montant les bourses avoient peut-être été pincées entre les fesses & la selle; il me pansa avec des cataplasmes anodins; il me saigna, & en huit jours je fus rétabli. Depuis lors j'ai toujours joui d'une santé parfaite, jusqu'à l'apparition de cette tumeur que j'eus deux ans après au fondement, & dont la fistule m'est restée.

S'il m'est permis de regarder un mal comme un bien, c'est ici principalement. La fistule étoit très-salutaire à mon malade; elle étoit comme un cautere ou un débouché par où la nature se purgeoit continuellement des liqueurs altérées par le vice vérolique. Cela supposé, sa guérison est sans doute la source fatale des malheurs qui le font gémir.

Je demandai à mon malade deux jours pour réfléchir sur la manière de traiter une maladie de cette importance; je lui pro-

278 OBS. SUR UNE FIST. A L'ANUS;

posai enfin, comme un préliminaire absolument nécessaire, de se laisser rouvrir la cicatrice de la fistule. Mon dessein étoit d'y procéder en plongeant dans les chairs une partie de la lame de mon bistouri droit; d'introduire dans la plaie, au cas d'une hémorrhagie opiniâtre, une tente trempée dans une liqueur styptique, ou bien, si elle n'étoit pas de conséquence, d'aggrandir, de dilater mon ouverture avec l'éponge préparée, que j'aurois grossie par gradation, & de la tenir béante avec un bout de meche cirée qui la remplît exactement. Je lui offris ensuite les grands remèdes, précédés de préparations proportionnées à son âge & à ses forces, comme des moyens uniques, sinon de guérir radicalement, du moins d'adoucir ses maux, de les pallier; avec cette restriction néanmoins, qu'il falloit attendre pour les administrer, que préalablement les liqueurs viciées qui avoient rompu la peau en mille endroits de son corps, se fussent soumises à la révulsion à laquelle je me proposois de les assujettir, & cela d'une manière si parfaite, que les parties quelconques eussent pu permettre l'usage des frictions.

Mes propositions l'effrayèrent au point qu'il ne voulut plus m'entendre. J'eus beau lui mettre sous les yeux que cette affreuse éruption dont sa personne étoit le théâtre, étoit une sortie que les humeurs en déten-

tion avoient été forcées de faire ; qu'elles ressembloient grossièrement à la poudre allumée qui fûse sans bruit & sans ravage lorsqu'elle est en liberté dans son inflammation , mais qui tonne éclate , brise , lorsqu'elle est resserrée. J'eus beau lui représenter la nécessité absolue de les rétablir , ces humeurs , dans leur ancienne route , en rouvrant les voies par où elles s'étoient long-temps écoulées ; tous mes raisonnemens furent perdus ; le remède lui parut plus dur que le mal ; je me retirai.

Trois ou quatre jours après , il me rappella. J'y courus , comptant que mon négociant étoit venu à résipiscence ; mais ce fut pour me faire sur son âge actuel & la débilité de ses forces bien des objections , auxquelles je répondis de la manière du monde la plus propre à le rassurer sur ses craintes ; & pour demander si je n'avois rien à rabattre de la cruauté de ma méthode : il me dit finalement qu'il se consulteroit lui-même , son médecin & son chirurgien ordinaire. Depuis lors , je n'ai plus eu de ses nouvelles ; j'ai appris seulement , par voix indirecte , qu'on l'avoit passé par les remèdes ; & qu'enfin il est mort couvert des mêmes ulcères , sans jamais avoir été guéri radicalement.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

JANVIER 1776.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	28 $1\frac{1}{2}$	28	27 11
2	3 $\frac{1}{4}$	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11	27 11 $\frac{3}{4}$
3	4	2.	4 $\frac{1}{4}$	28 1	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
4	1	3	4	28 2	28	27 9
5	5	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
6	3	5.	5	27 10	27 8	27 6 $\frac{1}{4}$
7	4 $\frac{1}{2}$	6	2	27 6	27 6	27 6
8	1 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	27 6	27 6	27 6
9	1 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0	27 7	27 8	27 9
10	01 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
11	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{4}$	0	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
12	0	1 $\frac{1}{2}$	1	27 4	27 3 $\frac{1}{2}$	27 2 $\frac{1}{2}$
13	0	0	01 $\frac{1}{4}$	27 2	27 3	27 4
14	02 $\frac{1}{2}$	02	03 $\frac{1}{4}$	27 5	27 6	27 6 $\frac{1}{4}$
15	06	04 $\frac{1}{4}$	05	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
16	05	04 $\frac{1}{4}$	05	27 9	27 9	27 9
17	07 $\frac{1}{2}$	06	08	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
18	05 $\frac{1}{4}$	02 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
19	04	05	07 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10	27 10 $\frac{3}{4}$
20	010 $\frac{1}{4}$	06 $\frac{1}{4}$	08 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
21	08	05	07	27 9	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$
22	08	02 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6	27 6
23	03	01 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{4}$
24	05 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	05 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
25	08 $\frac{1}{4}$	05 $\frac{1}{2}$	07 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
26	09	06 $\frac{1}{4}$	08	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
27	012	09 $\frac{1}{4}$	012 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
28	013 $\frac{1}{4}$	09	011 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28
29	013	08	010 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	28
30	011	07 $\frac{1}{2}$	010	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
31	012	06	010 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 2

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-S-E. couv.	S-S-E. c. pl.	Nuages.
2	S-O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Nuages.
3	N. nuages.	N. couvert.	Couvert.
4	S. couvert.	S. pluie, vent.	Pluie.
5	O-S-O. pl. c.	O. pl. nuages.	Nuages.
6	S-S-O. n. pl.	S-S-O. pluie.	Pluie.
7	S. nuages.	S-S-E. nuages	Beau.
8	S-E. couvert.	S-E. pluie.	Pluie.
9	N-E. couvert.	N-E. c. neige.	Couvert.
10	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
11	N. couvert.	N. neige.	Couvert.
12	S-S-E. couv.	S-E. couvert, neige, pluie.	Pluie.
13	N-E. neige.	N-O. neige, givre.	Neige.
14	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
15	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Couvert.
16	N-N-E. couv.	N-N-E. couv.	Couvert.
17	N-N-E. nuag.	N-N-E. nua. b.	Couvert.
18	N-N-E. neige.	N-N-E. neig. c.	Couvert.
19	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
20	N-N-E. c. n.	N-N-E. nuag.	Beau.
21	N-N-E. brou. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
22	N-N-E. brou.	N-N-E. brouil.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N-N-E. nuag.	Couvert.
24	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
25	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
26	N-E-N. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
27	N-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
28	N-N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
29	E-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
30	E-N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
31	N-N-E. brou.	N-N-E. beau.	Beau.

282 REMARQUES SUR LE FROID

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur de $13\frac{3}{4}$ degrés au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $21\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

17 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

3 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

2 fois du S.

1 fois du S-S-O.

1 fois du S-O.

1 fois de l'O-S-O.

1 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il a fait 13 jours beau.

2 jours du brouillard.

17 jours des nuages.

17 jours couvert.

7 jours de la pluie.

4 jours de la neige.

1 jour du givre.

1 jour du vent.

REMARQUES sur le froid du mois de Janvier.

Le peu d'accord que l'on trouve entre les observations qu'on a publiées dans les différents Journaux sur le degré de condensation indiqué par les

thermometres pendant les froids rigoureux qu'on a éprouvés dans ce mois de Janvier, m'engage à prévenir mes lecteurs que celles que je publie ont été faites dans une maison sise rue de Seine, fauxbourg Saint-Germain, au troisième étage d'un corps de logis situé entre deux cours, exposé d'un côté à l'orient d'été, & de l'autre à l'occident d'hiver; que je les ai faites sur deux thermometres construits avec le plus grand soin par le sieur Capi, & dont la marche est constamment la même lorsqu'ils sont à la même exposition; que ces mêmes thermometres ne descendirent en 1768 qu'à 13 degrés au dessous de zéro, quoique ceux de l'Observatoire fussent descendus à 14 $\frac{1}{2}$. On ne sera pas étonné que je ne les aie observés cette année qu'à 13 $\frac{1}{4}$ degrés, quoique le froid en ait fait descendre quelques-uns jusqu'à 16 $\frac{1}{2}$ degrés. On sait combien les circonstances locales peuvent faire varier ces sortes d'observations.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1776.

Le grand froid qui s'est fait sentir au commencement de ce mois a paru suspendre les affections catarrhales qui régnoient depuis quelques temps; les maladies qui ont régné depuis cette époque ont été des maladies inflammatoires, des esquinancies, des péripneumonies, &c. Il y a eu aussi quelques personnes attaquées d'apoplexie.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1776; par M. BOUCHER, médecin.

On n'a guere vu de neige aussi abondante que

284 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Cet hiver; elle s'est amoncelée en plusieurs endroits au point qu'on a trouvé nombre de personnes ensevelies. On ne se souvient guère non plus d'avoir vu un froid aussi vigoureux après le 15 Janvier. Il avoit été modéré depuis le 1^{er} jusqu'à ce jour : la liqueur du thermometre avoit même été observée depuis quelques jours au-dessus du terme de la congelation ; mais après le 15 on l'a toujours vue à plusieurs degrés au-dessous de ce terme : le 20 & le 27 elle a descendu à $10\frac{1}{2}$ degrés, & le 28 à 13 degrés : elle s'est maintenue les jours suivants à 11 degrés, & même au-dessous.

Le mercure dans le barometre a toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si l'on en excepte les quatre derniers jours du mois.

Le vent a été nord presque tout le mois.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 4 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 13 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

15 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

2 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

3 jours de pluie.

6 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de Janvier 1776.

Le rhume épidémique, qui a régné cet hiver dans toute l'Europe, s'est manifesté en cette contrée dès le mois de Novembre : mais c'est surtout en Décembre qu'il a sévi ; tout âge & toute condition y ont été sujets. On l'a appelé *grippe*, parce que communément il faisoit la gorge, qui se trouvoit comme étranglée. Le haut de la poitrine étoit aussi plus ou moins pris d'oppression. La plupart des malades n'ont presque pas eu de fièvre. Peu de ceux qui se sont conduits convenablement y ont succombé : les vieillards, les corps cacochymes, les asthmatiques, & ceux qui avoient eu la poitrine précédemment affectée, ont été en danger. L'abus des cordiaux & le défaut de précautions requises dans le régime & le traitement, faisoient dégénérer la maladie en fluxions de poitrine. Les symptômes de cette dernière maladie se sont déclarés dès la première invasion du rhume dans nombre de personnes : elle a fait même des progrès rapides dans quelques-uns ; ce qui est arrivé principalement à ceux qui, ne soupçonnant point le danger, ne s'étoient pas mis en garde contre les suites. Les principaux moyens de curation pour le rhume épidémique ont été les délayants légèrement incisifs, tels que l'eau de son miellée, les décoctions d'orge & de pommes aigrettes, des décoctions de carottes & de navets, soit dans de l'eau pure, soit en bouillons avec du maigre de veau, des loochs

286 LIVRES NOUVEAUX.

de manne , aiguës par fois d'un peu de kermès pour ceux dont les crachats étoient fort gluants, &c. Dans le cas d'oppression à la poitrine, la saignée étoit souvent indiquée ; elle a été d'une nécessité indispensable quand la fièvre étoit de la partie. La prévention assez commune contre ce dernier remède , a été fatale à bien de citoyens.

LIVRES NOUVEAUX.

Histoire des Plantes de la Guiane Française , rangées selon la méthode sexuelle , où se trouvent la description & les figures de quatre cents plantes qui n'avoient point encore été décrites , ni gravées ; par M. *Fusée Aublet*. Paris , chez *Didot le jeune*. 1775. In-4°, 4 vol. Prix 60 liv. broché en carton. Il en reste un petit nombre d'exemplaires en grand papier , qui seront vendus 120 liv.

Le même libraire vient de recevoir quelques exemplaires de

Bibliotheca chirurgica Halleri. 1775. In-4°, 2 vol. Prix relié 30 liv.

Cours d'Accouchements , distribué en trente leçons , avec l'exposition sommaire de la matière qu'on doit expliquer dans chacune d'elles , rédigé pour l'instruction des élèves , par ordre des Etats du pays & comté de Hainault. A Mons , chez *Hoyois* ; & se trouve à Paris , chez *Didot le jeune*. 1775. In-12. Prix 2 liv. broché.

Recherches sur la rougeole , sur le passage des aliments & des médicaments dans le torrent de la circulation , sur le choix des remèdes mercuriaux pour les maladies vénériennes ; par M. *J. F. G. Duboscq de la Roberdière*, docteur en médecine de la Faculté de Caën , correspondant du college royal des médecins de Nancy , médecin

de la ville de Vire. A Paris, chez *Desventes de la Doué*. 1776. In-12.

Le Jardinier prévoyant, contenant en plusieurs tableaux le rapport des opérations journalières, avec le temps des récoltes successives qu'elles préparent, suivi des heures de l'agriculteur. Paris, chez *Didot le jeune*. 1776. In-12, petit format. Prix 1 liv. broché, & 1 liv. 10 s. avec les considérations, qui se vendent 10 s. séparément.

Raymundi Vieussens, *doctoris medici Monspeliensis, Nevrographia universalis, hoc est omnium corporis humani nervorum, simul & cerebri medullæque spinalis descriptio anatomica, &c. nova editio. Tolosæ, apud J. J. Robert. 1775. In-4°.*

On prie MM. les souscripteurs de faire retirer le quatrième volume de ce Recueil des Œuvres de Vieussens, qui leur sera délivré *gratis*. A Paris, chez *Valade*.

COURS DE PHYSIQUE EXPERIMENTALE.

M. *Sigaud de la Fond*, démonstrateur en l'université, & membre de plusieurs Académies, a commencé un nouveau Cours de physique expérimentale, le lundi 26 Février, à midi. Dans son cabinet de machines, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, maison de l'université.



T A B L E.

<i>E X T R A I T. Nouvelle Méthode de traiter les Maladies vénériennes par la fumigation. Par M. Pierre Lalouette, médecin.</i>	Page 195
<i>Observation sur un éléphantiasis guéri par l'usage des bains & des anti-scorbutiques. Par M. Tellinge, méd.</i>	212
<i>Lettre de M. Motand, méd. à M. Leroy, médecin, sur l'examen du cadavre d'une femme.</i>	216
<i>Remède contre le ténia. Par M. Lâgene, méd.</i>	218
<i>Observation sur la restitution artificielle du nez & du palais détruits par la carie. Par M. Verdeil, méd.</i>	224
<i>Réflexions sur un article inséré dans le Journal de Mai de l'année 1775.</i>	227
<i>Observation sur un accouchement heureusement retardé. Par M. A. Giroud, méd.</i>	232
<i>Observat. sur l'hydrophthalmie. Par M. Terras, chir.</i>	239
<i>Lettre de M. ***, à M. de Vildé, chir. au sujet d'une plaie grave, qui indiquoit l'amputation de la jambe dans son articulation.</i>	253
<i>Conjectures sur la maladie épiçootique qui regne dans les provinces mérid. du royaume. Par M. Brasdot, chir.</i>	258
<i>Observation sur une tumeur au sein, guérie par les pilules de ciguë.</i>	264
<i>Observation sur une fève de haricot, descendue dans la bronche droite, & rejetée par l'expectoration. Par M. Beaucliet de la Bouchardière, chir.</i>	267
<i>Observation sur une fistule à l'an us, accompagnée d'une vérole confirmée. Par M. Leautaud, chir.</i>	271
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1776.</i>	280
<i>Remarques sur le froid du mois de Janvier.</i>	282
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Janvier 1776.</i>	283
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1776. Par M. Boucher, médecin.</i>	ibid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Janvier 1776. Par le même.</i>	285
<i>Livres nouveaux.</i>	286
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	287

A P P R O B A T I O N.

J', par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1776. A Paris, ce 24 Février 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris, & de l'Académie
royale de Madrid.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

A V R I L 1776.

TOME XLV.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AVRIL 1776.

EXTRAIT.

La Pratique des Accouchements, première partie, contenant l'histoire critique de la doctrine & de la pratique des principaux accoucheurs qui ont paru depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'étude & à la pratique des accouchements ; par M. ALPHONSE LEROI, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, professeur de l'art des accouchements & des maladies des femmes. Paris, chez Le Clerc. 1776. In-8°.

SI quelque chose est capable d'accélérer les progrès de nos connoissances, c'est sur-tout l'histoire exacte des travaux & des

découvertes des hommes célèbres qui en ont cultivé les différentes branches. En connoissant les routes qu'ils ont ouvertes & le point où ils sont parvenus, on voit mieux ce qui reste à faire pour la porter à sa perfection. C'est l'avantage qu'on peut se promettre du tableau que M. Leroi a cru devoir tracer des progrès que l'art des accouchements a faits depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'ouvrage qu'il prépare sur cette branche importante de la médecine.

Dans les premiers temps, les meres donnoient presque sans peine & sans douleur le jour aux doux fruits de l'hyménée; si quelque accident extraordinaire troubloit cette fonction naturelle, la femme ne demandoit & ne recevoit de secours que des personnes de son sexe. Les avantages que les femmes retiroient de ces secours engagèrent quelques-unes à se rendre plus expertes; elles firent leur occupation principale de l'accouchement, & transmirent à d'autres le fruit de leur expérience; c'est ce qu'il est aisé de reconnoître en parcourant l'histoire des Egyptiens, & surtout celle des Hébreux. Les accoucheuses acquirent aussi chez les Grecs une telle estime, qu'au rapport de Platon, on leur donna le droit de présider aux mariages & d'en assortir les nœuds, & on leur décerna

d'autres honneurs. Galien, Plin & Prosper Alpin, nous apprennent qu'on les plaça à côté des médecins, & qu'on les décora du titre de *philosophes* & de *sages*; ce dernier leur est même resté, & s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Mais si l'art des accouchements fut d'abord confié aux femmes, on reconnut cependant qu'il se présentoit quelquefois des cas difficiles, qui exigeoient des connoissances qu'elles n'avoient pas pu acquérir; ce qui obligea de recourir aux hommes qui faisoient profession de l'art de guérir. Les observations qu'ils eurent lieu de faire jetterent les fondemens d'un art, qui jusqu'alors s'étoit réduit à quelques pratiques simples & peu compliquées. Le génie d'Hippocrate acheva de perfectionner les découvertes que l'expérience avoit ébauchées. Les préceptes qu'il a donnés sur cette matiere importante se trouvant épars dans plusieurs de ses ouvrages, où ils ne présentent, pour ainsi dire, que des maximes isolées, ont été peu connus & peu médités: on ne peut que sçavoir gré à M. Leroi de les avoir réunis, & d'en avoir tiré un corps de doctrine aussi simple que lumineux.

De quelque nature que soit l'accouchement, Hippocrate prescrit de porter vers les parties extérieures, & vers l'orifice de la matrice, des huiles chaudes, des graisses,

la vapeur d'une eau dans laquelle on a fait bouillir des herbes émollientes. Il recommande spécialement cette pratique dans les cas où il y a chaleur, sécheresse, contractions irrégulières & convulsives de l'organe qui renferme l'enfant ; & , dans ce dernier cas , il ordonne des onctions huileuses.

Lorsque l'accouchement ne se développe pas, il conseille de le solliciter en balançant la femme sur son lit. Il employoit beaucoup d'art pour ces sortes de mouvements ; il exigeoit qu'ils fussent très-réguliers , de peur qu'en agissant autrement , il ne survînt des convulsions. Il regardoit le froid comme un des grands obstacles à l'accouchement ; il prescrit d'en garantir tout le corps de la femme , & particulièrement les organes qui doivent donner passage à l'enfant. Si les efforts se ralentissent , ou si la nature n'en fait aucun parce que la femme est trop foible , il prescrit alors des aliments de facile digestion , si l'estomac peut les soutenir ; s'il ne le peut pas , il ordonne des potions dans lesquelles il fait entrer le castoréum , le suc de sabine , & quelques aromates ; & s'il n'y a aucune chaleur vers le vagin , il y porte des fumigations avec la corne brûlée sur des charbons ardents , ou avec quelques matieres légèrement irritantes.

A l'égard des positions , Hippocrate ré-

duit à trois principales toutes celles selon lesquelles l'enfant peut se présenter : sçavoir, la tête, les pieds, le corps en travers. La première lui parut la plus naturelle, la seconde très-difficile, & la troisième impossible à la nature. Ce sage médecin compare l'enfant renfermé dans la matrice, à une olive contenue dans un flacon à cou étroit : il est impossible, dit-il, que cette olive sorte, si elle se présente en travers ; elle ne peut trouver d'issue qu'en arrivant par l'une ou l'autre extrémité.

Lorsque la tête de l'enfant se présentoit, que les médicaments & les secouffes n'avançoient pas sa sortie, Hippocrate alors tâchoit de s'assurer de sa vraie position ; & par ce qu'il dit à ce sujet, on reconnoît qu'il n'ignoroit pas qu'il existoit des positions de tête plus favorables les unes que les autres ; mais on ne voit pas qu'il eût indiqué les moyens de les obtenir. Cependant il promenoit le doigt autour de la tête, le portoit sur le menton ou dans la bouche, & tâchoit d'attirer par cette manœuvre la tête en dehors. Il employoit plus volontiers cette méthode lorsque l'enfant étoit mort. M. Leroi conjecture qu'il avoit alors recours à quelque instrument qui ne pouvoit nuire ni à la vie de l'enfant, ni à celle de la mere, se fondant sur ce passage tiré du *Livre de Superfœtatione, cap. 5.* « Lorsque

» l'enfant est sorti du sein de sa mere, &
 » qu'on a été obligé, pour l'en tirer, de faire
 » usage des instruments ; comme il est foible,
 » il ne faut point lui couper l'ombilic qu'il
 » n'ait crié & uriné. »

L'accouchement par les pieds fut regardé par le pere de la médecine, & par ses successeurs ; comme très-funeste à l'enfant, & quelquefois à la mere. Les bras, que les anciens ne dégageoient point, étoient (ainsi que nous l'apprend Galien) l'un des plus grands obstacles à son heureuse terminaison. On ne connoissoit point encore l'art de placer & diriger convenablement dans cette position & le corps & la tête de l'enfant, de sorte que le plus grand nombre qu'on arrachoit ainsi du sein de leur mere périssoit, ainsi qu'il arrive encore de nos jours, & pour les mêmes raisons.

Ce n'est donc pas sans fondement qu'Hippocrate redoutoit cet accouchement : cependant il ne le croyoit pas impossible, comme on l'a avancé dans quelques ouvrages modernes ; car non-seulement il ordonne, si les pieds sont à la vulve, de terminer l'accouchement ; mais comme, dans cette position, l'extraction de la tête est difficile, il recommande expressément dans ce cas de porter la main entre la face de l'enfant & l'orifice de la matrice pour amener la tête au dehors ; & cette manœuvre, dit

M. Leroi, dont aucun accoucheur depuis Hippocrate n'a fait mention, est cependant la seule qui, dans le cas posé, puisse sauver la vie à l'enfant.

Si le fœtus se présentait en travers, les eaux n'étant point encore écoulées, soit qu'il fût encore en vie, soit qu'il fût mort, alors Hippocrate avoit recours aux secousses régulières dont on a déjà parlé. Il plaçoit la femme la tête en bas, les pieds en haut, & s'efforçoit par toute sorte de moyens de faire prendre au fœtus une situation plus naturelle; ce qui ne réussissoit pas toujours, mais pouvoit cependant arriver quelquefois.

Lorsque les secousses ne suffisoient pas, Hippocrate recommande de porter la main dans la matrice, de rappeler l'enfant par l'une de ses extrémités, & de préférer toujours la tête aux pieds; tandis que les modernes prescrivent au contraire d'aller toujours chercher les pieds. Le bras de l'enfant sortoit-il, Hippocrate le repouffoit, & plaçoit avantageusement la tête; ne pouvoit-il parvenir à le reporter dans la matrice, il l'amputoit; un seul pied se présentoit-il, il le repouffoit de même.

Lorsqu'à des signes certains on reconnoissoit que le fœtus étoit sans vie, alors les manœuvres les plus effrayantes étoient em-

ployées : on ouvroit le crâne , on vuidoit le cerveau ; on coupoit les épaules & les côtes ; on amenoit les uns après les autres les membres mutilés du cadavre. Cette méthode , dit M. Leroi , étoit fondée sur une erreur physiologique ; on croyoit que l'accouchement ne s'opéroit que par les propres forces du fœtus , qui faisoit violence pour sortir ; & lorsqu'il étoit mort , on concluoit qu'il n'y avoit d'autre ressource que de l'arracher promptement d'un asyle qui n'étoit pas fait pour lui servir de tombeau.

La délivrance est le dernier article qui concerne l'art des accouchemens sur lequel Hippocrate s'est expliqué. On a vu ci-dessus les précautions qu'il recommande pour couper le cordon , lorsque l'accouchement a été fait par des forces étrangères. En voici d'autres relatives à l'extraction de ce cordon , & de ce qui l'accompagne. Il vouloit que cette extraction se fît par le poids seul de l'enfant : pour y parvenir , il faisoit élever le lit de la mère du côté de la tête , ce qui souvent suffisoit pour arriver au but qu'il s'étoit proposé : quelquefois il plaçoit l'enfant sur deux outres remplies d'eau ; & couvertes de laine ; il perçoit les outres par en bas ; & l'enfant , qui s'éloignoit à mesure que l'eau s'échappoit , entraînoit par son seul poids ce qui l'attachoit à sa mère :

lorsque ces moyens étoient insuffisans, il avoit recours aux sternutatoires, & aux pōtions avec l'armoise & la rhue.

Si à la suite de la délivrance il survenoit quelque inflammation ou quelque engorgement subit à la matrice, ce grand homme recouroit alors aux lavemens, à la saignée, aux fumigations émollientes & un peu résolutives, aux cataplasmes de même nature; souvent il aidoit tous ces moyens par quelques évacuans. Il remarque que quelques médecins ordonnoient, après l'accouchement, des ligatures, dans le dessein de s'opposer au volume du ventre. Il blâme fort cette pratique, & dit que quand le ventre est volumineux, & même météorisé, il faut recourir à d'autres moyens; alors il prescrit une infusion de cumin, d'anis, une décoction de racine de pivoine ou de carotte, ou un mélange de ces différens remèdes, auxquels il joint quelquefois des fumigations appropriées.

Telle est la doctrine d'Hippocrate sur l'art des accouchemens. M. Leroi observe que toutes les regles qu'elle renferme ne sont pas marquées au coin de l'évidence & de la perfection, mais que le plus grand nombre & les plus essentielles sont également salutaires & admirables. Je me suis arrêté d'autant plus volontiers à l'exposé qu'il fait de cette doctrine, qu'elle a été

ignorée de la plus grande partie de ceux qui ont traité de cette branche importante de la médecine, & qu'on a même été jusqu'à prononcer qu'Hippocrate n'avoit rien entendu dans l'art des accouchements.

Galien paroît n'avoir rien ajouté à cette doctrine [d'Hippocrate. Celse a traité ce sujet avec beaucoup plus de méthode; il a même donné quelques préceptes importants, qu'on peut regarder comme lui étant propres; tel est celui-ci. Lorsque la tête séparée du tronc est restée dans la matrice, il conseille de faire des pressions à l'extérieur. Cette manœuvre consiste à placer sur le ventre de la mere un linge plié en plusieurs doubles, & à presser dessus avec force. La tête, assujettie par ce moyen, ou se trouve forcée de sortir, ou au moins devient d'une extraction moins difficile. Pour réparer le désordre occasionné par ces pressions, il veut qu'on fasse sur la partie qui les a supportées, une onction avec l'eau rose mêlée au vinaigre. M. Leroi pense qu'on peut tirer quelque parti de cette manœuvre, qui n'a été condamnée, dit-il, que parce qu'elle n'a pas été assez développée.

Aétius, qui n'écrivit que deux cents ans après Galien, nous a transmis en trois chapitres ce qu'on avoit ajouté dans cet intervalle à la doctrine d'Hippocrate & de Celse;

il y donne les extraits des ouvrages d'Aspasie & de Philuménus. Dans ce qu'il dit des causes de l'accouchement laborieux, il nous apprend qu'Aspasie avoit égard à l'obliquité de la matrice, à la position de la tête, qui quelquefois, dit-elle, est trop à droite, quelquefois trop à gauche, &c. Quant à Philuménus, il paroît qu'il avoit une pratique aussi effrayante que dangereuse; il est l'auteur de plusieurs erreurs qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Dans un espace de trois cents ans qui s'écoula entre Aétius & Paul d'Egine, l'art des accouchements ne fit aucun progrès, ou plutôt il fut livré à un empyrisme aveugle qui n'introduisit que des pratiques dangereuses. Paul entreprit d'y porter la lumière; il se dévoua à l'instruction des femmes qui le pratiquoit, & il le fit avec tant de succès, qu'il en acquit le surnom d'accoucheur. Il faut voir dans l'ouvrage de M. Leroi l'exposé de la doctrine de cet auteur beaucoup moins connu qu'il ne devoit l'être. Les Arabes, qui s'emparèrent ensuite de la médecine, s'écarterent de plus en plus de la nature. Enfin les lettres renaquirent en Europe; & on s'occupa bientôt des moyens de perfectionner un art si précieux à l'humanité. Rhodion, médecin Allemand, fit sur-tout dans cette partie des progrès rapides. Il est le premier, par exemple, qui,

dans l'accouchement par les pieds, fit un précepte de dégager les bras. L'ouvrage de cet auteur ne fut pas plutôt répandu en Europe, qu'on en vit éclore une infinité d'autres sur la même matière. « Nous ne voyons » pas toutefois, dit M. Leroi, que dans ce » grand nombre de traités, aucun auteur » ait passé les limites posées par Rhodion ; » cependant, par une de ces révolutions » malheureusement plus vraies que vraies-semblables, notre auteur fut en quelque » sorte mis à l'écart ; tandis qu'Ambroise » Paré, Guillaumeau, Moriceau, devinrent » les oracles des accoucheurs, & furent regardés comme les créateurs ou au moins » les restaurateurs de l'art dont nous nous occupons : cependant ces trois hommes, » célèbres à certains égards, n'ont fait dans » l'art des accouchements aucune découverte intéressante, ils n'ont rectifié aucune des erreurs capitales qui se rencontrent dans les ouvrages qui traitent de » cette matière. »

Après une critique sévère des écrits de ces derniers auteurs, M. Leroi s'occupe de l'ouvrage de Moschion, qui ne commença à être connu que de leur temps, quoiqu'il eût vécu plusieurs siècles auparavant : l'exposé qu'il fait de sa méthode & de sa doctrine, justifie pleinement le jugement qu'il en porte, & font regretter que son ouvrage

ait été si peu connu. Ce qu'il dit de Moriceau est bien opposé à la haute réputation dont cet accoucheur jouit encore aujourd'hui. « Bien loin, dit-il, que Moriceau ait » enchéri sur Paul d'Egine, Rhodion & » Moschion, il négligea les meilleurs pré- » ceptes de ces grands maîtres. Si son ou- » vrage sur le Manuel des Accouchements » eût été isolé, on en eût senti toute la foi- » ble que quelques-uns de ses contem- » porains lui reprocherent.

» Sa grande pratique cependant lui donna » de l'expérience, & un pronostic dont on » peut tirer parti en se mettant en garde » contre ses fautes. Le toucher est la base » de l'art des accouchements; Moriceau le » sentit, & le premier sur cet objet nous a » donné des détails intéressants. Nous ajou- » terons que Moriceau a recueilli, en pra- » ticien éclairé, beaucoup de choses sur les » maladies des femmes. Cette partie de son » ouvrage, quoiqu'il s'en faille de beau- » coup qu'il l'ait complètement traitée, lui » a mérité grace pour l'autre; les applaudis- » sements qu'elle lui valut de la part même » des médecins, malgré les fautes qu'on y » rencontre, ont fait oublier que l'art, pro- » prement dit, avoit peu acquis dans ses » mains. Son caractère lui fit des ennemis, » & ses talents des jaloux.

» Moriceau avoit du goût pour son art,

» & l'esprit de recherche qu'il n'appliqua
 » pas malheureusement assez à la partie
 » dont il s'occupoit le plus, & qui avoit le
 » plus besoin d'être éclairée: il fut au dessus
 » de ses contemporains par la supériorité
 » de ses connoissances; & ses détracteurs,
 » en le blâmant, adopterent sa doctrine &
 » ses erreurs. »

Deventer, au commencement de ce siècle, publia son ouvrage sur l'Art des Accouchements, M. Leroi paroît en faire le plus grand cas. Il remarque que cet auteur n'a point parlé des fumigations, ni des autres préparatifs à l'accouchement tant célébrés par les anciens; cependant, lorsque les douleurs étoient excessives, & qu'elles faisoient appréhender des spasmes, il prescrivait une pilule dont il faisoit un secret, mais que M. Leroi conjecture avoir été de l'opium corrigé par quelque acide concentré.

L'obliquité de la matrice pendant la grossesse, remarquée par Aspasie, Moschion & autres, ne lui échappa pas. Il ne s'attacha à connoître la position de ce viscere que pour mieux s'assurer de la vraie direction de ses forces pendant le travail, & c'est cette connoissance qui rendit sa pratique si simple & si heureuse. « La plupart des accouchements laborieux ne le sont, disoit-il, que parce que la position de l'enfant ne répond pas à l'obliquité de la matrice. »

Il faut, selon Deventer, pour que l'accouchement soit heureux, que l'enfant présente le sommet de la tête, le menton appuyé sur la poitrine. Lorsque la tête n'est pas dans cette position, elle offre une masse trop grosse qui ne peut se faire issue : en ce cas il faut, dit cet auteur, abaisser le menton sur la poitrine, pour que le sommet se présente à l'orifice ; mais si la face est descendue, que le sommet soit élevé, il faut porter les doigts dans la bouche de l'enfant, & l'attirer doucement.

Lorsque la main de l'enfant se présente à l'orifice, si la position & les circonstances le lui permettoient, il alloit chercher la tête & la rappelloit à une situation convenable, ou bien il alloit chercher seulement les pieds, sans trop s'occuper du soin de repousser le bras, ayant reconnu que, dans ces circonstances, ce n'est pas du bras que vient l'obstacle.

Lorsque l'enfant se présente en travers, il remplaçoit la tête dans une bonne position, & il trouvoit cette méthode moins dangereuse que d'aller chercher les pieds : cependant il y avoit des cas où il ne l'employoit pas ; c'étoit ceux où la tête ne pouvoit être remplacée convenablement à l'obliquité.

On n'apprend point, dit M. Leroi, que dans les accouchements même laborieux, Deventer ait jamais fait usage des instru-

ments. Il combattoit l'érétisme, le spasme de la matrice, par des narcotiques employés à propos; la mauvaise obliquité de la matrice, relativement à la situation de l'enfant, par une position convenable donnée à la mere. Lorsque la tête ne pouvoit sortir, parce que le diametre de la cavité du bassin étoit trop petit, il l'agrandissoit en reculant & le coccx & le sacrum.

Quinze ans après Deventer, parurent les observations de Lamotte, accoucheur de Valogne en Normandie. Quoiqu'il paroisse qu'il ne connoissoit pas l'accoucheur Hollandois, cependant le même esprit de prudence & de douceur les inspire tous deux.

Peu de temps auparavant, Chamberleyne avoit imaginé un instrument pour tirer l'enfant vivant, lorsque quelque obstacle s'opposoit à sa sortie. Il passa en France pour traiter avec le Gouvernement, auquel il proposa de dévoiler son invention dont il faisoit un mystere; mais le jaloux Moriceau trouva le moyen de l'expulser, & parvint à faire préférer un tire-tête de son invention. Chamberleyne se réfugia en Hollande, où Ruysch & Rhonhouisen se réunirent pour faire l'acquisition de son instrument. L'esprit mercantile de leur nation s'empare de ces deux hommes, grands d'ailleurs par d'autres découvertes; & l'art dont ils font une étude particulière, est par eux enveloppé des om-

bres du mystere, & n'est distribué qu'au poids de l'or. L'instrument de Chamberleyne étoit destiné à forcer la tête de l'enfant à franchir le détroit du bassin sans qu'elle fût offensée. Les nouveaux possesseurs, plus instruits que l'inventeur, sçurent parfaitement remplir cet objet avec une seule branche de l'instrument anglois. Le peuple, qui s'attache toujours à l'apparence, supposa du merveilleux dans la maniere d'agit de cet instrument, tandis que tout le prodige consistoit dans sa juste application. Chacun s'empresse de connoître un secret si précieux; & ces habiles marchands vendirent plus d'une fois, à grand prix, ce prétendu instrument, & la maniere de s'en servir. Mais lorsque les acquéreurs vinrent à comparer ce qu'ils avoient acquis, ils eurent lieu de douter s'ils avoient l'instrument primitif; car aucun d'eux ne le possédoit en entier, mais seulement une des branches dont il étoit composé, avec de légères différences dans la forme de quelques-unes de ses parties: différences nullement essentielles, relativement au but qu'on lui faisoit remplir.

La fortune de cet instrument arrêta les vrais progrès de l'art; chacun s'occupait à l'envi à perfectionner ceux qui étoient connus, ou à en inventer de nouveaux. On vit paroître une foule d'ouvrages, dans les-

quels un petit nombre de vérités nouvelles & d'observations utiles se trouvent étouffées par une foule de préceptes erronés & de pratiques mal entendues, & quelquefois même meurtrieres. Enfin Smellie, médecin Anglois, après s'être égaré sur les pas des autres, s'ouvrit par ses observations une route qu'on paroissoit avoir perdue de vue; il réduisit l'extraction de l'enfant aux regles du mouvement des corps en différentes directions. Conformément à ce plan, il examina avec plus d'attention qu'on n'avoit fait avant lui la forme & les dimensions du bassin, la figure de la tête de l'enfant, les différents mouvements qu'elle fait en traversant le bassin dans les accouchements naturels. Après avoir pratiqué long-temps avec succès, Smellie publia sa théorie dont il confirma la solidité par deux volumes d'observations. Il finit par mettre au jour les planches qu'il crut nécessaires pour rendre ses principes plus sensibles & plus faciles à saisir. Cet ouvrage, distribué en quatre volumes, ne parut traduit en françois qu'en 1754, c'est-à-dire huit ans après qu'il eut été publié en Angleterre. Il faut voir dans l'ouvrage de M. Leroi l'exposé qu'il fait de la doctrine de cet auteur, auquel il paroît qu'il donne une préférence marquée sur tous les autres. Cependant il lui reproche d'avoir mêlé à l'art d'accoucher celui de

conserver & de propager l'espèce humaine ; & , selon lui , ce mélange fait perdre de vue la chaîne des vérités qui n'appartiennent qu'à cet art. D'ailleurs , ajoute-t-il , les vérités éparfes & dispersées dans cet ouvrage , ne présentent point un ensemble ; il faut soi-même les rassembler & les réunir ; & rarement les jeunes gens sont capables de cette application suivie , sans laquelle la raison & la vérité échappent. Ce sont les raisons qui lui ont fait sentir qu'il falloit sur cet art un nouvel ouvrage qui fût plus développé , & en quelque sorte plus complet. C'est ce qu'il se propose de remplir dans le Traité dont celui-ci n'est que l'introduction ; mais , avant d'en tracer le plan , il a cru devoir analyser les ouvrages de M. Levret , accoucheur François ; il les discute avec une rigueur & une sévérité qui ne peut être justifiée que par une doctrine assez lumineuse pour enlever tous les suffrages. L'âge de M. Leroi , le peu de temps qu'il a pu donner à la pratique d'un art si important & si difficile , auroient dû l'engager à mettre un peu plus de modération dans ses jugemens : ses objections présentées avec plus de modestie , & d'un ton moins tranchant , n'auroient rien perdu de leur force ; on manque souvent son but en allant au-delà.

Je me réserve de faire connoître le plan.

310 SUITE DES RÉFL. ET OBSERVAT.
de son nouveau Traité, lorsque la seconde
partie, qu'on assure ne devoir pas tarder à
paroître, me fera parvenue.

S U I T E

*Des Réflexions & Observations sur les Ma-
ladies de la Turquie ; par M. PARIS ,
docteur en médecine de l'université de
Montpellier, médecin de la nation Fran-
çoise à Andrinople.*

1^o *Avortement ; 2^o Impuissance, abus des
remedes aphrodisiaques.*

La femme, qui est sujette à un plus grand
nombre de maladies que nous, dont la
constitution est plus foible, plus délicate,
devroit, ce semble, éviter tout ce qui peut
contribuer à devenir cause de maladie ; mais
la débauche à laquelle ce sexe est porté si
naturellement, entraîne après elle une
suite de maux. Les crimes les plus noirs pa-
roissent devenir utiles ; & ce sexe qui, par la
douceur & les charmes de son commerce,
pourroit toujours exciter à la vertu, en ra-
nimant en nous le sentiment du bonheur,
n'emploie souvent ses attraits que pour nous
séduire, & même nous rendre participants
de ses vices.

Parmi les maladies auxquelles les femmes
sont exposées en Turquie, il n'est personne

qui puisse apprendre sans frémir, que l'avortement procuré par des breuvages, ou d'autres remèdes, est ici très-commun; que le Gouvernement laisse de pareils crimes impunis; & qu'enfin les gens destinés à l'art de guérir n'ont point horreur de prêter le secours de leur ministère pour favoriser l'avortement. Le vil appât du gain peut-il ainsi déshonorer l'humanité?

*Hæc nequæ in Armeniis tigres fœcèrè latebris,
Perdere nec fœtus ausa læna suos.
At teneræ faciunt, sed non impune, puellæ;
Sapè suos utero quæ necat, ipsa pèrit....*
OVID. Eleg. xiv, Lib. II, amor.

Si les courtisanes en Grèce n'étoient point blâmées pour se faire avorter, si le médecin n'étoit point puni pour y avoir concouru, nous sçavons aussi que de tout temps les autres femmes ou filles qui se procuroient des avortements, étoient criminelles.

Les femmes de Turquie, & dans ce nombre je comprends ici les femmes de tout état, de toute religion, méritent le même reproche que faisoit Ovide. Parmi les femmes mariées, & qui sont riches, c'est pour éviter l'embarras de nourrir (a),

(a) Si je blâme les femmes de ce pays, je ne puis cependant leur refuser le juste tribut d'éloge que mérite leur conduite vis-à-vis de leurs en-

d'entendre pleurer un enfant ; c'est pour se conserver la taille bien faite , & pour n'avoir point le ventre ridé , comme il arrive à celles qui ont eu plusieurs enfants (a) : *Ut careat rugarum crimine venter.*

Parmi les filles , l'honneur commande ; elles deviennent la victime du combat le plus affreux. Tout le monde sçait par cœur le fameux sonnet de l'avorton , par M. Hénaut ; il sert à dépeindre les agitations

fants. Elles les nourrissent elles-mêmes ; elles ne les confient point à des mercenaires , & ne partagent pas ainsi leurs devoirs envers la société. Si elles les donnent à des nourrices , ce n'est que dans le cas de l'extrême nécessité ; & encore la nourrice est-elle dans la maison , & sous les yeux de la véritable mere , qui partage avec elle les soins qu'exigent la propreté & la tendresse maternelle. Femmes Françaises ! les nations barbares vous surpasseront-elles en amour , en tendresse & en attachement ? Quelle leçon pour vous !

(a) Les Turques font un grand usage des remèdes avortifs. La crainte qu'elles ont que leurs maris ne préfèrent leurs compagnes , les engage à ce crime ; & les maris qui aiment leurs femmes , pour éviter le dégoût des plis du ventre , les y autorisent. Un philosophe législateur peut conclure de-là , si la pluralité des femmes est utile à la société.

Chez le peuple , la crainte d'augmenter la famille , l'impossibilité de la nourrir , ou le besoin de diminuer le luxe en raison du nombre des enfants , en fait une espece de loi. Voilà pourquoi la Turquie n'est point aussi peuplée qu'elle paroît devoir l'être.

& le trouble de celles qui se déterminent à faire périr leurs fruits.

En France, la rigueur des ordonnances, les dépositions des filles enceintes par devant les magistrats, &c. sont de foibles barrières pour arrêter ces désordres. L'établissement des hôpitaux où l'on reçoit tous les enfans qu'on y porte, sans prendre aucune information ni sans exiger la moindre somme, sont, de tous les moyens, celui que la prudence & la charité fraternelle peuvent employer avec le plus de succès.

Mais ici où le gouvernement ne veille point sur les mœurs, où la conservation de l'individu paroît même ne pas mériter la vigilance du magistrat, il n'est rien qui s'oppose à la consommation de ce crime; aussi est-il commun. Je suis obligé de dire, en frémissant d'horreur, que les sages-femmes & les médecins font une étude particulière de cette science funeste; qu'ils ne rougissent non-seulement pas de donner des conseils, d'administrer des remèdes; mais qu'ils se font même un mérite d'en sçavoir, sur cet article, les uns plus que les autres. C'est se disputer la gloire d'être le bourreau de la société, & se faire un art d'égorger ses semblables.

*Quæ prima instituit teneros avellere fatus;
Malitiâ fuerat digna perire suâ.*

Les incommodités les plus fâcheuses, & quelquefois même la mort, sont les effets des remèdes pharmacautiques employés pour procurer l'avortement. J'ai vu des exemples frappants du danger qu'on court à les administrer ; & si l'humanité & la religion peuvent n'avoir pas assez de force pour s'opposer à de pareils crimes, l'amour de soi-même ; la conservation de sa propre vie, devroit en préserver les filles & les femmes. Mais malheureusement l'exemple de celles qui survivent à de pareilles manœuvres, semble autoriser celles qui se trouvent ensuite dans le même cas ; l'espoir succède à la crainte ; on consulte des femmes expérimentées sur cet article, ou des hommes qui se disent médecins ; l'appât d'un modique gain leur dicte des propos flatteurs ; on persuade, & le crime se commet.

Les filles seules n'osent jamais parler de l'emploi des remèdes avortifs ; la cause qui les détermine à les mettre en usage, les oblige à garder le plus rigoureux silence : mais les femmes ne se font aucune difficulté de demander du secours publiquement, ou de raconter, dans les bains ou dans les rues, en présence des filles, les remèdes qu'elles ont employés, d'enseigner le nom, la rue & la boutique du médecin & de la sage-femme qui a participé avec elles à l'avortement.

Je dois passer sous silence les remèdes dont on se sert ici, il seroit même imprudent à un médecin d'en faire l'énumération; cette science, si c'en est une, ne pourroit que devenir funeste. C'est à la réserve avec laquelle certaines gens de l'art ont écrit sur les poisons, que nous pouvons nous glorifier de n'avoir plus la connoissance de certains poisons actifs, dont les effets étoient des plus surprenants & des plus terribles.

Les maîtres de l'art sçavent que si l'avortement n'est point produit par des coups, des chûtes, ou à la faveur du poinçon qui fait périr l'enfant dans la matrice, & dont Tertullien décrit l'instrument avec une éloquence ingénieuse, il est procuré par des violents apéritifs ou purgatifs.

J'ai vu une fille attaquée des convulsions les plus horribles, après avoir pris un breuvage pour se procurer l'avortement. Le vomissement, les cardialgies, &c. la firent périr le lendemain.

Cette observation est encore plus frappante que celle d'Hippocrate, parce que la jeune femme dont parle Hippocrate ne mourut que quatre jours après. Une jeune femme dont le mari étoit éloigné de Constantinople, après avoir pris des remèdes pour se procurer l'avortement, eut une inflammation de matrice, qui la mit à deux doigts du tombeau. Les observations sur les

avortements procurés par des breuvages ou par le poinçon, sont enfin ici si fréquentes, qu'il seroit horrible de lire la liste que le médecin pourroit en faire chaque mois. Hémorrhagie, inflammation, ulcère, chute, gangrene de la matrice, &c. sont les suites ordinaires de ces manœuvres d'iniquité. Plusieurs autres maladies auxquelles le médecin ne comprend rien, ne dépendent souvent que de cette cause; & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les filles coupables, (par leur façon de penser sur l'honneur,) n'ayant point rougi d'employer les remèdes d'un charlatan ou d'une matrone, auroient honte de confesser leurs fautes à un médecin.

J'ajouterai ici avec Riviere, que l'inflammation de la matrice, à la suite de l'avortement, est presque toujours mortelle : *Inflammatio uteri in abortu contracta, ut plurimum lethalis*; & la raison qu'en donne cet habile observateur, c'est que le sang retenu en trop grande quantité dans l'*uterus*, ne pouvant être purgé, acquiert par son séjour une véritable putréfaction, & regorge vers les parties supérieures; ce qui donne lieu à des fièvres ardentes, à des palpitations du cœur, des cardialgies, & d'autres symptômes.

Les femmes qui ne veulent point faire d'enfants, & qui cependant veulent jouir

des plaisirs de l'amour, se servent d'une composition faite avec des astringents & de l'*opium*. Cette coutume pernicieuse arrête le flux menstruel, & occasionne les ravages qui en dépendent. Elle contribue beaucoup aussi à la passion hystérique. Inutilement, dans ce cas, le médecin ordonneroit-il les remèdes réputés les plus efficaces, le succès ne couronnera jamais sa pratique; &, quelques lumières qu'il ait dans l'art de guérir, il échouera toujours dans le traitement d'une maladie chronique qui dépend de cette cause. Je ne connois pour lors point de remède plus curatif & plus spécifique, que de proposer des injections émollientes dans la matrice. On comprend assez de quel avantage on peut se flatter, en suivant une méthode qui applique le remède sur le siège du mal.

Je dois cependant ajouter que, quelque communes que soient les maladies des femmes qui dépendent de cette cause, elles sont cependant moins fréquentes qu'elles ne devroient l'être, en raison de l'abus général. Le grand usage des bains qui relâchent les fibres, est un heureux obstacle aux funestes effets de cette pernicieuse coutume.

Enfin, de tout ce que j'ai dit sur ce sujet, & d'après l'expérience si répétée de tous les temps & de tous les lieux, il est démontré que l'avortement que les femmes

se procurent volontairement, & par quelque cause violente, les met en plus grand péril de la vie, que celui qui leur arrive sans l'exciter (a); & qu'il est plus dangereux parmi celles qui n'ont point encore fait d'enfants que parmi celles qui ont déjà accouché naturellement : *Abortus in primi para, periculosior, quia inassueta doloribus, & angustiores habens istas vias, diutius ac vehementius torquetur.....* RIVERRI Prax. med. Lib. XV.

2^o Impuissance, Abus des remèdes aphrodisiaques.

La semence est de toutes les sécrétions la plus précieuse. Il n'est point d'humeur dont la nature semble être si avare. Sa préparation se fait avec une lenteur incroyable; son cours est retardé par une infinité de détours, & elle peut séjourner long-temps dans les réservoirs qui la contiennent. Quand on n'abuse pas des plaisirs de l'amour, la nature nous récompense de notre

(a) *Ex abortu mulieres magis periclitantur, quam ex vero partu, quia violentior est, ac tempore alieno fit. Ut enim in fructibus maturis, pediculi ab arbore laxantur, & fructus spontè decidunt: ita in partu naturali, vasa, & ligamenta quibus fœtus utero alligatur, spontè laxantur & solvuntur, quæ in abortu spontè abrumpi necesse est.....* RIVERRI Prax. med. lib. xv.

sageſſe & de notre tempérance , par une vigueur de conſtitution qui nous rend capables de ſoutenir avec agilité les différens exercices du corps & de l'eſprit. Dans l'état de convaleſcence , elle ſert merveilleuſement à réparer nos forces avec promptitude. Ces vérités ſi frappantes & ſi ſouvent démontrées , devroient engager les hommes à ne pas abuſer de leur vigueur dans leur printemps. Les fruits qu'ils en recueilleroient , même dans l'automne la plus avancée , feroient la conſolation de cet âge de la vie où l'on eſt le plus ſouvent réduit à gémir ſur les fautes de la jeuneſſe , & à regretter ce temps heureux dont on n'a pas connu le prix.

Parmi les Turcs , comme parmi nous , l'obſervation nous préſente des vieillards à trente-cinq ou quarante ans. La nature épuifée par les excès , ſe trouve preſque dans l'impoſſibilité de ſatisfaire aux deſirs. En vain cherche-t-on à la ranimer par tout ce que l'imagination peut offrir de plus ſéduiſant & de plus agréable ; les parties ſolides du corps ont perdu cette élaſticité ſi néceſſaire ; le fluide nerveux eſt appauvri , & tout enfin paroît ſe refuſer à l'empire de la volonté.

Dans un état auſſi triſte , bien loin de gémir ſur les égarements de la jeuneſſe , de réparer par la continence les forces épuis

féés, on cherche ici, au contraire, à employer des moyens qui font rougir la pudeur. On a recours à des impuretés contraires même à l'ordre de la nature; on croit trouver parmi les jeunes gens de son sexe, les raffinements & toutes les agaceries de la débauche la plus honteuse. Dans les conversations, les Turcs ne parlent avec plaisir que de cette infâme habitude; & les villes de ce vaste empire n'ont plus à attendre que le feu du Ciel pour ressembler parfaitement à Sodome & à Gomorrhe: car le gouvernement, bien loin de penser à rétablir les bonnes mœurs, ne s'est pas même encore aperçu que ce vice étoit contraire à la population.

Aussi cet état continuel de débauche produit-il des cardialgies, des anxiétés, la lassitude des lombes, le tremblement, le vertige, la froideur de tout le corps, la foiblesse, l'orgasme, la phthisie dorsale, & finalement l'impuissance.

Accoutumés à satisfaire les desirs, on voudroit être ici toujours aussi vigoureux que dans les beaux jours de la jeunesse. Le Turc est au désespoir de se trouver foible, & même impuissant au milieu de ces rares beautés que le luxe, la débauche & la jalousie réunissent dans le *harem* (a), ou quartier de son

(a) Le sérail est un palais qu'habite l'empereur, ou quelqu'autre grand de la Porte. Le *harem* palais,

palais ou sérail, destiné pour les femmes. La volupté, ou pour mieux dire la débauche, a pour lui des attraits. Ces innocentes victimes de la religion & de la jalousie, ont des besoins que la contrainte, jointe au tempérament, ne fait qu'irriter; mais les forces se refusent aux desirs, puisqu'elles ne peuvent même se ranimer à l'énergie des embrassements, des attouchements, des caresses, des baisers & des doux propos (a). L'art cherche à prix d'argent des remèdes capables de remédier promptement à cette impuissance; & l'on prend sans règle, sans régime, des opiat, des boissons irritantes & stimulantes. Le malade par un sentiment de débauche, & le médecin par l'appât du gain, sont également impatients.

Rien n'est cependant plus pernicieux; car on doit sur toute chose avoir attention de ne pas se hâter de produire des changements dans l'état de débilité, parce que, selon le sçavant M. d'Aumont, il n'est point de cas dans lesquels il soit si dangereux d'en

est le quartier de ce même sérail qui sert à renfermer les femmes. Les Turcs disent *sarai*, & non pas sérail.

(a) *Immodicus autem veneris usus viros magis quam feminas lædit, spiritus dissolvit, totum corpus refrigerat, cerebrum, nervos, ventriculum, oculos, & articulos debilitat; mentem sensusque obtundit, cruditates & oris fœtorem parit.*

RIVERII Instit. med. Lib. IV.

procurer de prompts. Il convient donc de procéder lentement & avec prudence, & d'avancer par degrés dans l'administration. & l'usage des secours convenables, proportionnellement toujours au degré de force des vaisseaux.

Les remèdes qu'on peut employer dans ce cas, & les seuls qu'on puisse appeller spécifiques, sont principalement la continence, les aliments de bon suc & de facile digestion, propres à fortifier, & qui se changent facilement en sang. Des gelées douces tirées des animaux & des végétaux, rendues un peu actives par le vin, & les aromates mêlés avec art, dont on fera user souvent & à petite dose. Le bon régime & l'exercice réglé. On emploiera les frictions extérieures modérées, qui servent à distribuer le suc nourricier.

Il n'est aucun médecin qui ne préfère l'usage des toniques à tous les remèdes stimulants & irritants, que la charlatanerie & l'ignorance ont pompeusement nommés *aphrodisiaques* ou *nervins*, & que l'euphémisme médicinal a appellés plus pudiquement, *remedia ad magnanimitatem*. Ces remèdes ne procurent qu'une force passagère qui séduit, & dont l'administration n'entraîne, hélas! que trop de désordres.

Les toniques déterminent une force véritablement vitale, produisent de l'activité

& du mouvement. Quoique nous n'ayons absolument que des connoissances très-vagues, ou des théories fort arbitraires sur la maniere dont ces remedes produisent leurs actions, leur effet sensible sur toute la machine est, selon le célèbre & sçavant M. Vènel, d'augmenter le mouvement progressif du sang, les forces vitales, les mouvements musculaires & la chaleur naturelle; &, sur quelques organes particuliers, d'en réveiller le jeu, ou d'augmenter, pour ainsi dire, leur vie particuliere, en y établissant un nouveau degré de tension & de vibrilité.

Ces remedes conviennent merveilleusement à l'impuissance qui dépend du relâchement, de la foiblesse, de la paralysie des parties destinées à la génération, du défaut de semence ou de sa vapidité, de la froideur du tempérament, de l'indifférence pour les plaisirs vénériens.

Enfin je blâme, d'après l'observation la plus constante & la plus répétée, tous ces remedes irritants, qui rendent la semence plus âcre, & qui déterminent le sang & les esprits animaux vers les parties génitales. Les médecins composent ici des opiatz avec du poivre, du genievre, de la canelle, du gerosle, & autres remedes de cette classe; mais on y ajoute aussi des mouches cantharides (a).

(a) Les confiseurs vendent ici des sucreries

Mais combien de maux né produit pas ici l'usage indiscret de ces mouches cantharides ! L'expérience ne devoit-elle pas avoir totalement condamné un médicament âcre, irritant, qui occasionne des douleurs d'urine, l'inflammation à la vessie, & même la gangrene de cette partie, ainsi que j'en ai observé dans un homme de quarante-cinq ans, qui est mort depuis peu, après avoir pris un opiat qu'un médecin Juif lui avoit dit être corroboratif, & excellent pour la *magnanimité* ? Le fouet, qu'on a estimé en France à cause de la singularité de son artifice, & duquel les vieillards débauchés font quelque cas, ne me paroît encore mériter aucune attention.

Le vrai médecin doit chercher à fortifier la constitution, & non pas à favoriser les passions des hommes.

On assure ici que de s'asseoir long-temps sur une pierre froide, & l'habitude de fumer du tabac, peut diminuer la vigueur nécessaire aux plaisirs de l'amour,

propres à rappeler la vigueur. Les aromates les plus piquants servent de base à ces confitures. On en fait un très-grand débit, sur-tout à Constantinople. Les Turcs en prennent avec le café. Ils les détrempent encore dans l'eau, pour en faire une boisson délicieuse, qu'ils appellent *cherbet* fortifiant.

Il y a aussi des *cherbets* rafraîchissants, qui se vendent par les rues pendant tout l'été.

Le médecin ne peut refuser son suffrage à l'opinion générale de tout un peuple, qui fait son unique étude d'observer ce qui nuit ou ce qui favorise sur cet article. Les bains froids sont généralement regardés comme fortifiants, & avec bien juste raison. Je connois ici deux vieillards Musulmans, l'un de soixante-huit ans, & l'autre de soixante-trois, qui, malgré les débauches & les excès de la jeunesse, ayant pris l'habitude, depuis bien du temps, de prendre tous les matins, hiver & été, un bain froid pendant un quart d'heure ou demi-heure, par motif de religion, jouissent de la plus parfaite santé, ont très-bon appétit, mangent de tout, digerent fort bien, & goûtent encore journellement les plaisirs de l'amour.

Mais cette vigueur de constitution que je loue dans ces deux vieillards, & que j'admire encore dans bien d'autres, n'est point ici aussi générale qu'elle devroit l'être, en raison du tempérament. La définition symptomatique que donne à ce sujet le sçavant M. Lieutaud, ne laisse rien à desirer. L'accablement général est le principal signe, dit-il, qui caractérise l'épuisement. Les jambes refusent le service; les sens sont quelquefois engourdis, & les malades paroissent hébétés. L'observation journaliere confirme ici ces explications. J'ai vu des

hommes être sujets à des flux involontaires de semence, & traîner ensuite une vie plus malheureuse. J'ai vu quelquefois ces hommes épuisés avoir une semence virulente, ichoreuse, & quelquefois même aussi claire que l'eau. Les remèdes irritants font souvent des ravages sur la poitrine; & l'observation nous présente des vieillards qui sont sujets à des toux opiniâtres, à des asthmes secs, quelquefois à des tremblements; & même à des convulsions.

Enfin, dans la somme totale des observations sur les stimulants ou nervins, administrés pour redonner la vigueur à des hommes usés par la débauche ou par l'âge, il ne se trouve aucun cas qui puisse rendre excusable le médecin qui est assez lâche ou assez complaisant pour prêter le secours de son ministère dans des vues pareilles.

L'estomac, déjà devenu foible par le commerce des femmes; acheve de se ruiner par les efforts auxquels entraîne l'usage inconsidéré des irritants. Les médicaments connus sous le nom de fortifiants, sont même souvent incendiaires: nous avons vu en France des jeunes gens périr misérablement pour avoir suivi des conseils qui flattoient leur vanité, ou la dépravation de leurs mœurs, au détriment de leur santé. D'ailleurs, dans l'état de maladie, quel secours attendre de la nature, quels succès espérer des remèdes

les mieux appliqués, lorsque la fibre débile a perdu son élasticité, & qu'elle ne peut plus, par une douce oscillation, se prêter à briser les humeurs, à augmenter le mouvement du sang ? On comprend facilement que les crises toujours nécessaires ne pourront jamais avoir lieu, & que dans le combat de la matiere morbifique avec les forces bienfaisantes de la nature, celle-ci accablée, épuisée, ne pourra jamais chasser son ennemi par les selles, les sueurs, & moins encore s'en débarrasser par quelques dépôts critiques : d'ailleurs, ceux qui sont morts d'épuisement dans le temps que l'irritation de ces remedes pharmaceutiques leur faisoit penser qu'ils étoient aussi forts qu'Hercule, ou aussi invulnérables qu'Achille, sont des exemples qui prouvent démonstrativement l'illusion de ces prétendus fortifiants.

J'ai vu, & je vois quelquefois ici mourir subitement des hommes à tout âge ; une syncope subite les rend immobiles, la pâleur de la mort est sur leur visage, une légère sueur leur couvre le corps, ils laissent échapper involontairement l'urine, & quelquefois même les excréments ; ils périssent, un quart d'heure après, d'une maladie appelée *anémie*, dont le célèbre M. Lieutaud a donné une sçavante description dans son *Précis de Médecine pratique*. Les uns attribuent ces accidents à une attaque d'apo-

plexie ; les autres à quelques charmes , enchantemens , sortilèges ou magies : mais le médecin instruit qui sçait saisir les signes & les différentes especes d'une maladie , tâche d'en reconnoître les causes ; & , d'après les informations , il apprend que le malade , adonné à la débauche , faisoit usage d'un opiat irritant , & qu'il n'est mort que d'épuisement.

Je finis mes réflexions sur cet article par une observation intéressante.

Un Turc âgé de quarante ans , après avoir été épuisé par des débauches & des excès incroyables parmi les femmes , avoit eu recours à ces opiats irritants qu'on appelle ici communément *kouvet majoum*. Durant les premiers jours de l'usage de ces remèdes , il s'applaudissoit de sa vigueur , & prônoit le médecin qui lui avoit vendu l'opiat.

Mais bientôt après il fut en proie à tous les maux qui sont les suites de l'épuisement. Il prit quelque confiance en moi , & me laissa le maître de lui ordonner tel régime & tels remèdes que je jugerois à propos. Une petite diarrhée , & les symptômes de l'*anémie* la plus caractérisée , m'alarmerent. Je commençai cependant cette cure par de légers cordiaux matin & soir , de légères décoctions de quinquina plusieurs fois par jour : le régime de vie étoit analogue à son état ,

& selon les regles de l'art. Je m'apperçus d'un changement en mieux; j'ordonnai la décoction de quinquina plus forte : la diarrhée cessa, l'appétit revint, mais lentement. J'associai pour-lors les bains froids aux remèdes internes.

Le malade au commencement n'y restoit que peu; je l'accoutumai par degrés à l'action du remède, mais sans imiter l'imprudent enthousiasme du médecin qui croit que le plus long séjour dans le bain est exempt de tout danger.

Après un mois de continence, de régime & de soins, j'eus la consolation de voir mon malade rétabli. Pendant le traitement, j'évitai l'usage du lait, des purgatifs & des narcotiques : j'associai ensuite les martiaux au quinquina, & je donnai les amers pour boisson.

Maladies des femmes.

Démocrite écrivoit à Hippocrate : *Infantium mater, gravis calamitas, sexcentarum ærumnarum mulieri author uterus delitescit.* Mais, quoique par-tout les femmes soient sujettes à un nombre plus considérable de maux que les hommes, les passions de l'ame, le régime de vie, la nature & la situation du climat, les travaux auxquels s'occupe ce sexe, &c. offrent sans cesse au médecin observateur des réflexions nouvelles & intéressantes.

1^o Les filles sont ici plutôt nubiles qu'en France.

La première époque du flux périodique est depuis l'âge de dix ans jusqu'à treize. Un Arménien vient de marier sa fille âgée de onze ans, qui depuis un an & demi avoit ses regles ; j'ai même vu cette évacuation à des filles âgées de huit ans. Ces observations ici ne sont pas rares. Le climat n'est cependant pas plus chaud à Constantinople qu'en France. A Andrinople, excepté le temps de la canicule, il fait plus froid que dans notre patrie. L'hiver est des plus rudes ; & jamais il n'arrive, comme on l'observe souvent en Provence, qu'il ne gele quelquefois point dans le cours de l'année. Cependant en France les filles, en général, ne sont point aussitôt nubiles. Si la différence du climat, par rapport au chaud ou au froid, a paru jusqu'ici une raison suffisante pour soutenir les opinions des médecins qui ont écrit sur cette matière, cette seule raison ne satisfait cependant point ici l'observateur.

Le régime de vie & le grand usage des bains sont, à mon avis, les seules causes de ce phénomène en Turquie.

1^o Les femmes sont ici sédentaires, elles ne font aucun exercice ; si elles vont promener, c'est dans des voitures ou des espèces de charrettes qui cahotent, fatiguent,

& accélèrent extrêmement le mouvement du sang.

2^o Elles aiment passionnément les viandes salées, épicées, & boivent beaucoup de café.

3^o Le grand usage du bain relâche les solides, ainsi que je l'observerai dans mes réflexions sur cet article.

En examinant le concours de ces trois causes, on explique d'une manière satisfaisante pourquoi l'évacuation périodique des règles est ici plus précoce, plus abondante, & pourquoi elle se soutient jusqu'à un âge plus avancé, que dans nos climats.

Les fluides, & sur-tout le sang, rendus âcres, salés par le régime de vie incendiaire, & les secousses continuelles des voitures accélérant son mouvement, il doit de nécessité se former une pléthore *ad vasa*, & une pléthore *ad vires*. Selon les règles de l'hydraulique, les fluides se portent nécessairement là où ils trouvent moins de résistance. Les bains relâchent les solides, les secousses des voitures déterminent le sang à se porter plus vite aux vaisseaux destinés à l'évacuation périodique. Ces vaisseaux relâchés par l'usage des bains n'offrent plus, comme en France, une trop grande résistance aux efforts du sang : conséquemment les règles doivent plutôt paroître. Si à ce régime de vie l'on n'associoit pas l'usage des bains, les

vaisseaux résisteroient davantage au choc des fluides ; la pléthore occasionneroit pour lors, comme on l'observe chez nous, des saignements de nez opiniâtres, des crachements de sang, des inflammations érépisplâteuses, des furoncles, des boutons, & autres maladies qui exigent le secours de la saignée, en attendant que les vaisseaux de l'*utérus* n'offrent plus une aussi grande résistance aux efforts du sang qui, selon les règles de la nature, doit s'évacuer par cette voie.

En France il arrive souvent que cette première évacuation, précédée par des hémorrhagies, & long-temps attendue par les médecins, est quelquefois accompagnée de douleurs vives, de fièvre & autres symptômes alarmants, & qu'elle est même imparfaite. Le peu de souplesse des solides est la seule cause de ce phénomène. Le médecin n'observe pas ici ces accidents parmi les filles qui font un usage fréquent des bains, & qui se nourrissent avec des aliments incendiaires.

J'ai observé à Constantinople, parmi celles qui vont rarement au bain & qui se nourrissent délicatement, les premières évacuations périodiques aussi tardives, & quelquefois accompagnées des mêmes accidents que chez nous ; tandis que parmi celles qui suivent la coutume du pays, & à Andri-

nople, où les Européens n'ont point encore fait changer le régime de vie, les évacuations sont constamment plus précoces, plus abondantes, & ne sont jamais accompagnées d'aucun accident. Il me paroît par-là qu'on doit décider que la différence du climat n'est pas la seule raison qui fait varier l'époque des regles. Mon opinion sur le concours de l'effet des aliments & du régime de vie, qui, accélérant le mouvement du sang, occasionnent une pléthore, & sur l'effet du bain qui relâche les solides, est l'explication la plus simple & la plus naturelle qu'on puisse donner ici sur cette variété. Je parlerai aussi du *tandour* dans un article particulier : l'observation le démontre comme cause de ce même phénomène. Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que le cours du sang ne se trouve point ici gêné, comme en France, par les habits. Point de ces corcets qui resserrent la poitrine, & gênent la respiration ; point de ces liens qui forment des ligatures en différentes parties du corps, & qui ne permettent pas un passage libre à la circulation. Les femmes Orientales sont vêtues avec plus de goût, plus de grace, & d'une façon qui sûrement fait naître plus de desirs & forme plus de passions que le bizarre accoutrement de nos femmes

Françoises, qui sont souvent les victimes d'une mode tyrannique & meurtrière.

La circulation du sang est ici libre chez les hommes comme chez les femmes. Toutes les parties du corps peuvent prendre un accroissement proportionné. On ne met point le pied à la torture pour avoir la ridicule vanité d'avoir un petit pied. Le ventre n'est jamais ferré par des ligatures qui donnent lieu à des maux d'estomac, des coliques, & autres symptômes qu'on décore souvent, en France, du titre de vapeurs, & pour lesquels on administre des remèdes qui sont toujours infructueux. Que de réflexions vraies & utiles, la différence de l'habillement ne fait-elle pas naître au médecin observateur & sans préjugé ! Il est évident que c'est en partie à l'avantage de ces habits que les femmes doivent cette bonne constitution & cet état de santé qui les accompagne pendant la grossesse. Cette époque de la vie n'est point ici, comme en France, une époque d'infirmités. Les femmes portent leurs enfants sans gêne, sans incommodités ; elles avortent rarement quand elles se décident à accoucher heureusement ; elles font toujours usage du bain, elles y vont même lorsque les premières douleurs commencent à se faire sentir ; & leurs enfants sont très-bien constitués : ils ne sont ja-

mais ni bossus, ni boiteux, ni estropiés, &c.

2^o Les filles & les femmes sont ici fort sujettes aux suppressions des regles. A cause des tremblements de terre, les maisons sont construites en bois; les femmes se font un devoir & un plaisir de laver une ou deux fois la semaine toute la maison, & de la tenir ainsi toujours dans une grande propreté; mais elles lavent pieds nus, sans considérer si elles ont leurs regles ou non, & cette imprudence leur occasionne bien des maux: quelquefois le bain remédie à ces accidents; mais quelquefois aussi il n'est pas assez efficace, il faut recourir à d'autres remèdes.

Dans les commencements de mon séjour, j'ordonnois la saignée du pied, des apéritifs, des martiaux, &c; mais un plus ample examen sur les usages du pays-m'ayant fait connoître la cause des suppressions des regles, je réfléchis sur les moyens de trouver une curation plus simple & plus fructueuse.

Je tâchai de persuader les malades des maux qu'occasionnoit l'imprudence de laver en tout temps la maison pieds nus, de se promener ainsi sur les planches humides; j'ordonnois de ne jamais rester sans bas ni chaussures, de mettre les pieds dans l'eau chaude pendant demi-heure matin & soir, de les envelopper après avec un linge chaud, de les couvrir ensuite avec des pelisses, &

d'entretenir aux extrémités inférieures une légère sueur, pendant une heure, au tandour.

La transpiration étoit soutenue pendant le jour par une chaussure plus chaude qu'à l'ordinaire ; les lave-pieds, & les précautions que j'exigeois après, remédioient efficacement aux causes du mal. Je guérissois ainsi facilement, & sans autres remèdes, des filles & femmes malades à la suite d'une suppression ou diminution de règles ; tandis qu'auparavant je ne procurois souvent aucun secours par les saignées, les purgatifs & les apéritifs. Ces observations heureuses suffisoient pour démontrer aux médecins que souvent des remèdes simples peuvent être plus avantageux que tout ce vain appareil de formules ou fratrias de remèdes, qui souvent dérange l'économie animale, bien loin de lui être favorable.

3^o Les affections hystériques sont ici moins communes qu'en France ; & les femmes sont moins sujettes à cette maladie à Andrinople, & dans le reste de la Turquie, qu'à Constantinople.

Si les affections hystériques sont en France le triste apanage du sexe, s'il n'est presque point de femme qui n'y soit sujette, si cette maladie enfin est l'hydre dont la défaite fut le plus difficile & le plus glorieux des travaux d'Hercule, pourquoi l'observation nous en présente-t-elle des exemples plus
rars

fares en Turquie ; & pourquoi , dans ce même climat , Constantinople est-elle la ville où cette maladie est plus répandue ? Après avoir bien réfléchi , j'ai conjecturé que cette différence si frappante venoit , 1^o du nombre des médecins , 2^o des affections de l'ame.

1^o Je ne prétends point , à l'exemple de certains poètes satyriques , tourner en ridicule une science qui fait mes plus cheres délices , ni mépriser ces hommes sçavants qui méritent l'estime générale ; mais en parlant en médecin exempt de préjugé , en raisonnant enfin comme un ami de l'humanité , je crois ne point avancer un paradoxe , en disant que le nombre des médecins peut être la cause des progrès de cette infirmité , & de l'idée où l'on est souvent sur son existence. En effet , la passion hystérique est une maladie dont les symptômes sont si compliqués , qui a été définie avec si peu d'exactitude par les anciens médecins , & qui peut-être encore n'est guere mieux connue de la médecine nouvelle raisonnée. Nous la rangeons dans la classe des maladies spasmodiques. Nous établissons deux principaux sieges à la cause hystérique ; l'une dans les parties extérieures , dont les mouvements peuvent être observés par le médecin ; & l'autre dans les parties internes , dont les lésions ne peuvent être évidentes à l'observateur le plus éclairé & le

plus perspicace , & desquelles on ne peut jamais être instruit que par des conjectures plus ou moins probables.

En général les praticiens assignent pour la matiere des phénomènes hyſtériques, la trop grande tension & viſſalité de tout le ſyſtème nerveux, jointés à une conſtitution de ſang ſèche, âcre & réſineuſe. Mais quel eſt le principe de ces maux ? quelle eſt la cauſe de ces effets qu'il faut combattre ? Ne prend-on point ſouvent les effets d'une violente paſſion de l'ame, d'une évacuation ſupprimée, d'une obſtruction locale, d'une ligature enfin qui gêne quelquefois la circulation, de quelque mauvais levain dans l'eſtomac, &c. &c. pour une véritable paſſion hyſtérique dans les femmes, & une affection hypochondriaque dans les hommes ? Le médecin qui veut ſe faire un nom, ou qui néglige d'étudier la marche de la nature, qui oublie qu'elle eſt toujours ſimple, conſtante, uniforme, ne préfère-t-il pas quelquefois les idées d'une théorie riante ou ambitieuſe ? N'aime-t-il pas mieux appeller du grand nom de *vapeurs*, des maux qui ne ſont quelquefois que les ſymptômes de la maladie la plus ſimple ? J'ai connu en France un médecin qui appelloit toutes les maladies *vapeurs* ; qui traitoit les fièvres d'accès, les ſuppreſſions, les évacuationſtrop abondantes de regles, &c. ſelon le ſyſtème de

sa méthode curative pour les affections hystériques ou hypochondriaques. De combien de maux cette pernicieuse théorie n'afflige-t-elle pas l'humanité !

En Turquie, où les médecins ignorants & sans ambition n'ont jamais pensé à se faire un nom, les vapeurs ne sont pas connues ; mais à Constantinople, où quelques médecins Européens résident, on a appris aux femmes que les maladies auxquelles quelquefois on ne comprenoit rien, étoient des vapeurs. On leur a dit que la délicatesse de leur constitution exigeoit des traitements longs, & qu'en Europe les femmes distinguées par leur naissance ou leurs charmes avoient cette maladie ; en conséquence on a cru qu'il étoit du bon ton de prendre beaucoup de remèdes. L'on a mieux aimé attribuer la longueur de la maladie à l'opiniâtreté du mal, qu'à l'ignorance du médecin ; & par la quantité des remèdes mal administrés, ou par les inquiétudes que l'on a fait naître aux femmes sur leur santé, elles sont ensuite réellement devenues malades, chagrines, pusillanimes, &c. Et le vrai médecin, après bien des informations, découvre que ces maux ne doivent leur source qu'au système des vapeurs ; système qui peut être vrai, mais dont on a abusé, & qui fait aujourd'hui l'opprobre de la médecine.

2^o Quoique je dise que les médecins

favorisent les progrès de cette maladie, je ne pense cependant pas qu'elle ne doive reconnoître que cette cause. Personne n'ignore l'analogie & la connexion des affections de l'ame avec l'économie animale. Il est démontré que les passions font de grands ravages, sur-tout chez les femmes. J'ai des observations frappantes sur les effets de l'amour, de la jalousie & de la colère, dans ce sexe : aussi je ne balance pas d'attribuer, en grande partie, aux affections de l'ame, le petit nombre des maladies hystériques ; mais elles sont ici plus rares qu'en France : voici pourquoi.

Les filles sont dans la plus rigoureuse contrainte ; elles ne peuvent parler à des jeunes gens. La fréquentation des deux sexes ne pouvant faire naître des passions, elles ne peuvent être tourmentées par l'amour, ni dévorées par la jalousie ; d'ailleurs elles n'ont reçu aucune éducation, & leur esprit n'est point éclairé.

Par l'usage du pays, les femmes ne sont ici consultées sur rien. Les disgraces de la fortune ne les affectent pas : on pense communément que tout est écrit, que tout arrive selon le cours d'un destin auquel on ne peut mettre aucun obstacle ; & , par une suite nécessaire de cette façon de penser, si quelquefois on s'attriste, on se console bientôt. L'ame n'étant point affligée par les

chagrins, les inquiétudes, la jalousie, ou des desirs d'établissements, ou des projets chimériques sur le cœur d'un amant, elle veille mieux à la distribution du fluide nerveux ; & le corps ne devient point, aussi communément que chez nous, la victime des passions de l'ame.

Voilà une des raisons pourquoi les affections hystériques sont plus rares ici qu'en France ; mais elles sont plus communes à Constantinople que dans le reste de la Turquie, parce que dans cette capitale une plus grande fréquentation des Grecs, des Arméniens & des Turcs avec nous, commence à leur faire goûter les agréments de notre société & les délices de notre table. Les femmes veulent quelquefois mettre en usage le don de plaire, l'amour se glisse dans les cœurs, il occupe toutes leurs facultés, la jalousie, l'inquiétude les dévore, un revers de fortune les abat ; tandis que dans le reste de l'empire Ottoman, elles sont sans soucis, sans prétentions, aimant mieux babiller avec leurs voisines, que de penser à faire un amant.

J'oserai cependant entreprendre d'écrire sur cette maladie que les médecins de notre siècle ont regardée comme la plus commune & la plus digne de leur attention. La chaleur, ou, pour mieux dire, l'opiniâtreté avec laquelle des opinions différentes

ou contradictoires se sont soutenues, n'a servi qu'à prouver jusqu'à quel point les hommes peuvent s'égarer. Les uns, par défaut de réflexion, ont suivi les idées d'une imagination ambitieuse; les autres ont voulu se faire un nom en renonçant aux vrais principes qui doivent diriger les maîtres de l'art; le médecin a perdu de vue la marche simple & constante de la nature; & quelquefois, hélas! il a pris ses erreurs pour des vérités incontestables. Dans le choc des opinions, il est souvent parti des traits de lumière qui pouvoient éclairer; mais le flambeau de la vérité n'a pu dissiper les ténèbres de l'erreur. On n'a pas rougi de donner des subtilités hasardées, pour les inductions les plus justes; de présenter des pièges, pour les preuves les plus solides; & des sophismes enfin pour les raisonnements les plus invincibles. On croit ne pouvoir se faire un nom que par le merveilleux; on oublie que la modération leve tous les obstacles à l'éclaircissement de la vérité, & qu'en même temps qu'elle écarte les nuages qui la voilent, elle lui prête des charmes qui la rendent chère.

Les définitions & les causes de cette maladie sont aussi multipliées que le nombre d'auteurs, & toujours aussi contradictoires que la quantité d'opinions. Chacun a donné son système avec une confiance que l'igno-

rance seule peut excuser. Les uns admettent l'irritabilité dans le genre nerveux, le cours irrégulier de ce même fluide; les autres annoncent le relâchement; les symptômes enfin paroissent quelquefois comme les véritables causes à combattre, & l'observation n'est souvent qu'un guide infidèle & trompeur.

O B S E R V A T I O N S

Sur l'effet du remède contre le ténia ou ver solitaire, publié par ordre du Roi; adressées à l'Auteur du Journal par monsieur TURGOT, ministre d'Etat, & contrôleur général des finances.

La nommée Marie Banel, du lieu de Calamane, près Cahors, âgée d'environ quarante ans, cessa d'avoir ses règles à l'âge de trente-six; elle conserva après ce période une santé robuste. Cet état de force & d'embonpoint fut altéré, il y a un an, par des mal-aises vagues, des maux d'estomac, par des pesanteurs & des sensations douloureuses dans tout le ventre, des demangeaisons au nez & à l'anus. Ces accidents, d'abord légers, furent dans la suite plus marqués, & presque habituels; cette femme a un spasme dans le bras droit; elle éprouvoit aussi assez fréquemment des bouffées

344 OBS. SUR L'EFFET DU REMÈDE
de chaleur à la joue du même côté, avec
un sentiment de roideur dans les muscles
de la face. Il lui arriva d'être attaquée de
convulsions ; avec perte de connoissance ;
elles furent accompagnées & suivies de
tout ce qui annonce un caractère épilep-
tique.

A compter de l'époque de ces derniers
accidents, il y avoit trois à quatre mois que
la malade avoit apperçu dans ses excré-
ments des vers dont elle ne connoissoit
point l'espece ; m'ayant prié de les examiner,
je reconnus des anneaux de ténia. Peu de
semaines se passoient sans qu'elle en ren-
dît, même certaine quantité : cette déjec-
tion étoit toujours précédée de douleurs
d'estomac, accompagnées & suivies de
diarrhées très-fatigantes.

Je regrettois de ne pouvoir donner à cette
femme que des secours d'un succès douteux,
& j'allois lui prescrire les remèdes d'usage en
pareil cas, lorsque M. Mostalac, mon confrere,
de l'amitié duquel je suis flatté de pou-
voir me féliciter, m'offrit de lire le Mémoire
adressé par M. l'Intendant à MM. les ad-
ministrateurs de l'hôpital. Ayant proposé à
ce médecin le cas de la Banel, nous réso-
lûmes de l'appeller auprès de nous, pour
l'engager à se soumettre à un traitement
qui avoit mérité l'attention du gouverne-
ment & l'approbation des maîtres de l'art.

Il fut d'autant plus facile de déterminer la malade à se conformer à nos vues, que les accidents étoient devenus & plus fréquents & plus graves. Nous fîmes donc préparer le remède par le sieur Banafoux, apothicaire qui, à beaucoup d'exactitude, joint des connoissances chymiques qui lui font honneur. Le bol fut préparé conformément à la recette donnée dans le Mémoire, n^o 4.

La malade fut disposée par la soupe & le lavement indiqués; & le lendemain, onzième de ce mois, nous lui fîmes servir trois gros du spécifique à huit heures du matin. A dix, elle avala le bol : nous suivîmes en tout les précautions recommandées dans le Mémoire.

Nous n'observâmes d'effet sensible du remède que vers les trois heures après midi : deux selles très-liquides, accompagnées de quelques anneaux du ver, annoncèrent son action. Jusqu'à ce moment, cette femme n'avoit ressenti que des agitations vagues, des pesanteurs aux intestins, un travail intérieur dont elle ne sçavoit pas exprimer clairement la sensation, (c'étoient ses termes.) Elle ne tarda pas à éprouver des coliques, assez légères néanmoins pour qu'on ne dût point les regarder comme la cause de la scène qui alloit se passer. La malade fut frappée d'une attaque d'épilepsie ; elle

en fut à peine revenue, qu'elle fut suivie d'une autre encore plus forte.

Je ne vis point ces accidents sans quelque alarme ; & je m'empressai d'en rendre témoin mon confrere, sous les yeux duquel l'expérience s'étoit faite. Le ventre resta toujours souple, & un calme heureux dissipa bientôt cet état. A six heures du soir, cette femme, bien revenue à elle, nous dit sentir notablement plus de liberté à l'estomac, & dans les entrailles un sentiment étranger qu'elle ne pouvoit définir : cependant elle n'alloit point à la selle, quoiqu'elle en eût de fréquentes envies. Cette paresse du ventre, & l'action lente du remede, nous décidèrent à donner deux gros de sel d'Ep-som dans l'eau chaude : on ne tarda pas non plus à lui servir le lavement conseillé en pareil cas. Peu de temps après, la malade fut souvent à la garderobe ; & , nous étant rendus auprès d'elle vers les huit heures du soir, nous trouvâmes parmi les matieres fécales un ténia d'environ cinq pieds de long, terminé d'un bout par un filament très-délié, qui est regardé comme la partie supérieure de ce ver : elle étoit embarrassée plus particulièrement que le reste du corps dans une matiere glaireuse & très-gluante : il y avoit dans le fond du vase une grande quantité d'anneaux séparés ; il en parut encore quelques-uns dans les selles de la nuit.

Ces déjections ne furent ni précédées, ni accompagnées de vives douleurs; la malade ne remarquoit qu'un prurit constant à l'anús pendant l'opération du remède. Elle a depuis passé plusieurs jours dans un calme parfait, sans se plaindre d'aucun des embarras qu'elle éprouvoit auparavant. Elle a été repurgée sans qu'il ait paru aucun vestige de ver solitaire; ce qui nous donne lieu d'espérer qu'il n'en est resté aucune portion.

Nous nous empressons d'ajouter ce témoignage, dans la vue de constater de plus en plus l'efficacité d'un remède qui est sans doute un des présents les plus précieux que pût faire à l'humanité le Titus de nos jours.

P. S. Il nous reste des doutes que nous pouvons réduire aux problèmes suivans.

I.

L'épilepsie dont a été attaquée la Banel; étoit-elle occasionnée par la présence du ténia?

On est porté à le croire, en réfléchissant que ce ver produit quelquefois des convulsions, & que l'époque des affections épileptiques chez notre malade, est postérieure aux preuves de l'existence du ver dans le corps de cette femme. Cette dernière considération est combattue par une autre; c'est que le frere de la Banel a été sujet à l'épilepsie depuis son bas âge,

348 OBS. SUR L'EFFET DU REMEDE

Sans nous permettre là-dessus des conjectures plus ou moins vraisemblables, nous nous engageons de rendre compte des certitudes que le temps seul nous fournira.

II.

L'action du remede, ou les divers mouvements du ténia attaqué par un ennemi si puissant, sont-ils capables de déterminer des attaques d'épilepsie chez ceux qui y sont sujets ?

Ce qui est arrivé à la Banel paroît le décider, sans avoir néanmoins rien de constant sur un pareil effet ; mais, dans le cas qu'on eût occasion de traiter du ténia des épileptiques, ne seroit-il pas prudent de diviser les doses du remede ? L'expérience & les réflexions des maîtres de l'art pourront éclairer sur un fait qui dans le fond n'est pas de la première importance.

A Cahors, le 16 Janvier 1776. Signés
DURAND & MOSTALAC, médecins des hôpitaux.

OBSERVATIONS de M. LASSONE, sur les questions ci-dessus demandées.

Des observations sans nombre ont appris qu'en général la présence de toute espèce de vers dans les premières voies, est capable de produire quelquefois des accès épileptiques, qui disparoissent ensuite sans retour, quand des remedes anti-vermineux

ont procuré l'expulsion de ces animaux hors du corps.

Il est très-vraisemblable que les personnes sujettes à l'épilepsie, uniquement par l'effet des vers, ont pourtant une certaine disposition organique préexistante à cet état convulsif particulier.

La nommée Banel paroît avoir été précisément dans ce cas, puisqu'elle a un frere sujet à l'épilepsie depuis son bas âge.

Or, puisque Marie Banel n'a eu aucun accident épileptique avant l'époque dont il est parlé dans l'observation communiquée, il ne paroît pas douteux qu'il ne faille regarder comme cause essentielle & déterminante l'action plus irritante du ver solitaire, attaqué & agité plus violemment par le spécifique qui va le détruire.

A l'égard de l'autre question proposée en ces termes : *Dans le cas où on auroit à traiter du ténia quelque épileptique, ne seroit il pas prudent de diviser les doses du remede ?*

Voici la réponse.

Où la personne épileptique est sujette à ces accès convulsifs avant qu'il ait existé aucun signe de la présence du ténia, ou bien l'épilepsie ne s'est démontrée que depuis que les signes caractéristiques du ténia ont paru. Dans ces deux cas, si l'on a d'abord pour objet principal de guérir radicalement le

malade du ténia, on doit sans hésiter dontier le spécifique en entier, sans l'affoiblir & sans le diviser, parce que des épreuves suivies avec soin ont appris que le remede ainsi tronqué manquoit ordinairement son effet : d'ailleurs, les drogues qui entrent dans la formule d'une dose entiere de ce spécifique n'ayant rien de trop irritant, on n'a rien à redouter de son action. Tout au plus l'agitation extraordinaire imprimée au ténia par la vertu du spécifique, qui le tourmente & le fait périr, pourra-t-il déterminer un nouvel accès d'épilepsie, qui auroit toujours eu lieu, le malade y étant déjà sujet ; & si l'épilepsie n'étoit que symptomatique & dépendante de la présence du ver vivant, ce seroit le moyen sûr de la guérir sans retour.

Signé DE LASSONE.

OBSERVATION

Sur une vomique des poudons, à la suite d'un avortement de cinq mois, qui eut lieu pendant une troisieme rechûte d'une fièvre aiguë ; par M. PLANCHON, médecin à Tournay, correspondant de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon.

Une femme de trente ans environ, d'un tempérament bilieux, sanguin, enceinte de

cinq mois, contracta la fièvre qui régnoit ici en 1773, & qui, par sa marche & ses récidives inévitables, de quelque façon qu'on s'y prît, avoit mérité à juste titre le caractère de *fièvre récidivante*. Elle en essuya tous les symptômes, avec labour & fatigue, mal de tête, soif ardente, douleurs dans les membres, agitations, chaleur brûlante, inquiétude, insomnie, délire, nausées, vomissement, cours de ventre symptomatiques, sueurs copieuses qui ne soulageoient pas; qui successivement, & tous ensemble, l'accabloient, sans d'autre relâche que la remission de la fièvre, qui n'avoit lieu que le matin, avec des douleurs rhumatisantes plus ou moins vives, qui survenoient du cinquième au sixième jour, & finissoient le septième, jour auquel une sueur copieuse terminoit la fièvre.

Cette fièvre étoit de la classe des synoques simples-rémittentes, dont la marche est de se terminer, comme on sçait, ou par une hémorrhagie le quatrième ou le septième, ou par une sueur copieuse qui fait cesser le trouble de la nature. Le génie de cette épidémie étoit tel, que la crise qui arrivoit le septième jour, laissoit le malade dans une fausse convalescence qui ne durait qu'environ dix jours, & laissoit le temps à la nature de reprendre de nouvelles forces pour subir un nouveau combat, après

lequel même treve & mêmes alarmes ; qu'on voyoit se répéter jusqu'à trois, quatre & cinq fois, & avoir constamment la même issue ; c'est-à-dire une sueur critique qui, dans la récurrence, arrivoit ou le cinquième ou le septième jour, précédée assez souvent d'une hémorrhagie copieuse qu'il étoit imprudent d'arrêter, & accompagnée quelquefois de taches pétéchiâles qui n'étoient point le produit de la dissolution ; mais plutôt sembloit-il le dépôt à la peau, d'une partie du miasme qui donnoit lieu à cette fièvre. Elle se communiquoit facilement, de sorte qu'il étoit rare qu'une fois établie dans une famille, elle ne passât des père & mère à leurs enfants. On a vu plus d'une fois la jaunisse être la crise imparfaite de cette maladie. Une parotide qui suppurait mettoit à l'abri de la rechûte. Cette femme eut sa crise le septième jour. Une sueur copieuse, qui fut précédée de tremblements, de frissons, de syncopes alarmantes, & qui dura pendant cinq à six heures, mit fin à ce soulèvement de la nature, & la malade fut mieux pendant dix jours. Elle reprit des forces, ne se plaignant plus des maux de ventre qui l'avoient extrêmement fatiguée pendant sa maladie ; mais à peine en étoit-elle au dixième jour de sa convalescence, que tout-à-coup la fièvre reprit avec les mêmes symptômes, & beaucoup de vomis-
sements

femens & de douleurs de coliques, qui ne céderent qu'à peine aux calmans. Vers le fixieme l'avortement se déclara. La nature soutint très-bien ce nouveau trouble, & l'enfant vint heureusement, & fut ondoyé. Le cours des lochies suivit, & eut lieu pendant plusieurs jours. Cet événement ne déranger en rien la crise, qui arriva comme au premier septénaire : elle fut également alarmante ; mais le calme succéda à l'orage, & la convalescence apparente se soutint encore pendant huit jours, sans qu'il y eût le moindre signe d'une matiere laiteuse qui dût occasionner quelques désordres : elle sembloit devoir être consumée par la fièvre. La troisieme rechûte vint dix jours ensuite ; alors que les forces paroissoient reprendre : elle fut accompagnée d'accablement, de lassitudes, de vomissemens, de douleurs rhumatisantes dans les membres, qui annonçoient ordinairement la crise quelques jours d'avance. Ces douleurs pouvoient être regardées comme des signes pathognomoniques de cette fièvre, & la distinguoient des autres fièvres continues. La troisieme crise n'eut pas lieu chez cette malade : une fièvre lente, une toux seche, sans être importune, la fatiguoient ; cependant elle avoit pris peu à peu quelques aliments, sans qu'ils lui profitassent ; ses forces ne revenoient qu'à demi. La malade fut ainsi pendant plus de trois

semaines, quand tout-à-coup la toux devint des plus fatigantes, & fut bientôt suivie d'une expectoration abondante : c'étoit un pus blanc laiteux, semblable à celui d'un sein abcédé : elle en expectora beaucoup pendant trois jours. La fièvre lente cessa, l'appétit revint ; & les forces reprirent tellement, qu'avant huit jours il n'y avoit plus de toux, plus d'insomnie, & la malade se vit dans une parfaite convalescence. Ce désordre de la poitrine demandoit quelques secours de l'art. Jusques-là il avoit fallu laisser beaucoup à la nature, mais ici la médecine agissante reprenoit ses droits. Ce n'étoit plus le temps d'être médecin spectateur. La malade prit, dans cette dernière circonstance, une once de baume de Copahu, dissous, à l'aide d'un jaune d'œuf, dans deux livres d'une décoction de quinquina, & des plantes vulnéraires édulcorées d'une quantité suffisante de sucre blanc, dont elle buvoit une tasse toutes les trois ou quatre heures.

Cette vomique devoit-elle sa cause à une métastase de l'humeur morbifique sur les poumons, qui n'ont jamais paru fort affectés dans le cours de cette *fièvre récidivante* ? La malade avoit été saignée deux fois, & la nature de la maladie n'en exigeoit point davantage. Etoit-ce la même humeur qui chez d'autres, dans la même

épidémie , avoit donné lieu à des parotides qui ont suppuré ? Etoit-ce , au contraire , un dépôt de la matiere laiteuse , jetté sur les poumons où il a suppuré , & s'est heureusement évacué ? La circonstance de l'avortement semble d'autant plus favoriser cette dernière opinion , que M. Puzos a reconnu l'existence d'une humeur laiteuse , & de sa marche , même pendant la grossesse : au reste , nous voyons tous les jours le lait monter aux seins après des avortements de deux ou trois mois.

OBSERVATION

Sur une cataracte regardée de mauvaise espèce , qui guérit néanmoins par l'extraction ; par M. PELLIER DEQUENGSY, fils , chirurgien-oculiste.

Etant à Evreux en Normandie , dans le mois de Novembre 1774 , je fus consulté par la veuve Dupin , aveugle depuis quelques années. Examen fait de ses yeux , je remarquai d'abord que l'œil droit étoit tombé en fonte à la suite d'une inflammation qui lui survint après l'extraction de la cataracte , qui lui fut faite , en Septembre 1772 , à l'hôpital de Rouen ; & que son œil gauche étoit attaqué d'une cataracte d'un blanc pâle , laquelle sembloit être adossée à

la pupille, qui étoit extrêmement dilatée ; & sans avoir le moindre mouvement : de plus, la consultante ne distinguoit nullement le jour d'avec les ténèbres ; ce qui me donna lieu de croire qu'il y avoit dans son œil complication de maladie : aussi MM. Granjean, chez qui elle s'étoit transportée à Paris l'année suivante, lui en refuserent l'extraction, vu qu'ils la jugerent de mauvaise nature, ce qui l'obligea de revenir dans le lieu de sa résidence. Malgré que j'en eusse porté le même pronostic, je fus tellement sollicité de la part de cette femme, que je fus obligé de lui en faire l'extraction, à laquelle je procédai le 10 Novembre 1774, sans lui rien promettre ; & voici quel en fut le résultat.

Je portai sur le champ mon ophtalmotome (a) à une demi-ligne du plexus ciliaire, sur la cornée transparente, que j'incisai d'un seul coup de main, conjointement avec la crystaloïde ; ce qui étant fait, il en sortit par une légère compression un crystallin dur,

(a) Nom de l'instrument que j'ai imaginé ; lequel me suffit pour faire l'opération de la cataracte sans recourir à d'autres instruments ; ce qui la simplifie tellement, qu'en une demi-minute, ou une minute tout au plus, j'ai extrait la cataracte sans aucun accident, & en conséquence ceux que j'opere sont moins sujets aux inflammations. Ceux qui l'ont vu employer, lui ont donné la préférence sur tous ceux qui existent encore.

opaque dans toute son étendue , & d'un volume considérable , accompagné d'une matière blanchâtre , qui étoit sans doute l'humeur de Morgagni altérée. Après avoir fait reposer un instant l'œil de la malade , je lui fis tourner le dos contre le jour , & couvrir sa tête d'une double serviette : lui ayant ensuite montré différents objets , je fus fort surpris , ainsi que les spectateurs , de les lui voir distinguer jusqu'aux plus petits ; présage heureux pour le succès de cette opération.

Il s'agit maintenant de découvrir la vraie cause d'un tel aveuglement ; laquelle se présente d'abord , si l'on fait la moindre attention à ce qui a été dit ci-dessus sur l'état de cet œil. Il paroît probable que l'aveuglement partiel de la consultante n'étoit occasionné que par deux causes. La première étoit le volume augmenté du cristallin , qui , faisant saillie contre la face postérieure de l'uvée , l'empêchoit d'avoir son ressort ordinaire , & d'y laisser passer quelques rayons lumineux ; & la seconde étoit l'opacité totale de ce corps lenticulaire , qui , interceptant tous les rayons de lumière , la frustrait entièrement de la vue.

Comme il est peu d'observations de ce genre , j'ai mis celle-ci au jour , comme devenant très-intéressante à l'humanité , afin qu'elle puisse engager les gens de l'art qui s'adonnent à la partie oculaire , d'opérer

pour ainsi dire toutes les cataractes en général, excepté celles qui tiendront du glaucôme, ou que l'on croira compliquées de paralysie; c'est ce dont l'oculiste jugera, suivant le rapport qui lui en sera fait par le malade. Dans ces sortes de cas, on avertit l'aveugle, & on ne lui promet rien. Au reste, que risque cet aveugle? Rien, sinon de récupérer la vue, ou de rester tel qu'il étoit. Si, dès le premier temps que l'on s'est appliqué à la chirurgie des yeux, on avoit opéré toutes les cataractes que l'on croyoit incurables, combien, dans le nombre, n'y en auroit-il pas qui auroient recouvré ce précieux sens, comme la femme qui fait le sujet de cette observation, qui n'est pas la seule que je pourrois citer?

R É P O N S E

A la Lettre de M. CAPMAS, médecin actuellement à Paris, insérée dans le cahier du mois d'Octobre, contenant quelques réflexions sur le Mémoire d'une opération faite à l'orifice & au col de la matrice.

Je vous avouerai, Monsieur, que j'ai été effrayé du début de la Lettre que vous avez fait insérer dans le Journal de Médecine, au sujet de mon observation & des conjectures que j'y avois jointes sur les causes de l'accouchement. Je ne sçavois que penser :

ce desir ardent qui vous presse *de voir la vie des hommes confiée à des mains plus salutaires*, me faisoit craindre d'être coupable de quelques actes odieux, ou de quelques impérities révoltantes. Avec quelle chaleur vous relevez les idées d'un jeune médecin, appuyées sur un peut-être ? Je ne sçais pas votre âge ; j'ignore qui vous a dit le mien ; mais si vous êtes d'un âge avancé, je puis vous assurer que vous conservez encore toute la vivacité de la jeunesse. Cette sévérité dont vous vous parez n'est sûrement bonne à rien, la carrière des sciences, si difficile par elle-même, ne permet pas aux hommes instruits de jeter des épines sur leurs traces. « L'homme consommé doit » voir d'où le jeune homme est parti, où » il a voulu arriver, s'il s'est égaré dans le » premier pas, ou sur la route, ou dans le » dessein ou dans l'exécution ; il doit lui » marquer le point où a commencé son » erreur, & le ramener sur ses pas. Cette » espèce de critique y laisseroit voir un pere » qui corrige son enfant avec une tendre » sévérité (a). » Si vous n'êtes pas l'ennemi déclaré des talents, pourquoi emprunter un style qui les porteroit au découragement ? Adoptez, Monsieur, à l'avenir cette maxime : *Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem.*

(a) ART. CRITIQUE, Marmontel, *Encyclop.*

Le ton déprisant ne convient à personne ; il ne sied pas sur-tout aux gens de lettres.

En lisant le commencement de votre Lettre , qui ne croiroit pas que j'ai heurté de front tous les principes de l'art , & que je me suis conduit dans l'opération que j'ai faite comme un empirique qui a exposé la mere à mille dangers ? Comment cette femme auroit-elle pu tomber dans des mains plus salutaires , puisque j'ai fait ce que prescrivent les sçavants praticiens , & que *ma conduite d'ailleurs mérite certainement quelque éloge ?*

Dans celui que vous faites d'Hippocrate ; *ce soleil fait pour éclairer la sphere de la médecine*, vous faites un reproche à ceux qui bâtissent des opinions ingénieuses de ne pas imiter ce grand homme ; puis vous faites entendre que les plus grands médecins de ces siècles-ci ne l'imitent pas , Boërhaave même : *nous sommes*, dites-vous, *des astres secondaires* ; (car , par modestie , vous vous rangez dans cette classe ,) & vous me reprochez à moi , jeune médecin de Châtillon , de ne pas imiter ce flambeau de la médecine. En vérité , Monsieur , ce reproche n'est pas sensé ; & s'il n'étoit permis qu'aux hommes de sa trempe d'exercer la médecine , on formeroit avec peine , dans le monde entier , quelques vrais médecins. Mais , sans prétendre l'imiter , Hippocrate

avoit commencé ; & dès le premier pas qu'il fit dans le temple d'Esculape, il ne fut pas se placer à l'endroit le plus révééré du sanctuaire.

Après quelques réticences, quelques métaphores où vous domtez la vivacité de votre plume, vous commencez la critique de mon Mémoire, & vous faites *des vœux* pour que le *Gouvernement prenne des mesures convenables afin d'écarter l'incapacité des matrones qui désolent les campagnes*. Vos vœux sont bons, ils sont d'un honnête homme ; mais où est le rapport de ces matrones & de ces vœux, avec l'observation que j'ai donnée ? Puis vous dites : *M. Jalouset commence par dire que son observation donnera lieu aux physiologistes & aux praticiens de faire bien des réflexions*. Ce n'est pas ainsi que commence mon Mémoire ; mais cette phrase en finit cinq à six autres qui précédent. *En prévoyant ce qui lui arrive, il n'imaginoit pas que ces réflexions ne seroient nullement favorables à son système*. Je n'ai pas donné l'observation pour le système, mais bien le système à cause de l'observation : d'ailleurs, en prévoyant ce qui m'arrive, je ne me suis pas trompé. Vous trouvez *mon observation curieuse*, vous en admirez le fond, elle vous paroîtra toujours intéressante ; elle a donc quelque chose en elle qui porte à faire des

réflexions : mais vous en tirez des conséquences qui ne sont pas favorables à mon système. Qu'en conclure, sinon que vous ne pensez pas comme moi ? Et un système ne peut-il avoir quelque probabilité, sans être appuyé de votre suffrage ?

Il fut appelé, dites-vous, avec son pere ; auprès d'une femme qui avoit eu le matin des douleurs pour accoucher. Vous lisez un peu négligemment. Le 3 Septembre, la femme eut le matin des douleurs pour accoucher ; elle manda un jeune chirurgien d'un bourg voisin. A la maniere dont vous rapportez ce que j'écris, vous n'aviez pas envie de me voir triomphant : vous n'oubliez pas les petites circonstances qui peuvent m'être défavorables. Ce jeune chirurgien appella mon pere & moi : nous y fûmes ; & , lorsque nous arrivâmes, il y avoit près de deux jours que la femme resentoit des douleurs (a). Nous arrivâmes à minuit ; c'étoit à deux lieues & demie de Châtillon, dans des chemins assez difficiles ; & nous restâmes jusqu'au jour. Ce fut dans cet intervalle passé auprès d'elle,

(a) Vous m'avez critiqué avec humeur, & vous pourriez, pour vous justifier, devenir intrédule. S'il vous reste quelques soupçons, priez des personnes de l'art de vous assurer des circonstances ; j'en donnerai tous les éclaircissements possibles,

que je fis les réflexions qui m'assurèrent de la nature de la tumeur, & du parti que je devois prendre; ce sont ces réflexions, que vous devriez louer, sur lesquelles il vous plaît de faire une bonne plaisanterie. Mais le grand Harvey, qui vit la même chose, & qui s'étoit décidé à l'extirpation, prit, comme moi, le temps de la réflexion, & remit son opération au lendemain. Dans la nuit la nature termina son ouvrage, & l'accouchement étoit fait à son arrivée. Sans me comparer à ce grand homme, je ne me suis abusé qu'un moment. Aussitôt le jour venu, je partis pour venir chercher chez moi les instruments nécessaires; & de retour auprès de cette femme, je commençai l'opération, qui, entre trois & quatre heures de l'après midi, étoit terminée. Je ne sçais si *cet effort fut sublime*; mais vous convenez que *ce moyen étoit le seul praticable*, & dont le défaut pouvoit avoir des suites fâcheuses: certainement c'est un effort qui mérite quelque égard.

Si plusieurs opérations césariennes ont été faites avec tant de succès, quel danger y avoit-il à craindre de la section de la matrice? Il est vrai que plusieurs opérations césariennes ont été faites avec succès; mais peut-on en conclure que cette opération soit sans danger, & qu'elle doive être faite sans réflexion, ainsi que toutes celles qu'on

peut faire sur cet organe ? Que vous êtes intrépide l'instrument à la main ! Combien vous dites de choses nouvelles ! Et vous dites encore que vous avez eu la main ferrée dans la matrice : c'est-là une de ces choses étonnantes : votre passage latin trouveroit ici son application , mais je vous en fais grace.

L'opération césarienne a été faite avec succès ; cependant les auteurs classiques , Dionis , Moriceau , Lamothe , Heister , Paré , la défendent unanimement sur la femme vivante ; & ce dernier , qui avoit emporté une partie de la matrice tombée en gangrene , s'emportoit vivement contre ceux qui soutenoient que l'opération césarienne eût jamais été faite sur la femme vivante. Si , de l'extraction d'une partie de la matrice , Paré n'a pas conclu que l'opération césarienne fût sans danger , pourquoi voulez-vous que je conclue de cette opération qu'on pouvoit inciser , au premier aspect , l'orifice & le col de la matrice , sans aucun péril ? Les auteurs cités ci-dessus regardent les déchirements , les blessures de la matrice , comme très-dangereux ; c'est un précepte commun à tous de respecter cet organe. *Tous les sçavants nautonniers ne conseillent donc pas ce que j'ai fait.* Je sçais que Van-Swieten , Simon , Levret , croient quelquefois l'opération césarienne indispen-

fable ; mais dans quelles circonstances , avec quelle circonspection , quelle prudence ils veulent qu'on y procède ?

D'ailleurs vous ne reconnoissez pour la véritable médecine , que celle qui est fondée sur l'expérience ; & , ignorant l'opération du chirurgien Anglois , je n'avois aucun fait pour exemple ; il a fallu que la réflexion y suppléât.

J'ai dit que le chirurgien Anglois fut hardi , & je l'ai dit sans vouloir déprimer ses talents , sans renoncer à la gloire , ni sans y prétendre. Je n'ai point cette bassesse de diminuer la taille des grands hommes : j'éleve la tête , & les admire. Quel plaisir plus grand peut éprouver une ame sensible , que celui de rendre hommage à la vertu & au génie ! Un pigmée orgueilleux se monte sur les épaules du géant ; mais l'homme raisonnable reste dans sa stature naturelle , & marche ferme.

Le mot *hardi* vous choque ; il n'est cependant point une injure. Un homme hardi n'est ni imprudent , ni étourdi , ni ignorant ; c'est celui qui risque son bien , sa réputation ou sa vie , pour un objet utile. M. de la Peyronie , qui le premier emporta une partie du cerveau de son malade , dans l'intention de le conserver , fut un grand homme , mais certainement il fut hardi.

Pourquoi suis-je forcé de vous faire des

reproches à chaque instant ? Vous rapprochez les choses éloignées les unes des autres , & vous supprimez les liaisons qui les rendent raisonnables. Nous pressâmes cette tumeur (la matrice & l'enfant qu'elle contenoit) pour la faire rentrer , espérant que les douleurs en seroient plus expulsives. *Leur espoir , dites-vous , étoit fondé ;* mais vous ajoutez : *Bien différent de ce que M. Jalouset nous dit plus bas , que la matrice est seule active dans l'accouchement.* Pourquoi ne parlez-vous pas de ce qui me fit perdre cet espoir ? J'ai dit qu'après avoir fait rentrer la matrice , & l'avoir maintenue , voyant que cette attention étoit pénible , embarrassante , qu'elle n'avançoit pas le travail , nous la cessâmes. Pourquoi citer la conséquence , & ne pas dire sur quoi je l'appuie ?

Vous arrivez aux conclusions que je tire de mon observation , & vous dites *qu'elles ne paroissent pas dépendre des prémisses que j'ai avancées.* Pourquoi ai-je été inconséquent ? Dans une de mes réflexions , je dis que les blessures du col de la matrice ne sont pas dangereuses. A cela vous répondez qu'il y a *plusieurs siècles que l'expérience nous l'avoit appris.* Je l'ignore , & je sçais que tous les auteurs cités ci-dessus n'en parlent pas : je sçais même qu'ils ordonnent de traiter la matrice avec circonspection ;

& je n'ai d'autre preuve de la section du col de la matrice, que celle du chirurgien Anglois, dont la femme mourut vingt-quatre heures après.

J'ai dit que cette blessure n'étoit pas dangereuse ; & vous répliquez , *du particulier à l'universel , la conclusion n'est jamais bonne*. Je vais m'expliquer. Toutes les fois qu'une femme fera bien portante d'ailleurs, & qu'on pourra inciser l'orifice , le col & une partie du corps de la matrice , sans blesser aucune autre partie , j'ai affirmé qu'il n'y a aucun accident à redouter , & je le crois encore. Est-ce conclure trop universellement (a).

Dans l'autre réflexion , je dis que mon observation prouve que la matrice est seule active dans l'accouchement : vous anéantissez ceci , en disant *que l'inconséquence de mes raisons est un peu frappante*. Le mot d'inconséquent vous plaît , il pourroit retomber sur vous. Quoi ! je suis inconséquent pour avoir vu un fait intéressant , & l'avoir dit ! Mais, comme vous ne contestez pas ce fait particulier , en voici la conclusion.

J'ai vu la contraction de la matrice sortie de la place que lui a assignée la nature , suf-

(a) Je sçais qu'on peut redouter l'hémorrhagie ; mais , dans un cas urgent , n'y auroit-il pas des moyens de l'arrêter ?

fire pour expulser un enfant mort contenu dans sa cavité ; plus que cela encore , cette contraction a été si expulsive , que le col & une partie du corps de la matrice se sont déchirés : donc , ai-je conclu , la contraction de la matrice suffit pour expulser l'enfant ; donc elle suffit même pour la déchirer. Vous croyez que ceci n'est pas conséquent , & vous vous écriez : *Quel est celui qui n'appergoit pas le vice de ce raisonnement ?* Il est facile de voir lequel des deux raisonnements est le plus vicieux.

S'ensuit il , ajoutez-vous , que les parties qui environnent ce viscere (la matrice) ne puissent rien sur lui toutes les fois qu'il sera à portée de leur action ? Non , Monsieur , il ne s'ensuit pas cela. J'ai dit dans mon Mémoire : On ne peut douter que la tension de ces parties (après avoir parlé du diaphragme & des muscles du bas-ventre) ne soit l'effet d'une convulsion générale , excitée par l'irritabilité de la matrice mise en jeu ; (car vous sçavez sûrement que l'irritabilité se propage.) Or , si je crois que le diaphragme & les muscles du bas-ventre se tendent par la propagation de l'irritabilité , je crois par conséquent que ces parties peuvent aider la sortie de l'enfant : mais secondairement ils servent plutôt de point d'appui à la matrice , qu'ils ne poussent ce qui est dedans ; & l'agent primitif le plus
actif,

actif, est sans contredit la matrice. Vous finissez ce raisonnement par un épisode dans lequel vous avez le caractère assez doux pour ne pas m'accabler de l'autorité des vrais observateurs, qui disent que l'accouchement est beaucoup plus lent chez les femmes qui, trop sensibles à la douleur, cherchent à en diminuer le poids, en ôtant aux parties voisines de la matrice la faculté de concourir avec elle à l'expulsion de l'enfant. Qui vous a dit, Monsieur, qu'une femme sensible, en cherchant à diminuer le poids des douleurs, ôte plus la faculté expulsive des parties voisines de la matrice, qu'elle ne l'ôte à la matrice même ? Cette lenteur à accoucher dans les femmes sensibles, n'est-elle pas l'effet du spasme qui roidit toutes les parties, celles que l'enfant doit ouvrir, comme celles qui le chassent ? De deux forces antagonistes égales, il résulte un équilibre parfait, ou plutôt une nullité d'action ; & lorsque cette lenteur à accoucher n'est point l'effet du spasme, il me semble qu'on devroit l'expliquer ainsi. On doit distinguer, dit le célèbre M. Lorry, dans le Journal de Médecine 1757, deux effets différents l'un de l'autre dans l'irritation : le premier est le sentiment qui s'excite à l'occasion de l'impression des objets. C'est ce premier degré d'irritation que la mere peut ralentir, & peut-être suspendre ;

c'est en rendant presque nul ce premier effet de l'irritation, qu'elle diminue la faculté expulsive des parties qui coucourent à l'accouchement : mais la mere, en empêchant cet effet, diminue la faculté expulsive de la matrice, comme celle des parties voisines. Cet obstacle surmonté, il est encore un autre effet de l'irritation qu'elle ne peut dominer ; *c'est le mouvement imprimé aux parties pour le bien général de l'économie animale ; mouvement qui se produit par l'action des irritants, sans la participation, du moins apparente, de la partie destinée à sentir (a) ou à mouvoir ; & c'est ce second effet de l'irritation qui contraint la mere à laisser faire à la nature une opération que ses loix ont rendue indispensable. Après ce raisonnement que je viens de réfuter, vous dites, Les efforts de la mere ne sont donc pas inutiles ? & vous concluez qu'ils ne sont pas toujours l'effet d'une convulsion générale provenant de l'irritabilité. Il est nécessaire, Monsieur, d'établir quelques principes. La forte contraction de la matrice, dit M. de Haller, en prouve l'irritabilité. Cette opinion est généralement adoptée. Si donc la matrice est irritable, si l'irritabilité se propage, si la convulsion est un effet de l'irritabilité, vous avez mal-à-propos conclu que les efforts de la mere*

(a) M. Lorry.

ne sont pas toujours l'effet d'une convulsion générale : car la cause efficiente des efforts de la mere n'est point un acte de raisonnement ; c'est un mal-aïse, un besoin, une nécessité physique opérée par la propagation de l'irritabilité qui déterminent ces efforts : on sçait d'ailleurs combien la volonté influe sur le mouvement de certaines parties irritables ; & c'est précisément parce que l'irritabilité est la cause efficiente des efforts de la mere, qu'une femme sensible avance ou retarde pour quelques instants les douleurs de l'accouchement.

On risque bien de s'égarer quand on ne consulte que ses idées, & qu'on ne prend pas l'observation pour guide : ce sont vos paroles ; voyons vos faits. Vous avez eu la main engourdie par le resserrement de la matrice, (& vous n'êtes sûrement pas le premier :) de-là vous concluez que les contractions extrêmes de la matrice ne peuvent faire de mal à l'enfant. Vous dites : Hé, Monsieur, la mort nous moissonneroit tous avant de naître, si les efforts de la matrice sur le corps de l'enfant lui étoient aussi pernicioeux. A cette réfutation gratuite, opposons une autorité qui peut valoir la vôtre ; ensuite nous y joindrons des faits. M. de Buffon, après avoir parlé des effets du saïfissement & de l'horreur, ajoute : Que peut-il résulter de la commotion ? Rien de sem-

blable à la cause; car si cette commotion étoit violente, on conçoit que le fœtus peut recevoir un coup qui le blessera, le tuera, ou qui rendra difformes quelques-unes des parties qui auront été frappées avec plus de force que les autres. M. de Buffon conçoit qu'une violente commotion peut tuer ou blesser le fœtus: pour vous, Monsieur, vous ne le concevez pas. Mais un fait vous le feroit-il croire? En voici un tiré du même auteur. *Il y a dans le cabinet du Jardin du Roi un squelette d'enfant rachitique, dont les os des bras & des jambes ont tous des calus dans le milieu de leur longueur. On ne peut guere douter que cet enfant n'ait eu les os des quatre membres rompus dans le temps que la mere le portoit.* Tome IV.

Lorsque M. de Buffon soupçonnoit qu'un fœtus pouvoit être tué ou blessé par une forte commotion, il supposoit la matrice dans son état naturel: or au septieme mois le col de la matrice commence à s'effacer & à s'amollir; l'orifice s'élargit & devient plus extensible. Au terme de l'accouchement, les contractions du fond de la matrice n'éprouvent pas de résistance invincible; la dilatation de l'orifice se fait en raison des douleurs: toutes ces circonstances sont favorables à la vie de l'enfant. Mais supposez à présent la matrice absolument fermée, où il ne reste presque plus rien de

l'orifice, & dans laquelle ce même orifice & le col seroient tellement endurcis qu'ils seroient presque cartilagineux : supposez ensuite des douleurs fortement expulsives ; ne croyez-vous pas que l'action du fond & du corps de la matrice augmente en raison de la résistance qu'elle éprouve ? Ne croyez-vous pas que l'action & réaction continues du col & du fond de cet organe soient suffisantes pour faire périr l'enfant & relâcher les ligaments articulaires ? Le fluide élastique ambiant n'étoit plus là pour soutenir tant d'efforts ; il s'étoit écoulé par la petite ouverture qui restoit postérieurement à la matrice. D'ailleurs, que répondrez-vous au raisonnement & au fait de M. de Buffon ? En vérité, Monsieur, ne craignez pas tant mon imagination ; mais redoutez la vôtre davantage, elle vous sert mieux que vous ne pensez. *Vous en faites une triste expérience ; & je puis vous dire, avec Hippocrate que vous abandonnez : Je fais grand cas du raisonnement, pourvu qu'il naisse des choses sensibles & démontrées par l'expérience.*

Le médecin de Châtillon n'a pas vu, dites-vous, que la mort de l'enfant dépendoit de son état pathologique, annoncé par sa maigreur. Je réponds au médecin demeurant actuellement à Paris, que non-seulement je n'ai pas vu cette cause de mort,

mais que j'ai vu le contraire. Quand je n'aurois pas en ma faveur le raisonnement & l'exemple cités par M. de Buffon, je ne pourrois me décider à aller chercher une cause de mort si éloignée, (la maigreur de l'enfant qui doit être extrême pour le faire périr;) tandis que j'ai vu la matrice redoubler ses efforts en raison de l'obstacle, & exercer sur l'enfant une force, une pression que ni vous ni moi ne pouvons évaluer.

Vous dites après, *Que, graces aux louables soins de l'accoucheur, les suites de l'accouchement furent heureuses; que je proposai un pessaire, qui est le seul moyen, dans ces occasions, dont on doit attendre quelque succès: puis vous ajoutez: Il eût été sans doute plus gênant que la descente.* Vous blâmez les choses avant d'être assuré de leurs effets. Si ce moyen l'eût gênée, elle l'eût quitté: au moins auroit-elle tenté le seul secours qu'elle pût attendre de l'art, & qui auroit pu lui servir.

Si j'ai prouvé que vous m'avez censuré à tort sur la conduite que j'ai tenue dans l'opération; si j'ai fait ce qu'exigeoit la circonstance, & apporté toute la célérité possible; le ton plaisant, &, j'ose dire, peu honnête qu'un homme comme vous devoit ignorer, sera déplacé.

* *La suite pour le Journal prochain.*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

F É V R I E R 1776.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	012	05	05	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
2	04 $\frac{3}{4}$	1 $\frac{1}{4}$	3	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
3	1	1 $\frac{1}{4}$	2	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
4	3	5 $\frac{1}{2}$	5	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7
5	5	7	6 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 6	27 5 $\frac{3}{4}$
6	4	5	5	27 5 $\frac{1}{2}$	27 5	27 6
7	3	6	4 $\frac{1}{2}$	27 6	27 6 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
8	4	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	28	28
9	4	6 $\frac{3}{4}$	8	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 7
10	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$
11	7	9	5 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3
12	5	6 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	27 4	27 5	27 7 $\frac{1}{4}$
13	5 $\frac{1}{2}$	8	5 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
14	6 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
15	4	8 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2	28 1
16	7 $\frac{1}{4}$	10	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
17	7	8	4 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{8}$
18	3 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$
19	4 $\frac{1}{2}$	7	3	27 8	27 9	28
20	3	8	6	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
21	7 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	27 10 $\frac{1}{4}$
22	5	8	3	28	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$
23	4	7	3	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$
24	3	7 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$
25	4 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7
26	5 $\frac{1}{4}$	10	6	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7	27 6 $\frac{3}{4}$
27	6	10	4 $\frac{1}{4}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 7	27 8
28	5	9 $\frac{1}{2}$	5	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
29	4	9	4 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E-N-E. nuag.	E. b. brouill.	Nuages.
2	E. brouillard.	E. brouillard.	Petite pluie.
3	S. brouillard.	S. nuages.	Beau.
4	S-S-O. couv.	S-S-O. nuag.	Couvert. V.
5	S-O. nuages.	S. couv. pluie.	Pluie.
6	S-O. couvert.	S-O. couvert, pluie.	Pluie, Vent.
7	S-O. nuages, vent.	S-O. couvert, pluie.	Nuages.
8	S-O. nuages.	S-O. couv. pl.	Nuages.
9	S-S-O. couv.	S-S-O. couv, pluie, vent.	Couv. Vent.
10	S-O. nuages, vent.	O. vent, pluie.	Pluie, Vent.
11	S. nuag. pl.	S. pluie.	Pluie.
12	O. couvert.	O. couvert.	Nuages.
13	O. couvert.	O. nuages.	Couvert.
14	S-O. couvert.	S O. couv. pl.	Nuages.
15	O. nuages.	O. nuag. vent.	Couvert.
16	O-S-O. nuag.	O. nuages.	Couvert.
17	S. pluie.	O-S-O. couv.	Nuages.
18	S. pluie	S. pluie.	Pluie.
19	O. nuages. pl.	O. pluie.	Beau.
20	S-O. couvert, pluie.	S-O. nuages, couvert.	Couvert.
21	S-O. couvert.	S-O. couv. v.	Pluie.
22	O. nuages.	S-O. nuag. pl.	Beau.
23	O-S-O. nuag.	O. nuag. pl.	Beau.
24	S. pluie, nuag.	O-S O. pl. n.	Pluie.
25	N-O. nuages.	S-S-O. couv.	Nuages.
26	S-S-O. nuag.	S-O. n. pl.	Nuages.
27	S O. nuag. pl.	S-O. n. pluie.	Nuages.
28	S-O. nuages.	S-O. pl. nuag.	Nuages.
29	S-O. nuages.	O. pl. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $10\frac{1}{2}$ degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur, de 12 degrés au dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de $22\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

6 fois du S.

4 fois du S-S-O.

13 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

9 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il a fait 5 jours beau.

24 jours des nuages.

15 jours couvert.

3 jours du brouillard.

21 jours de la pluie.

7 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1776.

Le dégel qui est survenu au commencement de ce mois a produit un très-grand nombre de rhumes, qui ont paru avoir un caractère différent des affections catarrhales qui avoient régné avant les grands froids du mois de Janvier. La plupart des malades n'éprouvoient ni courbature, ni frissons, ni fièvre ; ils étoient pris seulement d'une toux plus ou moins violente, accompagnée d'une

378 MALADIES RÉGN. A PARIS.

expectoration de matiere crue dans quelques sujets, & dans beaucoup d'autres sans expectoration. En général ces toux ont paru très-obstinées, & ont résisté aux différentes especes de béchiques avec lesquelles on avoit cru pouvoir les combattre.

Sur la fin du mois il a paru quelques fièvres d'un mauvais caractère, compliquées de putridité & de malignité.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1776; par M. BOUCHER, médecin.

Le froid, qui avoit été excessif à la fin du mois précédent, se relâcha dans le cours de celui-ci, de maniere que la liqueur du thermometre, qui avoit été observée le premier du mois au terme de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous du point de la congelation, se porta le 4 à celui de $1\frac{1}{2}$ degré au-dessus de ce point, & qu'elle ne descendit aucun jour au-dessous pendant le reste du mois; elle a été même observée certains jours au terme de 8 degrés au dessus.

Le dégel a été assez agréable; point de grandes pluies, point d'agitation violente dans l'air. Il n'y a eu de pluie abondante que pendant quatre à cinq jours. On a vu des éclairs le 27 au soir.

Le vent a été sud presque tout le mois.

Le mercure dans le barometre a été observé constamment au-dessous du terme de 28 pouces: le 7 il est descendu à celui de 27 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $11\frac{1}{2}$ degrés.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 379

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 27 pouces 11 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pōucēs 2 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 10 fois du Sud vers l'Est.
6 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ouest.
6 fois de l'Ouest.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.
14 jours de pluie.
1 jour de neige.
1 jour des éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de Février 1776.

Le froid excessif de la fin du mois dernier a causé des pleurésies légitimes, qui ont persisté une partie de celui-ci , & dont la cure a dû être purement anti-phlogistique dans la plupart des sujets : il s'en est trouvé néanmoins en qui des signes de saburre, dans les premières voies, ont exigé l'usage des catartiques doux immédiatement après des évacuations sanguines en suffisante quantité. L'opiniâtreté des points de côté , après des saignées suffisantes , a cédé assez souvent à l'emploi d'un vésicatoire appliqué sur le côté.

Au dégel on a vu un certain nombre de personnes attaquées d'atteintes d'apoplexie ou de paralysie. Je n'ai pourtant point appris que personne y ait succombé.

Il n'étoit plus question de grippe , quoiqu'il y eût des rhumes. Nombre de vieillards & de sujets cacochymes ont péri par diverses fluxions d'entrailles.

LIVRES NOUVEAUX.

Les Plantes purgatives d'usage, tirées du Jardin du Roi, & de celui de MM. les Apothicaires de Paris, représentées avec leur couleur naturelle, & imprimées selon le nouvel art; avec leurs vertus & leurs qualités, auxquelles on a joint à la dissection de leur fleur & de leur fruit, le *species plantarum Linnæi*, &c; par M. *Dagoty* pere, anatomiste & botaniste pensionné du Roi.

Cet ouvrage, qu'on propose par souscription, sera divisé en huit cahiers, de huit planches chacun; on délivrera un cahier tous les deux mois, ou tous les mois. Le prix des cahiers, si on les paye d'avance, sera de 5 livres: si on attend leur distribution, on les payera 6 liv. L'ouvrage se vendra ensuite ce que l'on jugera à propos, (ce sont les termes du *Prospectus*.) On souscrit à Paris chez l'Auteur, rue S. Honoré, vis-à-vis les Peres de l'Observatoire; & chez *Valleyre* l'ainé, imprimeur-libraire.

Bibliothèque littéraire, historique & critique, de la médecine ancienne & moderne, contenant l'histoire des médecins de tous les siècles, & de celui où nous vivons; celle des personnes sçavantes de toutes les nations, qui se sont appliquées à quelque partie de la médecine, ou qui ont concouru à son avancement; celle des anatomistes, des chirurgiens, des botanistes, des chimistes; les honneurs qu'ils ont reçus, les dignités auxquelles ils sont parvenus, les monuments qui ont été érigés à leur gloire; le catalogue & les différentes éditions de leurs ouvrages; le jugement qu'on doit en porter; l'exposition de leurs sentimens; l'histoire de leurs découvertes. L'origine de la médecine, ses progrès, ses révolutions, ses

tuïtes, son état chez les différents peuples; par M. *Joseph-François Carrere*, docteur en médecine, &c. Tome I, A—Bod. A Paris, chez *Ruault*, 1776, in-4°. Prix broché 10 liv.

La souscription restera ouverte, pour le Tome II, jusqu'au 1^{er} de Juin prochain. Le prix est de 7 liv. & de 10 liv. pour ceux qui n'auront pas souscrit. L'ouvrage complet formera 8 vol.

Orationes in diversis Facultatis Medicinæ Parisiensis actibus habitæ à magistro Petro-Abrahamo Pajon de Moncets, &c; c'est-à-dire : Discours prononcés dans différents actes de la Faculté de médecine de Paris, par M. *Pierre-Abraham Pajon de Moncets*, écuyer, docteur-régent de la Faculté de Médecine, ancien professeur de matière médicale, de l'Académie royale de Châlons, & de la Faculté d'Agriculture d'Orléans. A Paris, chez *Quillau & Didot le jeune*. 1776. In-8°.

On trouve dans ce Recueil cinq discours; le premier prononcé à l'ouverture d'un cours de matière médicale, dont l'auteur a cru devoir donner une traduction pour satisfaire au desir de quelques amis, qui moins versés dans la connoissance de la langue latine ou étrangers à cette étude, ont souhaité connoître, autant qu'il est possible par une traduction, de quelle manière l'auteur avoit rempli la tâche qu'il s'étoit proposée. Le second & le quatrième ont été prononcés dans ces actes qu'on appelle *vespéries*; & les deux autres en donnant le bonnet à deux nouveaux docteurs. Le Recueil est terminé par le discours de remerciement que l'auteur fit lorsqu'il eut fini l'exercice de sa chaire.

Ces différents morceaux nous ont paru écrits avec simplicité & élégance; on y trouve en plusieurs endroits des idées heureuses très-sagement exprimées.

Traitement contre le ténia, ou ver solitaire.

praticqué à Morat en Suisse, examiné & éprouvé à Paris, publié par ordre du Roi. A Paris, de l'Imprimerie royale. 1775. In-4° de trente pages, avec trois planches en taille-douce.

Les commissaires qui avoient été nommés pour examiner le remede de madame *Nouffre* contre le ténia, avoient averti, à la fin du Précis dont j'ai rendu compte dans le Journal du mois de Septembre 1775, qu'ils donneroient incessamment de plus grands détails sur l'espece de ver, que ce remede détruit le plus sûrement & les différentes observations qu'on avoit eu occasion de faire sur ses effets. C'est pour remplir cet engagement qu'ils ont publié ce nouveau Mémoire.

On y trouve d'abord une description très-détaillée du ténia & du ver cucurbitain; on a joint à cette description deux planches qui les représentent avec leurs différentes parties. On donne ensuite la méthode de madame *Nouffre*, avec les formules des remedes qu'elle met en usage: cela est suivi de quatre observations faites sur des malades, dont trois rendirent chacun deux ténia. On trouve enfin des recherches sur les différents auteurs qui ont recommandé, contre cette espece de ver, la fougere mâle qui fait le principal ingrédient du remede dont le Roi vient de faire l'acquisition, & deux recettes particulieres communiquées par madame *Nouffre*, qui dit les avoir employées avec succès dans les maladies vermineuses; la premiere, d'un remede contre le ver cucurbitain; & la seconde, des tablettes vermifuges & purgatives.

Les Ecartis de la nature, ou Recueil des principales monstruosités que la nature produit dans le regne animal, peintes d'après nature, gravées & mises au jour par les sieur & dame *Regnault*. A Paris, chez l'Auteur, rue Croix-des-Petits-Champs, 1775. In-fol, quatrieme cahier.

Avis au peuple sur l'amélioration de ses terres & la santé de ses bestiaux. A Avignon, chez Niel ; & à Paris, chez Didot le jeune, 1775, in-12. Prix 3 liv. relié.

Supplément au Traité de M. Petit sur les maladies chirurgicales, & les opérations qui leur conviennent, rédigé par M. Lefne, &c. A Paris, chez Didot le jeune. 1776. In-8° 1 liv. 4 s. broché.

Les Principes sur l'Art des Accouchements, en faveur des sages-femmes ; par M. Baudeloque. A Paris, chez Didot, 1775, in-12. Prix 2 liv.

Materia medica antiqua & nova repurgata & illustrata, sive de medicamentorum simplicium officinalium facultatibus tractatus, autore Joanne Rutty, M. D. exhibens, 1° simplicia nobis veteribusque communia ; 2° simplicia dubia & noviter detecta, Londini, & Parisiis apud Didot juniolem. 1775. In-4°, 14 liv. relié.

Flora Parisiensis, ou description & figure de toutes les plantes qui croissent aux environs de Paris, suivant la méthode sexuelle de M. Linné, & les démonstrations de botanique qui se font au Jardin du Roi ; par M. Bulliard : ouvrage de plus de six cents figures coloriées d'après nature, in-4°, proposé par souscription, chez Didot le jeune. On paiera 15 liv. en recevant le premier cahier, & 7 liv. 10 s. en recevant chacun des autres jusqu'au sixieme, qu'on délivrera gratis. Ces six cahiers seront distribués dans le courant de cette année.



T A B L E.

<i>E</i> X T R A I T. <i>La Pratique des Accouchemens , premier^e partie.</i> Par M. Alphonse Leroi , méd.	Page 291
<i>Suite des Réflexions & Observations sur les Maladies de la Turquie.</i> Par M. Paris , méd.	310
<i>Observation sur l'effet du Remede contre le ténia ou ver solitaire , publié par ordre du Roi.</i>	353
<i>Observation sur une vomique des poumons , à la suite d'un avortement de cinq mois.</i> Par M. Planchon , médecin.	358
<i>Observation sur une cataracte regardée de mauvaise espèce.</i> Par M. Pellier Dequengli fils , méd.	355
<i>Réponse à la Lettre de M. Copmas , méd. contenant quelques réflexions sur le Mémoire d'une opération faite à l'orifice & au col de la matrice.</i>	358
<i>Observations météorologiques faites à Paris , pendant le mois de Février 1776.</i>	375
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Février 1776.</i>	377
<i>Observations météorologiques faites à Lille , au mois de Février 1776.</i> Par M. Boucher , médecin.	378
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Février 1776.</i> Par le même.	379
<i>Livres nouveaux.</i>	580

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1776. A Paris, ce 24 Mars 1776.

Signe POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris, & de l'Académie
Royale de Médecine de Madrid.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

MAI 1776.

TOME XLV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MAI 1776.

EXTRAIT.

Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques & bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne & moderne de la médecine, dédiés à Monseigneur le Garde des Sceaux, LOUIS XVI régnant, année 1775. Paris, chez Pyre & Bastien, libraires. In-4^o.

J'ANNONÇAI dans le Journal du mois de Mai de l'année dernière les premières feuilles de ces Mémoires, dont il a paru régulièrement deux feuilles le 1^{er} & le 15 de chaque mois. J'indiquai pour-lors l'objet que l'auteur s'étoit proposé, & les points de l'histoire de la médecine qu'il

avoit déjà traités. J'ai cru que mes lecteurs verroient avec plaisir une analyse un peu plus détaillée des différents morceaux qui composent les feuilles suivantes, qui continuent de se distribuer régulièrement, aux époques indiquées, chez Bastien, libraire, rue du Petit-Lion; fauxbourg Saint-Germain.

Les cinquante-deux feuilles qui ont été distribuées dans le courant de l'année dernière, composent un volume divisé en quatorze articles. Le premier est une *dissertation*, dans laquelle l'auteur démontre que la médecine a commencé presque aussi-tôt que le monde; que les trois parties de cet art, la diététique, la chirurgie, la pharmacie, étoient exercées par un seul individu; que la diététique n'est pas plus ancienne que la chirurgie; que l'une n'est pas plus noble que l'autre.

L'article II contient une notice historique & critique sur la Vie de Pierre d'Abano, traduite de l'italien de Mazzucheli, suivie d'un catalogue des ouvrages de cet ancien auteur, précédé des observations de M. Goulin sur Pierre d'Abano, observations dans lesquelles il rectifie par occasion un passage d'Hippocrate visiblement corrompu.

L'article III est composé d'une dissertation sur l'origine de l'anatomie. M. Goulin y démontre, contre l'affertion de M. Portal dans son Histoire de l'Anatomie, que cette

science n'a pas été cultivée par les Druides, ni par les Juifs ; qu'elle n'a pas commencé immédiatement après le déluge ; que tout annonce que ni Salomon, ni Esculape, ni Homere n'étoient point anatomistes ; que ce ne fut qu'au siecle de Talès qu'on se mit à rechercher les causes des phénomènes physiques, & qu'on ouvrit des animaux ; mais que la véritable anatomie, la dissection des cadavres humains, préparée par celle des brutes, ne commença qu'à Hérophile, vers la dix-neuvieme année du regne de Ptolémée Soter en Egypte, 304 ans avant l'ere Chrétienne, lorsqu'Hérophile avoit trente-cinq ans.

L'article IV contient les notices de quelques livres récemment imprimés ; une suite de la critique faite en 1771 de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. Portal. On y trouve aussi une Lettre de M. Venèl, professeur de médecine à Montpellier, qui ne sera pas déplacée ici.

« Dans le quatrieme volume des Mémoires présentés à l'Académie royale des Sciences par divers sçavants, & lus dans ses assemblées, il y en a deux sur une eau minérale singuliere qui se trouve à Douay en Flandres.

» La singularité de cette eau consiste en ce qu'elle est colorée comme du café parfaitement clarifié, du moins c'est la fin

» gularité la plus sensible ; car on n'avoit
 » connu jusqu'au moment de cette décou-
 » verte, aucune eau minérale colorée.

» Elle est encore véritablement singu-
 » liere, en ce qu'elle contient de l'alcali
 » fixe végétal, & de l'huile ; car l'alcali fixe
 » végétal & l'huile n'étoient pas jusqu'alors
 » les principes connus des eaux minérales.

» Un homme spécialement attaché à des
 » recherches de ce genre, s'étant transf-
 » porté exprès à Douay, trouva au premier
 » coup d'œil que cette *fontaine* étoit une
 » *citerne*, & que cette *eau minérale* étoit
 » de la véritable *eau de marre*. »

L'article V contient la relation de diffé-
 rentes maladies épidémiques qui ont régné
 dans la généralité de Paris, sur plusieurs es-
 peces d'animaux, depuis le commencement
 de 1763 jusqu'en 1764, communiquées
 par M. Audouin de Chaignebrun, chirur-
 gien employé pour les maladies épidémi-
 ques de la généralité de Paris.

Le VI^e, des anecdotes biographiques sur
 Joseph-François Borri, & sur la famille des
 Sebizius.

Le VII^e, l'établissement que le Roi a fait
 en faveur des chirurgiens de Paris d'un hos-
 pice pour six malades atteints de maladies
 chirurgicales peu communes, & d'un *pro-
 fesseur de chymie*, ou plutôt de *pharmacie
 chirurgicale*, chargé de préparer les médi-

caments nécessaires pour le traitement de ces malades , & de donner des *leçons de chymie* , sans doute de *pharmacie chirurgicale*.

L'article VIII est destiné tout entier à la bibliographie. M. Goulin y revendique l'idée du traitement populaire du mal vénérien, établi à Paris.

Le IX^e contient un fait important pour servir à l'histoire de l'inoculation. Il s'agit d'une femme d'une imagination très-vive , mais qui avoit le courage de cacher ses affections les plus fortes. La terreur qu'elle avoit de la petite-vérole la détermina à se faire inoculer. Sa tête s'étant préoccupée , dans le temps de l'éruption , de la crainte des suites que son inoculation pouvoit avoir , la maladie changea totalement de face , & la conduisit au tombeau. Ce fait est suivi de l'histoire d'une manie déterminée par la crainte de la mort , suspendue d'abord par un spasme violent au bas-ventre , & suivie ensuite d'un événement tragique , communiquée par M. de Chaignebron.

Le X^e sont des conjectures sur le temps où ont vécu plusieurs anciens médecins , 1^o Asclépiades , 2^o Thémison , 3^o Tryphon , 4^o Cassius , 5^o A. Cornelius-Célius , 6^o Eudemus , 7^o Pachijs Anthiochius , 8^o Apuleius Celsus , 9^o Scribonius Largus , 10^o Vec-tius Valens , 11^o Tefsalus , 12^o L. J. Mod.

Columella. En tâchant de déterminer le temps où ces douze médecins ont vécu, M. Goulin rapporte différents traits de leur vie. Il essaye aussi de fixer les époques où se sont montrés *Séneque*, philosophe & naturaliste; *Athénée*, médecin de la secte pneumatique; *Magnus* & *Agathinus*, de la même secte; *Archigenes*, disciple d'Agathinus; *Chrinas* & *Charmis*, de Marseille; *Olympicos*, sectateur de Theffalus; *Apollonides*, disciple d'Olympicos; *Julianos*, disciple d'Apollonides; *Galien*, &c. Il présente ensuite un tableau de ces différentes époques, que je crois devoir transcrire.

Séneque pere, naît vers l'an 61 avant l'ère Chrétienne, 693 de Rome.

Asclépiades meurt vers l'an 60 avant Jésus-Christ, 694 de Rome.

Gallio, fils aîné de Séneque, naît l'an 7 avant Jésus-Christ, 747 de Rome.

L. Æneus Seneca, philosophe Stoïcien; l'an 6 avant Jésus-Christ, 748 de Rome.

Athénée, chef de la secte pneumatique, naît vers l'an 9 de l'ère Chrétienne, 762 de Rome.

Thémison meurt vers l'an 25 de l'ère Chrétienne, 778 de Rome.

Tryphon meurt vers la même année.

Cassius étoit mort avant l'an 25 de l'ère Chrétienne, 781 de Rome.

Magnus & Agathenus, de la secte pneu-

matique, naissent vers l'an 29 de l'ere Chrétienne, 782 de Rome.

A. Corn. Celsus écrit vers l'an 30 de l'ere Chrétienne, 783 de Rome.

Eudemus meurt l'an 31 de l'ere Chrétienne, 784 de Rome.

Pachius Antiochus meurt avant l'an 38 de l'ere Chrétienne, 791 de Rome.

Apuleius Celsus meurt avant l'an 45 de l'ere Chrétienne, 798 de Rome.

Scribonius Largus écrit vers l'an 46 de l'ere Chrétienne, 799 de Rome.

Vectius Valens meurt l'an 48 de l'ere Chrétienne, 801 de Rome.

Archigenes, disciple d'Agathinus, naît vers 49 de l'ere Chrétienne, 802 de Rome.

Atimetus meurt en 55 de l'ere Chrétienne, 808 de Rome.

Theffalus paroît vers la même année.

Chrinas & Charmis, l'un & l'autre de Marseille, paroissent, le premier après l'an 55, le second après 56 de l'ere Chrétienne.

L. J. Mod. Columella écrit vers l'an 64 de l'ere Chrétienne, 817 de Rome.

Séneque, philosophe, meurt en 65 de l'ere Chrétienne, 818 de Rome.

Gallio son frere vivoit encore cette même année.

Olympicos, sectateur de Theffalus, naît vers l'an 68 de l'ere Chrétienne, 821 de Rome.

Apollonides, disciple d'Olympicos, naît vers l'an 93 de l'ere Chrétienne, 846 de Rome.

Archigene, disciple d'Agathinus, meurt vers l'an 112 de l'ere Chrétienne, 865 de Rome.

Julianos, disciple d'Apollonides, naît vers l'an 118 de l'ere Chrétienne, 871 de Rome.

Galien naît l'an 131 de l'ere Chrétienne, 884 de Rome.

Julianos est âgé de soixante ans vers l'an 178 de l'ere Chrétienne, 931 de Rome.

Galien meurt cette année.

L'article XI contient encore des notices sur quelques livres récemment imprimés.

Le XII^e, le précis du traitement contre le *ténia* ou ver solitaire, pratiqué à Morat en Suisse, publié par ordre du Roi : on le peut voir très-détaillé dans notre Journal ; M. Goulin l'a réimprimé en entier.

L'article XIII renferme l'extrait d'une Lettre de M. Delafitte Clavé, sur l'épizootie qui ravage les provinces méridionales de France.

L'article XIV, qui occupe lui seul cent trente pages, est destiné à la Vie de Fernel ; & à donner une notice très-étendue de ses ouvrages. L'auteur y parle, par occasion, de Guillaume Plancy, disciple de Fernel ; de Jacques-Louis Destrebat ; de Louis de Bourges, médecin de Paris, & premier mé-

decin de Henri II ; de Philippe de Fleffelles , médecin de Paris. Comme ce morceau est le plus considérable , & un des plus importants de ces Mémoires , par la célébrité du médecin qui en est l'objet , j'ai pensé que mes lecteurs me sçauroient quelque gré de leur en présenter l'esquisse. C'est une traduction de la Vie de Fernel , par Plancy, mais enrichie d'un très-grand nombre de notes du traducteur.

Jean Fernel naquit à Clermont , à peu de distances de Paris, selon Plancy. Mézerai le fait naître à Montdidier ; mais M. Goulin observe avec raison que Plancy, disciple de Fernel , qui avoit vécu dix ans avec lui , n'avoit pas pu se tromper sur le lieu de sa naissance : il se dit d'Amiens , *Ambianus* , parce que son pere étoit originaire de cette ville.

Il avoit appris la grammaire sous un maître qui tenoit école dans Clermont. Etant déjà avancé en âge , il fit connoître à son pere le desir qu'il avoit d'étudier l'éloquence & la philosophie. Ce vieillard lui permit sans peine d'aller à Paris. Il entra au collège de Sainte-Barbe , où il y avoit non-seulement des maîtres très-versés dans les arts libéraux , mais encore un grand nombre de jeunes gens fort instruits. Il se rendit en deux ans très-habile dans la dispute. Il ne tarda pas à obtenir le grade de maître-ès-arts.

Aussi-tôt plusieurs principaux lui offrirent à l'envi des conditions avantageuses, pour l'engager à professer la dialectique dans leur college : il ne voulut pas condescendre à leur demande, sans avoir auparavant mieux approfondi la doctrine de Platon, d'Aristote & de Cicéron. Il recommença donc ses études, & s'y livra tout entier. Son premier but fut de se défaire du langage barbare qu'il tenoit de l'ignorance de ses maîtres. Il se mit donc à lire les auteurs latins : il choisit pour cet effet les livres académiques de l'orateur Romain, & sur-tout ses autres ouvrages philosophiques, son Traité de la Nature des Dieux & celui des Offices. Celse fit aussi ses délices ; & il ne goûta pas moins Platon, dont Marcile Fuin avoit traduit en latin les ouvrages. Ensuite il se livra à l'étude de l'arithmétique, des mathématiques & de la philosophie naturelle.

L'excès du travail lui occasionna une fièvre quatre qui, après l'avoir long-temps & cruellement tourmenté, le força d'interrompre le cours de ses études, & d'aller respirer l'air de sa patrie. Etant revenu à Paris après son rétablissement, il se détermina à étudier la médecine. Son pere ayant refusé de lui continuer ses secours, il entreprit d'enseigner la philosophie dans le college de Sainte-Barbe, & il fit un cours qui lui attira beaucoup d'éloges. Cependant

il étoit toujours fortement entraîné vers l'étude des mathématiques : les écrits qu'il publia en ce genre prouvent qu'il y avoit acquis de très-grandes connoissances.

Après avoir travaillé long-temps à se rendre habile dans ces sciences, il se livra tout entier pendant quatre ans à l'étude de la médecine. Les progrès qu'il y fit furent tels, qu'à peine admis au baccalauréat, il donna des preuves éclatantes de sa capacité par des leçons publiques.

Décoré du titre de docteur, il se fixa dans la capitale, où il continua ses études. Il se perfectionna dans la littérature à l'aide de Destrebay, à qui il enseignoit à son tour les mathématiques. Cette science faisoit toujours ses délices, il avoit même abandonné pour elle l'étude de la médecine. Il imagina divers instrumens qu'il fit exécuter à grands frais & au détriment de sa fortune; il toucha même à la dot de sa femme, qu'il avoit épousée depuis peu. Elle s'appelloit, comme M. Goulin nous l'apprend dans une note, Magdeleine Tournebulle, ou Tournebue, & étoit fille d'un conseiller du parlement de Paris.

Son beau-pere, homme sage & éclairé, lui fit à ce sujet de vives représentations, qu'il écouta enfin, quoiqu'avec assez de peine, pour se livrer entièrement à la médecine. Il recommença même d'interpréter Hippo-

crate & Galien, comme il l'avoit fait dans les écoles de la Faculté avant que d'être docteur. Il eut des disciples de tout pays, & leur nombre étoit si grand, qu'en peu de temps le bruit de son sçavoir se répandit dans toute l'Europe.

En réunissant ainsi, durant l'espace de six ans, la double fonction de médecin praticien & enseignant, on vit sa réputation s'accroître dans Paris, au point qu'il pouvoit à peine suffire aux malades qui s'adressoient à lui. Cette pratique nombreuse & étendue le força d'abandonner enfin ses leçons. Il ne négligea cependant point la théorie; tout le temps qu'il pouvoit dérober à l'exercice de sa profession, aux devoirs de la société, à ses affaires domestiques, il l'employoit à composer, sur cet objet, un ouvrage qu'il intitula *Physiologia*. Dès que cet ouvrage fut sorti de dessous la presse, il fut vivement sollicité de l'interpréter de vive voix. Il se rendit aux vœux de tous les élèves de la Faculté, malgré les remontrances de sa femme & de ses amis, le nombre des malades qu'il avoit à visiter, & le tort qui pouvoit en résulter pour sa fortune. Pendant trois ans il expliqua ce livre avec un zèle infatigable: il eut la satisfaction de voir sortir de son école des médecins sçavants qui se répandirent dans toute l'Europe.

Tandis qu'il remplissoit avec la plus grande

assiduité la fonction de professeur public, il employoit le temps de la nuit à composer un *Traité* sur l'usage de la saignée, ouvrage très-utile aux médecins, & aussi bien écrit que le précédent. A peine fut-il imprimé, qu'il entreprit de le lire & de l'expliquer dans ses leçons.

Il n'avoit pas encore achevé l'explication de ce livre, qu'il fut appelé à la cour par un ordre presque royal, (ce que M. Goulin interprete par un ordre du Dauphin Henri) pour guérir une femme de qualité, très-dangereusement malade. (L'éditeur conjecture ici, assure même que cette femme de qualité étoit Diane de Poitiers, qui, en 1544, étoit ouvertement maîtresse du Dauphin de France.) La guérison de cette femme mérita pour toujours à Fernel l'estime & la confiance de ce prince : il lui offrit la place honorable de premier médecin de sa personne, avec une pension s'il vouloit demeurer à la cour. La passion de s'instruire, plus puissante chez lui que celle des honneurs & de la gloire, ne lui permit pas d'accepter ces offres magnifiques.

Fernel ne pouvant obtenir du Dauphin la permission de retourner dans la capitale, se trouva contraint de lui en imposer pour la lui arracher. Il feignit une maladie; &, un chirurgien attaché au service du prince ayant déclaré que ce mal étoit causé par la

tristesse & le chagrin de se voir enlever à ses études, séparer de sa femme & de ses enfants, le Dauphin ne s'opposa plus à son retour ; il voulut même qu'on lui payât exactement les six cents livres d'honoraires qu'il lui avoit assignés ; il l'exempta de résidence auprès de sa personne, & de toute fonction gênante, assurant qu'il le feroit son premier médecin, tant à cause de sa supériorité dans l'art de guérir, que de son talent singulier pour le pronostic. Ces paroles flatteuses du prince dissipèrent bientôt une maladie feinte. Dès qu'il fut de retour chez lui, il reprit l'explication de son Traité sur la saignée, qui avoit été interrompue, & la continua jusqu'à la fin de l'ouvrage. Dès qu'il eut rempli cette tâche, il résolut d'interpréter quelques livres d'Hippocrate & de Galien : c'étoit le vœu de tous les jeunes médecins ; mais le grand nombre de malades qui réclamoient ses soins ne lui permirent pas de le faire.

Cependant, comme il vouloit que tout son temps fût profitable au public, il travailloit la nuit à un ouvrage qu'il intitula *De abditis rerum Causis*, dans lequel il dévoile l'origine des choses, & éclaircit beaucoup de théorèmes fort obscurs de la médecine & de la philosophie. Voici l'occasion qui donna naissance à cet ouvrage.

« Fernel avoit observé que dans les écrits
» des.

» des philosophes & des médecins anciens;
 » il se trouvoit bien des axiomes obscurs
 » & très-douteux, que par des conjectures
 » incertaines chacun pouvoit faire cadrer
 » avec sa propre opinion; axiomes sans la
 » véritable intelligence desquels cependant
 » un médecin ignorerait des choses fort im-
 » portantes, & se tromperoit souvent dans
 » l'exercice de sa profession. Afin de pré-
 » senter une démonstration évidente de la
 » doctrine qu'il avoit établie dans ses livres
 » de physiologie & autres, il crut devoir
 » soumettre à un examen rigoureux ces
 » problèmes controversés; mais, s'il eût
 » placé l'explication de ces problèmes aux
 » endroits de ses traités où ils avoient rap-
 » port, il sentoît que le fil du discours, &
 » l'ordre des matières discutées, eussent été
 » perpétuellement interrompus par des di-
 » gressions fort éloignées du sujet, ce qui
 » auroit pu répandre des ténèbres sur les
 » choses mêmes les plus claires. Pour éviter
 » cet inconvénient, il aimâ mieux destiner
 » à cet objet un ouvrage particulier.

» Lorsqu'il eut, pour ainsi dire, jeté les
 » fondemens de la médecine dans ces trois
 » ouvrages, il en médita bientôt un autre
 » sur les maladies, mais fort supérieur aux
 » précédents: il fut achevé quelques années
 » après, & publié sous le titre de *Pathologia*.
 » Il y conserve la doctrine des anciens,

» lorsqu'elle est saine & solidement appuyée ; il ajoute de son propre fonds ce qu'ils ont omis , dissipe les obscurités , détruit les erreurs , retranche les superfluités ; & , pour ne pas être contraint de défendre souvent des opinions absurdes , il s'abstient de citer aucune autorité.

» Il ne suffisoit pas d'avoir décrit exactement les maladies , d'en avoir marqué les signes & les symptômes ; il falloit donner la méthode de les guérir. Mais pour ne pas répéter souvent les mêmes choses , en indiquant le traitement propre à chaque maladie , & pour ne pas couper l'instruction pathologique par diverses formules de remèdes , il résolut de commencer par une description des médicaments tant simples que composés ; ce qui fait l'objet de son *Traité de la composition des Médicaments*, dans lequel on remarque , comme dans tout ce qui est sorti de sa plume , & la vérité & l'exactitude. Il y est fait mention de plusieurs médicaments composés nouveaux , dont une expérience avoit démontré l'efficacité , & donne la manière de s'en servir : mais il y examine avec attention ceux des anciens qui se trouvent tout préparés dans les boutiques pour le besoin ; & , bannissant de la pharmacie ces médicaments étrangers , qui ne nous paraissent jamais sans être gâtés , il leur

» substitue ceux de notre pays ; ce qui est
 » avoir rendu un grand service à l'humana-
 » nité. Après avoir achevé ce *Traité de la*
 » composition des médicaments , il le lut &
 » relut plusieurs fois , ayant soin de fixer la
 » véritable dose des purgatifs , & d'exa-
 » miner leur effet sur plusieurs individus ,
 » afin qu'il ne se glissât rien dans ses écrits
 » qui ne fût constaté par des épreuves réi-
 » térées. Cependant il ne crut point devoir
 » mettre la dernière main au *Traité des Mé-*
 » *dicaments simples* , auquel il se livroit tout
 » entier , avant que d'avoir achevé sa *Mé-*
 » *thode de guérir* , qu'il se proposoit de pu-
 » blier en même temps. »

Lorsqu'il formoit ces projets , Henri II en interrompit l'exécution. Ce prince , qui avoit succédé à François I , mort en 1547 , ne fut pas plutôt monté sur le trône , qu'il appella Fernel , depuis long-temps l'un de ses médecins ordinaires , & voulut qu'il se chargeât du soin de sa santé. L'amour que Fernel avoit pour les lettres ne lui permit pas d'accepter cette place honorable ; il représenta au Roi , qu'à bien des titres elle devoit appartenir à Louis de Bourges , qui avoit été premier médecin de François I. Fernel obtint la permission de rester à Paris ; mais Louis de Bourges étant venu à mourir , Fernel n'ayant plus d'excuse légitime , fut obligé d'accepter la place de

premier médecin, étant alors dans sa soixantième année environ. Forcé de suivre le Roi dans les différentes expéditions qu'il fut obligé d'entreprendre, il ne passoit cependant aucun jour sans écrire. Ce fut dans ces voyages qu'il commença son *Traité des Fievres*; il étoit même déjà presque fini, lorsque le Roi, au fort de l'hiver le plus rigoureux, reprit sur les Anglois la ville & le port de Calais, dont ils s'étoient emparés depuis cent ans, dit Plancy : erreur manifeste que M. Goulin relève dans une note, puisque cette ville ayant été prise par Edouard le 3 Août 1347, & n'ayant été reprise que le 10 Janvier 1558, avoit été deux cents dix ans en leur pouvoir.

De retour de cette expédition, Fernel suivit la cour à Fontainebleau, emmenant avec lui sa femme, accoutumée à une vie paisible & sédentaire. Le chagrin qu'elle ressentit de se voir séparée de sa famille, & de ses connoissances, lui causa, quelques jours après, une fièvre continue qui la conduisit au tombeau le vingtième jour. Fernel, qui s'étoit montré patient, ferme & courageux dans les disgrâces auxquelles il avoit été exposé, fut vivement frappé de ce coup. La douleur & le chagrin qu'il eut de la mort de cette épouse chérie furent tels, que moins de douze jours après, il fut lui-même saisi d'une fièvre continue, dont

il mourut le dix-huit, ou plutôt le quatorzième jour, dans la soixante-douzième année de son âge, suivant le texte de Plancy. Mais M. Goulin observe que ce texte est visiblement corrompu, puisque, comme on l'a vu ci-dessus, Fernel n'avoit que soixante ans lorsqu'il succéda à Louis de Bourges dans la place de premier médecin. Mais Louis de Bourges n'étant mort qu'en Décembre 1556, ou au commencement de 1557, il résulte qu'il n'avoit que soixante-un ans accomplis lorsqu'il mourut, le 25 Avril 1558, que par conséquent il étoit né en 1497. C'est ainsi que M. Goulin, par une critique judicieuse, détermine l'âge auquel ce célèbre médecin est mort; âge sur lequel il y a eu trois opinions, qui ont eu chacune des partisans du plus grand poids; les uns le faisant mourir à l'âge de quarante-neuf ans, les autres à cinquante-deux, d'autres enfin à soixante-douze.

Je ne suivrai pas nos historiens dans l'éloge qu'ils font de ce célèbre médecin, ni dans le récit des tracasseries que lui susciterent ses ennemis. Mais je ne puis me dispenser de dire un mot de la dissertation où M. Goulin examine si Fernel a guéri la stérilité de Catherine de Médicis, femme de Henri II; comme l'ont avancé un très-grand nombre d'écrivains. Il observe qu'aucun auteur contemporain, ceux mêmes qui étoient

le plus faits pour être instruits de cet événement, tels que Plancy, qui devoit avoir au moins vingt-neuf ans à la date qu'on lui assigne, & qui fut l'ami & le disciple chéri de Fernel; Brantome, si curieux d'anecdotes, & qui devoit avoir dix-sept ans à cette même époque; Pierre de l'Etoile, qui a commencé son Journal en 1569, qui écrivoit dans le secret du cabinet, & non pour être imprimé, ne disent rien qui puisse accréditer l'opinion qui s'est répandue depuis. Scaliger & M. de Thou, qui parurent peu de temps après, & qui ont eu occasion l'un & l'autre de parler de Fernel, ne font aucune mention de cet événement, qu'ils n'eussent sûrement pas passé sous silence, s'il eût eu quelque réalité. Scévole de Sainte-Marthe, qui ne publia la première édition de ses éloges qu'en 1598, est le premier qui en ait fait mention; mais il ne rapporte qu'un bruit populaire, sans en citer aucun garant; & c'est sur son témoignage que tous ceux qui ont écrit depuis lui, l'ont adopté, en ajoutant aux circonstances, ou en les changeant les uns d'une façon, les autres de l'autre.

Cette dissertation est suivie d'une autre sur les alliances de Fernel & de sa famille, & d'un Catalogue raisonné des ouvrages de ce médecin & de leurs différentes éditions. M. Goulin termine ce dernier morceau par l'avis suivant : « Telle est l'ébauche de l'his-

» toire bibliographique qui regarde Fernel ;
 » (car je n'ai pas la sotte présomption de
 » croire que je n'aye rien omis.) Ceux
 » qui s'occupent de l'histoire littéraire sça-
 » vent combien il est difficile de recouvrer
 » toutes les éditions , lorsqu'elles sont aussi
 » multipliées que celles des ouvrages du cé-
 » lebre médecin de Paris , sur-tout si l'on
 » est déjà fort éloigné du temps où elles ont
 » paru. . . . De tous les bibliographes de la
 » médecine , Mercklin est celui qui présente
 » le plus grand nombre d'éditions des Œu-
 » vres complètes ou séparées de Fernel ;
 » il n'en produit néanmoins que trente-une.
 » Je vais beaucoup au-delà , puisque j'en
 » donne quatre-vingt-sept. »

Je finirai cet Extrait en annonçant que ces Mémoires intéressants se continuent , & qu'on souscrit chez Bastien. Il est fort à désirer que le sçavant auteur qui les rédige reçoive assez d'encouragements pour n'être pas obligé de les interrompre ; ce seroit une perte pour les Lettres & pour l'Histoire de la médecine en particulier , personne n'étant plus en état que lui de nous donner les plus grands éclaircissements sur une infinité de faits importants dont les documents se trouvent souvent dispersés , & ensevelis dans des ouvrages obscurs que peu de gens connoissent. Ce qui distingue sur-tout son travail , c'est une critique sûre & judicieuse , sans la-

quelle ces sortes de recherches ne font que des compilations vaines & inutiles.

OBSERVATION

Sur une inversion de tous les viscères de la poitrine & du bas-ventre ; par M. AUBERTIN, élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu de Paris, adressée à M. MAIGROT, chirurgien de Ransonnere.

Le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui peut influer sur la santé des hommes, me détermine à vous faire part d'un phénomène dont nous avons peu d'exemples. A ce motif il s'en joint un second ; je veux m'honorer en plaçant votre nom à la tête de mon observation. Mais il en est un autre qui flatte bien plus mon cœur ; c'est celui de la reconnoissance. Vous m'avez fait l'honneur, Monsieur, pendant mes vacances, de m'accueillir avec bonté dans votre maison ; je saisis avec transport l'occasion de vous en témoigner ma gratitude. Puissiez-vous en recevoir les marques avec le plaisir que j'ai à vous les donner !

Les succès heureux dont tous vos travaux sont couronnés , la réputation dont vous jouissez à si juste titre , me dispensent de faire votre éloge quand j'en aurois le droit ; je passe donc au sujet de ma Lettre. Hier , 17 Mars , je disséquois dans l'amphithéâtre

de l'Hôtel-Dieu, en qualité d'élève de cette maison. Le sujet, âgé d'environ vingt-cinq ans, étoit mort d'un empyème. En ouvrant l'abdomen, je vis avec surprise un déplacement total, ou renversement de tous les viscères de cette cavité; le thorax offrit pareil spectacle; en un mot, ce sujet présenta exactement les mêmes phénomènes que le soldat invalide dont l'histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris fait mention en 1688. Dans la poitrine, le cœur étoit situé comme à son ordinaire, mais dans un ordre renversé; ainsi la pointe étoit tournée vers le côté droit, & la base vers le côté gauche: déplacement en conséquence de l'aorte & de la veine-cave. L'aorte sortoit du ventricule droit; &, après avoir décrit sa courbure de gauche à droite, descendoit à la partie droite des vertèbres. La veine-cave montoit du côté gauche des vertèbres, & se rendoit à l'oreillette droite qui étoit à gauche. Le poumon droit étoit totalement tombé en suppuration, & le gauche avoit trois lobes.

L'œsophage, descendu à la partie supérieure de la poitrine, se portoit de gauche à droite au devant de l'aorte, perçoit le diaphragme du même côté, & répondoit à l'orifice supérieure de l'estomac, dont le fond occupoit l'hypochondre droit, & le pilore la région épigastrique. Le duodénum se

portoit en sens contraire de l'état ordinaire ; le jejunum ne présentait rien de remarquable ; la fin de l'ileum se terminoit au cæcum, qui étoit situé dans la région iliaque gauche : le colon commençoit donc dans la région iliaque gauche ; & au lieu de s'y terminer, comme il le fait ordinairement, il passoit sous l'estomac pour se rendre dans l'hypochondre droit, & alloit se terminer dans la région hypogastrique droite. Le rectum ne présentait rien de particulier.

Le foie occupoit l'hypochondre gauche, remplissoit cette cavité de son grand lobe, & son moyen s'étendoit jusqu'à la partie interne de l'hypochondre droit. Les vaisseaux de ce viscere, au lieu de se porter de droite à gauche, se portoient de gauche à droite : suite naturelle de la situation extraordinaire de ce viscere.

La rate étoit située dans l'hypochondre droit. Le pancréas, logé dans l'écartement postérieur des deux lames du mésocolon, étoit aussi dans un ordre inverse, c'est-à-dire que ce qui devoit être à droite étoit à gauche, & *vice versa*.

Le canal thorachique accompagnoit la veine cave qui étoit à gauche, comme je l'ai dit plus haut.

Le rein gauche étoit plus bas que le droit, & son artère plus grande que celle du rein droit.

La vessie paroïssoit dans son état naturel ; mais nécessairement elle devoit suivre l'ordre des autres viscères , je veux dire que ses parties droites devoient être à gauche , &c.

Les nerfs n'ont point été exceptés de cette espece de révolution générale , & leurs rameaux étoient dans une situation inversée.

Tel est, Monsieur, le tableau concis de ce que m'a présenté cette dissection. M. Moreau, chirurgien en chef, & M. Ferrand en survivance, ont voulu être témoins de ce phénomène, qui n'est peut-être pas aussi rare qu'on le croit communément : si les ouvertures des cadavres étoient plus multipliées, il y a lieu de croire que nous en verrions plus souvent de pareils. Il seroit à souhaiter, puisque ce renversement vient nécessairement de naissance, qu'on fît des recherches sur les corps des peres ou des enfans de pareils sujets, après leur mort. Peut-être un pareil vice (si c'en est un) est-il particulier à quelques familles ; je dis si c'en est un, car pareille conformation ne nuit point à l'intégrité des fonctions. Le soldat invalide est mort à soixante-douze ans. Il ne peut en résulter d'inconvénient que dans l'état pathologique. Le chirurgien ou médecin est nécessairement induit en erreur par sa doctrine des signes. Quel seroit donc le moyen de découvrir sur le vivant pareille conformation ? Cette re-

cherche n'est point à négliger pour un ami de l'humanité : ne conservât-on par-là qu'un seul citoyen utile, on seroit bien récompensé de ses recherches. C'est aux maîtres de l'art; c'est à vous, Monsieur, de nous éclairer sur cet objet. Mais il est d'autres transpositions dont il seroit bien difficile d'avoir des signes certains. Par exemple, Boerhaave parle d'un professeur d'Edimbourg, qui, dans la dissection d'une souris, trouva, en cherchant les vaisseaux spermatiques, le cœur de cette souris dans le bas-ventre, qu'il prit d'abord pour un rein. M. de Haller, dans sa grande Physiologie, parle de plusieurs autres transpositions inverses de ce viscere. M. Thiery en a vu une pareille; mais vous le sçavez mieux que moi, ainsi je n'y insisterai pas.

OBSERVATIONS

*Sur les affections catarrhales épidémiques ;
par M. DUPERIN, vice-doyen & ancien professeur de la Faculté de Médecine
en l'université de Bourges.*

Mundus amat decipi, divitesque sapè cupiunt vacui dimitti.
BOERR. Elem. Chem. p. 377.

Rien n'est si dangereux dans le monde que le préjugé en médecine; & cependant rien de si commun, ni de si difficile à

vaincre : c'est une hydre sans cesse anéantie par le courage, l'expérience & la raison, & sans cesse reproduite par la timidité, l'ignorance & la crédulité.

Les fluxions catarrhales, *tusses epidemicæ* (a), qui, semblables à celles qui régnèrent à Londres il y a cent ans juste, viennent d'affliger l'Europe, nous en fournissent un exemple. Du centre & de la circonférence du royaume, il s'est répandu des bruits meurtriers, qui ont séduit les grands comme les petits, les riches comme les pauvres ; ils en ont même imposé à quelques personnes de l'art, & leur en imposent peut-être encore.

Dès le commencement de l'épidémie, je vis une lettre, où un homme revêtu du sacerdoce marquoit positivement que, de deux cents paroissiens de son endroit, il en étoit mort soixante-dix, & que tous ceux qui avoient été saignés étoient de ce nombre. D'autres lettres, de Paris même, sembloient dire la même chose, en portant qu'on ne saignoit pas dans ces maladies.

J'écoutois attentivement ces bruits plus

(a) *Tusses epidemicæ anni 1675, cum pleuritide & peripneumoniâ supervenientibus.... nemini ferè parcentes.... integras simul familias pervadentes.... febris & pessimis ejus symptomatis rectissimè occurrebatur venæ sectione in brachio....* SYDENH. c. 5, p. 150 & 152.

que populaires : je les pesois , & réduisois à leur juste valeur, lorsque je reçus le Journal de Médecine de Janvier , le plus utile , sans contredit , de tous nos papiers publics. J'y lus avidement ce qui concernoit les affections catarrhales régnantes à Paris ; j'y vis avec satisfaction que ces maladies étoient traitées à peu près de même à Bourges ; que l'on n'y disoit mot des cas de fièvre continue , d'oppression de poitrine , de douleur de côté , de crachement de sang , & autres semblables ; que l'on y laissoit par conséquent intacts les vrais principes , la saine pratique , aussi ancienne que le monde ; qu'enfin l'on y décrivait des symptômes *peu dangereux* , sans proscrire aucun remède. Mais cette manière sage & circonspecte n'a pas été imitée par quelques particuliers , ni suffisamment réfléchie par tout le monde. Il y a eu des gens de l'art , dans quelques provinces , qui se sont laissé séduire par la rumeur. Je ne sçais malheureusement que trop que l'on a donné , même par écrit , ces bruits vagues pour des maximes reçues dans de nos plus fameuses écoles : l'on a même ajouté que *les purgatifs étoient pernicieux jusqu'à ce que l'expectoration fût achevée* ; en un mot , que *la saignée étoit mortelle*. L'on a ainsi confondu de simples rhumes sans fièvre , de légères fluxions , où il est *indifférent* de

purger, de saigner ou de ne pas saigner, avec les pleurésies & péripneumonies, où il est toujours absolument indispensable de le faire. L'on s'est livré tout-à-fait à la méthode expectative, peut-être autant par crainte que par prévention; comme si nous ne devions pas nous élever au dessus des préjugés, aux risques de notre propre fortune & de notre réputation.

Comme j'ai tout lieu de croire qu'il reste encore des incrédules & bien des indociles, je vais citer des exemples, nommer tous ceux que j'ai fait saigner, & dire l'issue de leurs maladies. Ils ont presque tous été traités dans le mois de Janvier, temps où l'épidémie a le plus généralement régné dans cette province.

*Non mihi, sed rationi, aut quæ ratio esse videtur,
Milito; securus quod mordicus hic tenet, aut hic,*
Ibid.

Le premier est le fils du sieur Godin, per-ruquier, étudiant au college, malade d'une fièvre putride. Il avoit une toux violente, & convulsive par accès occasionnés par un amas de vers. Il en rendit en trois ou quatre jours quarante-cinq, longs de cinq à six pouces au moins, sans autres remèdes que de l'huile, & le bol de M. Geoffroy, (Tome III, page 365.)

2^o L'épouse de M. Sué, conseiller en

416 OBSERVAT. SUR LES AFFECT.

l'Élection & échevin, d'un tempérament très-délicat, & sans autre indication qu'un poulx trop vif, & la toux.

3^o Le nommé Taupin, cordonnier, pour une toux accompagnée d'une douleur de côté, & suivie d'une fièvre putride.

4^o Le concierge des prisons royales, sans autres symptômes qu'un peu de toux, & une fièvre assez forte.

5^o Le fils de M. Toubeau, ancien receveur de la ville, étudiant en rhétorique, d'une complexion foible, attaqué d'une toux violente, d'un point de côté, suivi de crachement de sang & d'une fièvre putride. Il avoit causé, ou du moins augmenté son mal, par l'usage du vin bouilli avec de la canelle & du sucre : erreur encore meurtrière, répandue dans le public, même par quelques-uns de ceux qui coopèrent avec nous, & qui, lorsque je leur ai fait des reproches de dogmatiser ainsi, m'ont répondu qu'ils s'en étoient bien trouvés, eux & leurs enfants.... C'est un grand malheur quand il se rencontre, ou des tempéraments assez forts pour vaincre le mal & les mauvais remèdes, ou des maladies assez foibles pour ne pouvoir pas devenir dangereuses, quelque imprudence que l'on fasse ! Quantité d'autres citoyens deviennent les tristes victimes de leur aveugle confiance. Le traitement populaire de la petite-

tite-vérole nous en fournit mille exemples.

6° Le fils du feu sieur David, notaire. Il fut saigné quatre fois copieusement, par la seule indication d'une douleur de côté, sans crachement de sang ni toux violente. La fièvre, modérée d'abord, se déclara sur la fin putride & vermineuse. J'observerai que ce malade est celui qui a été saigné le plus, & que je n'ai eu à traiter aucune vraie pleurésie, ni péricnemonie essentielle. Elles ont été toutes symptomatiques, c'est-à-dire, le produit de la fièvre & de la constitution dominantes.

7° M. Boyer pere, conseiller-juge au siege de la monnoie, & secrétaire en chef de notre université. La fièvre, la toux, un point de côté vague, & des crachats sanguinolents, annonçoient une maladie de poitrine. Je commençai néanmoins par le purger avec deux gros de séné, un gros de sel végétal, deux scrupules de rhubarbe en poudre, deux onces de manne, & demi-once de sirop de roses pâles dans un verre d'eau. Il prit, deux heures après, une chopine d'eau émétisée. Il fut purgé par haut & par bas; le lendemain saigné deux fois, purgé plusieurs autres, & est guéri d'une fixieme fluxion de poitrine.

8° Madame Cristo, fille dudit sieur Boyer, & M. Cristo son gendre, avoient été saignés dès le commencement de l'épi-

démie, & avant que le préjugé fût répandu.

9^o Un nommé Millet, de la campagne, a été saigné, par mon ordonnance, aux bras & aux ranines, pour un mal de gorge.

10^o Une dame d'Ougnon, religieuse, le fut trois fois au pied pour le même mal.

11^o Dix autres, dans différentes communautés, où l'épidémie m'a paru avoir pénétré plus tard que dans le reste de la ville, ont été aussi saignées sans aucun funeste événement.

12^o Avant hier, 4 Mars, M. Lauverjat de Lorgy, conseiller à l'élection, a été saigné deux fois pour une douleur de tête excessive, causée par une fluxion sur tout le côté droit. Il avoit supporté pendant quinze jours le rhume sans recourir à la médecine. Il a eu, il est vrai, d'autant plus de peine à y consentir, que madame son épouse venoit d'être guérie par l'émétique seul dans de la manne, qui lui fit rendre une espece de poche ou d'abcès qui l'empêchoit d'avalier. L'un & l'autre sont guéris.

Voilà donc vingt-deux exemples, qui prouvent que la saignée n'est pas *mortelle*: vingt-deux malades, presque tous traités dans le mois de Janvier, dans le fort de l'épidémie, qui peuvent déposer contre l'erreur. Un bien plus grand nombre démontreroit au besoin que les purgatifs, bien loin d'être *pernicieux*, ont toujours été, si non

nécessaires, du moins d'une utilité évidente. Tous ceux que j'ai vus ont été purgés, la plupart par les vomitifs, & à plusieurs reprises, dès le commencement, & dans tous les temps de la maladie. Je puis dire qu'aucun n'est mort de ce qu'on appelle proprement *la grippe*, en quelques endroits *le larron*, en d'autres *la puce*. Ne pouvant me traiter comme les autres, je me suis purgé moi-même, & quelques personnes, avec les eaux de Vichi, qui ne m'empêchoient point de sortir, & calmoient merveilleusement la toux. Elles m'avoient de même réussi dans un rhume avec crachement de sang, il y a quelques années.

Mais pour détruire le préjugé autant qu'il m'est possible, & ne laisser aucun retranchement à l'erreur que je combats avec sensibilité, je vais nommer aussi les malades qui me sont morts depuis le commencement de la grippe, du moins depuis le 1^{er} Décembre jusqu'à ce jour, 6 Mars. Je ne parle que de ceux que j'ai fait saigner.

De ce nombre est la femme du sieur Coulon, marchand droguiste, & le nommé Boulique, ferrurier. La première fut attaquée, le 2 Janvier, d'une fièvre maligne, putride & vermineuse, compliquée d'une fluxion de poitrine. Je ne fus appelé que le soir du troisième jour. Jeune encore, elle étoit grosse (au sixième ou septième

mois) d'un neuvieme enfant, dont elle accoucha le dixieme jour de la maladie, & qui ne vécut qu'une heure. Je donnai tous mes soins à cette précieuse mere. Je l'avois fait administrer dès le fixieme, sçachant qu'une maladie grave étoit mortelle aux femmes enceintes : *Mulierem utero gerentem capi ab aliquo morbo acuto lethale est.* (HIPP. sect. 5, aph. 30) ; & elle en avoit au moins deux, d'ailleurs épuisée de travail, elle fut généralement abandonnée. Le 13 elle revint, soit par la jeunesse, soit par les remedes, d'une agonie de douze heures, au grand étonnement de tout le monde. Elle mourut enfin le 16, d'une troisieme maladie grave. La parotide (a), le visage & la tête enflerent prodigieusement. Les sueurs, les purgatifs, qui tous avoient opéré beaucoup, la grande quantité de sang répandue par la nature & l'art, les vésicatoires, ni l'ouverture de la tumeur critique, sans attendre sa maturité, ne purent empêcher la métastase, ni la matiere des lochies sans doute ou du lait, de tomber sur la gorge & la poitrine (b).

Le ferrurier me fit appeller le cinquieme

(a) *In febre ardenti suppurantes non semper valetudinem promittunt.* VAN-SWIET. T. II, p. 440.

(b) *Si.... ager succumbere videatur, tumor aperiendus est ante tempus....* Voyez l'excellent endroit de RIVIERE sur cet abcès, pages 333-341.

jour d'une fluxion de poitrine : M. Barbier chirurgien, l'avoit déjà saigné deux fois. On crioit contre lui ; je n'ordonnai pas moins le même remède, & les sacrements. Il mourut le lendemain. Mais, pour ne rien omettre de la nécrologie de mes registres depuis trois mois que regne l'épidémie, j'ai à décrire la maladie de M. Rose, chanoine, mort sur la fin de Janvier. Je le vis le 17 : il se plaignoit d'une douleur gravative sous le sternum : il avoit les mains froides, & le pouls imperceptible. Je n'osai prescrire que les béchiques incisifs, les loochs aiguïsés de kermès. Je soupçonnai une humeur de rhumatisme goutteux remontée. Le lendemain les crachats parurent teints de sang ; & les accidents ayant diminué, je le purgeai le samedi 20. La médecine opéra si bien, que le pouls se fit sentir distinctement. Le malade se leva, & renvoya son confesseur. Le dimanche 21, à quatre heures du matin, une attaque paralyfa tout-à-coup la langue. Je le fis saigner à cette partie, l'état du pouls ne me permettant pas de le tenter ailleurs. Je mis en vain tous les autres remèdes en usage. Quinze grains d'émétique ne purent faire rendre qu'un peu de bile & un ver. Rien ne put passer par en bas. Il ne vint à bout que d'articuler oui & non. Il avaloit cependant, entendoit très-bien, se promenoit, marchoit ferme & droit, bat-

toit des mains, frappoit du pied, au désespoir de ne pouvoir parler; il écrivit même quelques intentions pieuses, & mourut le 24, sans autre mal, en apparence, que l'humeur catarrhale tombée sur la langue. Il est à remarquer qu'en moins d'un an il venoit de perdre deux freres, chacun en un instant, d'apoplexie.

Ce n'est pas sans doute par des événements de cette espece qu'un médecin sage doit s'écarter des principes, & perdre de vue cet aphorisme immortel: *Omnia secundum rationem agentis, si non succedat secundum rationem ad aliud non est transendum.* HIPPOCR. 52, sect. 2.

Dira-t-on que c'est la saignée qui a fait mourir la dame Coulon? A ma première visite, il est vrai, j'en ordonnai trois en moins de six heures. Le lendemain, après une évacuation copieuse de vers & de bile, deux. On n'en fit qu'une; on ne put avoir, dit-on, le chirurgien qu'à dix heures du soir. Le jour suivant la nature voulut y suppléer. Il survint une hémorrhagie; elle rendit par le nez plus d'une livre de sang; trois heures après autant; & il ne cessa de couler que par la cinquième saignée, que je fis faire presque par force.

Ces observations faites, je reçois le Journal de ce mois de Mars; j'y vois qu'un célèbre médecin que j'ai connu, & écouté à

Lille en 1751, y dit que *dans le cas d'oppression la saignée étoit indiquée, qu'elle étoit même d'une nécessité indispensable quand la fièvre étoit de la partie.* Il ajoute, hélas ! que *la prévention assez commune contre ce dernier remède a été fatale à bien des citoyens....* Une triste expérience ne me l'a que trop appris par la perte, sensible à l'extrême, d'un digne prêtre & d'un bon frere, mort à l'âge de quarante-cinq ans, le 16 Janvier, le septieme jour d'une pleurésie trop éloigné de moi pour que j'aie pu sçavoir sa maladie, sans avoir été saigné, ni purgé.... Il étoit réservé à M. Boucher, médecin à Lille, de rompre courageusement la glace, de s'opposer le premier publiquement à une erreur monstrueuse, & de rendre un service essentiel à la médecine, à la France, & peut-être à l'Europe entière.

Je balançois encore d'envoyer ces remarques rédigées à plusieurs reprises, & peu dignes d'être lues des sçavants ; mais la vérité qu'elles contiennent, la douleur que je ressens, & encore plus l'envie d'être utile à mes semblables, me décident dans ces moments où l'épidémie, suspendue par le froid excessif, semble vouloir nous affliger encore. Les faits de pratique ne sçauroient être trop connus ; ils sont la base de la médecine, & toujours infiniment pré-

424 OBSERVAT. SUR LES AFFECT.
cieux à l'humanité, en éclairant les élèves
& rassurant les maîtres.

OBSERVATIONS

*Sur les affections catarrhales épidémiques ;
par M. F. POMA, docteur, médecin stipendié des ville & hôpital de Bruyeres,
membre du college royal des medecins de
Nancy, &c.*

On a peu observé d'affections catarrhales aussi universellement épidémiques, que celles qui ont régné pendant cet hiver 1775. L'Europe entière en a été infestée. Elles ont paru dans les Vosges sous différentes faces.

Elles ont commencé généralement par un mal-être, défaut d'appétit pendant quelques jours. Succédoit un frisson très-considérable, & opiniâtre pendant vingt-quatre heures, avec quelques courtes alternatives de chaleur ; mais le frisson renaissoit au moindre mouvement du corps. Le pouls étoit alors petit, ferré. Il y avoit souvent nausées, vomissement ou coliques. La chaleur de la fièvre se développoit enfin plus ou moins promptement & violemment, à raison du sujet. Le pouls étoit plus ou moins roide ; se joignoient les maux de tête, l'agitation, l'insomnie, le dégoût, souvent une brisure

générale. La fièvre duroit plusieurs jours. Pendant les premiers, le frisson revenoit aisément & fréquemment. J'ai observé chez plusieurs un rythme de tierce, les nuits alternativement mauvaises; la fièvre augmentoit avec beaucoup d'agitation, de délire, &c. Telle étoit la marche générale de la maladie; mais, prenant différentes formes, elle avoit des symptômes locaux, & différents.

Le *coryza* a été assez commun. Les narines, la membrane de Schnéider étoient souvent le premier siege. L'enchiffrenement accompagnoit, ou suivoit de près le frisson, avec vertige, *gravedo*, sifflement dans les oreilles, impossibilité de respirer par les narines, étternuement violent, perte de l'odorat, les yeux allumés, enflés, larmoyants, &c. La crise étoit une sérosité âcre, qui distilloit des yeux, des narines, & enflammoit les dernières. Le *coryza* duroit peu, & se terminoit en quatre ou cinq jours en *branchus*, ou *rhume*.

Le mal de gorge étoit quelquefois secondaire au *coryza*, souvent primitif. Il naissoit avec le frisson, augmentoit avec la fièvre. Les douleurs de tête étoient considérables. Les amygdales, les maxillaires étoient très-tuméfiées avec phlogôse: le pharynx étoit engorgé, d'où difficulté d'avaler, sur-tout les liquides, principalement la salive; le larynx l'étoit aussi, d'où le *bran-*

chus, avec *raucedo*, la difficulté de respirer, même strangulation. La langue étoit ordinairement très-chargée. Il se terminoit chez le plus grand nombre, par la résolution, par la métastase, ou affection des poumons; souvent par la suppuration.

La catarrhe, le rhume de poitrine a été l'espece la plus commune. Il étoit souvent primitif, & il succédoit aux especes précédentes. Les maladies de poitrine, qui sont très-fréquentes dans ce pays, (comme je l'ai dit, *in tractat. de Aëre, loc. aquis Bruyer.*) prouvent combien les poumons étoient susceptibles de recevoir cette impression épidémique. Il s'annonçoit par un point de côté fixe, quelquefois erratique, souvent aux fausses côtes, quelquefois assez aigu pour gêner la respiration; souvent par la toux, sans douleur de côté, avec frisson, fièvre. Cette toux étoit fréquente & sèche; les crachats très-difficiles, rares, écumeux, souvent sanguinolents, souvent bilieux. L'expectoration terminoit enfin la maladie. Les crachats étoient plus faciles, les quatrieme & cinquieme jours; plus critiques, épais & blancs, vers les septieme, huitieme & neuvieme. Elle duroit long-temps; & même la plupart des symptômes, comme la fièvre, sur-tout le défaut d'appétit, de force, de sommeil, &c. subsistoient long-temps.

Ces affections catarrhales différentes à

raison du siege, parurent différer à raison de leur nature. Chez les uns, (cette espece fut plus rare) elles parurent tenir des inflammatoires, accompagnées d'un poulx plein, fort, roide, mal de tête violent, chaleur forte, douleur aiguë aux différents sieges du mal, crachement de sang, saignement de nez, urines rouges, &c; & par leur diminution par les saignées, &c. Chez les autres, elles étoient bilieuses, souvent vermineuses, étant précédées de beaucoup d'abattement, pâleur de visage, mal-être, amertume de bouche, défaut d'appétit, horreur d'aliments, sur-tout de ceux tirés du regne animal, nausées, vomissements, coliques, &c; par le soulagement des évacuations, &c. Cette différence me parut cependant être plutôt l'effet de la constitution du sujet, de son âge, de son sexe, de sa maniere de vivre, que de la nature différente de l'épidémie. Les hommes, sur-tout à la fleur de l'âge, d'un tempérament vif & sanguin, se nourrissant bien, étoient plutôt attaqués de la premiere. Les tempéraments phlegmatiques, les cacochymes, ceux dont l'estomac étoit vicié dans ses fonctions par une bile inerte & dégénérée, ainsi que les pauvres étoient sujets à la seconde.

Ces fluxions catarrhales commencerent à régner sur la fin d'Octobre; elles se multiplierent en Novembre, Décembre 1775.

428 OBSERVAT. SUR LES AFFECT.

Les froids qui parurent au commencement de 1776 les diminuerent ; & les froids rigoureux qui se firent sentir vers les 25 & 28 Janvier, les firent cesser. Mais il est à craindre que la température douce & humide qui regne depuis ce mois de Février, ne les resuscite. Elles sont sans doute le produit d'une certaine altération dans l'air. Le mois d'Octobre a été très-pluvieux ; Novembre, nébuleux & humide ; Décembre a été alternativement froid & humide. Cette intempérie a dû nécessairement déranger la transpiration, occasionner aux solides un état trop constant de flaccidité, disposer les humeurs aux stases, faire dégénérer la bile, & affecter principalement la lymphe. Mais indépendamment de cet état sensible de l'atmosphère, n'existoit-il pas dans l'air une autre cause ? Aucun physicien n'a encore été assez heureux pour connoître celle qui domine dans les épidémies ? Une qualité délétère, une matière venimeuse, dont l'intromission dans le corps humain produit ces ravages ? Il y avoit sans doute une constitution particulière & universelle à l'Europe, puisqu'elle en a été si généralement attaquée.

La durée de cette maladie étoit relative à l'idiosyncrasie du malade. Le cours ordinaire étoit de douze & quinze jours ; de trois, quatre & six semaines aux cacochy-

mes, phlegmatiques, poitrinaires, aux vieillards. La maladie se jugeoit plus ou moins vite, plus ou moins complètement; d'où la différente longueur de la convalescence. Les moiteurs soulageoient beaucoup, surtout le quatrième ou cinquième jour; mais je n'ai point observé de sueurs critiques. Les urines qui devenoient troubles, bourbeuses, annonçoient la crise, le déclin de la maladie. La convalescence étoit très-longue; les récidives faciles, sur-tout aux vieillards & aux cachectiques. Elles n'ont été dangereuses que pour ces derniers.

La différence des especes de la maladie, celle des tempéraments des malades, ont fait varier les remèdes. On pouvoit la traiter, chez les uns, comme maladie tenant de l'inflamatoire; chez les autres, comme bilieuse; chez les autres, comme participant de l'une & de l'autre; enfin, comme purement catarrhale. A la première espece, pendant la première période, convenoient une ou plusieurs saignées, les délayants, les lavements, pédiluves, &c. A la seconde espece, les émétiques, lavements laxatifs, les minoratifs acidules détruisoient le foyer de la maladie. En général il convenoit d'éviter les appartements trop chauds, d'y faire renouveler l'air, de proportionner la diète au degré du mal, de prescrire le régime végétal. Les pectoraux adoucissants; les la-

vements béchiques, quelquefois acidulés; Poxymel simple, le scillitique; les légers diaphorétiques, avec l'antimoine diaphorétique, le kermès, &c; les vésicatoires aux tempes, à la nuque ou aux jambes, &c. selon les différentes circonstances, ont réussi. Les tempéraments foibles, phlegmatiques, exigeoient quelques légers toniques. A la fin, les purgatifs convenoient, & les vulnéraires comme incisifs & toniques.

En même temps que régnoit cette constitution catarrhale, j'en ai observé une autre érysipélateuse. Chez plusieurs, l'érysipele étoit locale, n'attaquoit qu'un, ou les deux yeux, causoit une ophthalmie humide très-considérable, avec gonflement œdémateux des paupières à l'extérieur, inflammation à l'intérieur; d'où occlusion des yeux pendant plusieurs jours, distillation de sérosité âcre, &c. Chez d'autres, l'éruption érysipélateuse se répandoit par tout le visage. Après un mal-être, un abattement de plusieurs jours, un frisson plus ou moins long, le visage s'enflait extraordinairement; les yeux étoient rouges, sensibles, ordinairement fermés par les paupières enflées & œdémateuses, & qui laissoient échapper une sérosité âcre. Le nez se tuméfoit, ainsi que les lèvres. Il y avoit tension extraordinaire de tout le visage, enchiffrement, quelquefois mal de gorge, *gravedo*. Les deuxieme & troi-

sième jours, il s'élevoit une infinité de petites vessies remplies de sérosité ; & le quatrième ou cinquième jour après, elles se desséchoient ; le visage se desfenfoit peu à peu, & l'épiderme se séparoit par larges écailles. J'ai observé cette tuméfaction érysipélateuse du visage plus commune que l'ophthalmie. Chez d'autres enfin, (le nombre en étoit plus considérable) ce venin, répandu dans toute la masse des humeurs, produisoit un mal-être, anxiété, frisson, fièvre : les deuxième & troisième jours, la crise se faisoit par une éruption par tout le corps, prurigineuse, semblable à la rougeole. Cet érysipele universel, ou *rosalia*, attaquoit les jeunes gens & les enfants. Quatre ou cinq jours après il se desséchoit, l'épiderme se détachoit en très-larges écailles, & laissoit après la chute des rougeurs. Les délayants, les adoucissants, les légers diaphorétiques, seuls, ou avec le petit-lait, les lavements, bains des pieds, les vésicatoires, ont réussi.

La petite-vérole qui régnoit dans ces cantons depuis le mois de Mai 1775, après une courte intermission vers la fin de l'automne, a reparu ensuite, & aujourd'hui encore elle n'est pas dissipée. Mais dans ces derniers temps je l'ai observée d'une très-mauvaise espèce de crySTALLINE. Ses temps n'étoient pas fixes, ses crises très-imparfaites ;

les pustules très-confluentes ne s'élevoient pas, restoient plates ; ou, vers le temps de la suppuration, une partie d'elles ne se remplissoit que d'une sérosité sanguinolente ; elles formoient toutes le godet ; elles étoient très-dangereuses, & la convalescence très-tracassière.

J'ai observé enfin, pendant cet hiver, beaucoup de rhumatismes simples, goutteux & goutte, & dont les accès étoient très-douloureux & très-longs.

R É F L E X I O N S

Sur les bains de Turquie ; par M. PARIS, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résidant actuellement à Andrinople.

Les bains chauds, ou, pour mieux dire, les étuves en Turquie, méritent la plus grande attention. L'usage fréquent que ce peuple fait du bain influe trop sur sa santé, pour que le médecin n'étudie pas avec soin ce qui concerne cet article.

Nous lisons que les bains publics étoient en usage en Grece & à Rome, mais que les Orientaux s'en servirent auparavant.

Homere en parle dans plusieurs endroits de son Odyssée, & Vitruve en a donné des descriptions détaillées.

La loi Mahométane ordonne aux Mulsulmans

Musulmans de se laver cinq fois par jour, avant la priere. Outre ces ablutions réitérées, ils doivent aussi se laver après avoir touché tout ce qu'ils peuvent regarder comme impur & se baigner, le plus souvent qu'ils pourront tout le corps, pour être plus agréables à Dieu, parce que l'effet de l'eau, qui, dans son origine, n'étoit regardé que comme le symbole de la pureté de l'ame, est devenu chez eux, par une suite nécessaire de la superstition & de l'ignorance, le seul moyen efficace pour effacer les péchés. De sorte que le Musulman penseroit que la contrition ne suffiroit pas, s'il ne se lavoit en même temps le corps.

Les empereurs Ottomans & leurs visirs ont fait élever des bâtimens immenses & somptueux pour faciliter les moyens de conserver la propreté; le luxe s'est étayé de la religion, & la sensualité s'est déguisée sous le masque de l'obéissance.

Les bains en Turquie sont, l'étuve sèche ou le *laconique* des palestres Grecques, & l'étuve voûtée pour faire suer, ou le bain de vapeurs, qui portoit chez les Latins le nom de *tepidarium*.

Ces deux étuves étoient jointes ensemble chez les anciens : leur plancher étoit creux & suspendu pour recevoir la chaleur de l'*hypocauste*, c'est-à-dire d'un grand fourneau maçonné au-dessous.

Ainsi on voit ici de grands bâtimens, divisés en plusieurs salles. A l'entrée est un appartement fort spacieux où chacun se réunit pour se déshabiller, & se coucher, au sortir du bain, sur des sofas. On entre par-là dans une chambre voûtée, qui est échauffée par des fourneaux qui sont pratiqués par dessous, & qui chauffent l'eau qui sort, selon le besoin, par des robinets. Après cette chambre, on en trouve deux ou trois autres encore plus chaudes, parce qu'elles sont plus éloignées de l'air extérieur; & c'est dans ces appartemens où l'on se promène tout nud, & où l'on transpire extraordinairement.

Il sort des pores de la peau une sueur qui couvre tout le corps. Des hommes destinés à servir dans le bain, donnent aux étrangers des frictions avec des morceaux de drap ou de flanelle, pour leur dégraisser les bras, les jambes, les épaules, &c. On les lave en même temps avec l'eau chaude qu'on fait sortir du robinet, & que l'on tempère avec l'eau froide, selon le besoin. Ensuite on les relave avec du savon, pour adoucir encore mieux la surface du corps; & l'on sort de-là pour aller se reposer sur des matelas qui se trouvent dans le premier appartement où l'on s'étoit déshabillé.

Quelquefois dans le bain on prend du café; on en prend aussi toujours hors du

bain. C'est à Constantinople sur-tout qu'on trouve dans ces bâtimens immenses & somptueux, tout ce qui peut exciter la sensualité des Orientaux : l'élégance de l'architecture, le nombre de domestiques, le zèle, le respect & la célérité avec lesquelles ils s'acquittent de leurs services, ne laissent rien à désirer aux particuliers.

On évite tout ce qui pourroit troubler le repos de chacun ; & la police qui s'y exerce, n'ayant rien de gênant, sert toujours à l'avantage du public.

Les femmes qui, en Turquie, sont fort gênées, vont au bain comme à une partie de plaisir ; elles y restent depuis le matin jusqu'au soir. Le besoin de la propreté, l'usage, & plus encore la liberté & l'occasion qu'y trouvent les femmes pour parler, les engagent à y aller presque journellement. C'est le théâtre de leur vanité ; elles y portent leurs plus beaux habits, elles s'ornent de tous leurs diamants, elles empruntent même des esclaves étrangères, lorsque le nombre de celles qui leur appartiennent n'est pas en raison de leur luxe ; & , par une conséquence ordinaire à ce sexe, les dames ne se font aucune difficulté d'être mêlées avec des servantes, des Juives, ou des filles de mauvaise vie, tandis qu'elles se choqueraient si, dans toute autre occasion, quel-

qu'une occupe une place au dessus d'elles.

Les bains relâchent la peau, & le sang ne trouve pas tant de résistance dans les vaisseaux sécrétoires; par conséquent la sueur ou l'humeur aqueuse se sépare, & sort par ces vaisseaux. Ils suppléent au défaut d'exercice; mais ils ramollissent les fibres, tandis que l'exercice les fortifieroit: ils dissipent les douleurs occasionnées par une suppression de transpiration. Mais s'ils sont une sensualité pour les gens du pays, ou une pratique de religion pour les Turcs, ils sont aussi le remède le plus fréquent & le plus universel. Dès que quelqu'un est incommodé, sans réfléchir sur la cause de son mal, il va au bain; & s'il sort d'une maladie, il s'y traîne malgré sa foiblesse, quelquefois même il s'y fait porter. C'est enfin, selon la façon de penser des Orientaux, la piscine salutaire où l'on guérit de tous maux. Le préjugé & l'ignorance aveuglent aussi les médecins du pays, & ils ordonnent le bain aux malades comme une panacée universelle.

L'idée d'entretenir la santé par la sueur de ces sortes d'étuves, étoit de l'invention de Lacédémone, comme le mot *laconicon* le témoigne.

En temps de peste, rien ne contribue plus à la propagation du venin, & il n'est point

d'endroits plus dangereux , ainsi que je l'ai observé dans mon Mémoire sur la Peste (a). Les matelas sur lesquels on se repose , les linges dont on se sert , les hommes destinés à donner des frictions à chacun , communiquent la peste d'autant plus facilement ; que le corps se trouve plus disposé à la recevoir , parce que les pores sont plus ouverts. Aussi , bien des personnes sont-elles attaquées de peste au sortir du bain ; & , malgré le danger évident qu'on y court , ces endroits sont aussi fréquentés en temps de contagion , qu'en tout autre temps. L'habitude & la sensualité en ont fait un vrai besoin.

Chez les femmes , l'usage presque journalier du bain , le long séjour qu'elles y font , accélèrent la première époque du flux menstruel : la peau perd de sa fermeté & de son élasticité ; la gorge devient molle , elle se flétrit ; & le sexe , qui par-tout ailleurs est attentif à conserver la beauté & la fraîcheur de ses charmes , sacrifie ici sans peine ce qu'il a de plus cher & de plus séduisant , pour se conformer à l'usage.

Les vapeurs hystériques , les suppressions des regles & les obstructions , sont des maladies très-ordinaires aux femmes en Turquie : la vie sédentaire , & plus encore les bains , sont les causes de ces infirmités.

(a) Mémoire sur la Peste , couronné par la Faculté de Médecine de Paris , 1775.

Les vaisseaux doivent nécessairement perdre de leur élasticité par le long usage du bain : le sang ne peut point être aussi divisé qu'il devroit l'être ; & sa circulation doit nécessairement devenir plus lente , parce que les solides n'agissent pas avec assez d'énergie sur les fluides : de-là les obstructions & les désordres qui sont une suite nécessaire de cet état.

On peut encore ajouter l'impression quelquefois trop subite de l'air extérieur sur un corps dont les pores sont tous ouverts. Très-souvent les femmes ne se reposent point dans l'appartement commun au sortir du bain , elles s'habillent & sortent aussi-tôt. Cette imprudence est fort commune à celles du peuple , parce que le peu de facultés ne leur permet pas d'étaler le moindre luxe , & que la vanité souffriroit trop en la compagnie de celles qui ne restent que pour faire admirer la quantité de leurs bijoux , ou l'élégance & la richesse de leurs habits.

L'air humide produit le relâchement dans les fibres animales & végétales ; sa trop grande chaleur est particulièrement nuisible aux poulmons. Lorsque l'air extérieur est de plusieurs degrés plus chaud que la substance du poulmon , il faut nécessairement qu'il détruise & corrompe les fluides & les solides , comme l'expérience le vérifie. M. Formey dit que dans une raffinerie de sucre ,

où la chaleur étoit de cent quarante-six degrés, c'est-à-dire de cinquante-quatre au-delà de celle du corps humain, un moineau mourut dans deux minutes, & un chien en vingt-huit ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que le chien jeta une salive corrompue, rouge & puante. En général, personne ne peut vivre long-temps dans un air plus chaud que son propre corps.

Par un usage trop répété des bains, les poitrines deviennent très-déliçates, les vésicules pulmonaires n'ont plus assez d'élasticité pour réagir sur l'air extérieur, la circulation du sang doit être ralentie ; de-là la toux, le crachement de sang & la phthisie, si commune parmi les femmes Turques, qui vont plus fréquemment aux bains que les femmes Chrétiennes.

Des médecins observateurs seroient surpris de voir la plupart des causes des maladies des femmes, faire leurs ravages sur la poitrine : ils ne comprendroient jamais comment cette partie est toujours la plus foible, & conséquemment la plus ordinairement attaquée, s'ils ne réfléchissoient sur les effets des bains.

Il arrive que l'habitude rend souvent cette cause de maladie sans effet ; mais en général elle occasionne les plus grands ravages. Les meres portent aux bains leurs

enfants à la mamelle : il est vrai qu'elles les laissent dans la chambre extérieure, & qu'on ne les accoutume que par degrés & par succession de temps à une longue résidence dans l'étuve ; mais cette coutume est toujours pernicieuse ; & quiconque connoît un peu l'économie animale, doit gémir sur une conduite aussi insensée.

Si je blâme le trop long séjour dans le bain, & son usage trop répété ; je ne condamne cependant pas ces sortes d'établissements : ils ont leur utilité & leurs agréments.

Les bains peuvent être très-utiles dans une infinité de circonstances, & le médecin prudent, qui distingue les cas où ils conviennent, & les tempéraments auxquels ils peuvent être utiles, peut en retirer de grands secours. Mais on abuse quelquefois des choses les plus indifférentes ; & par un effet de notre dépravation, nous sacrifions bien souvent notre santé & notre vie, pour jouir d'un plaisir momentané.

J'ai vu des effets surprenants de l'efficacité des bains pour remédier aux désordres d'une transpiration supprimée : les personnes dont les fibres sont trop roides, en ressentent des soulagemens incontestables ; & j'ai employé sur moi-même ce remède plusieurs fois avec succès. J'ai toujours éprouvé un mouvement de fièvre, une altération extraordinaire dans le bain ; & je n'ai jamais pu

supporter le degré de chaleur qui plaît aux gens du pays, quoique je ne sois pas d'une complexion bien délicate; ce qui ne peut se rapporter qu'au peu d'usage que j'en fais.

On a bien raison de dire que la coutume est une seconde nature: c'est, dit Montaigne, « une violente & traîtresse maîtresse d'é-
» cole: elle établit en nous peu à peu, à
» la dérobee, le pied de son autorité; mais,
» par ce doux & humble commencement,
» l'ayant rassis & planté avec l'aide du temps,
» elle nous découvre tantôt un furieux &
» tyrannique usage, contre lequel nous
» n'avons plus de liberté de hausser seule-
» ment les yeux. »

La force des habitudes est si grande, & leur influence s'étend si loin, que si nous pouvions avoir une histoire assez fidele de toute notre vie, & une connoissance assez exacte de notre organisation, nous y découvririons l'origine d'une infinité de bons, & de faux goûts, d'inclinations raisonnables, & de folies qui durent souvent autant que notre vie.

Cette vérité, qui est démontrée par-tout, l'est cependant encore plus en Turquie que par-tout ailleurs. La coutume a dans ce pays une force qui est au dessus de l'expression; & elle sert de regle irrévocable dans le physique comme dans le moral.

On a contracté l'habitude de faire une

chose , par exemple , d'aller au bain ; c'est un vrai besoin ; & , quoique ce soit contraire à l'état actuel du corps , on se laisse toujours entraîner par l'habitude , plutôt que de prêter l'oreille à la voix d'une raison éclairée. Il est vrai qu'un changement subit de ce qui nous est devenu familier à des choses nouvelles , nous est toujours pénible , & quelquefois dangereux ; même en passant de ce qui est regardé comme contraire à la santé , à ce que l'expérience nous a fait regarder comme salutaire.

Si , par quelques raisons , les Orientaux ne peuvent aller au bain aussi souvent qu'à l'ordinaire , ils ressentent un certain mal-aise ; ils tombent réellement malades , & ils ne se trouvent mieux qu'au sortir du bain.

En temps de peste , les dames alliées aux Européens , ou chez lesquelles les Européens vont fréquemment , ne paroissent point au bain , non pas parce qu'elles craignent cette maladie , car elles s'exposent bien souvent sans nécessité à la contagion , mais par égard pour nous , qui connoissons tout le danger de la communication , & surtout du bain , en temps de peste.

La privation du *bain* les rend tristes , mélancholiques , leur ôte l'appétit , & les fait même tomber malades : il en est qui s'échappent en cachette , & qui , malgré le danger , vont au bain , & nous exposent en-

suire à la contagion contre laquelle nous sommes en garde.

Il ne seroit pas possible au médecin de proscrire cet usage dans le traitement d'une maladie chronique : les malades ne consentiroient jamais à une pareille privation ; & j'ai vu des phthifiques & des asthmatiques, auxquels le bain étoit contraire, puisqu'ils étoient plus mal le lendemain, ne pouvoir se résoudre à abandonner une coutume qu'ils regardent, malgré l'évidence, comme salutaire, ou comme indifférente quand on leur dit qu'elle est meurtrière.

Ces foibles observations suffisent pour avoir une idée des bains en Turquie, & pour diriger la conduite du médecin instruit qui desireroit avoir des notions sur cet article.

SUITE DE LA RÉPONSE

A la Lettre de M. CAPMAS, médecin actuellement à Paris, insérée dans le cahier du mois d'Octobre ; contenant quelques réflexions sur le Mémoire d'une opération faite à l'orifice & au col de la matrice ; par M. JALOUSSET fils, médecin à Châtillon.

Il ne me reste plus à défendre que la partie systématique ; c'est-là que je vais me servir de l'égide de Minerve. Buffon, Buffon, Louis, me prêteront des armes ; &

revêtu de cette armure , peut-être repousserai-je quelques-uns de vos traits , la séparation du placenta , son décollement. *Ce système , le moins probable & le plus dangereux* , fera tiré de leurs ouvrages. Comment ce partisan décidé d'Hippocrate , qui reproche au jeune médecin de Châtillon *de n'avoir pas consulté les sçavants natu-*
ronniers qui lui auroient conseillé ce qu'il
a fait : n'a-t-il jamais lu Buffon ? Comment ce médecin qui ne confond pas cette *production informe* , avec celle qu'il a vu naître avec admiration de cette dispute célèbre qui divisa les grands hommes que nous admirons encore , ne connoît-il pas les écrits de Bouvard & de Louis ?

Puissai-je , en mêlant mes idées à celles de ces grands hommes , ne les pas défigurer ! puissent leurs idées ne pas perdre ici leur beauté & leur force ! J'avoue que le mécanisme de l'accouchement que j'ai donné , n'est qu'ébauché , incomplet ; il a besoin d'être étendu , interprété , restreint. Je n'avois alors aucun dessein de l'étayer. J'avois vu le mécanisme de l'accouchement se passer sous mes yeux ; je me croyois obligé de l'expliquer. J'ai donc cru pouvoir hasarder cette idée , qui pouvoit en faire naître de meilleures. Mais n'oubliez pas que je ne tiens qu'à la vérité : je donne une idée pour ce qu'elle vaut ; vous pouvez y répondre

sans m'affliger, ne dussiez-vous point exclure les personnalités.

Il est évident, dites-vous, que la vie du placenta est une existence précaire, dépendante de celle de la mere. Je ne sçais, Monsieur, quelle signification absolue vous donnez au mot précaire. Si vous voulez dire simplement que le placenta tire ses suc nourriciers de la mere, nous sommes d'accord. Mais le placenta a cela de commun avec le foetus; & toutes les plantes parasites ont, dans ce cas, une existence précaire. Si au contraire vous entendez par existence précaire, une existence qui ne tient point aux loix de l'économie animale, je ne puis être de votre avis. Pourquoi le placenta, dont l'organisation est la même que celle de toutes les parties du corps humain, ne seroit-il pas assujetti aux mêmes loix? *Le placenta, dites-vous, dénué des parties qui sont chez nous le principe du mouvement & l'ame du sentiment, le médecin de Châtillon a eu tort de le classer parmi les corps qui ne tiennent leur vie que d'eux-mêmes, & de l'assujettir aux mêmes loix.* Faut-il avoir les parties qui sont chez nous le principe du mouvement & du sentiment, pour ne tenir sa vie que de soi-même? Les végétaux, qui n'ont jamais les parties qui constituent le principe du mouvement & du sentiment, en ont-ils moins une vie qu'ils ne tiennent que d'eux-

mêmes ? Au surplus, je vous avouerai qu'à vos idées sont trop subtiles : si elles avoient un peu plus de solidité, elles se trouveroient mieux ; mais elles se perdent dans l'examen. Cependant si le placenta se forme, se développe & se nourrit par un mécanisme pareil à celui du corps humain, la privation du principe du mouvement & du sentiment doit-elle l'exclure de la classe des substances animales ? Un cartilage quelconque, qui n'a pas en lui le principe du mouvement & du sentiment, en est-il moins assujetti aux loix de l'économie animale ? Une plante parasite n'est-elle pas assujettie aux loix de la végétation, comme l'arbre sur lequel elle croît ? D'ailleurs, voyez M. de Buffon, il vous dira *que le placenta a une espece de végétation ou accroissement réel.*

On peut soupçonner, Monsieur, que vous n'avez jamais jeté un coup d'œil général sur les opérations de la nature : vous auriez vu que ses loix sont par-tout les mêmes ; qu'elles sont seulement ou plus simples, ou plus composées : vous sçauriez que la nature n'a pas fait de classe, mais des individus variés à l'infini, & que tous les êtres, animaux ou végétaux, s'approchent ou s'éloignent des mêmes loix par des nuances insensibles : vous sçauriez que le mécanisme de l'économie animale n'est pas opposé à celui de la végétation ; il est seule-

ment plus compliqué, les ressorts en sont plus nombreux, les actions plus variées; mais il n'en existe pas moins un rapport d'uniformité. *Revêtons*, dit M. de Buffon, Tome V, *une substance végétale d'une enveloppe convenable, donnons-lui des sens & des membres, & bientôt la vie animale se manifestera, & plus l'enveloppe contiendra de sens, de membres & de parties extérieures, plus l'animal sera parfait.* Et il dit plus haut: *Un végétal privé de sens & de mouvement, est, dans cette idée, un animal qui dort.*

Si le placenta ne suit pas les loix de l'économie animale, il falloit dire à quelles loix il est assujetti, (car enfin il en suit quelques-unes;) & pourquoi son accroissement est si peu considérable dans les derniers mois de la grossesse. *La nature spongieuse insensible que vous lui donnez, l'usage qu'il a dans la matrice de recevoir le fluide destiné à la nourriture de l'enfant*, ne disent pas quelles loix il a suivies pour naître & se développer; &, à la lueur de ce flambeau, dont les rayons sont empruntés, je ne vois rien qui m'éclaire.

J'ai avancé que les corps animaux (& j'ajoute végétaux) après avoir été soumis à des loix qui les faisoient croître, étoient forcés par ces mêmes loix de décroître, c'est-à-dire de pétir. J'ai assujetti le placenta à ces loix générales. Je trouverois extraor-

dinaire qu'il y eût dans la nature quelque corps organisé qui put en être excepté : c'est pour n'avoir pas voulu enfreindre cette loi générale, que j'ai avancé cette idée dans le Journal du mois d'Avril.

Pour fournir, dites-vous, à l'accroissement du fœtus, qui acquiert dans les cinq derniers mois un volume deux fois plus grand que celui qu'il avoit dans les mois antécédents, il n'est pas douteux que la mere emploie le double de fluides ; il faut donc une liberté de communication double. Si les fluides destinés à l'accroissement du placenta deviennent surabondants, & ne s'y portent plus en même quantité, la mere emploiera le double de fluides, moins cette quantité excédente qui se porte du placenta au fœtus. *Comment accorder, ajoutez-vous, cette plus grande liberté, avec l'affaïssement des vaisseaux du placenta ?* Pourquoi non ? Un certain nombre de vaisseaux du placenta peut être affaïssé, & la communication se trouver double. Ne sçait-on pas que la vitesse des liqueurs circulantes, & le diamètre des vaisseaux restants, peut suppléer à leur nombre ? Dix vaisseaux qui charieront une once de liqueur dans un temps donné, avec une vitesse égale à un, rendront la communication moins libre qu'un seul vaisseau qui charieroit la même liqueur avec une vitesse égale

• A LA LETTRE DE M. CAPMAS. 449
à douze, en supposant le diametre égal.
Mais s'il est double, de combien la communication ne sera-t-elle pas augmentée ? Il est donc clair que la communication n'est pas en raison du nombre des vaisseaux, mais en raison de leur diametre, & de la vitesse de la liqueur circulante.

Le médecin de Châtillon ignorerait-il que l'oblitération des vaisseaux est en raison inverse de la quantité des liqueurs qu'ils charient ? Pourquoi ne l'ignorerois-je pas ? Ce que je viens de dire pourroit servir à prouver le contraire ; & d'ailleurs on sçait qu'un enfant de douze ans a moins de vaisseaux oblitérés qu'un homme de soixante-dix. Cependant celui-ci a certainement plus de liqueurs : votre proposition n'est donc pas assez vraisemblable pour faire loi en médecine. D'après ce raisonnement, vous concluez que la compaction & l'oblitération des vaisseaux du placenta sont imaginaires.

Vous vous êtes persuadé, Monsieur, que je soutenois que tous les vaisseaux du placenta étoient oblitérés, rigoureusement parlant : ce n'est pas là mon dessein. J'ai dit qu'après l'accroissement fait du placenta il reste un intervalle suffisant pour remplir une certaine quantité de vaisseaux nourriciers. Il étoit question particulièrement de l'oblitération d'une quantité de vaisseaux nourriciers. J'ai ajouté que la vieillesse du

placenta & son engorgement, pouvoient être la cause déterminante de l'accouchement. J'ai donc cru que l'engorgement des vaisseaux du placenta, qui ne sont pas oblitérés, pouvoit aussi y contribuer. Il seroit trop long de répondre mot à mot à tous vos chefs de réfutation : j'exposerai seulement, pour y répondre, le mécanisme de l'accouchement tel que je le conçois ; & , ayant de le tenter, je vais m'étayer d'autorités respectables.

M. de Buffon, parlant de la cause des douleurs de l'accouchement, dit : *Je ne sçais donc pas si on ne pourroit l'attribuer à une autre cause, cette cause seroit la séparation du placenta.* Voyez les raisons qu'il en donne, Tome IV, page 97.

M. Bouvard, dans sa Consultation sur les naissances prétendues tardives, en Réponse, page 116, dit : *La séparation du fruit avec la branche, arrive lorsque le fruit a reçu tout le développement dont il étoit susceptible, lorsque la mesure du suc alimentaire qu'il pouvoit recevoir est comblée, & qu'il ne lui reste plus d'aptitude à en contenir davantage..... La séparation du placenta d'avec la matrice, ajoute-t-il plus bas, s'opère par le même mécanisme.*

M. Louis, dans son Mémoire concernant la légitimité des naissances prétendues tardives, page 53, dit : *Le placenta a des pro-*

portions très-étendues, relativement au volume du fœtus ; mais à mesure qu'il croît, ces proportions changent. Enfin, au point de maturité & de perfection suffisante, la matrice ne peut plus soutenir la quantité de fucs nourriciers nécessaires à l'accroissement ultérieur de l'enfant ; le fœtus, ayant acquis le plus grand degré d'accroissement qui constitue sa maturité, les bouches des vaisseaux du placenta se décollent, de même que la sang-sue bien pleine quitte sa prise.

A ces autorités, je joindrai dans l'explication du système les secours de l'analogie.

La génération est le résultat du mélange des deux liqueurs séminales. Le sac qui la contient demeure dans la matrice, & sans y être adhérent. Suivant les expériences de Graaf, il se pénètre & se nourrit des liqueurs dont la matrice est baignée, jusqu'au temps où ce sac s'attache par un mucilage aux parois de la matrice. Bientôt après, on voit naître de ce mucilage de petits vaisseaux : ainsi l'embryon & ses dépendances se nourrissent dans les premiers temps par intussusception, par une espèce d'imbibition, de pénétration. Les vaisseaux naissent ensuite, mais ils ne sont pas continus avec ceux de la matrice : leur union n'est autre chose qu'un contact très-exact. De tous ces vaisseaux unis entr'eux par un tissu cellulaire assez lâche, naît

le placenta. Dans le nombre infini de vaisseaux qui le composent, il en est qui ne reçoivent de fluides que pour son seul accroissement, & ce sont sans doute les premiers développés. *Le placenta est divisé en petits lobes distincts, qui ont chacun leur tronc & leurs ramifications particulières de vaisseaux.* (M. Levret, paragr. 272.) Vous convenez en outre, que l'accroissement du placenta est plus considérable dans les premiers mois de la grossesse que sur la fin; & voici ce que dit à ce sujet le même auteur: *L'enfant, son cordon, ses membranes, croissent conjointement & uniformément dans tous les temps. Il n'en est pas de même de l'accroissement du placenta, qui est respectivement rétrograde à celui de l'enfant & du cordon.* (L'Art des Accouchements, p. 63.) C'est-là, Monsieur, ce que vous dites dans une page entière. A Sparte, je crois, vous n'eussiez pas été fort écouté.

Si le premier accroissement du placenta étoit nécessaire au fœtus, l'accroissement du cordon se feroit en même proportion; mais si, dans ces premiers temps, l'accroissement du cordon n'est pas sensible, il faut en conclure que les fluides que reçoit le placenta dans le commencement de la grossesse, sont entièrement destinés à son développement, & il faut en conclure que le placenta a des vaisseaux qui lui sont particuliers. D'au-

tres vaisseaux sans doute sont destinés à recevoir les suc^s nécessaires à l'accroissement de l'embryon ; mais ces vaisseaux ne doivent s'ouvrir & devenir perméables, que lorsque le cordon est assez formé pour entretenir la circulation du fœtus au placenta ; & , jusqu'à ce moment , l'embryon se nourrit , par toute la surface de son corps , de la liqueur qui transude du placenta.

C'est presque une règle générale , que la nature ait donné deux espèces d'arteres aux visceres destinés à quelques usages particuliers : le cœur, le foie , le poumon , reçoivent des vaisseaux particuliers pour leur nourriture & leur développement , & ils en reçoivent encore pour les fonctions qu'ils remplissent ; & peut-être le placenta remplit-il quelques-unes des fonctions de ces visceres. Je suppose donc cette organisation dans le placenta ; car, avant de recevoir & de préparer les suc^s nécessaires à l'accroissement du fœtus , il doit être formé lui-même : il lui faut donc des vaisseaux particuliers qui le développent , & ce développement des vaisseaux particuliers du placenta doit être antérieur à celui des vaisseaux du placenta propres au fœtus ; ce que l'expérience paroît confirmer. Mais les vaisseaux qui portent la matiere de l'accroissement ne sont pas des vaisseaux sanguins , ils ne sont pas faits pour opérer ce mécanisme ;

ce sont des vaisseaux blancs, exanguins ; & c'est spécialement de l'oblitération de ces vaisseaux dont j'ai voulu parler.

Les vaisseaux propres du placenta, qui ont reçu les sucs nutritifs qui doivent opérer à grands pas leur développement, acquièrent en peu de temps toute l'extension & tout l'accroissement dont ils sont susceptibles, accroissement déterminé par la nature des principes qui constituent l'embryon ; & plus la consommation des fluides nécessaires au développement du fœtus devient considérable, plus l'accroissement des vaisseaux propres au placenta se ralentit. Ces vaisseaux enfin cessent d'augmenter de diamètre ; leur accroissement est à leur terme : alors les vaisseaux du placenta, qui doivent former le cordon ombilical, se développent plus rapidement ; c'est-là que se portent tous les fluides que fournit la mère ; ce qu'il faut pour l'entretien du placenta est presque nul ; & le fœtus reçoit, avec les sucs nutritifs qui lui étoient destinés, ceux qu'employoit le placenta pour son développement. Toutes les liqueurs refluent donc dans les vaisseaux qui forment le cordon ombilical. Si le placenta paroît augmenter, ce n'est plus que l'extension des veines destinées à former ce cordon. L'état variqueux de ces veines n'annonce-t-il pas un état forcé, plutôt qu'un accroissement réel ? L'accroissement ulté-

rieur du placenta au-delà du cinquieme mois, ne peut-il pas être comparé à l'augmentation du volume de la matrice pendant la grossesse ? Ce gonflement de la matrice lui donne-t-il un accroissement réel beaucoup plus considérable ? Cet état plus volumineux du placenta est donc passif ; c'est une distension forcée des vaisseaux qui forment le cordon, distension qui, pressant les vaisseaux propres du placenta, aide sans doute leur affaiblissement ; c'est l'effet du reflux des sucs grossiers excréteurs, qui n'ont pu servir à l'accroissement de l'enfant, renvoyés au placenta ; reflux qui favorise l'oblitération de ses vaisseaux. Mais ces moyens secondaires, qui concourent à l'affaiblissement des vaisseaux propres au placenta, sont moins efficaces que les loix du mécanisme qu'il a suivi ; mécanisme semblable à celui d'une plante printaniere, d'un tissu très-tendre & très-poreux, qui, pour n'avoir végété que deux mois, n'est pas moins dans l'impossibilité absolue de tirer les sucs de la terre ; impossibilité déterminée, parce que l'extension des parties de la plante est à son terme, & que les conduits qui portoient la sève sont affaiblis. Qu'il soit possible d'ôter de tous les vaisseaux distendus du placenta, qui forment le cordon, tout le sang qu'ils contiennent, il est probable que le volume

456 SUITE DE LA RÉPONSE

du placenta seroit réduit à celui qu'il pouvoit avoir dans le cinquième mois.

Enfin, la compaction des vaisseaux du placenta étant à peu près ce qu'elle peut être (a), leur union avec la matrice diminue, le point de contact avec les lacunes de ce viscere devient bientôt nul. La matrice, libre alors dans une certaine étendue, se contracte; & cette contraction partielle décolle des vaisseaux qui tenoient encore. Enfin, dans le même temps, la distension extrême des vaisseaux sanguins qui forment le cordon ombilical se communique de proche en proche, & se fait sentir dans les vaisseaux qui s'abouchent avec la matrice: cette distension forcée des vaisseaux qui forment le cordon, change la proportion respective du diametre de ces vaisseaux avec ceux de la matrice; le contact est moins régulier, moins exact; leur union cesse: c'est alors que la matrice se contracte en entier, & expulse ce qui lui devient étranger. Vous voyez, Monsieur, que je reconnois deux causes déterminantes de l'accouchement, l'oblitération des vaisseaux.

(a) Il me semble avoir lu dans quelques livres d'anatomie, qu'on trouvoit dans les derniers temps de la grossesse des filaments non vasculaires, c'est-à-dire compacts, qui attachoient le placenta à la matrice. Si cela étoit prouvé, ce système seroit encore plus vraisemblable.

propres du placenta, & la distension des vaisseaux du placenta qui forment le cordon. Vous auriez peut-être quelques raisons de croire *que je ne prévois pas les funestes suites de l'idée que j'ai donnée sur la cause de l'accouchement.* Un jeune médecin ne voit pas tout ; mais Bouvard, mais Louis, ces hommes à qui le génie, l'étude & l'expérience ont fixé le premier rang dans la capitale ; mais Buffon, ce scrutateur ingénieux des phénomènes de la nature, n'ont-ils pas vu quels maux pouvoit produire le système du décollement du placenta au terme de neuf mois ? Pour vous, Monsieur, vous en avez prévu de loin toutes les suites fâcheuses. Quelle sagacité ! Cependant, quelle funeste conséquence peut-on craindre d'un système dans lequel on suppose que les vaisseaux du placenta & ceux du l'utérus diminuent leur adhérence à la fin de la grossesse, & se décollent enfin, si la nature prépare ce décollement par degrés ?

Qui ne sçait, dites-vous, que son adhérence ne peut diminuer dans aucun temps de la grossesse, sans être suivie d'une évacuation de sang proportionnée au décollement ? Que fait cet accident au système que je viens d'exposer ? L'accoucheur prévenu que la femme n'est pas à terme, en ordonnera-t-il moins le repos & la saignée ? Si la perte continue, quoiqu'il sçache que le

temps du décollement n'est pas arrivé, il le hâtera pour prévenir des suites plus périlleuses. Ce système lui fera-t-il ignorer que les corps étrangers contenus dans la matrice nuisent au resserrement de ses vaisseaux ? Ce système empêchera-t-il celui qui en fera partisan d'attendre une demi-heure, de la nature, l'expulsion du placenta, tandis qu'il en aura attendu neuf mois le décollement ? Sera-t-il nécessité à ignorer qu'il ne doit délivrer la mere que dans le temps où la matrice aura recouvré son ressort ? Est-ce qu'il ne pourra sçavoir que dans une femme foible, valétudinaire, l'inertie de la matrice dure plus long-temps, & qu'il s'exposeroit à la faire périr s'il la délivroit sur le champ ? Ne peut-il sçavoir que le plus grand de nos accoucheurs (M. Levret) a recommandé d'attendre, pour délivrer, qu'en touchant le bas-ventre de la femme, on sentît une élévation ferme & circonscrite ? La contraction de la matrice, qui prévient tous ces accidents, n'entre-t-elle pas dans ce système ? & *l'adhésion du placenta à la matrice*, dont vous parlez, *qui résiste aux contractions de ce viscere & au tiraillement de l'accoucheur*, annonce ou un vice d'organisation dans le placenta, ou son implantation dans l'endroit où il ne doit pas être, ou prouve que le terme de l'accouchement n'est pas arrivé. En supposant l'un

de ces accidents , ce système empêche-t-il de prendre le parti qui évite le plus grand danger , & que dicte la prudence ? Que vous êtes ingénieux à vous tromper vous-même , & fertile à charger vos tableaux ! Je puis m'égarer ; mais je prétends aussi peu donner des loix à la nature , qu'asservir personne à mes caprices. Mais croyez que cette opinion n'est funeste qu'à ceux qui ne la voient qu'à demi.

Vous ne serez pas surpris, dites-vous, que l'auteur n'ait pas mieux réussi en nous assignant la cause de la fréquence des fausses-couches au commencement de la grossesse. Autant qu'il m'est possible, je m'appuie d'autorités ; & je vous citerai M. de Buffon pour la dernière fois. Il dit, Tome IV : Les avortements sont plus rares au milieu de la grossesse, & plus fréquents au commencement & à la fin. Si l'œuvre de la génération flotte dans la matrice dans les premiers temps de la grossesse, si elle ne s'y attache que par un mucilage auquel succèdent de petits filaments qui deviennent ensuite des vaisseaux, ne concevez-vous pas que pendant cet intervalle il ne faille pas un grand effort pour faire périr l'embryon, sans y comprendre la surabondance des liqueurs ? Mais, plus les vaisseaux du placenta seront adhérents à la matrice, plus le danger de l'avortement s'éloignera ; cependant ce

point d'union le plus ferme, cette approximation de vaisseaux si immédiate, à un degré borné; ce terme est celui où rien encore n'a commencé à décroître (a), où les avortements sont plus rares; & ce terme sans doute est à peu près le milieu de la grossesse. On peut voir dans l'idée que je viens de donner sur l'accouchement, pourquoi la cause déterminante a d'autant plus de force, qu'on s'éloigne du milieu de la grossesse, & qu'on approche du terme de neuf mois. Cette cause commence déjà à agir, dans le cinquième mois, sans doute avec beaucoup moins de force que dans les mois suivans. Van-Swieten cite un exemple (& il n'est pas le seul) d'une femme accouchée dans le cinquième mois, sans accidens, & dont l'enfant vécut, & devint robuste. Les accouchemens moins prématurés, mais plus fréquens dans les septième & huitième mois, n'annoncent-ils pas l'existence de cette cause? Je suis cependant éloigné d'en conclure que ces accouchemens prématurés soient au terme fixé par la nature. La mauvaise organisation du placenta, & d'autres causes qui troublent le rapport des loix naturelles entr'elles, peuvent avancer l'accouchement.

(a) Il ne faut pas prendre ce mot à la rigueur; dès que l'accroissement n'a plus lieu, j'appelle cet état *décroissement*.

Suivant vous, Monsieur, après le quatrième mois, l'augmentation du volume de l'enfant, le développement de ses organes, le mouvement circulatoire plus libre, les sucs cessant de surabonder, l'équilibre des solides avec les fluides rétabli, ne laissent plus lieu de craindre l'avortement. D'après la simplicité de ce mécanisme, non-seulement il n'y a plus lieu de craindre l'avortement, mais on pourroit craindre que la femme n'accouchât jamais. A neuf mois, suivant la simplicité de votre mécanisme, la femme seroit plus éloignée du terme de l'accouchement, qu'elle ne fut à quatre. Si tout est changé en mieux pour l'enfant, si à mesure qu'il grossit le mouvement circulatoire est plus libre, si ses organes se développent, s'il regne un équilibre parfait, où est la nécessité que l'enfant sorte de la matrice ? La nature, dont les mouvements sont par-tout gradués, qui ne fait rien subitement ni par sauts, n'a pas préparé un mécanisme si contraire à ses fins. L'accouchement ne se prépare pas dans l'instant où il se fait ; son mécanisme tient à la grossesse entière. Il seroit étonnant que ce mécanisme de l'accouchement fût en raison inverse de sa proximité. Plus une femme approcheroit du terme de neuf mois, plus il y auroit de raisons pour qu'elle n'accouchât pas : nous naîtrions tous après la mort de nos meres, sans doute par l'opéra-

tion césarienne ; mais nous naîtrions, comme on dit que Minerve sortit du cerveau de Jupiter, tous grands, & prêts à porter les armes.

Je pourrois vous dire : *Vous sentez fort bien, Monsieur, que ce n'est que le danger de votre système qui m'a engagé à prendre la plume ;* mais c'est être mal-adroit, & se défier de ses forces, que de prétendre ainsi gagner ses lecteurs. Si le motif qui vous fait écrire est bon, on le voit dans l'ouvrage entier ; s'il est suspect, la réflexion qu'on a faite n'empêche pas d'en porter le jugement qu'il mérite ; & vous ne devez pas craindre que le sçavant auteur du Journal s'abuse sur le dessein qui fait faire de pareilles critiques. Pour moi, je l'ai assez connu ; votre ton assuré, votre style tranchant, votre liaison intime avec Hippocrate, m'annoncent que vous avez prétendu écrire en grand maître. Puissent les rayons du flambeau qui doit m'éclairer, parvenir un jour jusqu'à moi ! Mais jusqu'à quand les Zoïles, les Aristarques, ces hommes funestes à la société & aux lettres, troubleront-ils le repos & la douceur attachés à l'étude de la philosophie & des sciences ? Jusqu'à quand le masque de l'intérêt public, & le prétexte de l'humanité, couvriront-ils les petites passions qui désolent les auteurs ?



RÉFLEXIONS EN FORME DE LETTRE,

*Sur une Observation de MM. PELLIER
fils, oculistes à Metz, insérée dans le
Journal du mois de Juillet 1774; par
M. THOMASSIN, maître en chirurgie à
Rochefort, près de Dole en Franche-
Comté.*

A la première lecture de votre Journal du mois de Juillet 1774, cette observation me frappa par sa singularité, & par plusieurs circonstances qui me parurent très-difficiles à concilier. Je couchai dès-lors sur le papier les réflexions qu'elle me suggéra, dans le dessein de vous les envoyer pour être insérées dans un de vos Journaux, en cas que vous les en jugiez dignes; mais je ne sçais comment je les ai oubliées. Je les retrouve aujourd'hui: le temps n'ayant point effacé les motifs qui leur avoient donné lieu, je vous les communique; & je pense que la célébrité que M. Pellier pere s'est acquise dans le traitement des maladies des yeux; ne doit point m'empêcher de proposer à Messieurs ses fils des objections que je crois fondées à plusieurs égards: vous en allez juger.

Ils observerent, dit le rédacteur de cette observation, au-delà de la pupille de l'œil gauche (de M. Carvillon, prêtre de Langres)

qui conservoit son ressort ordinaire, 1^o une opacité brunâtre qui paroissoit s'étendre au-delà de la circonférence de l'iris; 2^o un éloignement assez manifeste de ce nuage à cette membrane. Ne peut-on pas dire avec une sorte de certitude, que ces observations ne sont qu'idéales, & de pures conjectures? Comment ces Messieurs pouvoient-ils sçavoir jusqu'où cette opacité brunâtre, pour me servir de leur expression, pouvoit s'étendre? On peut bien voir si un corps opaque qui recouvre le crystallin a plus de diamètre que la pupille; mais c'est tout ce que la vue peut découvrir dans les maladies des yeux qui ont leur siege au-delà de l'iris. *Un éloignement assez manifeste de ce nuage à cette membrane.* Que peut-on de plus hasardé que cette seconde assertion de ces Messieurs? Elle est fondée, encore plus que la première, sur l'idée peu exacte qu'ils me paroissent avoir de la structure de l'œil. L'anatomie moderne nous apprend que l'iris est toujours exactement appuyée sur le crystallin; qu'il n'y a aucun espace intermédiaire, comme on l'avoit cru ci-devant; & qu'ainsi la prétendue chambre postérieure de l'humeur aqueuse, que tous les anatomistes ont décrite, n'a jamais existé que dans leur imagination. Le célèbre M. Lieutaud (a), avec l'habitude la plus consommée

(a) Voyez ses Essais anatom. sec. édit. pag. 120.
de

de la dissection, n'a pu découvrir aucune trace de cette chambre. « J'ai fait un grand » nombre d'expériences sur ces parties, dit » ce grand anatomiste ; j'ai mis à glacer des » yeux, & je les ai disséqués de tant de façons, & avec tant de précaution, qu'il est » presque impossible que cette chambre eût » échappé à mes recherches. » Quand même nous admettrions, selon le sentiment de ces Messieurs, l'existence de la chambre postérieure de l'œil, elle est si petite, de l'aveu même des anatomistes qui l'ont décrite avec le plus d'enthousiasme, qu'elle eût été entièrement remplie par la production contre nature qui fait le sujet de leur observation ; & que, par conséquent, ils n'auroient point vu, comme il leur plaît de le dire, *un éloignement manifeste de ce nuage à l'iris.*

Ces Messieurs, qui avoient d'abord cru cette cataracte formée par l'opacité de la capsule du cristallin, furent convaincus du contraire par la facilité avec laquelle l'iris suivait les moindres mouvements que l'opérateur donnoit à cette membrane accidentelle, & par la liberté qu'il eut à introduire une curette entre *sa face postérieure & la crystallo-antérieure, jusqu'au plexus ciliaire.* Cependant, par une fatalité dont on nous laisse ignorer la cause, il ne put extraire l'une de ces membranes sans l'autre,

c'est-à-dire, la production morbifique sans la cryſtalloïde. Je dis par une fatalité, parce que je regarde comme telle l'extraction de cette dernière membrane, qui a dû vraisemblablement être suivie de la chute du cryſtallin. Ces Messieurs n'en disent rien, mais je le présume, sur ce que souvent le cryſtallin s'échappe, dès que la section de la cornée est achevée, par la pression (a) que le globe éprouve contre le fond de l'orbite, qui dépend de la contraction des muscles de cet organe, & sur ce que, quand la section de la cornée n'est pas suivie de cet effet, celle de la cryſtalloïde ne manque presque jamais de le produire; & si ces Messieurs refusoient de se rendre à ce que j'en dis, j'en appelle au témoignage des oculistes qui ont beaucoup d'usage de l'opération de la cataracte. Ces faits bien connus par expériences de M. Guérin, célèbre chirurgien de Lyon, l'ont engagé à s'en expliquer d'une manière bien positive, après avoir parlé des cataractes capsulaires. « Il » peut arriver que l'épaississement de la » membrane capsulaire ne soit pas accom- » pagnée de celui du cryſtallin : alors l'opé- » ration que l'on seroit obligé de faire sup- » poseroit l'extraction du cryſtallin néces- » saire ; celui-ci ne ſçauroit tenir en place

(a) Voyez les Observations de chirurgie, traduite de l'anglois de Warner, page 37.

» après l'extraction de la membrane, & de-
 » viendrait même un corps nuisible. » *Essai*
sur les Maladies des Yeux, page 311.

Ces Messieurs n'ont pas omis de nous dire que la membrane accidentelle & la crys-
 talloïde, après leur extraction commune,
 se sont désunies au moindre attouchement;
 ce qui forme, selon moi, une double dé-
 monstration, que l'extraction de la seconde
 de ces membranes n'étoit point inévitable.
 J'ajoute qu'à quelque torture que j'aie mis
 mon imagination, il m'a été impossible de
 comprendre comment l'opérateur a pu em-
 porter ces deux membranes en même temps,
 & de la manière qui est décrite; &, comme
 il est vraisemblable que je ne suis pas le seul
 qui ait la pénétration assez peu subtile pour
 ne pas comprendre le procédé de MM.
 Pellier, ils ne doivent point trouver mau-
 vais que l'on puisse avoir des doutes sur
 plusieurs points de leur Observation, jusqu'à
 ce qu'ils aient réparé les omissions & les
 inconséquences qui s'y trouvent; par les
 éclaircissements que le public est en droit
 d'attendre d'eux.

Je ne dirai rien sur l'origine que ces
 Messieurs attribuent à la membrane qu'ils
 ont extraite, qu'ils regardent comme un
 prolongement de la choroïde. Il est difficile
 de concevoir comment cette membrane a
 pu s'allonger jusqu'au point de couvrir en-

tièrement le cryftallin ; mais je laiffe aux perfonnes plus inftruites à difcuster ce point, & je me contente de dire qu'il me paroît plus naturel de le faire dépendre de l'opacité de la partie de la capfule de l'humeur aqueufe qui recouvre le cryftallin (a).

Je finis en faifant remarquer que l'observation de MM. Pellier ne peut pas fervir à prouver, comme ils le prétendent, que l'iris n'eft pas une continuité de la choroïde, & que c'eft mal-à-propos qu'ils attribuent

(a) Comme cette partie, nouvellement découverte, peut être inconnue à quelques-uns de mes lecteurs, je crois qu'on me fçaura gré de dire que cette membrane qui tapisfe l'intérieur de la cornée, ayant quelques-unes des propriétés des cartilages, comme celles de réfifter à la macération dans l'eau, de fe rouler fur elle-même lorsqu'on la détache, & de fe déchirer d'une façon nette & en tout fens, a été nommée par M. Demours lame cartilagineufe de la cornée. Cette membrane forme un fac qui a la forme de la cavité où il eft contenu, & qui renferme l'humeur aqueufe de l'œil. M. Demours eft celui, de tous les anatomiftes qui ont connu cette membrane, qui en a fait la meilleure description, dans une Lettre anatomico-polémique, adreffée à M. Petit. On trouve auffi des éclairciflements fur la ftructure & l'ufage de cette partie dans l'Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, par M. Portal, Tome V, page 227. *

* M. Thomaffin auroit dû ajouter que M. Descemet avoit parlé de cette membrane long-temps, avant que M. Demours eût rien écrit à ce fujet.

la découverte de cette vérité anatomique à M. Hoin , qui n'a fait que la développer, & qui avoue lui-même qu'elle avoit été entrevue par un petit nombre d'auteurs (a).

P. S. Je crois ne pas faire peine à MM. Pellier en les avertissant qu'ils ne s'arrêtent pas assez long-temps dans chaque ville pour s'assurer entièrement du succès des opérations qu'ils y font, & qu'ils décident souvent de l'entière guérison, tandis qu'elle n'est qu'apparente, semblable à celles que le chevalier Taylor, cet oculiste si connu, étoit si jaloux de procurer. Je vais rapporter une anecdote qui pourra concourir à en établir la preuve.

M. Pellier l'ainé, ayant fait quelques semaines de séjour à Dôle en 1773, à la fin du mois de Juin & au commencement de Juillet, y fit plusieurs opérations de la cataracte par l'extraction du crySTALLIN, à quelques-unes desquelles je fus présent. Je ne puis qu'applaudir à la dextérité de cet oculiste : mais il est malheureux que le succès ne suive pas toujours les opérations faites

(a) Voyez le Journal de Médecine, Juin 1772, page 29. J'invite aussi MM. Pellier à voir le Traité des Maladies des Yeux de M. Guérin, page 218; & l'Anatomie de M. Sabatier, Tome I, in-8°, page 534, qui fait remonter cette découverte jusqu'à Riolan.

avec le plus de légèreté & de promptitude. Sur douze personnes de ma connoissance, opérées par M. Pelliér l'ainé, il n'y en a que trois qui jouissent de la faculté de distinguer les objets ; une ou deux ont même perdu l'œil entièrement par la suppuration de cet organe (a).

M. Pelliér cadet vint joindre M. son frere à Dole, & ils en partirent pour Besançon, dans la persuasion que tous les malades opérés à Dole par M. Pelliér l'ainé, touchoient à une guérison parfaite. En conséquence de cette idée, ils publièrent leurs succès dans les Feuilles hebdomadaires de la province, & ils y mirent l'histoire de tous les opérés chez lesquels l'opérateur croyoit avoir apperçu quelque chose de singulier ; & les malades y paroissoient toujours dans un état parfait de guérison. Comme je pense que ces Messieurs sont de bonne foi, & qu'ils ont cru vrai ce qu'ils ont écrit, je crois leus faire plaisir en les désabufant : tout homme qui aime la vérité n'est jamais

(a) Je crois devoir attribuer cet accident, avec M. Poyet, à la piquure de la conjonctive. Je me suis apperçu, en voyant opérer M. Pelliér, que son instrument qui fait la section de la cornée, ayant la pointe dans le grand angle, derrière les paupieres, plus ou moins cachée, atteint souvent la conjonctive : au reste, M. Pelliér paroissoit s'en mettre peu en peine.

fâché de la trouver, sous quelque aspect qu'elle puisse se présenter.

Je leur dirai donc que Joseph Grosjean, opéré à l'Hôtel-Dieu de Dole, le 10 Juillet 1773, par M. Pellier l'ainé, en présence de MM. Patouillot & Clerval fils, maîtres en chirurgie de cette ville, d'une cataracte secondaire, ne jouit point *de l'avantage de distinguer les objets*, comme ils l'ont cru, & publié dans la Feuille du 20 Août suivant. J'ai vu cet homme immédiatement après la publication de son histoire, & plusieurs autres fois depuis : voici le récit fidele de l'état où je l'ai trouvé. Une bande de la tunique opaque, que M. Pellier dit avoir extraite, borde toute la circonférence interne du chaton du crySTALLIN; mais cette bande, qui est inégale & frangée, est beaucoup plus large vers le bord supérieur que vers l'inférieur; & il ne reste dans le milieu, un peu inférieurement, qu'une ouverture ou espece de déchirement assez petite & de figure très-irréguliere, ayant plusieurs appendices qui en interceptent l'étendue. Cette ouverture admet, à la vérité, quelques rayons de lumière; mais il faut que l'œil soit dirigé en haut, & d'une certaine façon; ce qui ne se fait pas sans peine, car il faut que cet homme cherche quelquefois très-long-temps le point avant que de le rencontrer. Alors, s'il se rencontre quelques objets dans

la ligne de l'axe visuel , il les apperçoit confusément , mais sans en faire la distinction , à moins que ce ne soit dans un très-grand jour : de sorte qu'il ne peut pas toujours faire la distinction d'un chien & d'un chat de même grosseur. Quand il a laissé reprendre à son œil son attitude naturelle , il ne voit pas plus que si la cataracte n'étoit point perforée ; ce qui le met dans la nécessité , s'il veut guérir entièrement , de souffrir une nouvelle opération.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A R S 1776.

THERMOMETRE.				BAROMETRE.		
Jours du mois.	A 7 h. & de nuit d'un jour.	A 2 h. & de nuit du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pour, lig.	A midi, pour, lig.	Le soir, pour, lig.
1	4	8 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$
2	1 $\frac{3}{4}$	7 $\frac{1}{4}$	2 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 1 $\frac{1}{2}$
3	1	6 $\frac{1}{2}$	3	27 10 $\frac{1}{2}$	27 8	27 7
4	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	5	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1 $\frac{1}{2}$
5	5 $\frac{1}{4}$	9	6 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2
6	6 $\frac{3}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
7	8	10	8 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 8
8	8 $\frac{3}{4}$	8	4 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6
9	6	8 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 6
10	5	9	7	27 9	27 9	27 9
11	5	7	2 $\frac{3}{4}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
12	2 $\frac{1}{2}$	8	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
13	4 $\frac{1}{2}$	10	6 $\frac{1}{4}$	28 2	28	27 10 $\frac{1}{4}$
14	6 $\frac{3}{4}$	9	4 $\frac{1}{2}$	27 11	28	28 1
15	3	10 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2	28 2
16	7	10	4 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 3	28 3 $\frac{1}{4}$
17	2	10	6 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$
18	4 $\frac{1}{2}$	11	7	28 3	28 3	28 3
19	8	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
20	8	12	9	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
21	7 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{3}{4}$
22	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
23	7 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
24	9	15	10	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$
25	7 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
26	4	10 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
27	3 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28
28	4	10	6 $\frac{1}{4}$	28	28	28
29	4	7 $\frac{1}{4}$	6	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3 $\frac{1}{2}$
30	6	10 $\frac{1}{2}$	6	28 5	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{4}$
31	5	12 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28 6	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O. nuag. pl.	Beau.
2	N-O. nuages.	N-O. nuag. pl.	Beau.
3	N. b. nuag.	N. nuages.	Pluie.
4	O. vent, pluie.	O. grand vent, pl. grêle, n.	Nuages.
5	S-O. nuag. pl.	S-O. pluie, n.	Nuages.
6	S-O. pluie.	S-O. pet. plu. vent.	Pluie.
7	N. pluie.	N. pluie.	Couvert.
8	S-S-O. pluie.	O. pluie.	Beau.
9	S-O. nuages, vent, pluie.	S-S-O. pluie, vent, nuag.	Pluie.
10	O. nuages.	O. nuag. cou.	Pluie.
11	O. nuag. vent.	N. nuages.	Beau.
12	N. beau.	N. nuages.	Beau.
13	S-S-O. couv.	S-S-O. nuag.	Nuages.
14	N. couv. nua.	N. nuages.	Beau.
15	N. beau.	N. nuages.	Couvert.
16	N. couvert.	N. pluie.	Nuages.
17	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
18	N. b. nuages.	N. nuages.	Couvert.
19	O-N-O. nuag.	O. nuages.	Couvert.
20	O. nuages.	O-N-O. nuag.	Beau.
21	N. beau, nuag.	N. nuages.	Beau.
22	E. beau.	S. nuages.	Beau.
23	S-S-E. beau.	S. nuages.	Beau.
24	S. beau.	S. nuages.	Beau.
25	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
26	E-N-E. beau.	E-N-E. beau.	Beau.
27	E-N-E. beau.	E-N-E. beau.	Nuages.
28	N. beau.	N. beau, vent.	Nuages.
29	N. couv. vent.	N. couvert.	Couvert.
30	N. couv. nua.	N. nuages.	Nuages.
31	N. beau, nuag.	N. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 15 degrés au dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur, d'un degré au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du Nord.

1 fois du N-N-E.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-S-E.

3 fois du S.

3 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

7 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

Il a fait 18 jours beau.

26 jours des nuages.

10 jours couvert.

11 jours de la pluie.

1 jour de la grêle.

6 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1776.

On a continué d'observer au commencement de ce mois des rhumes, du même caractère que ceux qu'on avoit vus le mois précédent.

Sur la fin du mois, plusieurs personnes ont été

476 MALADIES RÉGN. A PARIS.

attaquées de douleurs de rhumatisme, vagues. On a observé aussi des fluxions de poitrine, dont les unes avoient le caractère véritablement inflammatoire, & demandoient à être traitées par la méthode anti-phlogistique; d'autres paroissoient plutôt symptomatiques, & dépendre d'une humeur bilieuse corrompue, qui exigeoit qu'on insistât plutôt sur les purgatifs. On a vu, en même temps quelques fièvres d'un mauvais caractère, comme dans le mois précédent.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1776; par M. BOUCHER, médecin.

Après quelques jours de pluie entre-mêlée de grêle, dans le commencement du mois, le temps a été ensuite constamment serein, & conforme aux vœux du laboureur pour la remise des grains de Mars.

Le mercure dans le barometre, qui du 1^{er} au 12 avoit été observé au dessous du terme de 28 pouces, s'est presque toujours maintenu, depuis ce dernier jour, au dessus de ce terme.

Il y a eu des variations dans le vent pendant tout le mois.

La liqueur du thermometre a été toujours observée entre le terme de la congelation & celui du tempéré.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été d'un degré au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 3 lignes; & son

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 477

plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 10 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
5 fois du Nord vers l'Est.
2 fois de l'Est.
8 fois du Sud vers l'Est.
2 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
2 fois de l'Ouest.
5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 13 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

3 jours de la grêle.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse la plus grande partie du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois de Mars 1776.*

Nous n'avons eu ce mois d'autre maladie régnante que des rhumes qui n'ont rien eu de fâcheux : quelques personnes, en petit nombre, ont été prises de points de côté pleurétiques, & d'autres de la fièvre continue-puante ; mais je ne sçache personne qui ait succombé à ces maladies.

Nombre de personnes ont eu des dépôts dans les parties externes du corps, sans cause apparente ; c'est ce qui a été particulièrement observé parmi les pauvres. Il est vraisemblable qu'ils ont été l'effet du peu d'attention des sujets à se conformer au conseil de Sydenham, au sujet des vêtements de l'hiver, dont on ne doit pas se dépouiller d'abord à l'entrée du printemps.

Quelques enfants ont eu la petite-vérole. Cette maladie n'a rien eu de fâcheux.



LIVRES NOUVEAUX.

Discours sur quelques opinions du public concernant la médecine, prononcé au mois de Mars 1776, devant le college des médecins de Limoges; par M. *Boyer*, agrégé à ce college, & docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier. A Limoges; & se trouve à Paris, chez MM. *Barbou*. 1776. In-12.

Eloge historique de M. *Vernage*; par M. *Malpet*, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris, premier médecin de Madame VICTOIRE & de Madame SOPHIE. Paris, chez *Didot le jeune*. 1776. In-8°.

Mémoire sur les dissolvants de la pierre, avec quelques problèmes de chymie; par M. *Duhaume*, docteur en médecine. A Londres; & se trouve à Paris, chez *d'Houry*. 1776. Brochure in-4° de vingt-deux pages.

Expériences & Réflexions relatives à l'analyse du bled & des farines; par M. *Parmenier*, pensionnaire du Roi, maître en pharmacie, de l'Académie royale des sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen; ancien apothicaire-major de l'armée Saxonne, & de l'Hôtel royal des Invalides. Paris, chez *Monory*. 1776. In-8°.

AVIS INTÉRESSANT.

On vient de rendre un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, Sa Majesté y étant, qui me paroît devoir intéresser la médecine & les médecins. Cet Arrêt » supprime un imprimé ayant pour titre: *Mé-*
» *moire à consulter, & Consultation pour le sieur*
» *Nicole de Morfan, contre M. Dehorne, docteur*

» en médecine, médecin de S. A. S. M. le duc
 » d'Orléans, opposant à la publication d'une Ré-
 »ponse imprimée, &c ; fait défenses à tous imprimeurs-libraires de l'imprimer, & au sieur Ni-
 »cole, & à tous autres, de le vendre, débiter ou
 » autrement distribuer, à peine de 1500 livres
 » d'amende, & de tous dépens, dommages &
 » intérêts. A Versailles, le 16 Mars 1776. Signé
 » DE LAMOIGNON. »

Il est aisé d'appercevoir que le sieur *Nicole* n'a imaginé de faire une Consultation aussi illégale qu'inutile, que pour se donner en spectacle au Public, & se faire préconiser par son avocat. Cette manœuvre est aussi ridicule que celle d'afficher, comme il le faisoit ci-devant, qu'il avoit des terres à louer à la campagne, afin d'avoir occasion d'annoncer sa demeure à Paris, qui devenoit moins connue depuis qu'il ne lui étoit plus permis de distribuer les premières affiches. On voit encore mieux par-là que M. *Dehorne* a eu autant de raison que de délicatesse, quand il a refusé la Lettre que le sieur *Nicole* vouloit lui adresser : elle auroit remplacé celle écrite autrefois à un médecin connu, qui a eu la bonté de le souffrir ; & elle seroit devenue, comme elle, une nouvelle forme d'afficher, qu'il auroit multipliée à l'infini. Les invectives répandues dans le Mémoire à consulter sont puériles, & elles me paroissent, dans cette circonstance, préférables aux louanges de la Lettre rejetée. C'est ainsi que les charlatans en usoient avec M. *Astruc* ; quand il avoit dévoilé leur artifice ; c'est ainsi que, plus récemment encore, on a osé attaquer un médecin aussi honnête que sçavant, pour avoir refusé, dans une occasion à peu près pareille, de trahir son ministère.



TABLE.

<i>EXTRAIT. Mémoires littéraires, critiques, philologiques, &c. pour servir à l'histoire ancienne & moderne de la médecine.</i>	Page 387
<i>Observation sur une inversion de tous les viscères de la poitrine & du bas-ventre. Par M. Aubertin, chir.</i>	408
<i>Observation sur les affections catarrhales épidémiques. Par M. Duperin, méd.</i>	412
<i>Observation sur les affections catarrhales épidémiques. Par M. Poma, méd.</i>	424
<i>Réflexions sur les bains de la Turquie. Par M. Pâris, médecin.</i>	432
<i>Suite de la Réponse à la Lettre de M. Çapmas, médecin, contenant quelques réflexions sur le Mémoire d'une opération faite à l'orifice & au col de la matrice. Par M. Jaboulet fils, méd.</i>	443
<i>Réflexions en forme de Lettre, sur une Observation de MM. Pellier fils, oculistes. Par M. Thomassin, chirurgien.</i>	463
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1776.</i>	473
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de Mars 1776.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1776. Par M. Boucher, médecin.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois de Mars 1776. Par le même.</i>	477
<i>Livres nouveaux.</i>	478
<i>Avis intéressant.</i>	ibid.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Journal de Médecine du mois de Mai 1776. A Paris, ce 24 Avril 1776.

Signé POISSONNIER, DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à MONSIEUR.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, de la Société Royale d'Agriculture
de la Généralité de Paris, & de l'Académie
Royale de Médecine de Madrid.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

JUIN 1776.

TOME XLV.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de MONSIEUR,
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUIN 1776.

EXTRAIT.

Observations sur les Pertes de Sang des Femmes en couches, & sur le moyen de les guérir; par M. LE ROUX, maître en chirurgie à Dijon, & chirurgien de l'hôpital général de la même ville. A Dijon, chez Frantin; & à Paris, chez Didot le jeune. 1776. In-8^o.

LES pertes de sang qui surviennent immédiatement après l'accouchement à terme, sont regardées avec raison comme un des accidents les plus effrayants qui accompagnent cette fonction importante de l'économie animale. Les auteurs ont proposé différents moyens pour y remédier; mais tous ces moyens n'ont pas le même

degré d'efficacité ; il y en a même quelques-uns qui font perdre un temps précieux, & qui par-là deviennent souvent funestes aux femmes sur lesquelles on les emploie. Rien ne pouvoit donc être plus utile que de discuter ces différents moyens, que d'assigner à chacun le degré de confiance qu'il mérite, les cas particuliers où il convient. C'est ce que l'auteur, dont je vais analyser l'ouvrage, a cru devoir entreprendre. Il a enrichi cette discussion importante de quelques faits qui lui sont particuliers. Il se borne à traiter des pertes de sang qui succèdent à l'accouchement qui approche du terme : pour ne pas compliquer son objet, il n'a parlé que par occasion des autres hémorrhagies utérines, & seulement autant qu'il étoit nécessaire pour appuyer la doctrine qu'il établit.

Il a divisé son ouvrage en trois parties, subdivisées chacune en différents articles. Dans la première, il donne dans le premier article une description succincte de la matrice & du placenta ; il expose ensuite leur usage, les changements qu'ils éprouvent pendant la grossesse, les accidents qui surviennent lors de leur séparation ; enfin le mécanisme de l'accouchement relativement à l'objet qu'il traite.

Dans l'article second, il examine les différentes causes qui, en s'opposant au resser-

rement de la matrice & des vaisseaux utérins, produisent & entretiennent l'hémorrhagie. Le troisieme article traite des différens degrés de l'inertie de la matrice, considérée comme cause des pertes de sang; le quatrieme, du renversement de ce viscere; le cinquieme, de son déchirement. Enfin, dans le sixieme article, il rapporte par forme de récapitulation les principaux symptômes des pertes de sang dont il a établi les différences dans les articles précédents.

La seconde partie est aussi divisée en six articles. Le premier comprend les précautions que l'on doit prendre pour prévenir les pertes de sang; le second, celles qu'il convient de prendre pour délivrer les femmes, principalement lorsque le placenta reste adhérent en tout ou en partie à la matrice, pendant un certain temps après la sortie de l'enfant. Dans le troisieme article, M. Le Roux enseigne la méthode de replacer la matrice renversée; dans le quatrieme, les moyens de prévenir son déchirement; & dans le cinquieme, ceux qui conviennent pour remédier aux syncopes par dimotion, à celles qui sont produites par la suffocation utérine, la vivacité des tranchées & l'inertie incomplète. Le sixieme article est destiné à examiner les principaux secours que les auteurs ont proposés pour arrêter les pertes de sang après l'accouchement, à les

apprécier, & à démontrer leur insuffisance dans l'hémorrhagie qui est la suite de l'inertie complète de la matrice.

La troisième partie ne contient que des faits de pratique, qui tendent tous à démontrer l'efficacité d'un moyen employé autrefois par les anciens pour arrêter les hémorrhagies utérines, & qui avoit été presque abandonné par les modernes ; moyen dont l'auteur a étendu l'application à un plus grand nombre de cas que les anciens. Il expose d'abord ce moyen, il explique la manière d'agir ; ensuite, dans le premier article, il rapporte les autorités qui en établissent l'efficacité ; il y joint des observations qui démontrent les succès qu'il a eus dans les pertes simples très-abondantes ; dans celles qui sont produites par le décollement du pédicule d'un faux germe ; ou d'un placenta retenu dans les premiers mois de la grossesse, avant ou après un avortement. Dans l'article second, il propose le même moyen comme propre, non-seulement à suspendre la perte lorsque la grossesse est plus avancée, mais même à conserver l'enfant jusqu'à son terme. Il le propose encore comme capable d'arrêter la perte de sang, & de favoriser l'établissement du travail, soit avant ou après l'écoulement des eaux ; & il le prouve par des observations. L'article trois forme l'objet essentiel

de cet ouvrage ; l'auteur entreprend d'y démontrer par ses observations la sûreté de ce moyen , sa supériorité sur tout ce qui a été proposé jusqu'à présent pour arrêter la perte de sang foudroyante qui succede quelquefois à l'accouchement à terme , soit que cette perte dépende de l'inertie ou du déchirement de la surface interne des parois de la matrice. Enfin dans l'article quatre , qui n'est qu'un corollaire du précédent , il répond d'avance aux principales objections que l'on pourra faire contre sa méthode.

Comme l'auteur que j'analyse n'a eu pour but , en composant son ouvrage , que de démontrer l'efficacité du moyen qu'il propose pour arrêter les pertes de sang , il suffira , pour faire connoître le mérite de son travail , de présenter à mes lecteurs le précis de la troisième partie , les deux premières n'étant , pour ainsi dire , qu'une espece d'introduction , & ne contenant que des notions dont la plupart doivent être familières à tous ceux qui pratiquent l'art des accouchements.

Le moyen que M. Le Roux emploie , a le double avantage d'être le plus sûr & le plus simple de tous ceux qui ont été proposés. Il consiste à opposer une digue à l'écoulement du sang , par le secours de plusieurs lambeaux de linge ou d'étoupes , imbibés de vinaigre pur , dont on remplit le vagin ,

& qu'on introduit même quelquefois jusques dans la matrice, lorsque le cas l'exige.

La maniere d'agir de ce remede n'est pas difficile à comprendre ; *c'est*, selon notre auteur, *le même mécanisme que celui qui s'exécute lorsqu'on veut arrêter une hémorrhagie dans quelque partie du corps que ce soit.* L'intention générale, dans ce cas urgent, est d'opposer une digue à l'écoulement du sang, soit en crispant & en comprimant l'embouchure du vaisseau qui le fournit, soit en facilitant par quelque moyen la formation d'un caillot solide qui lui oppose une digue invincible. Le tampon remplit parfaitement tous ces objets à la fois. La liqueur astringente dont il est imbibé irrite la matrice, l'oblige à se contracter, à resserrer les vaisseaux qui fournissent l'hémorrhagie. Le sang, qui ne peut s'écouler par le vagin, s'accumule dans la matrice, en remplit la cavité, & s'y coagule. Ce coagulum s'applique contre les vaisseaux ouverts, les comprime, y arrête les liqueurs, & facilite la formation d'un caillot dans leur calibre même, qui donne le temps à la matrice de reprendre son ressort lorsqu'elle est dans l'inertie. De plus, si la matrice est déprimée, les fluides qui sont incompressibles, & qui agissent par leur poids dans tous les sens, lorsqu'ils ont rempli la cavité actuelle de la matrice, compriment le lieu

de la dépression, la repoussent, & la rétablissent dans son état naturel. Dans ce moment, on a la satisfaction, en portant la main sur la région épigastrique; d'y trouver une tumeur solide, formée par la matrice, qui annonce qu'il n'y a plus ni inertie, ni dépression, que l'hémorrhagie est arrêtée, & que le danger est passé.

Si la matrice contient un corps étranger qu'il ne soit pas possible d'extraire, le tampon, en empêchant le sang de s'écouler, conservera les forces de la malade, donnera du ton à la matrice, la mettra à même de se contracter & de détacher le corps étranger, qu'elle expulsera le plus souvent en même temps que le caillot qui aura été formé.

Si cet organe est déchiré, le caillot de sang bouchera les vaisseaux ouverts, en arrêtera en même temps l'hémorrhagie, qui est l'accident le plus urgent; ensuite on aura le temps de déterger la plaie, & de la cicatrifier si le cas le requiert: mais le plus ordinairement la nature se chargera de la guérison, sans qu'il soit nécessaire d'employer autre chose qu'une diète convenable.

Tels sont les principes sur lesquels M. Le Roux établit les avantages qu'on peut se promettre de l'application du tampon dans les différentes especes d'hémorrhagies de la matrice; il étaye ensuite ces principes de

l'autorité d'un grand nombre de médecins anciens & modernes. En effet, on trouve dans les écrits d'Hippocrate, de Moschion, de Paul d'Ægine, la recette de différents pessaires astringents dont ils faisoient usage pour arrêter les hémorrhagies utérines. Cette pratique a été suivie par Fabrice de Hilden, un des plus grands hommes qui aient illustré la chirurgie dans le siècle dernier ; de nos jours même, ce moyen a été mis en usage par quelques praticiens, tels que Trioen, Smellie, M. Taignon. M. Le Roux rapporte ensuite deux observations, l'une d'Hoffmann, l'autre de Smellie, qui disent avoir employé avec succès des tampons imbibés d'astringents dans des pertes survenues au troisième mois de la grossesse, & suivies d'avortement. A ces observations, il en ajoute trois où il a lui-même employé ce topique, dans des cas semblables, avec le plus grand succès. On remarque dans ces différentes observations, que l'hémorrhagie arrêtée, la matrice a repris assez d'énergie pour expulser les corps étrangers qui y avoient donné naissance ; ce qui lui donne lieu de conclure que l'application du tampon suffit souvent pour faire naître les douleurs lorsqu'elles n'existoient point, ou pour leur donner plus de vivacité lorsqu'elles sont trop foibles ; ce qui doit nécessairement accélérer l'expulsion du corps étranger, dont le volume, par

l'obstacle qu'il met à la contraction complète de la matrice , produit & entretient l'hémorrhagie.

Ceci est fondé sur une manière très-ingénieuse d'envisager les forces de la matrice , & leur effet. Tout le monde connoît l'extrême dilatabilité de ce viscere : on sçait également que deux actions puissantes tendent à rapprocher ses parois & à les rétablir dans leur état naturel. Ces actions sont le mouvement de ressort , & celui de contraction. Le mouvement de ressort est celui qui contrebalance l'effet de la cause dilatante : il n'attend pour agir que le moment où celle-ci cessera ou suspendra son action. Les fibres dans lesquelles cette force élastique réside étant , outre cela, douées d'irritabilité , la résistance que le corps étranger leur oppose , les oblige à doubler leur action par intervalle ; & cette action augmentée prend le nom de contraction. C'est par l'action simultanée de cette force de ressort & des contractions répétées, que la nature parvient à débarrasser la matrice , non-seulement de tous les corps étrangers qui en occupent la cavité , mais encore du sang qui en engorge les parois. Mais les contractions n'atteignent pas toujours complètement le but de la nature ; indépendamment des vices de l'organe qui peuvent en diminuer l'effet ; les corps sur lesquels elles

agissent leur opposent une résistance plus ou moins difficile à vaincre. Cette résistance est de trois especes, ou elle est invincible, ou elle cede par degrés, ou elle s'évanouit subitement. Ces trois différences constituent trois genres de contractions.

Celles du premier genre sont vives, mais courtes. La nature les continue jusqu'à ce que la puissance qu'elle emploie se rompe, ou qu'épuisée elle-même par la multitude des efforts impuissants qu'elle a faits, elle abandonne son ouvrage par lassitude. Ce genre de contractions a été observé dans les cas d'obstacles absolus à l'accouchement, soit de la part de la matrice elle-même, soit de celle des os du bassin, soit de celle de l'enfant.

Lorsque l'obstacle cede par degrés, les contractions sont vives & longues, & la matrice acquiert des forces à chaque alternative : c'est le cas des accouchements naturels.

Si la résistance est si légère qu'elle cede subitement au commencement d'une contraction, la puissance active n'y trouvant pas un point d'appui suffisant, reste sans effet marqué. Ce troisieme genre de contractions s'observe dans plusieurs occasions, & surtout dans les hémorrhagies par le peu de résistance que le sang fait à son expulsion, lorsqu'une fois épanché dans la matrice,

il excite les contractions de ce viscere par sa présence. C'est d'après ces idées que M. Le Roux se croit autorisé à regarder le tampon comme le moyen le plus efficace pour arrêter les pertes de sang, qui sont l'effet de la présence d'un corps étranger qui empêche la contraction totale de la matrice, tels que les faux germes, les foetus, les placenta décollés, &c ; & il en déduit cette regle de pratique, que lorsque le tampon est appliqué, il ne faut pas se hâter d'en faire l'extraction, mais attendre qu'il sorte seul, ou au moins qu'il ait déterminé le travail ; sans quoi si on se laisse séduire par la suspension de la perte, on s'expose à la voir renaître.

Lorsque la perte de sang arrive quand la grossesse est avancée, la femme est dans le plus grand danger. Avant M. Puzos, on dilatoit ordinairement avec violence l'orifice de la matrice, pour faire l'accouchement forcé. Ce célèbre auteur proposa & développa une autre méthode, que Moriceau & Dionis avoient déjà recommandée. Cette méthode consiste à dilater peu à peu l'orifice de la matrice, & à percer les membranes pour produire l'écoulement des eaux, & faciliter le resserrement des vaisseaux qui fournissent la perte.

M. Le Roux observe que cette méthode n'est pas praticable dans toutes les circonstances. 1^o Toutes les pertes de sang qui

surviennent pendant la grossesse, ne sont pas toujours suivies de l'accouchement : or, dans ce cas, la méthode de Puzos seroit nuisible.

2° L'orifice de la matrice porté en arriere, suffisamment ouvert pour permettre l'effusion du sang, ne l'est pas toujours assez pour que le chirurgien puisse le franchir, & aller percer les membranes; sur-tout lorsqu'il n'a pas été aminci par les contractions. 3° Toutes les pertes de sang ne cessent pas après l'ouverture des membranes, il y en a même qui ne se déclarent que lorsque les eaux sont écoulées. 4° Enfin, la situation de l'enfant, & l'attache du placenta sur l'orifice de la matrice, ne paroissent pas être compris dans le nombre des cas où la méthode de Puzos puisse convenir; cependant il n'est pas toujours possible de faire à temps l'accouchement forcé.

Ne seroit-il pas plus avantageux, demande M. Le Roux, & plus prudent; si la perte persistoit, après avoir pris les précautions nécessaires pour diminuer l'abondance & l'agitation du sang, dans les cas où ces dispositions existeroient, d'introduire un tampon qui boucheroit l'orifice de la matrice? Ce moyen favoriseroit sûrement la formation du caillot, qui est le but de la nature & de l'art; la perte se trouveroit arrêtée; & on pourroit espérer de conserver la grossesse, si le travail n'étoit pas assez avancé

pour rendre l'accouchement indispensable.

Mais de toutes les hémorrhagies de la matrice, celle dans laquelle l'application de ce moyen est suivie du succès le plus constant, est l'hémorrhagie excessive qui succède quelquefois à l'accouchement à terme. Les différents moyens que les praticiens ont proposés jusqu'ici pour remédier à ce terrible accident, sont presque toujours insuffisants. M. Le Roux démontre par une foule d'observations que le tampon entre les mains, & entre celles de plusieurs de ses confreres, a conservé la vie à plusieurs femmes qui paroissent dévouées à une mort certaine. Il avoit fait observer, dans la première partie de son ouvrage, que la profusion du sang qui succédoit immédiatement à l'accouchement à terme, reconnoissoit trois causes principales, qui sont le décollement de partie du placenta, l'inertie de la matrice, accompagnée quelquefois de sa dépression, & le déchirement de cet organe.

Lorsque le placenta est décollé après l'accouchement, & qu'il y a en même temps une hémorrhagie dangereuse, il n'y a point d'autre remède que de faire l'extraction de ce corps étranger, en prenant certaines précautions qu'il a indiquées dans sa seconde partie. Mais si le resserrement trop considérable de l'orifice de la matrice, des adhérences trop fortes du délivre, s'y opposent

absolument, il conseille d'introduire un tampon pour arrêter la perte; & il observe que si la matrice n'est pas dans une inertie bien décidée, le caillot de sang qui se formera, en irritant ce viscere, donnera plus de vivacité aux douleurs qui agiront plus efficacement sur le placenta, acheveront de le décoller, & l'expulseront enfin avec le caillot. S'il y avoit inertie, on pourroit s'opposer à la dilatation utérine que l'accumulation du sang pourroit produire, en comprimant avec les deux mains le globe utérin au dessus du pubis, jusqu'à ce que la matrice fût revenue de sa syncope.

La seconde cause des pertes de sang qui succèdent à l'accouchement, est l'inertie de la matrice, quelquefois accompagnée de dépression qui survient après que la femme est délivrée. Cette cause est la plus ordinaire, la plus à redouter, & celle qui élude presque toujours les secours connus, lorsqu'elle est portée à un certain degré. L'accouchée qui en est attaquée, tombe promptement dans la prostration des forces, & périrait en très-peu de temps, si on ne la secouroit pas à propos. Le tampon, dit M. Le Roux, est l'unique remede qui convienne, & le seul sur l'efficacité duquel on puisse absolument compter. C'est ce qu'il prouve par dix observations très-circonstanciées, dans lesquelles le tampon est parvenu à arrêter
des

des hémorrhagies affreuses , produites non-seulement par l'inertie de la matrice , mais encore par son éréthisme.

Le tampon n'est pas moins efficace pour arrêter les hémorrhagies qui se sont produites par le déchirement de la matrice , pourvu que ce déchirement n'intéresse pas toute son épaisseur , & qu'il n'y ait pas à craindre l'effusion du sang dans l'intérieur de la cavité du bas-ventre. Cependant, dans ce dernier cas , ce ne seroit pas au tampon qu'on devoit attribuer la mort de l'accouchée , puisqu'elle auroit succombé indépendamment du remède ; mais , lorsque la dilacération ne sera qu'à l'orifice ou à la surface interne du corps de l'utérus , quand même elle pénétreroit profondément dans la substance de ce viscere , M. Le Roux prétend qu'il n'y a point de remède plus certain pour arrêter l'hémorrhagie , que celui qu'il propose. Dans le premier cas , on peut se contenter d'appliquer le tampon dans le vagin comme Smellie l'a fait avec succès , après avoir tenté en vain d'autres secours. Dans le second , il faut pousser le tampon jusques dans la cavité de la matrice , & le placer , autant qu'il sera possible , immédiatement sur la division. Si l'on se borroit à l'introduire contre l'orifice , pour peu qu'il y eût d'inertie , le sang pourroit s'accumuler dans la matrice , & la dilater de nouveau.

498 OBS. SUR LES PERTES DE SANG

Les vaisseaux déchirés dans leur tronc se resserrent plus difficilement, leur calibre est beaucoup plus considérable, le courant des liqueurs y est plus rapide qu'à leur extrémité. En appliquant le tampon sur la plaie même, la liqueur astringente dont il est humecté, crispe les vaisseaux qui fournissent l'hémorrhagie, forme un point d'appui qui favorise la formation du caillot dans leur calibre même, & irrite assez la matrice pour réveiller son ressort, & la tirer de l'espece de syncope où elle est tombée. M. Le Roux rapporte une observation dans laquelle il suivit cette méthode avec le plus grand succès.

Après avoir démontré par de nombreuses observations l'efficacité du tampon dans les pertes de sang qui accompagnent la grossesse, & sur-tout dans celles qui succèdent à l'accouchement, M. Le Roux a cru devoir répondre à quelques objections qu'on pouvoit lui faire contre ce moyen. Il réduit ces objections à quatre. 1^o La crispation que l'acidité du vinaigre, ou une liqueur astringente quelconque, pourroit produire aux vaisseaux de la matrice, n'y détermineroit-elle pas une inflammation qui seroit une seconde maladie, peut-être aussi dangereuse que la première ?

Il répond à cette objection, qu'il pourroit arriver peut-être qu'on déterminât l'inflam-

mation si on employoit le tampon imprudemment, c'est-à-dire, si on s'opposoit par son moyen au dégorgement de la matrice; mais que toutes les fois qu'on s'en servira avec prudence, & seulement lorsque l'abondance de l'écoulement du sang menacera les jours de la malade, il n'en résultera jamais aucun inconvénient.

2^o Ne pourroit-il pas se faire qu'en opposant une digue à l'écoulement du sang au dehors, on déterminât son accumulation dans l'intérieur de la matrice, qui, étant dans l'inertie, prêteroit à l'abord du sang, & se dilateroit assez pour contenir tout celui du sujet; d'où suivroit nécessairement la mort?

La réponse de M. Le Roux à cette seconde objection est que le vinaigre dont on imbibe le tampon, si on l'applique contre l'orifice de l'utérus, rétablit son ressort; mais que si ce moyen ne suffit pas, on peut prévenir l'accumulation du sang en comprimant la matrice au dessus du pubis.

3^o Dans le cas où la matrice ne prêteroit pas à l'abord du sang, l'obstacle qui s'opposeroit à l'écoulement de ce fluide ne jetteroit-il pas la malade dans une suffocation utérine? Il fait voir dans sa réponse, que la suffocation utérine, dont on se fait communément une idée peu exacte, est rarement un accident grave; qu'étant l'effet

du spafme de l'orifice de la matrice, on peut aisément le faire cesser.

4^e Enfin, comme la présence du tampon favorise toujours la formation d'un caillot dans la cavité de la matrice, ce caillot, comme corps étranger, & comme putrescible, ne produiroit-il pas lui-même des accidents? M. Le Roux observe que le caillot, considéré comme corps étranger, peut tout au plus occasionner des tranchées utérines, qui, dans ce cas, ne sont ni dangereuses, ni bien douloureuses. Il en est de même des accidents qu'il peut produire comme corps putrescible: s'il est seul, la putréfaction arrive lentement, & est peu considérable.

DESCRIPTION

D'une maladie fréquente, & connue en Bourgogne sous le nom de puce maligne; par M. ANTOINE-JOS. MONTFILS, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, résidant à Vesoul.

Il y a des maladies très-graves, & dignes par conséquent d'exercer toute la sagacité des médecins, qui, parce qu'elles sont rares & populaires, sont presque toujours abandonnées aux soins hardis de quelques charitables empiriques: telle est celle dont j'en-

treprends la description, que l'on reconnoîtra bientôt former une espece d'anthrax, & ne pas être une maladie particulière, comme on le croit vulgairement. A part le nombre des pustules, elle a aussi quelque ressemblance avec le *pemphigus*, que M. de Sauvages tient, en quelque sorte, pour une maladie nouvelle. Mais ce dernier exanthème est-il si différent du premier, qu'il ne puisse lui-même s'y rapporter; & tous deux ne dateroient-ils pas d'aussi loin que la peste, dont vraisemblablement ils ne sont qu'un diminutif? Au moins avons-nous quelque lieu de le conjecturer ainsi. Succédant comme elle aux autres calamités publiques, & commençant par attaquer ceux que la dureté de leur condition y expose davantage, il semble n'avoir d'autres causes que les siennes; & si elles ne produisent pas des maux tout-à-fait aussi terribles, cette mitigation ne vient pas de leur différence, mais bien de ce qu'elles sont moins nombreuses, ou qu'elles n'ont pas, à beaucoup près, la même intensité.

Je n'entreprendrai pas de suivre toutes les gradations du vice pestilentiel, moins encore d'expliquer comment il sort d'un profond assoupissement, dont la durée le faisoit croire entièrement détruit, pour exercer encore des ravages si nouveaux, que, les méconnoissant au premier coup d'œil, on

ne sçait plus à quoi les attribuer. La source pérennité de ses miasmes est obscure, mais elle n'est pas moins incontestable que celle que tout le monde accorde au germe hydrophobique, & qui peut-être ne lui est pas plus particulière qu'à tous ceux des autres maladies virulentes. Quelque part qu'ils restent ensevelis, & par quelque moyen qu'ils se raniment, on les voit à la première occasion se développer plus ou moins, selon la diverse énergie du moteur qui les suscite.

On conçoit d'après cela comment la Bourgogne, qui a si long-temps été le théâtre de la guerre, & essuyé tous les fléaux qui en font la suite, éprouve encore de fois à autre quelques notes mal éteintes des cruelles épidémies qui jadis l'affligèrent. Quoique cette double province ait par-tout à peu près les mêmes biens & les mêmes mœurs, c'est dans le comté qu'on les voit renaître un peu plus fréquemment sous différentes formes, du nombre desquelles en est une qu'on y appelle *puce maligne*, à cause qu'elle s'annonce par une rougeur semblable, dans les premiers moments, à celles que cause la piquure d'une puce, mais qui bientôt s'agrandit au point d'égalier une aveline de moyenne grosseur.

L'on ne voit communément qu'une pustule, laquelle vient pour l'ordinaire aux

bras ou au visage , & plus rarement à toute autre partie découverte: tantôt elle est rouge & saillante, tantôt noirâtre & déprimée; d'autres fois c'est une phlyctène plus ou moins rance, qui ne tarde pas à découvrir un ulcère dégoûtant, fanieux & très-fétide. Dès le commencement, & durant tout le cours de la maladie, le pouls est rare & foible, les forces sont abattues, le malade se plaint de langueurs inexprimables. Il éprouve constamment un petit froid dans tout l'intérieur du corps, & en même temps une chaleur vive à la partie affectée, qui bientôt se tuméfie jusqu'à ce que l'enflure, se propageant, gagne enfin les organes de la respiration, & le suffoque; ce qui arrive ordinairement en peu de jours, quelquefois en vingt-quatre heures, & même en beaucoup moins, lorsqu'on tarde à lui administrer les remèdes nécessaires. L'œdème, après la mort, fait encore des progrès si rapides, qu'il devient bientôt universel, en rend la contagion des plus à craindre.

Tous ces accidents, qui ne manquent jamais d'accompagner la puce maligne, sont également caractéristiques de l'anthrax: leur conformité est donc, pour les regarder comme ne constituant qu'une seule & même maladie, un titre d'autant plus incontestable, que, sous l'une comme sous l'autre dénomination, ils reconnoissent exac-

tement les mêmes causes, & n'admettent aucune différence essentielle dans les secours qu'ils requierent. Ceux en effet que la pauvreté réduit à manger la chair, ou qui par état sont sujets à manier les peaux, la laine ou la graisse des animaux victimes de l'anthrax, sont, pour ainsi dire, les seuls qui le deviennent à la puce maligne, qui néanmoins attaque quelquefois des personnes riches, & très-éloignées de ces fonctions dangereuses. Elle peut en ce cas être l'effet de la contagion, ou, comme on le croit encore, celui de la piquure d'une mouche qui en infere le ferment qu'elle a pompé sur quelque chose de sale, ou venir enfin des soins que l'on donne à ceux qui en sont affligés. Ce zèle, rarement indiscret en faveur des hommes, est effréné quand il est question du bétail. Pour le sauver, il n'est point de dangers que ne brave le paysan, dont la témérité, nonobstant les exemples les plus funestes, se porte jusqu'à introduire le bras dans l'intestin de l'animal, & en tirer les matières avec la main. C'est aux chirurgiens des campagnes, qui en sont les témoins assidus, à arrêter ces horribles imprudences, & aux magistrats à sévir contre ceux dont la folle cupidité résisteroit à leurs sages représentations. Un autre soin pareillement digne de leur vigilance, seroit d'empêcher la dépouille des animaux qui succombent à cette

maladie, &, pour rendre ce réglemeⁿt plus efficace, d'ordonner qu'on les brûlât immédiatement après leur mort.

On ne ſçauroit trop prendre de meſures pour ſe préſerver des contagions, & ſurtout d'une auffi rapidement mortelle que la puce maligne. De quelque maniere qu'elle ſe juge, elle ne s'étend pas au-delà de huit jours, & tue quelquefois, comme nous l'avons dit, dès le commencement du premier. Elle eſt en général d'autant plus meurtriere, que ſes périodes ſont plus courts, & que l'éruption qui ſe fait eſt moins éloignée de la poitrine. Son pronostic ſe déduit encore de la qualité des puſtules : celles qui ſont rouges & élevées donnent de l'eſpoir, tandis que les autres laiffent tout à craindre. On n'augure pas mieux ſi le froid continuel que reſſent le malade eſt conſidérable, ſ'il perd ſubitement les forces de l'ame & du corps, ſi de bonne heure il ſe plaint de quelqu'embarras à la gorge ; mais les choſes ſont au pire lorſque la reſpiration ſe gêne, ou qu'avant la diminution des autres ſymptômes la partie affectée ceſſe tout-à-coup d'être douloureuſe. Au reſte, quelque bénigne que ſemble être ſa premiere invaſion, elle devient toujours ſi grave, que la nature ne ſe ſuffit preſque jamais pour en triompher ; & ſouvent, lorſqu'on lui a laiffé faire certains progrès, tous les ſecours, même les

plus convenables, ne sont pas moins infructueux.

Malgré l'urgence de ces conjonctures, il est très-rare qu'on appelle un médecin, & plus encore qu'on y songe avant l'abus d'un temps précieux ; qu'on regrette alors que la perte est irréparable. Il seroit ennuyeux, & même ridicule, d'entrer dans l'énumération des différents moyens auxquels on a recours : je ne rapporterai que ceux dont on observe quelques bons effets ; encore ne seront-ils pas entièrement dépourvus de certaines futilités, que les empiriques ne manquent pas d'annoncer comme faisant partie essentielle de leur traitement. Voici comment ils s'y prennent. Dès que la maladie se reconnoît aux symptômes ci-dessus décrits, ils barrent le venin, disent-ils, en cernant tout le pourtour de la pustule, les uns avec une piece d'or, les autres avec différentes pierres dont ils vantent les vertus alexipharmques. A ce premier expédient ils en ajoutent un autre, qui consiste à faire avec un ruban cramoisi une forte ligature au dessus & tout près de l'endroit affecté. Si l'éruption est au visage, alors ils la font au cou, mais ils serrent beaucoup moins ; ou bien ils l'exécutent de maniere que toute la pression agisse sur le côté malade.

La défecuosité du premier moyen est trop sensible pour nous y arrêter. A l'égard

du second, tout bien indiqué qu'il semble être quelquefois, il peut néanmoins devenir très-dangereux, en ce que le sang des artères surmontant la résistance que ne peut vaincre celui des veines, il arrive nécessairement au dessous de la ligature un engorgement prodigieux, qui ajoute encore à la disposition où est déjà la partie de tomber en gangrene. L'illustre Boerhaave, au rapport de son digne commentateur (a), ne parloit point de cette ligature, sans raconter à ses disciples la fâcheuse histoire d'un jeune seigneur de l'Académie d'Utrecht, qui, après un grand souper, s'étant mis à la fenêtre pour prendre le frais, s'y endormit jusqu'au jour, & à son réveil tomba croyant n'avoir plus de pieds : ses jambes se trouverent en effet gangrénées; & cet accident lui venoit de ce que ses jarretières, un peu trop justes, ayant toute la nuit fait une violente compression sur les veines poplitées, avoient empêché le retour du sang qu'elles charrient, & causé cette terrible congestion qui lui donna si promptement la mort. Les empiriques triomphent de ce qui devrait les alarmer. Voyez, disent-ils, l'enflure ne passe pas le ruban : il a été mis à la bonne heure; car aussi-tôt on a vu la partie grossir. Incapables de distinguer la tumeur causée par la maladie, de celle qu'oc-

(a) VAN-SWIETEN, Comm. T. I., pag. 679.

caſionne leur ligature, ils ſont pardonnables de raifonner de la ſorte ; mais , quels que ſoient leur zele & ſes motifs , le ſont-ils de ne pas laiffer aux gens verſés dans la phyſique & l'anatomie le ſoin de la preſcrire & graduer , ſelon bien des circonſtances qu'eux ſeuls peuvent appercevoir , & dont le mépris n'eſt rien moins qu'indifférent au ſalut des malades ?

Cette ligature étant faite , on en vient à quelques applications. La premiere conſiſte à mettre ſur la puſtule un morceau d'unicorne foſſile , qu'on a auparavant fait infuſer dans du bon vinaigre : comme il ſ'attache fortement à la langue , il tient auſſi à la puſtule ; & c'eſt ce qui fait dire à ſes poſſeſſeurs , qu'il ne quitte le mal que lorsqu'il en a détruit le principe. D'autres , ſans en avoir fait le parallèle , préfèrent à l'unicorne le bézoard foſſile , dont ils ignorent juſqu'au nom. Ceux enfin à qui le haſard n'a procuré ni l'un ni l'autre , emploient tantôt la pierre d'aigle , à qui pourtant on ne prête jamais de vertu que celle de provoquer l'accouchement ; tantôt celle de lynx , autrement appellée *bélemnites* , que les Allemands croient merveilleuſe dans le coche-mar & le calcul des reins ; ou tout bonnement ſ'en tiennent au premier caillou qui n'eſt pas d'une couleur tout-à-fait commune , & peut-être a-t-il autant d'efficacité

que les autres. Par bonheur, aucun de nos empiriques n'en donne intérieurement ; & tout leur usage se borne, comme je l'ai dit, à en toucher le mal, ou tout au plus à les y maintenir pendant quelque temps.

Touté minutieuse qu'est cette opération, l'on ne manque pas de la faire participer aux bons effets de celle qui lui succede, & dont la simple exposition fera connoître qu'elle émane d'une méthode également saine & réfléchie. Je doute fort que l'appareil qu'on y apporte soit aussi nécessaire qu'on le prétend ; je ne l'omettrai toutefois pas, à cause qu'un récit doit être exact, & que je suis assuré que l'on doit tous les jours des guérisons à ce dont on les attendoit le moins. Voici comment on y procede : on prend deux assietes du faïance, au tiers ou à moitié pleines de crème bien fraîche ; dans chacune on met un morceau de savon blanc, du poids de deux ou trois onces ; on le remue circulairement jusqu'à ce que la crème soit bien moussueuse. Alors on en place une à sa proximité & à celle du malade, on frotte légèrement la partie affectée & tous ses alentours avec le savon ; que l'on trempe souvent dans ladite mousse ; & l'on continue de la sorte jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. On essuie bien la partie en la pressant avec un linge doux, & l'on en vient à l'autre assiette. On étend d'abord.

ce qu'il faut de son mélange sur une ou plusieurs feuilles de coq ou de chou rouge ; & quand on a employé le reste à frictionner comme ci-devant, on les applique sur la partie, & on les y contient d'une manière qui lui soit appropriée. On réitère de temps en temps ces frictions ; &, lorsqu'elles ont enlevé l'escarre, on se contente de renouveler l'appareil qui les termine.

L'attention qu'on a de commencer par couvrir les feuilles, donne à croire que ce n'est que par propriété qu'on se sert de deux morceaux de savon, ainsi que de deux affietes de crème : quoi qu'il en soit, le but de cette manœuvre est de calmer l'inflammation, de résoudre ou de prévenir l'œdème, & principalement d'emporter l'escarre, que l'on se garde bien d'attaquer avec le fer ou les caustiques ; & l'on a grande raison : car l'expérience a démontré combien ils seroient pernicioeux dans cette maladie : la routine empirique est en cela très-conforme avec la conduite de nos meilleurs praticiens, qui tous les y défendent expressément, malgré qu'ils n'ignorent pas que l'un ou l'autre de ces moyens fût quelquefois pour la guérison de l'anthrax ordinaire.

Tels sont les remèdes qu'on oppose extérieurement à cette fâcheuse maladie. Quant aux intérieurs, ils se réduisent à faire prendre

de quart d'heure en quart d'heure une cuillerée à bouche de vin thériacal ou bézoardique. Il y en a qui donnent premièrement quelques prises de thériaque, & ensuite du bon vin vieux sans y rien ajouter. On en diminue la dose pour les enfants, ou autres personnes délicates, & on le tempere en le faisant bouillir avec un peu de sucre.

Il est aisé de concevoir que le vin & les autres cordiaux fassent merveille dans une maladie, dont la langueur est le symptôme principal; mais le seroit-il autant d'expliquer comment le savon, de quelque manière qu'on l'emploie, devient en quelque sorte le spécifique d'une maladie à laquelle ceux qui le travaillent sont évidemment les plus disposés? Leurs bons effets ne laissent pas d'être également constatés par l'observation, & la simplicité de celle-ci prévaudra toujours aux fastes des plus beaux raisonnements. Qu'y a-t-il, en apparence, qui convienne moins dans l'ascite, que des fomentations huileuses sur le bas-ventre? Cependant, après avoir éludé tout ce que la médecine a de plus méthodique, nous l'avons plus d'une fois vue céder à cette chose du monde la plus simple, & tout récemment chez une femme septuagénaire, qui en fut déjà guérie, il y a vingt ans, par l'urine de vache qu'elle prit dans un état désespéré.

La vraie médecine ne consiste pas dans des systèmes ingénieux, mais bien à épier attentivement nos maux, & ce qui les soulage ou les irrite; puis à en faire l'analyse, & à les comparer sous toutes leurs faces pour en bien saisir les rapports, multiplier les avantages d'une heureuse découverte, & subvenir à la rareté des expériences. C'est à la rencontre de cette analogie qu'il remarqua entre les phlyctènes causées par l'application des cantharides, & celles de la maladie qui régnoit à Prague en 1736, qu'un célèbre praticien de cette ville fut redevable des grands succès qu'il eut dans cette épidémie: il guérissoit tous ses malades en leur donnant du vinaigre bézoardique, tandis que ses confrères ne pouvoient, pour ainsi dire, guérir aucun de ceux qui leur étoient confiés (a).

Tout autre traitement que celui de nos empiriques ne combattroit peut-être pas aussi efficacement leur puce maligne: au moins est-il certain qu'il réussit presque toujours. On a vu quelquefois cette maladie n'épargner aucune ordre de la société, sans qu'à son aide il périsse d'autres malades que quelques-uns de ceux qui tendoient à se la procurer. Dans un de ses plus terribles ravages, ma mere en fut attaquée, & par son seul moyen guérit parfaitement en très-peu

(a) THIERY, Medic. expériment. pag. 134.

de jours. Deux jeunes filles l'eurent au mois d'Août dernier : l'une de quatorze à quinze ans, dut sa guérison aux mêmes remèdes, que lui administra la femme d'un invalide ; l'autre âgée de dix-huit à dix-neuf, se plaignit toute la soirée d'un grand malaise, ainsi que de la douleur que lui faisoit un bouton qui lui étoit venu au cou. Sa mere l'accusa d'un peu trop de sensibilité ; & l'heure du sommeil approchant, toute la famille alla s'y livrer : le lendemain matin la fille ne paroissant pas, & sa mere l'ayant appelée inutilement plusieurs fois, voulut l'éveiller ; mais elle la trouva morte, & prodigieusement enflée par tout le corps. Je me souviens qu'autrefois un tanneur & son fils moururent d'une maniere aussi tragique, pendant qu'on alloit à quelques lieues consulter un payfan qui passoit pour fort expert dans cette maladie. Je ne nomme pas les personnes, à cause que leur nom ne feroit rien à la chose, & que d'ailleurs on attache une espece de honte à cette maladie, de même qu'à la plupart des autres afflictions populaires.

Je n'ajoute rien non plus à ce qui regarde la méthode empirique. Ce petit nombre de faits, auxquels je me borne, désigne suffisamment que l'on en peut tirer quelque avantage : il prouve aussi que la puce maligne ne differe en rien du charbon pes-

tilentiel, ou plutôt qu'elle l'est véritablement; & comme, de l'aveu de tout le monde, il exige la plus grande célérité, je m'étonne qu'il soit tellement négligé des praticiens, que M. Tissot ne l'ait pas cru digne d'entrer dans un ouvrage qu'il s'est pourtant donné la peine de faire exprès pour ceux qui y sont le plus exposés. Le peu d'empressement qu'on a de recourir aux médecins dans cette maladie, pourroit bien venir de la répugnance qu'ils montrent eux-mêmes à la traiter. Quoi qu'il en soit, elle est indubitablement très-sérieuse; & c'est en cela qu'elle me semble mériter de leur part un peu plus d'attention.

SECONDE DISSERTATION SUR L'INOCULATION:

*A M. DARLUC, professeur en médecine
dans l'université d'Aix; par M. BOU-
TEILLE, D. M. M.*

*Vivere me dices, saluum tamen esse negabis,
Id quoque, quòd vivam, munus habere Dei.*

OVID. Trist. L. I, EL. I.

Les bienfaits de l'inoculation ayant été établis sur des principes qui portoient à faux, ainsi que je pense l'avoir prouvé dans ma première Dissertation, est-il étonnant qu'elle n'aie pas eu pour elle les suffrages de plu-

fleurs sçavants médecins qui se sont méfiés
 de ces avantages problématiques ? Les uns ,
 par prudence ou par timidité , ont attendu
 en silence que l'expérience prononçât pour
 ou contre : d'autres , plus impatients & plus
 tranchants , ont élevé la voix pour anathé-
 matiser cette innovation comme une tenta-
 tive téméraire, une épreuve dangereuse , un
 essai empirique , que l'amour de la nou-
 veauté accréditoit en France , après que sa
 singularité l'avoit fait accueillir en Angle-
 terre : d'autres enfin , plus modérés & plus
 sages , ont applaudi aux vues & aux succès
 des inoculateurs , mais sans adopter l'inocu-
 lation , parce que , ces succès , ils les ont attri-
 bués , non à l'insertion , mais à la méthode
 dont on l'étoyoit ; ils ont présumé qu'en
 adaptant cette méthode au traitement de
 la petite-vérole naturelle , on auroit la même
 réussite. Ainsi semble l'avoir pensé le célèbre
 commentateur de Boerhaave , cet homme
 illustre qui , par sa vaste érudition , mérite
 le nom de moderne Galien , comme son
 maître , par son génie , s'est acquis celui
 d'Hippocrate moderne. Les succès de la mé-
 thode qu'il a employée , & dont il donne le
 détail dans le dernier volume de son ou-
 vrage , l'ont autorisé à ne point conseiller
 l'inoculation : non qu'il la rejette comme
 une pratique dangereuse ; mais il paroît dé-
 cidé à s'en passer , comme d'un moyen su-

perflu, & qui n'ajouteroit rien aux bons effets de la bonne méthode.

Le fuffrage d'un fçavant médecin, auffi diftingué par fa fageffe, fa véracité, fon zele pour les progrès de l'art, que par fon fçavoir & fa longue expérience, tel que M. Van-Swieten, eft d'un grand poids; & fon fentiment a pour lui non-feulement l'autorité de fon auteur, mais encore la vraifemblance. A-t-il auffi en fa faveur la vérité? La vérité elle-même répond que non.

En effet, après être convenu qu'un air libre, un exercice modéré, une diete moins févere que bien réglée, l'ufage des adouciffants, rafraîchiffants, & autres moyens que les inoculateurs ont mis en vogue, forment la méthode la plus généralement efficace; il faut avouer enfuite, & l'expérience arrache cet aveu, que cette méthode n'a pas dans la petite-vérole naturelle la même réuffite que dans la petite-vérole artificielle, & par conféquent, que fi elle concourt au fuccès de l'inoculation; elle n'en eft pourtant pas le feul & véritable principe. Ce point mérite une difcuffion plus étendue.

Long-temps avant qu'il y eût des inoculateurs, cette méthode rafraîchiffante, calmante, avoit été enseignée & accréditée par les plus fameux praticiens. Sydenham, qui l'avoit apprise à Montpellier de Barbeirac, l'a confignée dans fes ouvrages, où

il ne cesse d'exalter avec enthousiasme les bons effets d'un air libre & frais. Sydobre, neveu de Barbeirac, en a donné les préceptes dans un Traité fait sous les yeux de son oncle. Boerhaave l'a adoptée, & lui a joint l'éloge des antimoniaux & des mercuriels. Lobbs a développé les principes de Boerhaave dans un Traité particulier; & c'est à l'école de ces différents auteurs que les inoculateurs ont appris leur pratique; c'est d'eux que les Suttoniens ont emprunté leur prétendu secret.

Mais depuis le temps que cette méthode est connue, préconisée, pratiquée, combien de fois la petite-vérole n'a-t-elle pas porté la désolation dans les familles, & dévasté des villes entières? Je dis dévasté, parce que sa cruauté semble quelquefois vouloir dépeupler les cités, en leur enlevant ces petits citoyens qui sont l'espérance d'un nouveau peuple, *spes altera gentis*. J'ai été témoin moi-même, à Montpellier, d'une épidémie où, malgré les secours les plus recommandés, dirigés par des médecins habiles & les plus au fait de la bonne méthode, on évalua à six mille les enfants que la petite-vérole fit mourir.

Ces tristes événements déposent contre l'insuffisance & l'infidélité de cette méthode, dans les cas funestes. Et en effet, l'on ne tarda pas à s'appercevoir que, quoique ce

traitement fût le meilleur , il n'étoit que trop souvent fautif. Pour suppléer à son défaut , il fallut recourir à des secours subsidiaires ; & de-là vinrent tant de procédés curatifs successivement proposés , & dont la contrariété atteste l'embarras & la perplexité des praticiens. Dès le siècle de Sydenham , Morton son compatriote , rappella l'usage des alexipharmques , & introduisit celui du kina & des vésicatoires. Freind chercha dans les purgatifs un secours contre la fièvre secondaire. Du depuis , Chirac , & son prosélyte Silva , essayèrent d'*accoutumer la petite-vérole à la saignée*. D'autres proposèrent les bains , l'ouverture des pustules. A Paris , Helvetius , pour concilier tous les avis , divisa & subdivisa la petite-vérole en différentes especes , & assigna à chacune d'elles son traitement particulier ; tandis qu'à Montpellier , Deidier cédant à l'impétuosité d'un génie effréné , s'égaroit dans les routes tracées par Barbeirac & Sydenham , & , plus intrépide que jamais les inoculateurs ne l'ont été après lui , il exposoit les malades au froid le plus rigoureux , il cherchoit à éteindre l'incendie variolique avec des boissons froides , & l'application même de la glace , & , se signalant par quelques cures brillantes & par des victimes multipliées , acquéroit ainsi une malheureuse célébrité.

Pourquoi tant de méthodes, & si différentes, si une étoit suffisante? En l'abondance est la pauvreté : la multitude des remèdes annonce la disette des bons ; & les médecins eussent été moins riches en procédés curatifs, si celui des Sydenham, des Boerhaave & de leur sectateurs, dont celui de M. Van-Swiéten n'est qu'une imitation ; avoit eu généralement le succès que ce célèbre médecin en a éprouvé dans les cas dont il parle. Il n'est donc que trop vrai que, dans la petite-vérole naturelle, un traitement analogue à celui des inoculateurs ne sera pas suivi des effets heureux de l'inoculation. Ces effets ne sont donc pas attachés à cette méthode : elle les favorise, il est vrai, mais elle ne les produit pas ; & l'avantage que l'inoculation a sur la petite-vérole spontanée, tire sans doute son origine d'une autre cause.

Quelle est donc cette cause qui se plaît à se dérober à nos recherches? Quel est ce principe occulte qui différencie si fort la petite-vérole artificielle de la naturelle? Pour le découvrir, remontons jusqu'à la source qui produit l'une & l'autre ; c'est-là où nous devons puiser la véritable connoissance de ce qui constitue cette étrange différence.

La source dont émane la petite-vérole artificielle, est la pustule qui fournit le pus

pour l'inoculation : la source qui répand la petite-vérole naturelle est la transpiration variolique du malade qui infecte les sains. Si l'effet de cette infection est si dissimblable de celui de l'insertion, toujours ou presque toujours heureux dans celle-ci, souvent & trop souvent funeste dans celle-là, je n'attribuerai pas cette diversité à celle des voies par où s'opere la communication du virus. J'ai prouvé dans ma premiere Dissertation que toute voie étoit indifférente ; mais je dirai que nécessairement la différence de l'effet doit venir de la différence de la cause ; & de ce principe trivial, je conclurai hardiment que la cause de la contagion, c'est-à-dire le miasme contagieux, n'est pas intégralement le même dans l'une & l'autre petite-vérole ; mais que le virus de la petite-vérole naturelle, & celui de l'artificielle, quoique tous les deux varioliques, ont des caracteres divers, & des propriétés particulières qui les différencient essentiellement entr'eux, ainsi que leurs effets. En vérité, n'est-il pas à présumer que ce virus, quoique unique, doit par son union avec l'humeur diaphorétique, ou par son alliage avec l'humeur purulente, éprouver un changement dans ses propriétés, en contracter de nouvelles, & prendre un caractère différent ? Examinons ces deux combinaisons, & nous vérifierons combien cette présomption est

fondée. Tout nous prouvera que le virus variolique qui s'échappe pêle-mêle avec la transpiration, doit être, comme il est en effet, plus abondant, plus actif, plus âcre, plus délétère, en un mot, plus virulent que celui qui est mêlé, confondu, lié, & pour ainsi dire amalgamé avec le pus. De-là les effets contagieux, dans le premier cas, doivent être plus prompts, plus copieux, plus violents, plus sinistres que dans le second; & si je ne me trompe pas, c'est ici la véritable raison qui établit la bénignité de la petite-vérole artificielle, & la malignité de la naturelle; c'est ici le vrai principe qui, dans l'inoculation, donne à l'art l'avantage sur la nature.

Hé quoi ! je prétendrois donc que le virus variolique dans la transpiration a plus de virulence, plus d'énergie, plus de malignité que dans les pustules, elles dont l'ensemble constitue la petite-vérole, & qui sont le dépôt dans lequel la maladie paroît avoir ramassé tout son venin ? Quel paradoxe ! J'en conviens ; mais un paradoxe n'est pas une erreur : souvent c'est une vérité obscure qui n'attend que d'être éclaircie pour paroître dans tout son jour ; semblable à un diamant brut qui, pour briller dans tout son éclat, a besoin que la main du lapidaire enlève la couche superficielle & terne qui l'obscurcit. Eclaircissions donc le mien, &

pour cela considérons tour à tour le virus variolique associé avec l'humeur diaphorétique, & ce même virus combiné avec la matiere purulente ; & voyons si l'examen de ces deux mélanges nous conduira à la vérité de mon assertion. Si je ne me flatte, je tiens le fil qui m'aidera à sortir du labyrinthe.

Croire que tout le venin de la petite-vérole soit déposé dans les pustules, & que la transpiration n'est imprégnée que de celui qu'exhalent les pustules elles-mêmes, ce seroit une erreur, mais une erreur qu'on devroit mettre sur le compte de la nature, puisqu'elle semble avoir voulu nous le faire ainsi accroire, lorsqu'elle a réglé que le moment de l'éruption seroit celui du retour du calme. A cette époque la fièvre cesse, les symptômes les plus effrayants disparaissent, tout rentre dans la tranquillité : par-là ne semble-t-il pas que les miasmes féditieux qui excitoient tout le trouble, aient été, au moyen de l'éruption, relégués hors des voies de la circulation, & renfermés dans les pustules qui se forment ? Cette idée paroît vraie ; mais, comme en physique il faut être en garde contre les conséquences les plus immédiatement déduites d'un seul fait, parce que d'autres faits peuvent les contredire, n'adoptons point celle-ci sans l'avoir confrontée à d'autres faits authentiques.

On observera d'abord que l'éruption n'est jamais suivie de la cessation totale de la fièvre, que lorsqu'elle est accompagnée d'une moiteur, & souvent d'une sueur qui se répand par tout le corps. Van-Swieten a rendu témoignage de l'utilité de cette sueur, & l'expérience est d'accord avec Van-Swieten. Concluons de ce fait, que la transpiration concourt avec l'éruption à ramener le calme, & même plus efficacement qu'elle, puisque l'humeur diaphorétique entraîne l'ennemi hors du corps, tandis que l'éruption ne fait que le cantonner dans le tissu cellulaire ou cutané, d'où il ne pourra être chassé que par de nouveaux efforts qui peut-être seront insuffisants.

L'atmosphère contagieuse qui environne les malades, & qui s'étend quelquefois à une étendue fort vaste, annonce encore plus effectivement l'infection de l'humeur perspirante; & la preuve que cette infection ne provient pas des miasmes qu'exhalent les pustules suppurées, c'est que le voisinage des malades n'est jamais plus dangereux que lorsque, après la chute des croûtes, il ne reste plus que les vestiges des pustules, & pas la moindre goutte de pus; qu'alors, s'il restoit un égoût purulent, ce pus cesseroit d'être variolique & inefficace pour l'inoculation. Cependant, après un mois, quarante jours, & même un plus long espace de temps,

les émanations que répand le corps des convalescent, infectent ceux qui les approchent : or si cette transpiration contagieuse précède la suppuration, quelquefois même l'éruption, si elle persiste, & est même plus active après la disparition totale du pus ; si elle est contagieuse lorsque le pus lui-même ne l'est plus, ne faut-il pas en conclure que ce n'est pas à la suppuration, ni au pus qu'elle doit son infection, mais aux miasmes varioliques dont elle est chargée, & qu'elle entraîne hors du corps ? Ces miasmes sont des plus actifs & des plus acrimonieux ; pour nous en convaincre, considérons le caractère particulier, tant du virus variolique que de l'humeur diaphorétique, & leur affinité mutuelle.

Parmi les virus contagieux, les uns semblent avoir attaché leur virulence à des parties visqueuses, tenaces, & lentes à se développer ; d'autres à des particules subtiles, évaporables & volatiles ; d'autres enfin paroissent exercer leur malignité par des miasmes, les uns fixes, les autres volatils.

Ainsi le virus de la rage consiste en des particules si fixes, qu'elles restent ordinairement quarante jours dans l'endroit de la morsure, souvent les mois entiers, quelquefois plusieurs années, sans s'insinuer dans les voies de la circulation. Elles sont si visqueuses qu'elles deviennent adhérentes &

comme collées, pendant long-temps, à des lambeaux mordus par des animaux enragés.

Ainsi la peste elle-même paroît avoir des parties tenaces. La contagion répandue par des marchandises infectées prouve que ces miasmes pestilentiels peuvent s'attacher à des étoffes, des meubles & autres effets, & s'il est vrai que ce terrible fléau se soit renouvelé lorsqu'on a voulu rouvrir des rues & des maisons fermées anciennement lors de la contagion, il en résulte que l'inhérence de ces miasmes meurtriers peut résister au laps du temps, lorsqu'un air libre & circulant ne les fait pas évaporer. Outre ces parties grossières, la peste doit en avoir d'autres plus déliées, qui s'exhalent des corps pestiférés dans les airs, vont porter l'infection à tout le voisinage, à toute une ville, à toute une province.

La rougeole, la miliaire, & d'autres épidémies, paroissent agir par des parties subtiles, promptes à se répandre & à se communiquer.

Ce qui est important à observer, c'est que chacun de ces virus affecte de s'allier aux humeurs du corps, dont la consistance & la qualité sont analogues aux siennes. Ainsi la rage infecte la salive, la mucofité du gosier, peut-être aussi l'humeur prolifique; du moins certains indices l'annoncent. La rougeole s'allie avec la liqueur la-

crymale , l'insensible transpiration , & notamment la pulmonaire. La peste , par ses parties déliées , attaque ce fluide subtil , principe de nos forces , connu sous le nom d'esprits animaux ; & par ses parties grossières , elle se mêle à l'humeur des glandes inguinales , & autres. Je n'entrerai pas dans un détail que bien des faits de pratique rendroient intéressant , mais qui seroit trop long dans un ouvrage qui l'est déjà beaucoup.

Il n'est aucune maladie contagieuse qui agisse par des parties plus subtiles , plus âcres , plus volatiles que la petite-vérole. Combien de faits se présentent pour le prouver ! Le simple attouchement du malade , l'entrée dans la chambre où il aura séjourné pendant sa maladie , la rencontre d'un convalescent , la vue d'un cadavre , le passage dans la rue par où on l'aura transporté , la surprise d'un instant , une inattention momentanée , suffisent pour porter le germe de cette maladie dans le sein de ceux qui ne l'ont pas encore essuyée. Ceux mêmes qui , l'ayant déjà eue , sont à l'abri de ses atteintes , servent de canal pour la transmettre. Combien de fois un chirurgien , un médecin , qui soignoient des malades atteints de la petite-vérole , l'ont communiquée à d'autres personnes qu'ils visitoient ! Qui plus que moi en a fait la malheureuse expérience ? O ma fille ! premier fruit de mon hymen ,

Ô toi qui fus l'objet de toute ma tendresse ,
c'est dans mes bras , c'est dans mes caresses
empoisonnées que tu humas le venin qui
t'ôta la vie. Souvenir cruel, moment affreux
où tu expiras en embrassant & en appelant
ton pere ! Ah ! que ne pus-je mourir pour
toi ?

tem sedet atra lues ; & la petite-vérole va l'affaillir dans le pays qu'il a choisi pour asyle.

De cette subtilité du miasme variolique, & de sa rapidité à se répandre, résulte une preuve bien concluante de sa volatilité, & par-là même de son affinité avec les humeurs les plus tenues, les plus évaporables du corps humain : tel est sans doute l'insensible transpiration. Il est donc à présumer, par analogie, que l'humeur diaphorétique fera la plus chargée de miasmes varioliques actifs & acrimonieux.

Cette présomption se change comme en certitude, par l'observation déjà faite dans ma premiere Dissertation. Il a été reconnu que chaque virus avoit une direction spéciale vers certaines parties du corps, & que la variolique avoit la sienne vers la périphérie. Le virus donc & l'humeur perspirante ont la même tendance vers les mêmes couloirs ; & dans cette confluence mutuelle aux pores cutanés, ils ne peuvent éviter de se mêler, de se confondre, & de s'exhaler ensemble. En effet, cette odeur singuliere qu'on ne peut désigner que par le nom de variolique, odeur que les femmes mêmes savent distinguer, ne peut provenir que des particules odorantes varioliques qu'entraînent la perspiration & la sueur ; elle n'est si forte que par l'abondance de ces miasmes ; elle n'est
 si

si piquante & si promptement répandue au loin, que par leur activité ; elle n'est si désagréable & si infecte , que par leur alcalinité.

Lorsque la nature ne peut venir à bout d'assimiler à nos humeurs & d'adapter à nos solides les différents hétérogènes qui se sont glissés dans les voies de la circulation , elle s'est ménagée deux issues pour se débarrasser de ces particules rebelles & indomptables. Les plus grossières sont expulsées par la voie des urines ; les plus fines , les plus âcres , les plus putrides , par celle de la transpiration. C'est ainsi que dans l'état de santé elle se délivre de certaines parties chyleuses qui ont éludé l'efficacité des forces assimilantes , & de celles qui , après avoir été assimilées , ont dégénéré. C'est ainsi encore que dans l'état de maladie souvent la nature victorieuse chasse hors du corps les levains pernicieux qui troubloient l'économie animale , & par des perspirations , des sueurs & des urines critiques , termine les maladies les plus violentes. J'entends par *la nature*, l'ensemble & le concours des forces assimilantes de notre machine , & non une puissance intelligente.

Lors donc que cette nature aura triomphé de la petite-vérole , lorsqu'au moyen de la suppuration elle aura dompté la partie du virus déposée à la peau , elle se délivrera

par les urines & par la transpiration de tout le reliquat du virus, qui ayant résisté à son action, aura conservé un caractère irréfragable; les parties les plus grossières s'écouleront par les voies urinaires; & de là ces urines troubles & chargées qui terminent le cours de la petite-vérole; urines si utiles & si nécessaires, que leur absence menace les convalescents des dépôts internes ou externes. Mais les miasmes les plus déliés, les plus actifs, les plus âcres, s'échapperont par la voie de la transpiration; & c'est sans doute par cette raison que la petite-vérole devient, dans le dernier période, si contagieuse.

Il est donc prouvé par la cause & les effets, & comme l'on dit dans l'école, *à priori* & *à posteriori*, que la petite-vérole ne dépose pas seulement son venin dans les pustules, mais qu'elle en exhale la partie la plus considérable, la plus subtile, la plus énergique, par la transpiration. Cette vérité une fois reconnue nous conduit à une autre; car les vérités se succèdent & se tiennent comme les anneaux d'une chaîne. Or, s'il est avoué que le virus variolique & l'humour diaphorétique se mêlent, se confondent, se combinent ensemble; pourrât-on se refuser à croire que par cette association étroite, ce mélange exact, cette combinaison intime, l'un & l'autre ne se

communiquent réciproquement leurs propriétés, & ne marient pour ainsi dire ensemble leurs caractères mutuels ? Que résultera-t-il de cette communication réciproque ? Deux choses : 1^o que la transpiration contractera la virulence de la petite-vérole ; & deviendra elle-même toute variolique ; 2^o qu'à son tour le virus s'imprégnera des qualités nuisibles de la transpiration, en prendra le caractère, & empruntera d'elle une malignité étrangère à sa propre nature. Un coup d'œil nous découvrira ces funestes propriétés.

L'humeur de la transpiration est une eau lixivielle, chargée de sels âcres, d'huiles rances, & de quelques parties terrestres stimulantes. Cet ensemble ne peut former qu'un composé très-irritant & très-acrimonieux. Si ce fluide n'est pas décidément putride, du moins est-il avéré qu'il est d'un caractère voisin de la putridité, & qu'il en manifeste les premiers effets.

La transpiration est d'une odeur si puante dans quelques personnes, qu'elle les rend inabordables. J'ai vu à Montpellier une riche héritière, d'une figure intéressante, dans le printemps de l'âge, par l'odeur qui exhaloit de son corps, mettre en fuite les plus déterminés épouseurs, que l'appât d'une dot opulente attiroit en foule auprès d'elle.

Dans quelques maladies, cette odeur de

la transpiration est quelquefois plus infecte que celle des matieres fécales. Les exhalaisons, qui sortoient du corps des malades atteints de la suette de Forcalquier, étoient si fétides, que plusieurs devenoient inaccessibles ; & moi-même, à qui la nature a refusé le sens de l'odorat, j'en étois si fortement affecté, qu'elles m'excitoient un vif picotement dans le nez, suivi de l'éternuement.

Mais, sans recourir aux cas extraordinaires, n'envisageons que l'état de santé. Il est généralement reconnu que, dans l'ordre naturel, la transpiration est l'égoût des impuretés du sang ; que c'est par elle qu'il se purifie des parties excrémentitielles qui s'y glissent ou qui s'y engendrent par le mouvement circulatoire, l'action organique des vaisseaux, le choc des liqueurs, & par l'action de la chaleur animale. C'est par cette dépuración continuelle que les solides & les fluides sont préservés de la corruption à laquelle ils tendent sans cesse ; c'est par elle que subsiste la santé ; & le dérangement de cette excrétion, ou son refoulement à l'intérieur, est la cause la plus fréquente des fièvres putrides malignes, & des maladies aiguës les plus funestes.

Tout prouve que les miasmes de la transpiration sont d'une qualité la plus pernicieuse. L'élément dans lequel nous vivons, & sans lequel nous ne pouvons vivre, l'air,

furchargé de ces exhalaisons perfides, prend un caractère morbifique, & pour ainsi dire anti-vital; un homme forcé de respirer dans une atmosphère trop resserrée, & qu'il infecte continuellement des exhalaisons de son corps, devient lui-même son propre poison, & est, sans le vouloir, homicide de lui-même. Plus d'un prisonnier en a fait la triste expérience; & les cachots sont, le plus souvent, le berceau des maladies épidémiques les plus malignes.

Si l'air de la campagne est si salubre, c'est qu'il est plus dépouillé des exhalaisons humaines; & au contraire, celui des villes, & sur-tout des capitales où la population est nombreuse, est insalubre, parce qu'il est imprégné de ces exhalaisons concentrées. Dans les villes mêmes, les maisons les plus habitées sont les plus mal saines; tels sont les monasteres, sur-tout des religieuses, qui recluses dans une étroite enceinte, ne respirent jamais qu'un air peu renouvelé.

Lorsque l'air est furchargé de ces exhalaisons funestes, il devient suffoquant, & comme méphitique; il cause subitement des syncopes, des convulsions, la mort même; c'est ce qui arrive dans les assemblées trop nombreuses, où l'on respire un air enclos entre des murs, & furchargé des miasmes qui s'exhalent d'une multitude de gens, sur-tout lorsque la chaleur de la saison excite

une abondante transpiration. Ainsi dans nos églises, lorsque la solennité des fêtes y rassemble la foule des fideles, ou lorsque la réputation de l'orateur sacré y amene des flots d'auditeurs, fréquemment on voit des personnes se trouver mal, s'évanouir, tomber même en épilepsie, & ne revenir à elles que lorsqu'on leur a fait respirer un air plus libre & plus pur.

La même chose arrive aussi quelquefois dans les temples profanes consacrés à Melpomene & à Thalie, lorsque la célébrité d'un auteur, d'un acteur ou d'une actrice, y amene l'affluence des citadins oisifs. On y vient s'attendrir bonnement sur des malheurs imaginaires, & l'on est tranquille sur celui dont on est menacé, en respirant un air infecté du souffle & de la transpiration de tant de gens. Le spectateur s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que du prétendu héros. Il tremble pour des périls sans danger; il frissonne à l'aspect d'un poignard débonnaire qui n'a jamais blessé personne; il pâlit à la vue d'un poison sans venin, qu'on avale avec sécurité; & il donne des larmes à la mort tragique d'un personnage dont la santé n'est du tout point altérée par ce trepas simulé. Qu'il craigne plutôt pour lui-même. L'air maléficié qu'il respire est pour lui un poison plus réel que celui que le malheureux Béverley, l'œil égaré, le visage blanc,

le regard affreux , porte d'une main mal assurée à ses levres tremblantes, & avale avec une féroce précipitation. Que de personnes ont ressenti à l'issue du spectacle , ou pendant le spectacle même , les premiers traits d'une maladie mortelle !

Un fait bien frappant , est celui que rapporte Stowe. Il dit qu'aux assises qui se tinrent à Oxford , il s'éleva une vapeur humide qui étouffa presque tout le monde. Il mourut à Oxford trois cents personnes : plus de deux cents y tomberent malades , & moururent ensuite.

Il est donc constaté , par tout ce que je viens de dire , que l'humeur de la transpiration est non-seulement une liqueur excrémentitielle , âcre & pernicieuse , mais encore qu'elle est réellement vénéneuse , putréfiante , délétère : en se confondant , se combinant avec le virus variolique , elle ne peut manquer de l'infecter de ses vices , & de lui communiquer son acrimonie , sa septicité , sa malignité ; qualités funestes , germes féconds des petites-véroles confluentes , malignes , pourprées , gangréneuses , &c.

On n'a point à craindre les tristes effets de l'alliage du virus variolique avec le pus. Loin que la suppuration prête à la petite-vérole des vices étrangers , elle n'est propre qu'à corriger ceux qui lui sont naturels , & à mitiger sa virulence. Peut-être qu'au

premier coup d'œil cette assertion paroîtra choquer l'idée que l'on a communément sur la nature & le caractère du pus; mais la réflexion ne tardera pas à la déclarer conforme aux notions de la saine médecine.

Le vulgaire regarde le pus comme une matière sale, infecte, & presque cadavéreuse. Son nom seul soulève le cœur: on tourne avec horreur la tête à la vue d'une partie d'où il découle; & l'on est très-éloigné de lui attribuer un caractère bien-faisant. Quand je dis le vulgaire, je n'excepte pas certaines personnes de l'art, qui sont peuple à ce sujet comme à bien d'autres; & de sçavants médecins même ne sont pas exempts de préjugés là-dessus. Que de sentiments en médecine tiennent encore à l'opinion populaire! Combien de maux n'attribue-t-on pas au pus? N'est-ce pas lui, par exemple, que tant de gens regardent comme la cause matérielle des différentes phthysies? lui qu'on devroit, au contraire, considérer comme le remède de ces maladies, puisque la dépuration & la cicatrisation des ulcères qui sont les foyers des phthysies, ne peuvent s'opérer que par le bénéfice d'un pus louable & bien conditionné. Tout ce que l'art a à faire, c'est de faciliter la production de ce pus. Que penser, soit dit en passant, de ces maladies où l'on ne se propose que de combattre le

pus par des déterfifs, des dessiccatifs, des balsamiques ? Qu'on jette un coup d'œil sur la maniere dont se guérissent les plaies externes, & l'on décidera après si le pus est utile ou nuisible à la guérison, si c'est lui qu'il faut combattre ou favoriser. N'est-ce pas faute d'une louable suppuration que le charbon malin est souvent incurable, & que le cancer l'est toujours ?

Il est avoué aujourd'hui, en médecine, que la suppuration est l'ouvrage de la nature, ainsi que le chyle, le sang & les humeurs : le pus est le produit des forces actives & assimilantes de notre machine ; & l'art, qui ne peut former une goutte de chyle ni un globule de sang, ne réussiroit pas mieux à former une goutte de pus.

La suppuration est donc l'action d'un corps vivant ; & par-là elle est diamétralement opposée à la putréfaction, qui est la dégénérescence d'un corps mort. Un cadavre pourrit, mais ne suppure pas ; & si les effets sont différents de leur cause, le pus doit être aussi différent de la pourriture, que la vie de la mort.

Aussi les médecins vraiment dignes de ce nom ont-ils absous le pus des imputations odieuses du vulgaire, & ils en ont fait l'éloge qu'il mérite par l'usage auquel la nature l'a destiné. Le pus est le baume que la nature répand sur les plaies pour les

mondifier de tout ce qu'elles ont d'impur ; il est comme l'engrais sous lequel elle fait végéter les chairs nouvelles, la soudure qu'elle emploie pour réunir les bords des plaies, & consolider leur surface. C'est la barrière qu'elle oppose à la gangrene & à la corruption, la ligne de démarcation pour séparer, dans la mortification des parties, le vif du mort ; enfin c'est le *gluten* dont elle se sert pour envelopper, adoucir, émousser les particules âcres & piquantes qui, par leur aiguillon, excitent l'irritation, la douleur & l'inflammation dans les différentes parties du corps. Je ne m'arrêterai pas à démontrer ces vérités : on en trouvera les preuves dans des auteurs célèbres, Van-Swieten, Quesnay, & sur-tout dans les deux excellentes Dissertations de M. Fises, mon ancien maître.

Le pus donc, loin d'être une matière putride & malfaisante, est, au contraire, le véritable anti-septique que la nature oppose à la putréfaction, & le correctif efficace dont elle se sert pour dompter les hétérogènes irritants, & les miasmes inflammatoires, arrêtés & fichés dans les différentes parties du corps.

Appliquons ces principes à la petite-vérole. Dès que les miasmes virulents ont pénétré dans les voies de la circulation, par leur acrimonie, ils sollicitent l'activité des

forces vitales ; l'action oscillatoire du cœur & des vaisseaux est fortement excitée ; la fièvre s'allume , le sang roule dans les canaux à flots précipités, & l'orage ne se calme que lorsque l'hétérogène irritant est poussé à la périphérie du corps. Là , une partie s'évapore avec la transpiration , & l'autre partie s'embarasse & se dépose dans le tissu cutané. Il faut de nouveaux efforts pour forcer l'ennemi dans ce retranchement : chaque point de l'éruption devient le foyer d'une petite inflammation. La rougeur, la chaleur, la douleur, annoncent un mouvement plus violent des fluides, une réaction plus vive des solides, un choc plus fort des uns contre les autres. Dans cet effort mutuel, quelques petits vaisseaux se crevaient, leurs fluides s'épanchent dans le tissu cellulaire ; & du débris des membranes vasculaires & cellulaires, mêlé avec la sérosité, la lymphe, le suc adipeux, quelques globules de sang, broyés, confondus, & pour ainsi dire amalgamés ensemble, se forme une nouvelle liqueur, d'une couleur blanche, d'une qualité onctueuse, de la consistance d'une bouillie claire ; c'est le pus. Les matériaux qui ont servi à sa production ont disparu ; on n'apperçoit plus ni sang, ni lymphe, ni membrane ; tout est changé. Le virus variolique seul seroit-il demeuré intact ? N'auroit-il subi aucun changement

dans cette étrange révolution ? Un travail si considérable , continué pendant plusieurs jours , dont ce virus est l'occasion & l'objet , n'auroit-il été contre lui d'aucune efficacité ? Je ne le pense pas ainsi. Sans doute qu'il aura été brisé , altéré , mitigé , énérvé ; sa virulence en partie domptée , son activité réfrénée ; & de-là vient que tandis qu'un seul jour , un instant quelquefois , suffit au virus variolique pour développer son action dans la petite vérole spontanée , il faut à celui de l'insertion , pour se manifester , au moins huit jours , quelquefois onze , ainsi qu'il arriva au fils de M. de Brunet , par vous inoculé.

Concluons que le virus variolique de la transpiration est plus âcre , plus subtil , plus actif , plus septique , & doit produire des petites-véroles plus confluentes , plus malignes , plus meurtrières. Au contraire , que le virus variolique du pus est plus doux , plus mitigé , plus domptable , & doit donner des petites-véroles plus discrètes , plus bénignes , moins dangereuses.

Et par conséquent , que la petite-vérole inoculée doit être , comme elle l'est en effet , plus avantageuse que la spontanée.

Il s'agiroit maintenant de déduire de mes principes les conséquences pratiques qui en dérivent , & de proposer une nouvelle méthode d'insertion ; mais j'ai besoin de prendre

haleine : je sens que me suis laissé entraîner par l'abondance de la matière. Elle auroit été susceptible de plus d'ordre , de précision, d'érudition : un style plus simple , une diction plus correcte , des phrases moins verbeuses , auroient mieux convenu. Ma situation ne m'a pas permis de mieux faire ; & j'ai espéré qu'on pardonneroit les fautes de l'ouvrage , en faveur de quelques vérités utiles dont je l'ai parsemé. Pour vous , Monsieur , qui connoissez mon triste état , vous accueillerez avec indulgence mon travail ; & vous serez peut-être surpris qu'un homme puisse écrire & disputer sur le bord de sa fosse , & comme dit Ovide , le couteau sur la gorge.

..... Ego perditus ensem
Hæsurum jugulo jam puto jamque meo.
Hæc quoque quæ facio judex mirabitur æquus ;
Scriptaque cum veniâ qualiacumque leget.

A N A L Y S E

De l'eau minérale des bains de Leuck en Valais ; par M. ROUELLE , démonstrateur en chymie au Jardin du Roi.

§. I. *Mélange de différentes substances ou réactifs avec l'eau minérale.*

1^o Cette eau étoit claire , & n'avoit laissé

au fond des bouteilles aucun dépôt, qui fût assez sensible.

2^o Elle n'avoit aucun goût particulier. En débouchant les bouteilles, on a encore senti une très-légère odeur de foie de soufre.

L'odeur de foie de soufre, qui se rencontre dans beaucoup d'eaux minérales thermales, y est en si petite quantité, & se dissipe si facilement, qu'elle ne mérite aucune considération; car elle n'est pas toujours une preuve de la présence du soufre dans les eaux minérales; & celles qui en contiennent sont en petit nombre.

3^o Une piece d'argent, tenue dans cette eau pendant plusieurs heures, n'en a nullement été altérée, & ne l'a pas été davantage avec la même eau chauffée au bain-marie dans des vaisseaux fermés.

4^o Deux gros de sirop de violette, mêlés à cinq onces d'eau minérale, n'ont paru d'abord souffrir aucun changement dans leur couleur; mais, quelques heures après que le mélange a été fait, l'eau a commencé à prendre une légère nuance de verd, qui étoit peu de chose.

Le peu d'altération de la couleur du sirop de violette, qui prend une petite teinte verte, est due principalement à la terre absorbante contenue dans ces eaux, soit que ce léger changement vienne de la terre calcaire, ou de la terre du sel cathartique amer,

ou d'un sel marin à base terreuse. On sçait que le sel marin & le nitre à base terreuse ont la propriété de verdir le sirop de violette dans beaucoup de cas.

5° L'infusion de noix de galle n'apporte aucun changement à cette eau ; ce qui est général pour toutes les eaux thermales : car elles ne contiennent point de fer, du moins je n'en connois aucune qui en contienne. Le degré de chaleur qu'ont toutes ces eaux en général, est plus que suffisant pour l'en séparer, à moins que dans quelques-unes il ne se trouve dans l'état de vitriol de Mars ; encore faudroit-il supposer qu'elles ne passent point sur des pierres & des terres calcaires, qui ont toutes la propriété de le décomposer. On voit donc que la noix de galle devient inutile dans l'analyse des eaux thermales.

6° L'alcali fixe phlogistique du bleu de Prusse, n'y produit pas plus d'altération que la noix de galle.

Cet alcali fixe phlogistique est encore un réactif assez généralement inutile dans l'analyse des eaux thermales. Il n'en est pas de même à l'égard des eaux ferrugineuses, martiales, vitrioliques : il y démontre alors les plus petits atômes de fer qu'elles contiennent.

7° Vingt-cinq à trente-fix gouttes d'huile de tartre par défaillance, mêlées à six onces

544 ANALYSE DE L'EAU MINÉRALE

d'eau minérale, l'ont rendue laiteuse. Il s'est fait ensuite un précipité blanc assez abondant ; ce qui prouve assez que cette eau contient quelques sels à base terreuse , sans cependant en déterminer les espèces ; car il faudroit pour cet effet examiner la liqueur qui surnage le précipité par l'évaporation & la crySTALLISATION , afin de voir la nature des sels qui se sont formés : moyen difficile & embarrassant. Il faudroit encore combiner la terre précipitée avec les acides , pour décider si c'est la terre calcaire ordinaire , la base du sel cathartique amer , ou celle de l'alun. En supposant que ces eaux minérales en contiennent , nous verrons dans la suite que l'analyse des résidus terreux , & les sels obtenus par l'évaporation , sont des moyens bien plus simples & plus faciles pour déterminer la nature de ces sortes de substances contenues dans ces eaux , & dans toutes les eaux en général.

8° La dissolution de mercure par l'acide nitreux , mêlée à l'eau minérale , y occasionne un précipité d'un jaune sale , assez considérable , qui se fait très-promptement. La couleur jaune indique ici que cette eau minérale contient un sel vitriolique. Si l'on décante l'eau qui surnage ce précipité , & qu'on la remplace par de l'eau distillée bouillante , le précipité prend une plus forte teinte jaune ; preuve manifeste que l'eau minérale

nérale contient un ou plusieurs sels vitrioliques.

9° Quinze à vingt gouttes de dissolution d'argent par l'acide nitreux, mêlées à six onces d'eau minérale, l'ont troublée & rendue opale sans en rien précipiter d'abord ; mais, douze à vingt-quatre heures après, il s'est fait une très-petite quantité de précipité.

11° Un gros de savon, dissous par l'ébullition dans six onces d'eau minérale, y a fait de légers flocons peu sensibles. L'eau, quoique très-chaude, étoit très-opaque, blanche, laiteuse ; ce qui fait voir qu'elle dissout mal le savon, & prouve la présence des sels à base terreuse. L'expérience démontre que plus les eaux sont pures en général, plus la dissolution de savon est claire. On sçait que beaucoup d'eaux qui ne dissolvent pas bien le savon, deviennent propres à le dissoudre en y mêlant un peu d'alcali fixe.

§. II. 1° Pour parvenir plus sûrement à la connoissance certaine de ce que contiennent ces eaux minérales, on en a fait évaporer quinze livres, poids de seize onces, au bain-marie, dans six pots de verre. Pendant l'évaporation, il ne s'est point formé de pellicule au commencement, mais bien après qu'elles ont été en partie évaporées. Cette pellicule est composée d'une quantité de petites lames & aiguilles qu'on doit regarder comme une vraie sélénite. Les quinze livres

546. ANALYSE DE L'EAU MINÉRALE . .

ayant été réduites à une livre par l'évaporation, on a mis la liqueur des six pots dans un feul, & on a continué d'évaporer très-doucement au bain-marie jusqu'à defficcation. Le réfïdu laiffé dans le vaiffeau pendant la nuit, avoit très-légèrement attiré l'humidité de l'air ; ce qui a facilité le moyen de le détacher du pot. Ce réfïdu pefoit quatre gros cinquante-quatre grains. C'eft par livre d'eau vingt-deux grains & quatre cinquièmes de grain.

2^o Ce réfïdu a été leffivé à plufieurs reprifes avec de l'eau diftillée, au point d'enlever toute la matiere faline ; & la liqueur filtrée a été mife à part.

3^o Le réfïdu terreux qui eft refté après les lotions, féché, ne pefoit plus que trois gros quarante-trois grains ; ce qui fait par livre d'eau minérale dix-fept grains, & quatre quinzïèmes de partie terreufe ou félénite. Je dis félénite, parce que ce réfïdu terreux, qui, comme on l'a dit n^o 1, eft un amas de petites lames & aiguilles, ne paroît être que cela. Il s'eft donc diffous, dans l'expérience n^o 2, un gros onze grains de matiere faline, dont la proportion eft de cinq grains & demi, & quelque chofe de plus, par livre d'eau.

4^o La liqueur faline n^o 2 qu'on avoit mife à part, évaporée au bain-marie jusqu'à la réduire au point propre à la cryftallifation par le refroidiffement, a donné des cryftaux

de sel cathartique amer, semblable à celui de Sedlitz. Cette liqueur évaporée de nouveau s'est coagulée en une masse saline, qui n'est que du sel cathartique amer.

5° Si on mêle quelques gouttes d'acide vitriolique concentré à une petite portion de ce sel de la seconde cristallisation, il s'en dégage un peu de vapeur d'esprit de sel, mais en très-petite quantité, cependant assez pour reconnoître cet acide. Il est difficile de déterminer si cette petite quantité d'esprit de sel qui s'est dégagée, provient d'un sel marin à base terreuse ou alcaline : il y en a trop peu pour asseoir un jugement certain à cet égard.

6° Tout le sel cathartique amer résultant des deux cristallisations n° 4, a été dissous dans deux onces d'eau distillée. Ce sel s'est décomposé par l'alcali fixe du tartre en liqueur. La terre ou magnésie qui s'est précipitée, séparée de la liqueur par le filtre, & lessivée avec de l'eau distillée, ensuite séchée, est très-blanche, & la même que celle tirée du sel cathartique amer d'Angleterre, & du sel de Sedlitz.

7° La liqueur saline séparée de la magnésie n° 6, a donné du tartre vitriolé par les évaporations répétées; mais on n'a pu observer s'il contenoit quelque portion de sel fébrifuge.

8° Si l'on verse quatre ou cinq gouttes

548 ANALYSE DE L'EAU MINÉRALE

d'esprit de nitre sur le résidu terreux n° 3, il se fait une effervescence assez sensible, & il se dissout une petite portion de ce résidu; ce qui démontre qu'il contient un peu de terre absorbante.

9° On a mis le résidu terreux n° 3 dans un petit matras, & on a versé dessus quatre onces de vinaigre distillé. On a fait digérer & même bouillir la liqueur, & il s'est fait une effervescence assez marquée. La liqueur reposée & décantée; on a remis une seconde, & même une troisième fois du vinaigre distillé; plus d'action. Après avoir filtré toute la liqueur, & lavé la portion terreuse à plusieurs eaux distillées, le résidu terreux, séché, pesoit trois gros quatorze grains. Il s'est donc dissous vingt-neuf grains de terre absorbante; ce qui fait par livre d'eau minérale presque deux grains de terre absorbante.

10° La dissolution de terre absorbante faite par le vinaigre distillé n° 9, a été évaporée à la réduire presque en sirop. Elle a donné par le refroidissement des cristaux foyeux, semblables à ceux qu'on obtient de la terre calcaire, du corail & des yeux d'écrevisses, par le vinaigre: on connoît ce sel en chymie sous le nom de terre foliée à base terreuse, & on sçait qu'il n'est point susceptible de déliquescence.

Cette terre foliée à base terreuse a été

dissoute dans une once d'eau distillée, & on en a précipité la terre absorbante par l'alcali fixe de tartre en liqueur. Cette magnésie étoit très-blanche. Il n'a pas été possible de déterminer si cette portion de terre est calcaire, ou base du sel cathartique amer, ayant été gâtée par accident. C'est une expérience qui manque ici, & qui pourra être faite par ceux qui se trouveront à portée de recommencer l'analyse de ces eaux minérales. Ils seront aussi à même de décider dans quel état est le peu d'acide du sel que j'ai observé, n^o 5.

11^o On a fait bouillir avec quatre onces d'eau distillée & un gros d'alcali fixe du tartre ; dans un petit matras, la portion terreuse qui est restée après avoir été traitée avec le vinaigre distillé, & qui ne s'est point dissoute, n^o 9. La liqueur reposée & décantée étoit parfaitement neutre, & ne verdissoit point le sirop de violettes. On a mis un nouveau gros d'alcali fixe de tartre, avec quatre onces d'eau distillée sur le résidu : on a fait bouillir, on a décanté ; on a répété une troisième opération pareille aux deux précédentes ; pour décomposer toute la sélénite. Ces trois liqueurs mêlées ensemble avoient une surabondance d'alcali fixe. Elles ont été mises à part, & la terre restante a été lavée & séchée.

12^o La partie terreuse qui est restée n^o 11,

est soluble en totalité dans l'acide nitreux, l'acide du sel & le vinaigre distillé. Avec l'acide vitriolique, elle fait une sélénite; ce qui prouve que c'est une terre calcaire.

13^o La liqueur que nous avons dit contenir un excès d'alcali, n^o 11, a été saturée avec du vinaigre distillé. Cette liqueur, ensuite filtrée & évaporée au point convenable, a donné des cristaux de tartre vitriolé, pendant que l'excès d'alcali a formé avec le vinaigre distillé une terre foliée, & facilité par ce moyen la cristallisation du tartre vitriolé. On auroit pu séparer cette terre foliée par l'esprit de vin, & avoir le tartre vitriolé seul. Cette expérience démontre que la sélénite est en assez grande quantité dans ces eaux minérales.

Il résulte des opérations & de l'analyse ci-dessus, qu'une livre d'eau minérale contient vingt-deux grains & quatre-cinquièmes de grain, tant en sel cathartique & sélénite, qu'en terre absorbante; sçavoir :

1^o En sel cathartique, cinq grains & demi, & plus.

2^o En sélénite, quinze grains.

3^o En terre absorbante, deux grains, & quelques petites fractions.

Il faut conclure de cette analyse, que ces eaux n'ont presque aucun rapport avec les eaux minérales de Barèges, de Cauterets, de Bagnères de Luchon, &c. puis-

DES BAINS DE LEUCK EN VALAIS. 551
qu'elles en diffèrent essentiellement par le soufre, & une portion de bitume & de *naturum*, que celle des bains de Leuck ne contiennent point, & qu'on trouve sensiblement dans les autres.

OBSERVATIONS sur l'usage de quelques réactifs employés dans l'analyse des eaux minérales.

Presque tous ceux qui ont parlé des moyens d'analyser les eaux minérales, ou qui en ont proposé, nous ont en général donné leurs assertions, & très-souvent leurs rêveries, pour des réalités, en nous indiquant une quantité de réactifs très-inutiles dans bien des cas. Je ne suis pas le premier qui publie cette vérité, que j'ai enseignée & démontrée dans mes cours de chymie, tant publics que particuliers.

Je n'examinerai pas tous les réactifs que l'on peut taxer d'inutilité; je me bornerai seulement à quelques-uns.

1^o La teinture de tournesol est un de ces réactifs que l'on indique comme un moyen plus propre que le sirop de violettes pour reconnoître les eaux minérales qui contiennent un acide libre. Ceux qui proposent cette teinture de tournesol faite dans l'eau, devroient au moins nous indiquer des eaux minérales connues, & d'un usage admis en médecine, qui continssent un acide libre.

On nous citera pour exemple les eaux vitrioliques alumineuses, martiales ou cuivreuses, qui sortent des sources & des galeries des mines métalliques, & des mines de charbon de terre ; mais ces eaux ne peuvent pas être comparées avec les eaux minérales en usage en médecine.

On nous dira encore qu'il y a de ces dernières eaux minérales qui s'emploient à l'extérieur, soit pour les hommes, soit pour les animaux. Si le fait est vrai, il doit être très-rare, & ne prouve pas que l'on doive ranger ces sortes d'eaux dans la classe des eaux médicinales. On auroit dû au moins les distinguer des autres, & en faire une espèce à part.

Quoi qu'il en soit, si l'on trouvoit quelque eau minérale qui changeât en rouge la teinture de tournesol, & qui n'altérât point la couleur du sirop de violettes, on ne devroit pas conclure pour cela que cette eau minérale fût acide.

Il y a cette différence entre la teinture ou l'infusion des fleurs de violette, & le sirop de violettes, que l'air fixe rougit facilement la première, & qu'il n'altère que très-difficilement le dernier. Il faut observer encore qu'il est très-connu que la teinture de tournesol rougit toujours plus facilement, & même avec l'air fixe, que ne fait la teinture de violettes. De-là l'erreur de quelques

physiciens qui ont nié que l'air fixe changeât en rouge la couleur bleue de ces fleurs, parce qu'ils faisoient leurs expériences avec le sirop de violettes, tandis que les Anglois se servoient simplement de leur infusion.

2^o L'alcali fixe phlogistique du bleu de Prusse, n'est pas moins inutile pour l'analyse des eaux thermales, relativement au fer, puisque ces eaux n'en ont pas, à moins qu'elles ne contiennent un vrai vitriol martial.

Des chymistes ont publié, d'autres ont enseigné publiquement que cette liqueur alcaline servoit à reconnoître toutes les substances métalliques, même l'orpiment & l'arsenic qui se rencontrent dans les eaux minérales. Ils auroient dû nous indiquer de ces eaux qui contiennent ces substances métalliques; c'eût été rendre un service signalé à la chymie, ainsi qu'à ceux qui font ces sortes d'analyse.

3^o On a encore proposé l'alcali fixe minéral, & l'alcali volatil, comme des réactifs; mais on n'en a pas plus démontré l'avantage & l'utilité. Au contraire, si on les avoit employés à beaucoup d'analyses d'eaux minérales, on auroit observé les erreurs qu'ils y auroient occasionnées.

4^o On attribue aussi au vinaigre distillé & aux acides minéraux des propriétés communes & particulières, en tant que réactifs,

Prétention vague, quand on ne donne aucun exemple de ces applications à l'analyse de quelque eau minérale. On nous dit que le vinaigre distillé dissout bien les terres calcaires qui se trouvent dans les eaux minérales, & celle que l'alcali fixe a précipitée, mais qu'il ne dissout pas les terres argilleuses. Il se peut qu'il y ait des eaux minérales qui contiennent de ces terres argilleuses; mais, encore un coup, devoit-on en citer quelques-unes.

Après avoir fait une longue énumération de ces réactifs & de leurs propriétés, on finit par dire qu'il n'est pas nécessaire de les employer tous dans l'analyse de beaucoup d'eaux minérales. Il falloit aussi connoître celles où ils ne sont pas nécessaires; & l'inutilité de ces réactifs une fois démontrée, eût beaucoup mieux valu que toutes ces assertions vagues qu'on a hasardées sans exemple.

Si les différents acides, comme réactifs, sont presque inutiles, il n'en est pas de même lorsqu'on les emploie dans l'analyse des résidus terreux & salins, obtenus par l'évaporation; ils y sont, au contraire, très-essentiels.

On voit des analyseurs d'eaux minérales qui disent qu'on trouve dans certaines eaux différentes sélénites à base de terre vitrifiable, qui ont pour acides les différents acides minéraux; mais on ne voit pas que

ces especes de sélénites soient démontrées par des expériences sans réplique, ni qu'on ait donné des moyens de faire ces sélénites, afin de prouver qu'il est possible qu'elles existent dans certaines eaux minérales. Ce ne sont donc là encore que des possibilités & de pures assertions.

5° La dissolution de mercure par l'acide nitreux, est encore un des réactifs qui peut induire en erreur ceux qui ne s'occupent pas habituellement de ces sortes d'expériences. Cette dissolution plus ou moins saturée, & presque au point de la cristallisation, mêlée à l'eau distillée la plus pure, la rend plus ou moins laiteuse, & souvent d'un jaune sale. Il se fait un précipité assez abondant. C'est du mercure qui a perdu une partie de son acide surabondant, & qui approche de la nature du mercure précipité rouge. Il faut, pour les essais des eaux minérales, une dissolution de mercure qui ait une certaine quantité d'acide surabondant.

6° Le sel de Saturne est aussi un réactif très-inutile, & un des plus inutiles. Il blanchit avec l'eau distillée la plus pure; & si l'on veut qu'il ne blanchisse pas, il faut y ajouter une surabondance de vinaigre distillé.

7° Il en est de même du sublimé corrosif. Je n'entre point dans les preuves de l'inutilité & des défauts de ces deux réactifs,

556 ANALYSE DE L'EAU MINÉRALE
ainsi que de plusieurs autres : cette discussion
me meneroit trop loin.

8° La dissolution d'argent est regardée
comme un des réactifs les plus essentiels
pour l'analyse des eaux minérales. Elle n'est
cependant pas si exacte qu'elle n'induisse
aussi en erreur. Je pourrois en citer plusieurs
exemples. Il suffit d'en trouver un dans l'eau
minérale dont je donne l'analyse, §. I,
n° 9. On voit que cette eau minérale, sui-
vant les expériences, n° 7 & n° 8, contient
beaucoup de sels vitrioliques, ou autres
sels à base terreuse, comme l'indique le pré-
cipité qui se fait. Cette même eau minérale
n'est que légèrement altérée par la dissolu-
tion d'argent. Le vitriol d'argent qui se forme
par la combinaison de l'acide vitriolique des
sels de l'eau minérale, est un sel beaucoup
plus soluble que celui formé par le mer-
cure & l'acide vitriolique ; &, dans ce cas-
ci, la dissolution de mercure, est un réac-
tifs plus sûr que celle d'argent. On a re-
gardé le vitriol d'argent comme étant d'une
moyenne solubilité ; cependant on a re-
connu qu'il est bien plus soluble que beau-
coup de chymistes ne l'avoient dit. L'acide
nitreux qui tient l'argent en dissolution, s'est
uni aux terres absorbantes, & a formé des
sels à base terreuse, très-solubles ; & le vi-
triol d'argent est presque tout resté en dis-
solution dans la liqueur. Si l'on n'avoit em-

DES BAINS DE LEUCK EN VALAIS. 557
ployé que la dissolution d'argent , on auroit
cru que ces eaux ne sont pas chargées de
matieres salines : cependant l'analyse prouve
le contraire.

C'est par la dissolution d'argent que l'on
peut bien déterminer la quantité d'acide du
sel qui se trouve dans ces eaux , mais non
pas dans quel état de sel neutre, y est cet
acide.

R É C L A M A T I O N

*De M. JEANROY, docteur-régent de la
Faculté de Médecine de Paris, agrégé
au college de Nancy; contre une imputa-
tion que M. GUILBERT DE PRÉVAL lui
a faite dans une Requête imprimée.*

Uniquement jaloux & toujours occupé
de mériter, par mes sentiments & par ma
conduite, l'estime de la Faculté & de tous
les gens de bien , je n'ai vu qu'avec toute
l'indignation de l'honneur injustement &
vivement outragé, l'imputation que M.
Guilbert de Préval m'a faite dans sa der-
niere Requête imprimée.

Les injures ne doivent, je le sçais, ins-
pirer que du mépris ; mais ce dédain ne dis-
pense pas de repousser le mensonge & la
calomnie. On doit la vérité, non pas à ceux
qui la choquent ouvertement, mais à ceux
que leurs impostures pourroient séduire.

C'est ce qui me détermine à m'empressez de rendre compte à la Faculté & au public, des faits sur lesquels porte l'inculpation dont me charge M. Guilbert de Préval.

Le 25 Janvier 1773, M. le Lieutenant général de police me fit l'honneur de m'écrire, qu'il avoit des raisons particulières pour désirer d'être instruit de l'état de quatre malades, attaqués du mal vénérien, qui étoient chez la dame Canton, garde-malade, maison de M. Dubertrand, chirurgien, rue du Temple; que je lui ferois plaisir si je pouvois les voir, les interroger sur la façon dont on avoit suivi le traitement de leur maladie, & lui mander ensuite ce que je constaterois de leur état, & ce que j'aurois appris sur les autres objets de sa Lettre: il me demandoit aussi de prier de sa part M. Mittié de m'accompagner.

Ce ne fut qu'en conséquence de la lettre de ce magistrat que je vis, pour la première fois, ces malades traités suivant le remède dont le nommé Henriot a depuis obtenu le privilège.

Ces malades avoient été traités sous l'inspection de MM. Miffa, Raulin & Dubertrand: celui-ci, à ce qu'on m'a dit, avoit seul administré le remède.

Les malades avoient éprouvé des accidents graves: j'examinai avec M. Mittié leur état; je le comparai avec le détail de

leurs symptômes lorsqu'ils avoient commencé le remède. Le rapport que nous fîmes & signâmes, ne lui étoit nullement avantageux.

Au mois de Février suivant, M. de Sartine me demanda encore de suivre le traitement de deux autres malades par la même méthode. Ils furent préparés à l'ordinaire; on leur fit même prendre quelques bains : on leur administra le remède sous la dénomination alors d'*eau de sécurité*; & l'on me dit que l'on suivoit le traitement mis en usage chez la dame Canton. J'écrivois sur un plumitif les jours de mes visites, & les changements qui arrivoient aux malades.

Le plus petit des deux me parut guéri au commencement de Mai : depuis un mois au moins tous les symptômes vénériens étoient entièrement dissipés; & j'avois exigé qu'il se représentât deux fois par semaine pendant cet intervalle.

Dans le même temps, il ne restoit au plus grand, de tous ses symptômes vénériens, qu'un engorgement à une glande au cou; il étoit même douteux que ce fût un engorgement vénérien : on le regarda comme guéri.

La dépense de ces deux malades, chez une garde, étoit dure à soutenir; cette considération m'engagea à clore le rapport vers le 10 ou environ, en y insérant la condi-

tion expresse que le malade se rendroit chez moi une fois par semaine pendant trois mois. Je ne l'ai pourtant vu depuis qu'une fois seulement, & par hasard, dans une rue, où il me dit qu'il étoit parfaitement guéri.

Mon rapport n'annonçoit point de cures merveilleuses, & ne concernoit que ces deux malades.

Je ne connoissois point le sieur Henriet pour l'auteur du remede : quand je le vis pour la première fois chez la dame Canton, je le crus envoyé par la police ; quand il reparut chez la seconde garde-malade, je le pris pour un curieux.

Tel est le détail de ce qui s'est passé à ce sujet ; & c'est ainsi que j'en rendis compte à M. de Lépine, lorsqu'il me parla, ou plutôt m'écrivit au sujet des Lettres-Patentes que le sieur Henriet avoit obtenues, disoit-on, sur mon certificat, pour la distribution de ce remede.

Je n'ai point vu ces Lettres-Patentes, j'ignore ce que l'intrigue a pu y faire insérer : ce qu'il y a d'incontestable, c'est que je n'ai été chargé que d'examiner, non le remede, mais les effets du remede, non pour prévenir le mal vénérien, mais pour guérir ceux qui en étoient infectés ; que je n'ai parlé dans mes rapports que des deux cures que j'ai vues & suivies.

Voilà les faits exactement.

Les

Les Lettres-Patentes qu'a obtenues le sieur Henriet, quelles qu'elles soient, ne sont donc point mon ouvrage, comme l'avance M. Guilbert, qui ne pouvoit ignorer ces faits, ou qui devoit & pouvoit si facilement s'en éclaircir avant de hasarder son imputation.

Il n'y a donc ni méchanceté de ma part dans l'avis que j'aurois pu porter dans les assemblées de la Faculté contre le préservatif prétendu de M. Guilbert, & sur-tout sur la maniere indécente dont on prétend qu'il a voulu en constater la certitude.

Il y a moins encore de jalousie. Les plus grands succès en un pareil genre n'exciteront jamais ce sentiment dans une amie tant soit peu amie de l'honnêteté & des mœurs.

L E T T R E

De M. COSTE, médecin de l'hôpital militaire, à M. GARDANE, censeur royal, médecin de Paris, & auteur de la Gazette de santé.

C'est par le plus grand hasard du monde, Monsieur, que j'apprends, au milieu d'Avril 1776, que vous m'avez attribué, dans le n^o 43 de votre Gazette de l'année dernière, des sentiments bien opposés à ceux dont je

fais profession. Vous attendez, dites-vous, ma Réponse à la merveilleuse diatribe de M. Paulet, pour juger si je suis *pleinement dans mon tort, comme on le croiroit par sa Critique*. Voilà un acte de modération & d'impartialité, qui vous fait honneur. Mais la seule réflexion que vous vous êtes permise d'avance n'y en ajoutera pas. Vous me taxez publiquement de m'être *déclaré plusieurs fois contre le Précis de Médecine de M. Lieutaud*. C'est votre imputation, Monsieur, qui est destinée à produire l'effet que vous auriez raison d'attribuer à ma prétendue indécence. C'est elle, pour me servir de vos expressions, *qui blesse à la fois le respect dû à ce vénérable Archiatre, & celui qu'on doit plus à la vérité*.

Si je m'étois oublié à ce point, je ne mériterois pas de réponse. M. Lieutaud est au dessus de mes éloges & de mes critiques. Je n'ai jamais cependant été assez aveugle, pour méconnoître la supériorité avec laquelle ce médecin digne de sa célébrité & de sa fortune, s'est montré dans les différentes parties de l'art de guérir. Long-temps avant son élévation, j'ai rendu à ses excellents écrits, dans un acte public & solennel, le tribut d'estime & de reconnoissance que je leur devois. Depuis qu'il est parvenu au faite des dignités de notre état, je me suis abstenu de grossir la foule des flatteurs mal-

adroits. C'est dans le temps même de son exaltation que j'ai écrit dans mon Méad, que, quoique M. Lieutaud prétende qu'aucun auteur n'a parlé du mal de hanche avant le docteur de Haën; cependant le passage de Méad prouve qu'il avoit devancé le professeur de Vienne, (*Vindobonæ*). Dans un autre endroit, je cite, comme une autorité grave, le sentiment de M. Lieutaud; & dans aucun autre lieu il n'est fait mention de lui..... Et voilà, Monsieur, ce que vous appelez s'être *déclaré plusieurs fois contre le Précis de Médecine de M. Lieutaud*? Non, Monsieur, j'ai toujours fait des Œuvres de M. Lieutaud le plus grand cas & le plus grand usage. Croyez que cette assertion simple & vraie lui plairoit davantage qu'un panégyrique, plus fâcheux que flatteur, quand il est affecté & hors de propos.

Vous promettez de juger entre M. Paulet & moi.... Ce sera sans partialité.... vous en avez donné votre parole. Eh bien! Monsieur, il faut vous apprendre que M. Roux n'a pas voulu insérer dans son Journal d'Octobre dernier ma première Lettre en Réponse. Il prétendit qu'il n'en falloit pas faire. Cependant les trois autres existoient déjà, quand je reçus la nouvelle de son refus. Le Roi, sur ces entrefaites, daigna m'accorder l'hôpital militaire de Calais. Les embarras qui accompagnent le déplacement de toute

une famille , dans une saison rigoureuse , étoient bien faits pour laisser perdre de vue une querelle semblable. Un mois après mon arrivée à Calais , on y envoya de votre boutique de Ruault un ballot de cette critique. Deux exemplaires seulement sont sortis de chez le libraire Gilles Né ; & personne ne se vante ici d'en avoir achevé la lecture. Il en avoit déjà été de même à Nancy ; de sorte que je pourrois garder le silence , sans que l'amour-propre en souffrît ; mais un medecin de mes amis , né dans un pays où la tête est plus chaude , vint me voir l'autre jour , avant de passer en Angleterre. Il y a emporté mes quatre manuscrits , dont je ne fus pas le maître ; & au moment que je vous préviens , il me mande qu'ils sont sous presse à Cantorbery. Si je peux en avoir , j'aurai grand soin , Monsieur , de vous en présenter un exemplaire ; mais à condition que vous avouerez qu'il y a quelque différence entre ne pas admirer l'*Histoire de la petite-verole de M. Paulet* , & se déclarer contre le *Précis de Médecine de M. Lieutaud*,



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A V R I L 1776.

Jours du mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	A 6 h. du matin.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 4
2	9	12	8 $\frac{3}{4}$	28 4	28 4	28 3 $\frac{3}{4}$
3	6 $\frac{1}{2}$	13	7 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3
4	7	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
5	5	9	5 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2
6	5 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
7	5	11 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1	28
8	7 $\frac{3}{4}$	10	4 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9	27 8
9	3	4 $\frac{1}{2}$	3	27 8 $\frac{3}{4}$	27 9	27 11 $\frac{1}{2}$
10	4	8	3 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1 $\frac{1}{4}$
11	2 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
12	4 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	6	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
13	7	10	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28
14	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
15	6 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{3}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{3}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
16	10	16	12 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
17	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
18	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28
19	10	13	10 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
20	10 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	8	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 3
21	7 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{3}{4}$
22	7	14	9	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
23	6 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
24	9	17	12 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11
25	13	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{3}{4}$	28	28	28
26	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	8	28 2 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28
27	6 $\frac{1}{2}$	9	6	28 3 $\frac{3}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28
28	5	12 $\frac{3}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3	28
29	9 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	6	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
30	4 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{3}{4}$	4	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-N-O. nuag.	S. nuages.	Couvert.
2	N-E. nua. cou.	N-E. couvert.	Beau.
3	N-N-E. beau.	N-N-E. nuag.	Beau.
4	N-O. nuages.	N-O. couv. v.	Couvert.
5	N. nuag. vent.	N. nuages.	Nuages.
6	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
7	N. pluie.	O. couv. vent.	Couvert.
8	O. couv. pl.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
9	N-O. nuages.	N-O. givre , pluie , nuag.	Nuages.
10	N. nuag. vent.	N. nuag. grand vent.	Beau.
11	N. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
12	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Nuages.
13	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
14	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
15	S. nuages.	S. nuag. pluie.	Beau.
16	S. nuages.	S. nuag. petite pluie.	Nuages.
17	S. pet. pluie , couvert.	S. couv. pluie.	Pluie.
18	S. pl. couv.	S. pluie , tonn.	Beau.
19	N-O. pluie.	N. nuages.	Nuages.
20	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
21	N. beau, nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
22	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
23	N-E. beau.	N-E. beau.	Beau.
24	N-E. beau.	N-E. beau , n.	Nuages.
25	N-N-O. beau.	N-O. nuages.	Nuages.
26	N-N-E. nuag.	N. nuages.	Nuages.
27	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Nuages.
28	N. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
29	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
30	N. n. pl. grêle.	N. pl. grêle.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre, pendant ce mois, a été de $17\frac{1}{4}$ degrés au dessus du terme de la congelation de l'eau ; & la moindre chaleur, de $2\frac{1}{4}$ degrés au dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces $5\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement, de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du Nord.

7 fois du N-N-E.

4 fois du N-E.

5 fois du S.

1 fois de l'O-S-O.

4 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

4 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 17 jours beau.

24 jours des nuages.

10 jours couvert.

9 jours de la pluie.

1 jour du givre.

1 jour de la grêle.

1 jour de tonnerre.

4 jours du vent.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois d'Avril 1776.*

On a continué à observer pendant ce mois-ci ; les mêmes rhumatismes vagues qui avoient commencé à régner dès le mois précédent ; on a encore vu différentes affections de poitrine, soit inflammatoires, soit bilieuses. Il a régné en outre des fièvres d'accès, dont la plupart suivoient le type

des tierces ; & sur la fin du mois , on a commencé à voir quelques rougeoles & quelques petites-véroles , les unes & les autres d'un assez bon caractère.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille , au mois d'Avril 1776 ; par
M. BOUCHER , médecin.*

Il y a eu des variations dans la température de l'air pendant la première moitié de ce mois. La liqueur du thermomètre s'est approchée plusieurs nuits du terme de la congélation ; mais l'air a été doux le reste du mois : la liqueur du thermomètre a monté le 25 au terme de 15 degrés.

Le temps a varié aussi , quant au sec & à l'humide ; il y a eu quelques jours de pluie du 1^{er} au 19 ; mais il n'en est plus tombé le reste du mois. Le vent , qui avoit été constamment nord du 1^{er} au 15 , a ensuite varié. Le mercure dans le baromètre a été plus souvent observé au dessus du terme de 28 pouces , qu'au dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 15 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 2 degrés. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
3 fois de l'Est.
4 fois du Sud vers l'Est.
1 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.

1 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 16 jours de temps couvert ou nuageux.

10 jours de pluie.

2 jours de neige.

2 jours de la grêle.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille, dans le
mois d'Avril 1776.*

La petite-vérole a gagné tous les quartiers de la ville. Beaucoup d'enfants de l'hôpital général en ont été atteints; mais plus de filles que de garçons. Quelques adultes ont aussi été travaillés de cette maladie, mais la plupart sans danger.

Le printemps a ramené les fièvres intermittentes. Voici un remède vraiment efficace contre ces fièvres. Prenez du sel d'absinthe & du sel ammoniac dépuré, de chacun demi-gros; tartre stibié, dix-huit grains. Broyez le tout ensemble, quelque temps, dans un mortier de verre: ajoutez ensuite une once de bon quinquina réduit en fine poudre, & faites-en un opiat avec s. q. de sirop d'absinthe.

On donne le total de cette dose en huit prises dans l'intervalle d'un accès à l'autre, dans la fièvre tierce & dans la fièvre quarte. Si l'accès qui doit suivre revient réellement, on emploie encore la totalité de cette dose dans l'intervalle de temps qui doit s'écouler d'un accès à l'autre. Si la fièvre étoit double-tierce, comme il seroit difficile alors placer la totalité de cette dose dans l'intervalle d'un accès à un autre, on n'en donne que la moitié en quatre prises, & l'autre moitié est employée dans l'intervalle des deux accès qui doivent suivre. Si dans l'un & l'autre cas la fièvre cède au remède, on n'en donne plus que la moitié dans l'espace de temps mentionné, & ensuite un quart.

T A B L E.

<i>EXTRAIT. Observations sur les pertes de sang des femmes en couches, & sur le moyen de les guérir.</i>	
Par M. Le Roux.	Page 483
<i>Description d'une maladie, connue en Bourgogne sous le nom de puce maligne.</i>	Par M. Montfils, méd. 500
<i>Seconde Differtation sur l'inoculation.</i>	Par M. Bouteille, médecin. 514
<i>Analyse de l'eau minérale des bains de Leuck.</i>	Par M. Rouelle. 541
<i>Réclamation de M. Jeanroy.</i>	557
<i>Lettre de M. Coste, méd. à M. Gardane, méd.</i>	561
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1776.</i>	565
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois d'Avril 1776.</i>	567
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1776.</i>	Par M. Boucher, médecin. 568
<i>Maladies qui ont régné à Lille pendant le mois d'Avril 1776.</i>	Par le même. 569

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de Juin 1776: A Paris, ce 24 Mai 1776.

Signe POISSONNIER, DESPERRIERES.



T A B L E
G É N É R A L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers Mois du
Journal de Médecine de l'année 1776.

L I V R E S A N N O N C É S .

M É D E C I N E .

- B*IBLIOTHEQUE littéraire, historique & critique de la médecine ancienne & moderne. Par M. Carrere, méd. Page 380
Eloge de M. Vernage. Par M. Maloet, méd. 478
Discours prononcés dans différents actes de la Faculté de Médecine de Paris. Par M. Pajon de Moncets, méd. 381
Discours sur quelques opinions du public concernant la médecine. Par M. Boyer, méd. 478
Les Ecartz de la nature. Par les sieur & dame Regnault, 382
Expériences sur la régénération des os. Par M. Troja, méd. 189
La Névrographie univers. de M. Vieussens, méd. 287
Institution des sourds & muets, 191
Traité de l'Apoplexie. Par M. Ponsart, méd. 95
Mémoire pour servir au traitement d'une fièvre épidémique. Par M. Marret, méd. 190

572 TABLE GENERALE

- Traité de la petite-vérole, traduit du latin de Boerhaave.* Par M. Du Haume, méd. 191
Recherches sur la rougeole, sur le passage des aliments & des médicaments dans le torrent de la circulation. Par M. Duboscq de la Roberdiere, médecin, 286
Traitement contre le ténia ou ver solitaire. 381

CHIRURGIE.

- Bibliothèque de Chirurgie de M. de Haller, méd.* 286
Supplément au Traité de M. Petit sur les maladies chirurgicales, 383
Cours d'accouchements, 286
Les Principes sur l'art des accouchements. Par M. Baudeloque, 383
Observations sur les pertes de sang. Par M. Le Roux, chir. 191

HISTOIRE NATURELLE, PHARMACIE, CHYMIE, &c.

- Collection de planches enluminées & non enluminées d'animaux, végétaux & minéraux.* Par M. Buc'hoz, méd. 190
Histoire des plantes de la Guyane. Par M. Aublet, 286
Description & Figure des plantes des environs de Paris. Par M. Bulliard, 383
Les plantes purgatives d'usage. Par M. Gauthier d'Agoty pere, 380
Traité des Jardins, ou le Nouveau la Quintinie, 190
Le Jardinier prévoyant, 287
Avis au Peuple sur l'amélioration de ses terres, 383
Matiere Médicale. Par M. Ruty, méd. *ibid.*
Mémoire sur les dissolvants de la pierre. Par M. Du Haume, méd. 478
Expériences & Reflexions relatives à l'analyse du bled. Par M. Parmentier, *ibid.*

EXTRAITS.

- Mémoires littéraires, critiques, philologiques, &c. pour servir à l'Histoire de la Médecine.* Par M. Goulin, *méd.* 387
- Système physique & moral de la Femme.* Par M. Roussel, *méd.* 111
- Traité de la Dyssenterie.* Par M. Zimmermann, *méd.* 99
- Nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par les fumigations.* Par M. Lalouette, *méd.* 195
- Observations chirurgicales sur la cataracte.* Par M. Percival Pott, *chir.* 3
- La Pratique des accouchements.* Par M. Alphonse Le Roi, *méd.* 291
- Observation sur les pertes de sang.* Par M. Le Roux, *chirurgien*, 483

M É M O I R E S.

M É D E C I N E.

- Observation sur une inversion de tous les viscères de la poitrine & du bas-ventre.* Par M. Aubertin, *chirurgien*, 408
- Lettre de M. Piqué, méd. sur les tempéraments*, 132
- Observations sur les maladies de Turquie.* Par M. Pâris, *méd.* 12
- Suite*, 310
- Observation sur un tétanos guéri par le mercure.* Par M. de la Roche, *méd.* 45
- Troisième Lettre de M. Odier, méd. sur la mortalité de la petite-vérole*, 24
- Seconde Dissertation sur l'inoculation.* Par M. Bouteille, *méd.* 514
- Description d'une maladie connue sous le nom de puce maligne.* Par M. Montfils, *méd.* 500

574 TABLE GENERALE

<i>Observation sur un éléphantiasis.</i> Par M. Tellinge, médecin,	212
<i>Lettre de M. Morand sur le cadavre d'une femme dont les os s'étoient ramollis,</i>	216
<i>Observation sur une fève de haricot descendue dans les bronches, & rejetée par l'expectoration.</i> Par M. Beaufrier de la Bouchardiere, chir.	267
<i>Observation sur une vomique des poumons.</i> Par M. Planchon, méd.	350
<i>Observations sur les affections catarrhales épidémiques</i> Par M. Duperrin, méd.	412
<i>—————</i> Par M. Poma, méd.	424
<i>Observation sur une suppuration du foie.</i> Par M. Fournier, méd.	149
<i>Conjectures sur la maladie épiçootique.</i> Par M. Brafdor, chir.	258
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1775.</i>	94
<i>Décembre 1775.</i>	188
<i>Janvier 1776.</i>	283
<i>Février 1776.</i>	377
<i>Mars 1776.</i>	475
<i>Avril 1776.</i>	567
<i>Maladies qui ont été observées à Lille.</i> Par M. Boucher, médecin, pendant les mois de	
<i>Janvier 1776.</i>	285
<i>Février 1776.</i>	379
<i>Mars 1776.</i>	477
<i>Avril 1776.</i>	569
<i>Réflexions sur les bains de Turquie.</i> Par M. Paris, médecin,	432
<i>Remède contre le ténia.</i> Par M. Lagene, méd.	220
<i>Observation sur les effets du remède contre le ténia, publié par ordre du Roi.</i>	343

C. H I R U R G I E.

<i>Observation sur l'hydrophtalmie.</i> Par M. Terras, chirurgien,	239
--	-----

DES MATIERES. 575

<i>Observation sur une cataracte.</i> Par M. Pellier de Quengfi, fils ,	355
<i>Réflexions sur une Observation de MM. Pellier fils.</i> Par M. Thomassin, chir.	463
<i>Observation sur la restitution artificielle du nez & du palais.</i> Par M. Verdeil, méd.	224
————— <i>sur une tumeur au sein, guérie par les pilules de ciguë,</i>	264
<i>Reflexions sur un article du Journal de Mai 1775, touchant une tumeur guérie par un escarrotique,</i>	227
<i>Observation sur un enfant venu au monde sans aucune apparence de vie.</i> Par M. Lavalée, chir.	89
————— <i>sur un accouchement heureusement retardé.</i> Par M. Giroud, méd.	232
<i>Replique de M. Guilhermond à M. Laugier,</i>	155
<i>Réponse à la Lettre de M. Capmas, contenant quelques réflexions sur une opération faite à l'orifice de la matrice.</i> Par M. Jalouset,	358
<i>Suite</i>	443
<i>Observation sur un engorgement au scrotum.</i> Par M. Charnaux, chir.	84
<i>Lettre au sujet d'une plaie grave qui indiquoit l'amputation de la jambe,</i>	253
<i>Eclaircissement en Réponse à la Lettre de M. Icart.</i> Par M. Pujol, méd.	167
<i>Observation sur une fistule à l'anús, accompagnée d'une vérole confirmée.</i> Par M. Leautaud, chir.	271

HISTOIRE NATURELLE, PHARMACIE, CHYMIE.

<i>Observations météorologiques, faites à Paris pendant les mois de</i>	
<i>Novembre 1775.</i>	92
<i>Décembre 1775.</i>	186
<i>Janvier 1776.</i>	280

576 TABLE GENER. DES MAT.

<i>Remarque sur le froid du mois de Janvier 1776,</i>	282
<i>Février 1776.</i>	375
<i>Mars 1776.</i>	473
<i>Avril 1776.</i>	565
<i>Observations météorologiques , faites à Lille par</i>	
<i>M. Boucher , médecin , pendant les mois de</i>	
<i>Janvier 1776.</i>	283
<i>Février 1776.</i>	378
<i>Mars 1776.</i>	476
<i>Avril 1776.</i>	568
<i>Analyse de l'eau minérale des bains de Leuck. Par</i>	
<i>M. Rouelle ,</i>	541

AVIS DIVERS.

<i>Réclamation de M. Jeanroi , méd.</i>	557
<i>Lettre de M. Coste , méd.</i>	561
<i>Avis intéressant ,</i>	478
<i>Cours des maladies des yeux.</i>	191
<i>Cours d'accouchements.</i>	95
<i>Cours de physique expérimentale.</i>	287

Fin de la Table.